

"Fire fly". Souvenirs des Indes et de la Chine



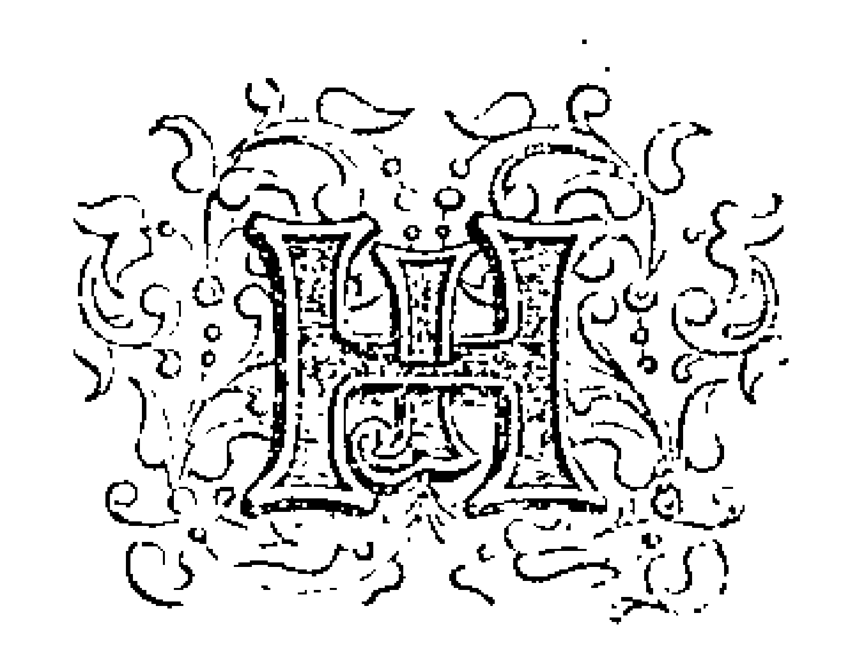
Pont-Jest, René de (1830-1904). "Fire fly". Souvenirs des Indes et de la Chine. 1861.

RENÉ DE PONT-JEST

LE

FIRE-FLY

SOUVENIRS DES INDES ET DE LA CHINE



PARIS
COLLECTION HETZEL
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13 et 17

1861

LE FIRE-FLY

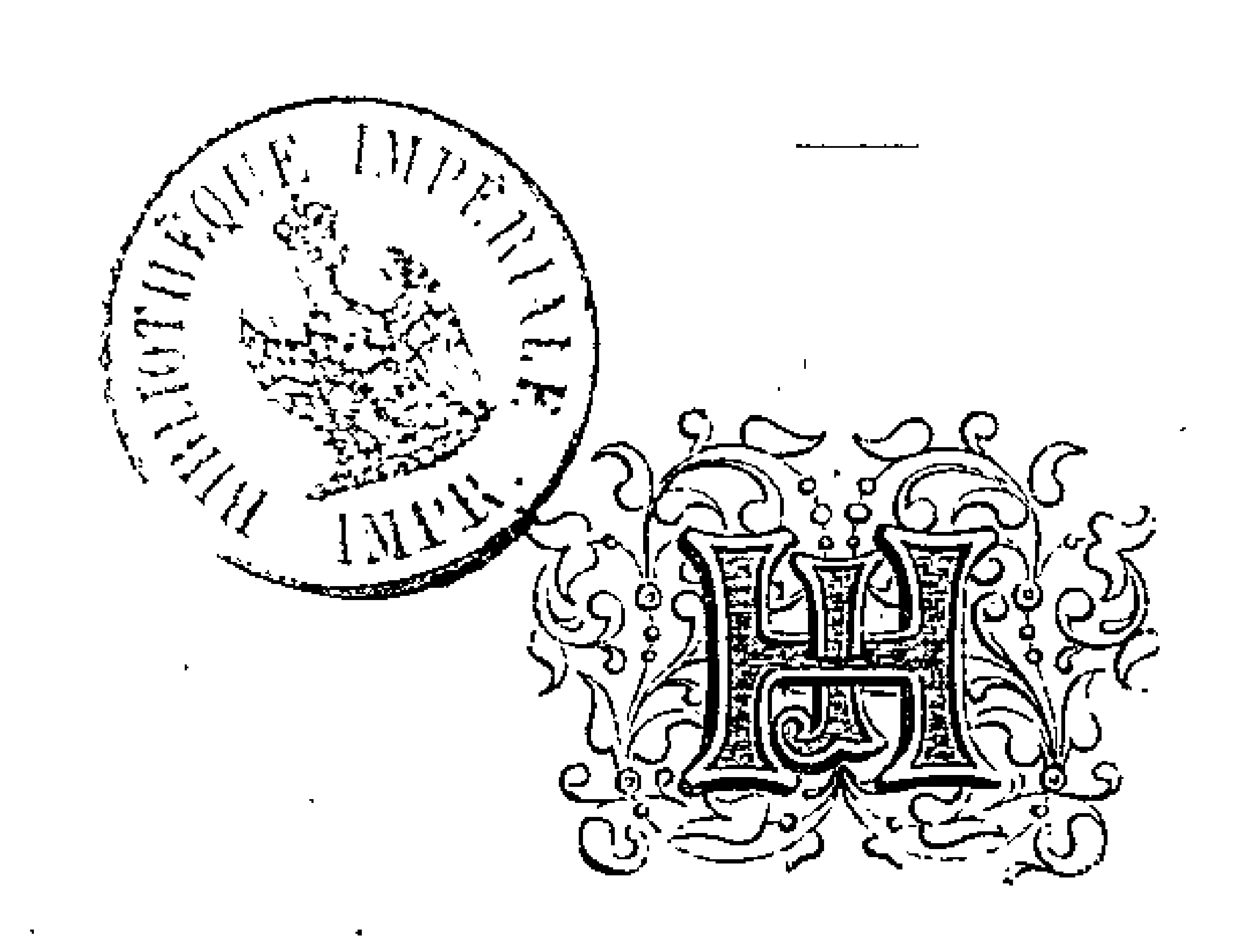
10,559 — Abbeville, Imp. R. Housse, rue Saint-Gilles, 106



RENÉ DE PONT-JEST

LE FIRE-FLY

SOUVENIRS DES INDES ET DE LA CHINE



PARIS
COLLECTION HETZEL
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13 et 17

1861

LE FIRE-FLY

CHAPITRE I

L'auteur présente à ses lecteurs sir John Canon, le commandant du *Fire-Fly*.

Je dois d'abord vous dire, chers lecteurs, dans quelles circonstances, vers la fin de l'année 185., je fis la connaissance de sir John Canon, le commandant du *Fire-Fly*.

J'étais depuis plusieurs mois à Saint-Denis, la capitale de l'île Bourbon, me reposant d'un pénible voyage à Madagascar, dont j'ai raconté les péripéties dans un autre ouvrage, lorsque le ciel m'envoya cette bonne fortune, bien à temps, du reste, car un plus long séjour dans la colonie française ne pouvait être de mon goût.

Que voulez-vous? Je ne trouve rien de triste à parcourir, comme ces pays nés d'hier, qui n'ont pas vécu, où l'imagination ne peut évoquer aucune ombre du passé, aucun souvenir de grandes et nobles

choses, et j'en avais eu bientôt assez des parties de chasse dans la plaine des Palmistes et aux Mornes, ainsi que des courses à Saint-Paul et à Saint-Pierre.

Les lettres de recommandation que j'avais emportées avec moi m'avaient bien fait ouvrir les principaux salons de Saint-Denis; mais, en ne retrouvant, dans l'indolent et gracieux monde créole, que les petitesses, les envies et les vieux vices de notre monde européen, je n'avais pas été tenté de vivre longtemps au milieu de lui. Sous les varendes parfumées, les causeries méchantes ou vides ne me semblaient pas plus agréables que sous les plafonds dorés des salons.

Ce soir-là, le ciel me prit en pitié, quand je revenais du camp des noirs; où j'avais été fumer quelques cigares en assistant aux danses et en écoutant les chants des nègres; mais, malgré l'originalité de ces deux choses, je revenais assez tristement, en suivant les bords de la rivière de Saint-Denis et en fredonant une de ces chansons populaires des esclaves, qu'il faut leur entendre chanter pour en comprendre toutes les naïves et douloureuses poésies.

Je suivais donc la rive gauche de la rivière de Saint-Denis, à peu près à sec dans la saison où nous étions, et, peut-être pour imiter le mince filet d'eau qui de rochers en rochers bondissait en se jouant pour gagner la mer, mes pensées s'élançaient d'un sujet à un autre, laissant les nègres pour songer un instant à la patrie, dont, moi aussi, j'étais exilé;

puis, bondissant bientôt en avant pour rêver des Indes et de la Chine, où je voulais aller.

La nuit était déjà fort avancée lorsque j'aperçus les premières lumières de la ville. J'allais traverser la rivière sur le pont de bois, quand tout à coup des cris perçans parvinrent jusqu'à moi. Je prêtai l'oreille et je reconnus qu'une lutte acharnée avait lieu au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient ce petit ravin au travers duquel, pendant la saison des pluies, se précipite avec colère le ruisseau changé en torrent.

Je me laissai glisser le long d'un des poteaux qui soutenaient le pont, et bientôt je pus distinguer, à quelques pas de moi, un homme se débattant au milieu de cinq ou six noirs, contre lesquels il luttait courageusement. Je m'élançai à son secours. Plutôt encore que ma présence et que la vue d'un petit poignard assez inoffensif que j'avais tiré de ma poche, mes cris changèrent subitement la face des choses.

Les nègres s'enfuirent vers le bas de la rivière, en laissant sur les rochers un des leurs presque assommé d'un coup de bâton, et nous nous trouvâmes ainsi, moi sans combat, maîtres du champ de bataille.

A ses exclamations, j'avais reconnu pour un Anglais l'homme au secours duquel je m'étais élancé.

— Sans vous, me dit-il, lorsqu'il fut un peu remis de son émotion, ces canailles m'assassinaient. Je vous remercie, et à charge de revanche. Du reste, je ne l'avais pas volé ! Imbécile que je suis !

Tout en le laissant causer, j'avais, ainsi que lui, rejoint le pont. Alors seulement, la lune s'étant élevée au-dessus des nuages qui la voilaient, je pus voir à qui je venais de rendre service.

Mon Anglais était un bon et gros gaillard, bien rose et bien joufflu, à l'œil vif, à la dent blanche, au ventre rebondi, — une véritable enseigne d'une brasserie de la Cité. Je le reconnus pour habiter, ainsi que moi, l'hôtel Lanoé.

Je l'avais entendu nommer le capitaine Canon. Si ce n'était pas un sobriquet, le hasard, en dénomination, n'avait jamais été plus heureux. Sa toilette avait à peine souffert de la lutte inégale qu'il venait de soutenir ; mais d'après les à-parté auxquels il se livrait, son amour-propre me parut avoir reçu un douloureux échec. Le gros bonhomme faisait la plus drôle des mines, en accolant à un nom de femme les épithètes les plus *shocking* du vocabulaire britannique.

— Pardon, lui dis-je, lorsque je m'aperçus que, sans le vouloir, il allait me conter toute sa mésaventure, je comprends l'anglais ; vous vous trompez en croyant n'être entendu que des oiseaux qui chantent dans les mimosas qui bordent la route.

— Ah bah ! me répondit-il en mauvais français, vous m'avez rendu un assez grand service pour que je ne fasse pas le discret avec vous, et puis, vous en savez peut-être assez pour deviner le reste. J'aime mieux tout vous conter ; cela me soulagera et nous fera paraître la route moins longue. Allumons un ci-

gare, si toutefois ces gredins ne me les ont pas tous brisés, et causons comme de vieux amis ! Vous allez peut-être même me donner un bon conseil. Vous autres Français, lorsqu'il y a une femme en jeu, vous vous y connaissez mieux que nous.

Heureusement, les cigares,—de délicieux manilles, ma foi, — étaient parfaitement intacts. Nous en allumâmes chacun un, et, continuant notre route vers Saint-Denis, dont nous touchions déjà les premières maisons, le capitaine anglais me raconta sa petite histoire.

Il s'agissait en effet d'une femme, délicieuse créature, suivant lui, — comme si la femme que l'on aime ou que tout simplement on désire n'était pas toujours une délicieuse créature ! — dont il était éperdûment amoureux. Fille d'un petit blanc de Saint-Denis, Zana, après avoir parfaitement reçu les premiers compliments et les premiers cadeaux du capitaine, s'était tout à coup montrée farouche. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine et de promesses que le galant Anglais l'avait retrouvée et en avait obtenu un rendez-vous.

— Lorsque Zana, me raconta-t-il, tout en fumant et en descendant vers le Barrachois, me fit dire d'aller la trouver dans le ravin, cela me parut un peu suspect ; mais le petit serpent m'avait si bien ensorcelé que je m'y rendis néanmoins, et, comme un niais, sans même prendre une arme avec moi. J'étais avec elle depuis dix minutes à peine, que les cinq ou six

gaillards dont vous m'avez débarrassé me tombèrent sur le dos. Quant à la scélérate, elle disparut comme l'éclair, en n'oubliant pas, toutefois, d'emporter une belle chaîne d'or, prix de son rendez-vous. Je ne regrette pas cette bagatelle, je suis seulement furieux d'avoir failli être assommé par ces misérables nègres qui me le payeront. Lorsque vous êtes arrivé, je venais d'en étendre un à terre d'un coup de canne, dont il ne se relèvera pas de longtemps; cela ne me suffit pas. Que feriez-vous à ma place?

— Parbleu! répondis-je, je puis d'abord vous dire ce que j'aurais commencé par faire à votre place. — Je n'aurais pas été à ce rendez-vous, j'aurais eu moins grande confiance en Zana. Il est probable, il est vrai, que cette opinion tient à ce que j'en eusse été moins amoureux que vous ne paraissez l'être encore.

Son mouvement de dénégation ne m'arrêta pas, on n'est jamais plus amoureux d'une femme que lorsque l'on dit bien haut qu'on ne l'aime plus.

Je continuai donc :

— Mais ce qui est fait est fait; dans la circonstance présente, le mieux, suivant moi, est de faire votre deuil et de la femme et des cadeaux que vous lui avez offerts. N'ébruitez pas l'affaire, les rieurs ne seraient pas de votre côté, et conservez votre amour pour quelque autre femme plus digne de vous.

— Mais, en France, comment faites-vous, me dit-il, lorsqu'une femme vous trompe?

— Nous ne lui en donnons pas le temps, répliquai-je ; nous prenons les devants en trompant les premiers !

Mon gros Anglais se mit à rire, mais il n'était pas tout à fait de mon avis. Il finit cependant par se ranger peu à peu à mon opinion, et il fut convenu que chacun de nous garderait le silence sur l'événement qui nous avait fait faire connaissance.

Tout en bavardant ainsi, nous avions rencontré la grande rue et pris le chemin de l'hôtel, où il ne fut pas peu surpris de me voir entrer comme chez moi.

En deux mots je le mis au courant de ma position d'homme inoccupé et de chercheur d'aventures. Dix minutes après, nous étions confortablement étendus dans de bons fauteuils, sous la varende de l'hôtel, en face d'une caisse de cigares, de flacons de vieux rhum et de tasses d'un thé parfumé rapporté de Chine par sir John lui-même.

Je ne manquai pas de lui parler de mon intention d'aller dans l'Inde; il bondit de joie en apprenant que je n'attendais qu'une occasion pour partir.

— Ma foi, mon jeune ami, me dit-il en me tendant la main et en se versant un sixième verre de rhum, vous m'allez ! Si vous le voulez, puisque vous désirez courir le monde, nous nous promènerons ensemble de Ceylan à Calcutta, de Moulmein à Poulo-Pinang, de Batavia à Bornéo, de Manille à Canton. Je me flatte de vous offrir en moi un *cicerone* passablement renseigné sur tous ces pays-là. Il y a une

vingtaine d'années que je les parcours, le *Fire-Fly* vous fera faire du chemin. Il y a une place d'officier pour vous à bord.

— Pardon, repris-je en retenant à peine ma joie, qu'est-ce que le *Fire-Fly?*

— Ah! c'est juste, vous arrivez d'Europe, vous pouvez fort bien ne pas connaître le premier *opium's clipper* de la rivière de Canton. Le *Fire-Fly*, mon jeune ami, est un joli petit bâtiment de trente mètres de long, avec une coquette mâture bien inclinée qui lui donne une vitesse de neuf ou dix nœuds à l'heure en moyenne, avec quatre pièces de douze à ses sabords pour éloigner les trop curieux bateaux mandarins, avec une demi-douzaine de bien reluisants pierriers en cuivre pour orner sa dunette, et avec un gros et joyeux capitaine qui est votre serviteur. Je vous ferai faire plus ample connaissance avec le *Fire-Fly* à notre arrivée à Calcutta.

Archimède, après avoir résolu ce problème auquel nous devons la création de l'hydrostatique, ne cria pas plus joyeusement *Eureka!* que je ne le fis, moi, en entendant la proposition de mon nouvel ami.

J'avais trouvé, tout comme le grand géomètre parent d'Hiéron, la solution d'un problème : la continuation de mes voyages, dans la personne de celui que j'avais si facilement, je dois l'avouer, défendu contre les protecteurs de l'infidèle Zana.

— Mais, demandai-je, déjà inquiet, le *Fire-Fly* n'est pas sur rade à Saint-Denis?

— Non, répondit le capitaine Canon, j'ai laissé mon *clipper* à Calcutta avec ordre d'en changer le doublage, mais nous le rejoindrons sur le *Raimbow*, bâtiment anglais commandé par un de mes meilleurs amis, auquel je vous présenterai demain, en allant lui demander à déjeuner à son bord.

Nous nous quittâmes fort tard dans la nuit, mais je ne dormis guère, tant j'étais impatient.

Le lendemain, à neuf heures, nous étions à bord du *Raimbow*, qui devait sous peu mettre à la voile pour Calcutta en touchant à Ceylan, à Pondichéry et à Madras.

Le *Raimbow* était un de ces grands bâtiments de la Compagnie des Indes, à double batterie, pouvant à l'occasion devenir un véritable vaisseau de guerre à deux ponts. Il devait jauger, au moins, deux mille quatre cents tonneaux.

Le capitaine Wilson, qui le commandait, me reçut d'une charmante façon, et, trois jours après ma présentation, je vins m'installer à bord avec sir John, qui, je le voyais bien, abandonnait Zana avec autant de peine que j'avais, moi, de plaisir à quitter la colonie française.

Nous étions à peine à bord que l'équipage virait au cabestan. Bientôt, le *Raimbow* dérapait et sortait, toutes voiles dehors, de la rade de Saint-Denis, avec le cap à l'est, pour gagner les vents du

sud-est, qui devaient le conduire jusqu'au golfe du Bengale.

En arrivant à bord du *Raimbow,* j'avais eu à peine le temps de jeter un coup-d'œil sur son équipage. Mes premiers instants avaient été pris naturellement par mon installation. Aussi, lorsque je montai sur le pont, au moment du repas du soir, ne fus-je pas peu surpris du spectacle qu'il présentait.

Ainsi que tous les navires anglais qui font, dans la mer de l'Inde, ce qu'on peut appeler le grand cabotage, le *Raimbow* avait un équipage lascar, c'est-à-dire composé d'hommes pris çà et là sur les côtes des immenses possessions de la Compagnie.

C'est la plus curieuse chose que la réunion sur le même bâtiment de ces Indiens de langues, de religions, de races et de castes différentes.

Les manœuvres terminées, les matelots se groupent suivant leurs lois religieuses, et chaque coin du navire, chaque poste à canon, semble alors représenter une province de la presqu'île indoustane, avec ses mœurs et ses coutumes particulières.

Je pris sir John par le bras et me mis à parcourir le *Raimbow* de l'avant à l'arrière.

Au pied du grand mât, cinq ou six Chingulais, reconnaissables à leur petite taille, à leurs longs cheveux, à leur air vif et agile, prenaient leur repas de riz et de légumes; à quelque distance d'eux, une demi-douzaine de matelots du même pays mangeaient au contraire du lard et du bœuf salé.

Cette différence dans la nourriture, chez ces hommes de même race, était trop extraordinaire pour que je ne m'empressasse pas d'en demander la cause.

J'appris que les premiers appartenaient à la caste des *rhodi* et suivaient le Bouddhisme, tandis que les seconds étaient des *gottorous*, parias hors de caste. Ces parias gagnent au moins à cet ostracisme de pouvoir manger des viandes; aussi sont-ils plus robustes que leurs sobres compagnons, auxquels Bouddah défend de manger rien de ce qui a vécu. Ils sont en outre les meilleurs matelots de tout le littoral de l'Inde.

D'autres groupes formés sur l'avant du guindeau, le long des dromes, tribord et bâbord, se composaient de Malabars du cap Cormorin, de Calicut et de Mahé, à la langue douce et harmonieuse comme la langue italienne; de Telingas et de Tamouls Brahmanistes de la côte de Coromandel; de Guèbres, de Bombay, sectateurs de Zoroastre, et même de Juifs noirs de la côte ouest et de Malais fétichistes et idolâtres.

Cet équipage hétérogène du *Raimbow*, qui comptait quatre-vingts hommes, à peu près, de mœurs, de langues et de religion si différentes, n'était pas facile à diriger. Tous ces Indiens ne sont jamais parfaitement d'accord que dans la haine qu'à l'unanimité ils ont pour leurs maîtres, les Anglais, qui, à cause même de leur petit nombre à bord de

ces bâtiments lascars, sont forcés de se montrer sévères et impitoyables pour les moindres fautes.

Ainsi que sur tous les navires armés de la sorte, la plus grande discipline était donc nécessaire sur le *Raimbow*, qui n'avait à son bord que quelques européens : le capitaine Wilson, son premier et son second lieutenants, son maître d'équipage et huit timoniers-gabiers, solides matelots anglais.

On comprend quelle active et incessante surveillance était indispensable, car, dans un moment donné, ces quelques hommes pouvaient avoir à se défendre contre tout l'équipage indien, et les révoltes n'étaient pas rares sur les navires de la Compagnie.

CHAPITRE II

L'île de Ceylan. — Trinquemale. — Dans les jungles. — Les infortunes de sir John.

Grâce aux grandes brises qui, dès le dixième degré de latitude sud, le poussèrent vers le golfe du Bengale, le *Raimbow* eut bientôt doublé le cap Dondra, pointe sud de l'île de Ceylan. Vingt-quatre heures à peine après l'apparition du pic d'Adam, son ancre venait mordre, en face du fort Ostenburgh, le fond de la baie de Trinquemale, la *Spatana* de Ptolémée.

Je fus on ne peut plus surpris du petit nombre de navires à l'ancre dans cette admirable rade de Trinquemale, où deux cents bâtiments seraient à l'aise et qui est le seul lieu de refuge de toute la côte est.

Entourée de montagnes élevées, profonde, d'une bonne tenue, offrant un sûr abri contre les terribles ouragans du golfe du Bengale, il est extraordinaire qu'elle soit aussi peu fréquentée. Cela ne s'explique

guère que par l'éloignement où est Ceylan du centre des possessions anglaises, et le peu de profit qu'en tire la métropole.

Cependant il est impossible de voir un pays plus riche que cette île. Si ce n'était l'indolence de ses habitants et leur ignorance en agriculture, elle produirait certainement plus qu'il n'est nécessaire à sa population d'un million deux cent mille âmes.

Le contraire arrive, et la récolte de riz y est souvent insuffisante, quoique la terre y donne, pour ainsi dire sans culture, tous les fruits de l'Indoustan et des régions équinoxiales.

Pendant la traversée, nous avions souvent, sir John et moi, parlé d'une excursion dans l'intérieur de Ceylan; aussi fûmes-nous assez désagréablement surpris d'apprendre, au moment de descendre à terre, que le *Raimbow* n'avait qu'un très-court séjour à faire en rade.

Le capitaine Wilson venait chercher à Trinquemale un million de piastres pour la Compagnie, et il devait mettre à la voile aussitôt livraison prise de son précieux chargement, c'est-à-dire après une huitaine de jours de relâche.

Ce départ si prochain ne nous laissait que peu de temps. Nous résolûmes alors d'en profiter le plus promptement et le plus habilement possible pour notre curiosité.

Nous voulûmes parcourir d'abord Trinquemale.

Cette ville, dont les Anglais s'emparèrent pour la

première fois en 1781, tira son nom de la célèbre pagode de Trincome, qui jadis était un saint lieu de pèlerinage, mais dont on ne retrouve aujourd'hui que les ruines. Elle ne resta pas longtemps la capitale des possessions de la Compagnie à Ceylan, elle ne vient maintenant qu'en seconde ligne, et est fort laide et fort sale.

En descendant à terre sous les canons des forts nombreux qui gardent la rade, car Trinquemale est resté la première position militaire de la côte est de l'Inde, nous nous trouvâmes au milieu de rues petites, étroites et malpropres, où nous ne rencontrâmes guère que des cipayes, ces soldats esclaves de la Compagnie, avec leurs coiffures blanches, leurs habits militaires et leurs pieds nus, et des Malabars qui forment la plus grande partie de la population, peut-être vingt mille habitants.

Nous nous engouffrâmes bravement dans ce tortueux dédale, et, à travers cette foule d'Indiens de toutes les castes, s'apostrophant en tamoul, en kanarin, en mahratte, en guzarati, en une foule d'idiomes enfin dont je ne comprenais pas le premier mot, nous arrivâmes, mais non sans peine, auprès du palais du gouverneur, non loin duquel nous fîmes notre entrée à « l'Hôtel du roi », *King's hotel*.

Comme tous les marins qui débarquent d'une longue traversée, Canon et moi, nous étions pressés de faire, plutôt un mauvais dîner à terre qu'un très-confortable repas à bord.

Nous n'eûmes cependant pas trop à nous plaindre. Nous fûmes servis sous une galerie, séparée du jardin par des plantes grimpantes qui donnaient à notre salle à manger la plus délicieuse fraîcheur.

Quant au repas, ce fut une élucubration de la cuisine anglaise, greffée sur l'art culinaire indien, quelque chose d'éclectique, enfin, qui laissait bien un peu à désirer, mais qui, cependant, était mangeable, surtout après un mois de mer.

Dans cette salle à manger de *Kings' hotel* je fis connaissance, pour la première fois, avec une invention que je veux recommander aux vrais amateurs du confortable.

Au-dessus de la table, allait et venait, se balançant au plafond, renouvelant l'air et chassant les insectes, un immense éventail en forme de volant de robe, mis en mouvement par une main invisible.

Comme j'ai toujours aimé à me rendre compte d'un effet, et que, suivant moi, le meilleur moyen d'arriver à ce but est de remonter à la cause qui le produit, lorsque du moins cela est possible, je me mis à suivre la petite corde qui imprimait le mouvement à l'éventail. Après avoir traversé deux ou trois pièces, je la trouvai entre les mains d'un pauvre diable d'Indien, à peine vêtu d'un pagne, qui, accroupi dans un vestibule, n'avait pas d'autres fonctions que de faire balancer, du matin au soir, cet immense ventilateur-éventail-chasse-mouche.

On appelle cela un *punkah*. C'est une délicieuse chose et une ingénieuse invention que nous pourrions bien, ce me semble, emprunter aux Indiens.

Sir John m'apprit que le serviteur attelé au service de l'éventail, appartenait à la dernière classe de la caste des *Schoudras*, et qu'il était généreusement payé de ses services par le salaire de deux roupies par mois.

Cela fait un peu moins de cinq francs de notre monnaie.

Il est vrai qu'avec ces gages, l'Indien devait se nourrir; mais comme pour un *kache*, c'est-à-dire six ou sept centimes, on peut acheter là-bas autant de riz qu'il en faut chaque jour pour la nourriture d'un homme, et que la religion de Brahma ne permet pas à certaines castes de boire autre chose que de l'eau; qui sait? le malheureux *Schoudras* faisait peut-être encore des économies sur ses deux roupies.

Notre promenade du soir, qui ne nous fit guère rencontrer que quelques Malabars attardés et quelques officiers gris, suffit pour nous convaincre que l'agglomération de troupes et le séjour des marchands avaient depuis de longues années chassé de la ville les mœurs et les coutumes indiennes, comme le christianisme, généralement suivi, en avait fait fuir les Brahmanistes et les Bouddhistes. Nous retournâmes promptement à bord pour songer sérieusement à notre projet d'excursion.

Le soir même, tout était décidé pour faire dans l'intérieur de Ceylan une reconnaissance, que le court laps de temps que le *Raimbow* devait passer en rade nous poussait à commencer immédiatement.

A Trinquemale, nous aurions vécu de l'existence anglaise; une fois dans les jungles, nous devions tomber au milieu des mœurs indiennes.

Depuis longtemps déjà, sir John avait formé, du reste, le projet de parcourir Ceylan. Intrépide chasseur, il avait bien des fois rêvé à quelques bonnes campagnes dans les forêts vierges, si peuplées de panthères et d'ours, mais, jusqu'alors, ses affaires l'avaient empêché de réaliser son rêve. Il se faisait une fête de notre excursion.

Nous voulions, par le chemin le plus court, nous rendre à Candy, cette ancienne capitale du royaume fantastique du géant Ravana, et, de là, gagner le pic d'Adam dont, si cela nous était possible, nous ferions l'ascension. Je ne voulais pas passer à Ceylan sans voir, moi aussi, et toucher, sur le sommet de la montagne, tout comme un pèlerin Bouddhiste, l'empreinte mystérieuse du pied de Bouddah.

Deux chemins nous étaient ouverts pour pénétrer dans l'intérieur de l'île : la route tracée par les premiers occupants européens, route qui joint Trinquemale à Colombo en traversant Candelly, Pontian, Minery, Noyembera, Nelandée, le fort Mac-Donald et Candy; et le fleuve Mohaville-Gange qui se jette dans le sud de la baie de Trinquemale et qui nous ferait

parcourir, en en remontant le cours, toutes les vallées de la partie est de l'île.

Canon me fit observer que cette seconde voie nous serait infiniment plus facile et plus agréable. La route par terre, parcourue depuis de longues années par les Anglais, ne pouvait nous offrir rien de bien curieux sur notre passage. Les populations avaient dû se retirer dans les forêts et dans l'intérieur. Le mieux pour nous était de faire par eau une partie de notre excursion. Je me rangeai d'autant plus promptement à cette opinion, que trente lieues à cheval m'effrayaient singulièrement, et que, obligés que nous serions de revenir par Candy, il était plus intéressant pour nous de ne pas faire deux fois le même chemin. Seulement, comme rien ne nous faisait supposer que nous pourrions facilement trouver, une fois à Candy, des moyens de locomotion, nous décidâmes d'envoyer des chevaux dans cette ville, afin de les trouver pour le retour.

Sir John se chargea des préparatifs à terre. Moi, pendant qu'il expédiait nos hommes en avant sous la conduite de Roumi, son domestique, je fis armer la yole que le commandant du *Raimbow* avait mise à notre disposition. Lorsque mon ami revint à bord et m'annonça que notre avant-garde était en route pour Candy, tout était prêt pour notre départ. Nos chiens avaient deviné qu'ils allaient enfin mettre pied à terre, eux aussi, et je ne pouvais les faire taire. Duburk, un brave levrier persan que sir John m'avait

donné, se serait élancé par dessus le bastingage, si mon domestique l'avait lâché un instant.

Malgré notre impatience, nous ne pûmes toutefois quitter la rade que le lendemain matin; ce que nous fîmes avant le lever du soleil, afin d'employer de notre mieux cette première journée. Nous ne pouvions espérer faire une longue route chaque jour; nous devions nous attendre à des relâches forcés pendant les grandes chaleurs, et comme aucun de nous, sauf un pilote malais dans lequel nous n'avions qu'une confiance très-limitée, ne connaissait le cours du fleuve que nous allions remonter, nous comptions mouiller chaque nuit et camper sur les rives du Mohaville. L'embarcation que nous avait confiée Wilson était une des meilleures de son bord, mais elle ne pouvait armer que huit avirons, et, Canon et moi, savions par nous-mêmes combien est terrible l'exercice de la nage. Nos hommes cependant étaient en si bonnes dispositions qu'avant le lever du soleil nous donnâmes dans l'embouchure du fleuve.

De onze heures à deux heures, nous laissâmes reposer nos lascars sous l'ombrage des tamariniers, qui, à une dizaine de lieues dans l'intérieur, forment au Mohaville-Gange un ravissant rideau, et, le soir du même jour, nous nous arrêtâmes à une portée de fusil des ruines de la bourgade et du temple de Dastote, un peu au-dessus de la réunion des trois bras du fleuve.

Les deux bords du Mohaville présentaient, à l'endroit

où nous nous trouvions, deux aspects différents. La rive gauche était garnie d'une forêt inextricable dont les géants laissaient tomber jusqu'au milieu des eaux leurs ombres épaisses; la rive droite, au contraire, nous offrait une étendue immense de plaines que nous fûmes bien étonnés, le lendemain au jour, de voir sans culture. Notre pilote nous expliqua que les fièvres avaient décimé la population de Dastote et que, depuis plusieurs mois déjà, la bourgade était abandonnée. Le temple, lui-même, dédié à Bouddah, et qui avait été jadis un lieu vénéré, tombait en ruines. Le prêtre avait transporté les statues du dieu à Candy.

Il nous sembla effectivement en un si triste état, que nous pensâmes devoir attendre une meilleure occasion pour faire une première exploration dans la religion des Chingulais. Nous passâmes notre première nuit à bord, non pas sans être réveillés plus d'une fois par les aboiements des buffles et par les cris des léopards, auxquels, en les excitant encore, répondaient les hurlements furieux de nos chiens.

En quittant Dastote, le Mohaville-Gange, ou pour me servir de la dénomination indienne, le Mahaveliganga, ne traverse plus que des jungles. Je ne saurais exprimer l'impression que je ressentis lorsque, pour la première fois, je me trouvai au milieu d'un de ces lieux pour la description desquels il faudrait la plume de Méry, le poétique chantre du Mysore.

Le jungle n'est pas la forêt, il n'est pas la plaine. Les arbres, toujours éloignés les uns des autres, y atteignent des hauteurs prodigieuses, rien ne les gêne. Ils s'étendent en liberté, et le long de leurs troncs gigantesques s'élèvent des lianes, des herbes parasites qui les relient entre eux. Le manguier envoie jusqu'au jaquier les rameaux de ses branchages touffus; le tamarinier baigne ses feuilles dans les ondes infectes d'un marais; le mancenillier tue jusqu'aux oiseaux que la fatigue fait approcher de son feuillage empoisonné, et, sous les grandes feuilles du talipot, se jouent l'écureuil et le singe, pendant que, dans les touffes de roseaux et de bambous, le léopard, la hyène et l'ours guettent au passage le cerf et le daim.

On ne saurait croire quelle tristesse s'empare du cœur à la vue de cette végétation si belle, si puissante cependant. On devine, on sent que ces luxuriants voiles de verdure de tons si doux, si harmonieux au regard, ne sont que des linceuls pour tout être humain. Les parfums âcres, pénétrants de ces fleurs aux mille couleurs, le cerveau s'alourdit en les respirant, et les lèvres se sèchent aux baisers embaumés de cette atmosphère lourde et qui enivre.

Le troisième jour de notre navigation, nous arrivâmes, vers le milieu du jour, à Bintame, bourgade assez importante qui baigne ses cases sur la rive droite du fleuve. Nous résolûmes de laisser là notre embarcation pour continuer notre route par terre,

une journée de marche nous séparant à peine de Candy. Le Mohaville, à cet endroit, cesse d'être navigable; il se divise en deux bras dont l'un continue sa route vers le sud, tandis que l'autre, faisant à peu près un angle droit, remonte jusqu'à la capitale du royaume de Candéouda qu'il arrose, après être descendu des flancs de l'Hamaled où il prend sa source.

Il tardait à sir John de mettre pied à terre. Les quelques coups de fusil qu'il avait envoyés de la yole par-dessus le fleuve, aux oiseaux et aux singes qui s'étaient trop curieusement approchés de nous, n'avaient, en aucune façon, satisfait ses appétits de chasseur. Il était impatient de se trouver face à face avec un de ces redoutables habitants des jungles. Une chasse à l'éléphant surtout était son rêve!

La grande question pour nous était de trouver un asile pour la nuit. Nous commencions à avoir assez des nattes de notre embarcation, et je songeais très-sérieusement à un lit, à un vrai lit, pour mon prochain sommeil, et à un autre ordinaire que celui composé de jambon et de fruits, qui nous nourrissait depuis notre départ de Trinquemale.

Nous n'étions cependant pas certains de trouver l'hospitalité à Bintame. Notre intention, en entrant dans l'intérieur de l'île, n'ayant point été de nous y arrêter, nous n'avions pris aucune lettre de recommandation pour cette petite ville; aussi donnâmes-nous à nos hommes l'ordre de nous attendre jusqu'à

ce qu'une courte exploration du pays nous eût permis de prendre une décision. Il pouvait parfaitement se faire que, bon gré mal gré, nous fussions obligés de poursuivre notre route. Toutefois, la vue de plantations de tabac et de cannes à sucre en fort bon état nous permettait de mieux espérer.

Nous accostâmes à un débarcadère en bois et nous nous enfonçâmes bravement, Canon et moi, accompagnés de notre pilote malais, au milieu des cases du village.

Nous étions certainement dans la contrée la plus fertile de l'île. Le Mohaville, en se divisant, forme, dans cette partie sud-est de Ceylan, des prairies marécageuses propres surtout à la culture des canelliers. Les terres qui dominaient les prairies étaient couvertes d'admirables champs de riz, au-dessus desquels s'élevaient çà et là des *topos* ou bosquets de cocotiers.

A Ceylan, comme dans tous les pays tropicaux, le cocotier est l'arbre par excellence, le présent le plus précieux que la nature ait fait à l'homme.

« Le cocotier, dit un adage indien, a été donné à l'homme par Brahma comme une preuve de son amour. Son serviteur se couche sous son ombrage ou se bâtit une cabane de ses branches; il mange son fruit savoureux, boit la liqueur qui coule de son sein, se couvre de son écorce et fume ses plus délicates feuilles. »

En grande partie, la population de Bintame est

chrétienne. Souvent, auprès d'une pagode de Bouddah, se dresse une petite église catholique, puis, plus loin, un pauvre temple protestant.

Nous nous étions arrêtés auprès d'un de ces monuments, lorsque nous fûmes obligés de nous ranger pour livrer passage à une demi-douzaine d'éléphants qui, revenant des champs, semblaient fort pressés de regagner leur logis. A l'arrière de cette vaillante troupe de serviteurs, venait, monté sur un assez mauvais cheval qui se sentait de la difficulté qu'ont les animaux de cette race à vivre à Ceylan, un colon au teint basané que Canon reconnut tout de suite pour un Anglais.

Mon ami avait une trop riante et trop confortable physionomie pour qu'un bon accueil ne lui fût pas toujours fait. Cinq minutes après cette rencontre, nous savions que le maître des éléphants se nommait Walter, qu'il était propriétaire d'une ferme située à une portée de fusil de Bintame, et que sa maison nous était ouverte.

Nous ne fîmes qu'un bond jusqu'à notre embarcation.

Sir John donna des ordres au patron pour qu'il rejoignît promptement le *Raimbow*, nous débarquâmes nos armes et nos bagages, et, ne gardant avec nous que trois hommes, nous vînmes retrouver notre nouvel ami, qui nous attendait en regardant passer les prêtres de Bouddah, se rendant à la pagode pour faire à leurs dieux des offrandes de fleurs et de fruits.

Bientôt nous fîmes notre entrée dans les propriétés de Walter, qui semblaient en fort bon état, mais dont la maison laissait beaucoup à désirer. Elle se composait d'un corps principal d'habitation, sans étage, autour duquel s'élevaient quatre ou cinq petites cases construites après coup, suivant les besoins du colon.

L'hospitalité qui nous avait été si franchement offerte n'avait donc rien de bien fastueux. Celle de ces cases qui devait nous servir de chambre à coucher, s'appuyait contre un hangar où une petite vache et son veau étaient enfermés. Elle faisait bien de s'appuyer, car, à chaque rafale du vent, elle tremblait sur ses maigres piliers; mais, enfin, telle qu'elle était, la demeure du pauvre fermier anglais était pour nous un abri. Nous n'avions pas vraiment le droit de nous montrer trop délicats.

Je commençais du reste à me faire, difficilement je dois l'avouer, mais enfin je commençais à me faire à ces nuits passées sur la terre avec une natte pour matelas et un manteau pour couverture. Je me plaisais à reconnaître chaque jour que tous ces serpents, scorpions et autres visiteurs incommodes, dont sont si souvent émaillés les récits des voyageurs, n'étaient pas aussi dangereux que le souci du dramatique se plaît à les rendre dans les livres.

Lorsque nous rentrâmes chez Walter, nous trouvâmes le souper servi. Nous fîmes, ma foi, Canon et moi, le plus grand honneur à certain quartier de

daim fort convenablement apprêté par les soins du *bawurchee* de la ferme.

Le *bawurchee* est le cuisinier de toute bonne maison indienne.

Un *karik* un peu trop pimenté peut-être pour mon palais européen, suivit ce premier plat de résistance, puis nous terminâmes par un dessert composé des fruits les plus délicats de l'île : bananes, goyaves, mangoustans et mangles.

Notre hôte avait, en notre honneur, déterré d'une vieille armoire une bouteille d'un assez bon *sherry*, Canon avait fait apporter un flacon de rhum. Le cigare aux lèvres, nous en fûmes bientôt à ce charmant instant du repas, qui fait trouver tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pendant que je classais dans ma mémoire les événements qui avaient eu lieu depuis notre départ de Trinquemale, afin de pouvoir les raconter quelque jour, le commandant du *Fire-Fly* interrogeait Walter sur les productions du pays, sur les revenus de sa ferme, et, surtout, sur les chasses qu'on pouvait trouver aux alentours.

Si, sur ce dernier sujet, Walter nous donna les renseignements les plus satisfaisants, les deux premières questions de sir John n'obtinrent que d'assez tristes réponses. Le fermier lui expliqua que ce qui manquait surtout à Ceylan, c'était une population agricole, intelligente et laborieuse.

— Les jungles, lui dit-il, dont l'envahissement semble la suite inévitable des ravages des épidé-

mies, s'étendent avec d'autant plus de rapidité que l'homme les combat moins. Les populations, en fuyant et en laissant le sol sans culture, le livrent aux influences les plus délétères. Si cela continue encore un demi-siècle seulement, il n'y aura plus dix plantations importantes dans l'île. Jadis, des digues retenaient les eaux des montagnes dans les vallées et ces réservoirs rendaient la culture facile ; mais ces digues ont été rompues, et, aujourd'hui, Ceylan, qui autrefois fournissait à tout le sud de l'Inde le riz nécessaire, est obligé d'en faire venir, pour sa propre consommation, des provinces les plus éloignées. Nos étangs étaient giboyeux et remplis de poissons; aujourd'hui, les pélicans y trouvent à peine de quoi vivre, et le crocodile dort tranquillement sur leurs rives en compagnie du buffle, qui parcourt maintenant en liberté les terres qu'il labourait autrefois.

Les naturels, du reste, sont plus paresseux que vous ne sauriez le croire, et c'est à cette paresse que nous devons en partie nos calamités. Lorsqu'ils veulent ensemencer une étendue de terrain, ils font un choix sur la lisière de la forêt, puis ils mettent le feu aux arbres, aux lianes. Ils ont ainsi, sans travail, pour toute la saison, une terre qui produit rapidement, et qui rend au centuple ce qui lui a été confié. Mais ils ont soin, après la récolte, d'abandonner cette culture pour aller user du même moyen quelques milles plus loin, et lorsque les pluies ont passé sur le

champ, ce n'est plus qu'un jungle impénétrable et empoisonné.

Pendant cette causerie avec notre hôte, la nuit était venue. Comme je tombais de fatigue et de sommeil, je fis signe à Sir John qu'il était temps d'aller prendre un peu de repos, si nous voulions être en état de continuer le lendemain notre excursion. Il avait obtenu, à propos de la chasse, tous les renseignements qu'il désirait, il ne fit aucune difficulté de quitter la table. Nous nous levâmes.

— Je voudrais, messieurs, nous dit Walter, lorsqu'il nous vit disposés à aller dormir, pouvoir vous offrir une chambre plus digne de vous, mais une seule place est inoccupée dans l'habitation, c'est cette case adossée au hangar. Pourvu que vous n'en laissiez pas la porte ouverte, vous n'y dormirez pas plus mal que partout ailleurs.

Nous l'assurâmes de notre reconnaissance et du peu de cas que nous faisions, en voyage, Canon et moi, du luxe et du confortable, et nous prîmes possession de notre demeure.

Quant à nos hommes, nous n'avions pas à nous en occuper. Nous pouvions être certains que, plus faits que nous aux mœurs et au climat de l'île, ils se tireraient d'affaire mieux que leurs maîtres.

Franchement, Walter n'avait pas eu tout à fait tort de s'excuser. La chambre à coucher qu'il nous offrait là était bien la moins élégante et la moins confortable que j'aie jamais occupée. Je ne pus

retenir un franc éclat de rire à la grimace significative de mon opulent compagnon d'infortune. Imaginez-vous quinze pieds carrés d'un sol humide, à peine abrité par une toiture de feuilles de lataniers, des murs jadis blanchis, mais il y avait longtemps, sur lesquels, en hiéroglyphes parfaitement déchiffrables, si peu Champollion qu'on fût, grimaçaient les marques visqueuses du passage des lézards et des scorpions ; deux ou trois escabeaux boiteux, une table, un grand coffre de bois de teck propre à tous les usages, surtout à être brûlé, et un lit, mais quel lit ! Deux ou trois nattes sur deux ou trois planches vermoulues, et pas la moindre moustiquaire pour nous préserver des visites de tous ces insectes ailés des nuits tropicales, qui n'attendaient que l'obscurité pour commencer leur promenade et leur concert.

Il fallut cependant en prendre notre parti. Ce fut Canon qui me donna l'exemple en se débarrassant, avec autant de calme que s'il eût été dans sa jolie cabine du *Raimbow*, d'une portion de ses vêtements, et en se disposant à prendre sa place, sa grande place, sur notre petit lit. Moins courageux que lui, j'hésitai quelques instants; puis, faisant contre fortune bon cœur, je me décidai enfin. Laissant alors brûler la lampe, dont la clarté devait éloigner un peu les moustiques, je m'étendis auprès de lui.

Il y avait à peu près deux heures que Canon et moi dormions d'un profond sommeil, lorsque, tout à coup, des beuglements effroyables et le bruit d'une lutte,

dont les chocs ébranlaient les parois de notre case, vinrent nous tirer de nos rêves. Je fus bientôt debout, en maudissant ce voisinage qui me paraissait avoir complètement oublié que, suivant je ne sais plus quel philosophe, c'est un crime de troubler le sommeil des malheureux.

— Hao! murmura tranquillement Canon sans se retourner, qu'est-ce là? Je rêvais que le *Fire-Fly* s'échouait sur les rives de Banca.

— Il s'agit bien du *Fire-Fly* et de Banca, répliquai-je, furieux du calme de mon compagnon de lit. N'entendez-vous pas là, à côté, dans l'étable?

— Hao! yes, j'entends, c'est la vache qui corrige son veau. Nous n'avons rien à voir dans cette petite discussion de famille. Venez vous coucher, nous avons encore au moins cinq ou six heures de nuit.

Avec une tranquillité imperturbable, il avait fait sonner son chronomètre, qui lui avait indiqué onze heures.

J'allais peut-être suivre son conseil, lorsque la lutte sembla redoubler de violence et quand, aux beuglements furieux de la vache, vinrent se joindre les cris d'effroi du fermier et des gens de l'habitation qui accouraient du côté de l'étable.

Evidemment, il se passait là quelque chose de plus sérieux que les quelques bourrades d'une mère à son fils.

Sir John en jugea ainsi et se décida à mettre pied à terre.

Nous saisîmes nos carabines, et, notre porte ouverte, nous nous trouvâmes au milieu des gens de la ferme, qui, groupés à l'entrée de l'étable, semblaient paralysés par la frayeur. Walter seul, un pistolet à la main, avait osé en ouvrir la porte. A la lumière des torches, nous pûmes bientôt nous rendre compte de ce qui se passait à l'intérieur.

Canon n'avait plus à regretter son sommeil interrompu. Dans un des angles de son domicile, la vache avait entamé avec un léopard une lutte dans laquelle l'agresseur ne semblait pas avoir l'avantage.

L'état de délabrement de la toiture, au-dessus de la porte, nous indiquait par où la bête féroce était entrée, guettant sa proie sans aucun doute depuis quelques jours et espérant avoir bon marché de la vache et de son veau. Elle avait compté sans l'amour maternel !

La pauvre bête, quoique mordue au cou par le léopard, s'était ruée sur lui. De ses formidables cornes, dont l'une d'elles avait labouré profondément ses flancs, elle le tenait cloué contre une des parois de l'étable, où, malgré ses griffes et ses rugissements, elle s'efforçait de le maintenir.

C'étaient les secousses qu'elle donnait contre la muraille qui m'avaient éveillé.

Nous ne pouvions essayer de faire feu, la vache couvrait presque complètement de son corps son ennemi. Je lâchai Duburk qui s'élança furieux, et dont les crocs décidèrent bientôt de la victoire. Deux mi-

nutes après cette aide, arrivée si à propos à la pauvre mère, nous étions maîtres du léopard, dont nous n'eûmes pas peu de peine à arracher le corps à mon lévrier et à la fureur de la vache, que Walter ne pouvait réussir à calmer.

Quant à Canon, à la lueur des torches, il examinait amoureusement le cadavre encore palpitant du terrible habitant des jungles.

— Tenez, me disait-il, c'est un chetah, je le reconnais à quelques différences dans les dessins de la peau et à sa taille. Le léopard de cette race est plus petit que la panthère, il n'a ordinairement que sept pieds comme celui-ci, tandis que l'autre mesure souvent jusqu'à neuf ou dix pieds : de plus, les taches de sa robe sont moins espacées. Quelle admirable bête ! Quelle harmonie et quelle grâce dans ses formes !

— Eh bien ! messieurs, nous dit Walter, qui s'était rapproché de nous après avoir refermé l'étable, ces petits léopards sont encore plus terribles que ceux de plus grande taille ; la force de leur coup de patte est telle que j'ai vu un de mes bœufs avoir le cou rompu du premier choc.

— Oh ! oh ! répondit mon savant ami, je crois qu'il y a là, de votre part, exagération ou erreur. Ce qui rend le croc d'un de ces gaillards-là si épouvantable, c'est qu'ils s'élancent toujours de loin et de haut, et l'effet qu'ils produisent est évidemment le résultat combiné de leur grande force musculaire, soit ! mais aussi de leur élan et de leur poids.

J'étais effrayé de voir ainsi s'élever entre Walter et Canon une discussion. La nuit s'avançait et la perspective de nous remettre en route le lendemain, au point du jour, ne me faisait paraître que médiocrement intéressants ces renseignements, que prisait tant l'intrépide chasseur. Il voulut bien s'apercevoir enfin que la nuit était un peu faite pour dormir, et se décider à revenir prendre sa grande part de notre petit lit.

Quelques instants après cette scène, rien ne troublait plus le calme de notre appartement que les ronflements sonores du commandant du *Fire-Fly*, qui peut-être avait tout simplement repris son rêve, là où la lutte de la vache et du léopard l'avait interrompu.

Je finis bientôt, moi aussi, par retrouver un sommeil qui fut si peu troublé que lorsque mon camarade de lit me secoua pour m'en tirer, le soleil était déjà haut sur l'horizon.

Nous employâmes notre première journée à parcourir les plantations de notre hôte qui, vraiment, étaient dirigées avec la plus grande habileté et le plus grand soin. Je fus témoin, en allant examiner un travail d'irrigation qu'il faisait faire dans une de ses prairies, de l'intelligence merveilleuse d'un de ses éléphants.

Walter, ayant cru nécessaire de détourner le cours d'un petit bras du Mohaville, avait imaginé d'occuper à ce travail, les hommes lui manquant, un de

ces ouvriers à quatre pieds. Je restai surpris d'admiration.

L'éléphant allait à deux ou trois cents pas de la rivière chercher des pièces de bois et des pierres préparées *ad hoc*, et, semblant avoir parfaitement compris le but de son maître, venait les placer avec une symétrie surprenante au travers du lit des eaux. Avec sa trompe, ou son épaule au besoin, il poussait et repoussait ses matériaux jusqu'à ce qu'ils lui parussent en bonne situation. Aucun trou à combler ne lui échappait. Si une pierre ou une poutre disparaissaient dans l'eau, ouvrier sagement économe de son temps et de ses fatigues, il les repêchait; et, — cette observation ne fut peut-être seulement, il est vrai, que le résultat de l'étonnement et de l'imagination, — plusieurs fois, il me sembla le voir s'éloigner de sa construction comme pour pouvoir l'embrasser d'un seul coup-d'œil, puis y revenir rectifier ce qui, en elle, lui avait semblé défectueux.

Je ne pouvais en croire mes yeux, et je cherchais autour de moi, si, dans les arbres, ne se cachait pas un cornac aux signes duquel je supposais qu'il obéissait, lorsque j'aperçus sir John et Walter qui se dirigeaient de mon côté, accompagnés d'un personnage que son costume, si peu familiarisé que je fusse encore avec les mœurs indiennes, me fit facilement reconnaître pour un prêtre bouddhiste.

La présentation faite, — ce ne fut pas long, les serviteurs de Bouddah n'ayant rien de l'orgueil et de la

morgue des Brahmines, — je m'empressai de décrire à mon ami le spectacle dont je venais d'être témoin.

— Que cela ne vous étonne point, dit le prêtre, en m'interrompant dans mon explication admirative, les éléphants de Ceylan ont une intelligence supérieure; cela est si universellement reconnu que, lorsque d'autres éléphants les rencontrent, ils les saluent.

Je me retournai vers sir John en me mordant les lèvres, mais je ne découvris sur sa physionomie qu'une expression si grotesque d'approbation, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Pour le premier renseignement que me donnait un Bouddhiste, cela promettait. Comme j'étais parfaitement disposé, sinon à tout croire, au moins à tout entendre, je parvins, cependant, après bien des efforts, à garder mon sérieux, et j'eus l'air d'être complètement satisfait de cette fantastique explication.

Quant à Canon, quelques monosyllabes bien gutturaux suffirent à me faire comprendre son admiration pour l'intelligent animal.

— Ne croyez pas, nous dit notre hôte, à table, lorsque, le soir, la conversation revint sur les éléphants, que l'intelligence de ces animaux soit le fruit de l'éducation. Dans les forêts, dans les jungles, ils n'agissent pas avec moins d'adresse, moins de finesse que dans les plantations. Si vous pouviez suivre une troupe d'éléphants en liberté, vous auriez alors vraiment lieu d'être surpris. Comprenant combien la

pesanteur de sa masse peut l'entraîner facilement au fond d'un précipice, l'éléphant ne gravit jamais une montagne en droite ligne; on le voit décrire des zig-zags jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur une plate-forme. S'il doit passer un pont ou traverser un terrain marécageux, il sonde d'abord d'un pied la solidité de sa route, et ne s'y engage que lorsqu'il la croit sans danger. S'il a des doutes, il fait un détour. Pendant les grandes chaleurs, il arrive parfois que certaines rivières sont desséchées; il sait parfaitement alors creuser, dans la vase, des puits de quatre à cinq pieds de profondeur pour trouver de l'eau. Ses yeux, si petits relativement à la masse de son corps, sont des plus perçants, et sa trompe, où les sens de l'odorat et du toucher sont d'une délicatesse extrême, l'aide doublement à éviter les dangers qu'il n'a pu apercevoir.

Ces détails du colon aiguillonnaient encore les désirs de sir John, mais notre itinéraire ne nous permettait pas de nous arrêter plus longtemps chez Walter.

Le lendemain, après une nuit fort tranquille, nous fîmes nos adieux à notre hôte et à ses éléphants, et nous laissâmes derrière nous l'habitation pour nous diriger, en compagnie du prêtre bouddhiste qui nous avait offert d'être notre guide, vers le pic d'Adam.

Nous n'avions pu nous procurer des chevaux. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ils sont très-rares à Ceylan et ne s'y acclimatent que difficilement; aussi

les transports se font-ils ordinairement sur des chariots attelés de bœufs ou sur des éléphants. Mais notre hôte nous avait généreusement fourni tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour camper sur les flancs de la montagne ; c'est-à-dire des nattes épaisses pour étendre sur la terre, et une tente pour nous abriter de la fraîcheur des nuits et des grandes chaleurs du jour.

A travers les gorges des montagnes boisées jusqu'à leurs sommets, et en suivant les petits sentiers qui relient entre eux les villages, nous nous dirigeâmes vers le sud-est, en nous écartant de la route de Bintame à Candy, qui passe par les malheureux villages de Medama-Hamoor et Taldenia que nous ne tenions pas à visiter. La direction que nous avions prise ne nous conduisait pas directement vers le but principal de notre excursion, mais elle nous faisait parcourir les pays les plus curieux à explorer, remplis qu'ils étaient, qu'ils doivent être encore aujourd'hui, des vestiges d'une civilisation puissante. Après deux journées de marche, pendant lesquelles rien de bien intéressant ne nous arriva, nous parvînmes sur les rives d'un petit cours d'eau qu'il me fallut traverser à la nage.

En face de nous se déroulait le ruban poudreux d'une route qui, quoique fort mauvaise, était encore un moyen facile de communication. Nous l'atteignîmes, et nous pûmes regretter alors de n'avoir pas nos chevaux qui eussent pu nous servir. Si le temps

n'avait pas été brumeux et si le soleil n'avait point eu, pour adoucir la chaleur de ses rayons, l'humidité répandue dans l'atmosphère, depuis longtemps déjà j'eusse été forcé de céder à la fatigue, car on ne saurait croire combien est terrible la marche dans ces pays tropicaux lorsqu'on ne suit point un chemin tracé. Le sol cède sous vos pas, les pieds se déchirent à des bambous à épines, les lianes vous fouettent au visage. Cent pas ne se font point sans un obstacle à franchir, sans une difficulté à vaincre.

Sir John était bien, du reste, le plus grotesque et le plus amusant compagnon d'excursion qu'il fût possible de rencontrer. Il entrait parfois pour un rien dans de superbes colères contre nos gens, contre le pays, contre lui-même. Les efforts surhumains que faisait son gros et riant visage pour prendre, par moments, un air courroucé suffisaient à me faire oublier mes fatigues. Très-galant homme toutefois, il permettait fort bien qu'on rît de ses mésaventures. Souvent il était le premier à se moquer de ce qui lui arrivait. Pour lui, grâce à sa corpulence, la marche à travers les jungles et la forêt était encore plus fatigante que pour aucun de nous, quoiqu'il fût peut-être le plus agile d'entre nous tous ; mais là où un Indien pouvait se glisser sans peine, là où mon peu de rotondité me laissait un passage, sinon facile au moins possible, l'opulent commandant du *Fire-Fly* abandonnait toujours quelque chose : un morceau de ses vêtements, ou une petite portion de lui-même.

C'était surtout dans les endroits marécageux que ses déboires augmentaient. Là où je n'enfonçais que jusqu'à la cheville, sir John en avait, lui, jusqu'à la ceinture ; lorsque la vase cédait sous moi de manière à m'envelopper jusqu'à mi-corps, obéissant aux lois de la pesanteur, il menaçait, lui, de disparaître complètement. Aussi, ce fut avec un plaisir plus grand encore peut-être que celui que j'éprouvai moi-même, qu'il mit le pied sur le terrain solide de la chaussée.

Ce qui surtout contribuait à faire maudire par mon gros ami tout le pays que nous traversions depuis la veille, c'était l'absence complète de gibier. D'après ce qu'il avait lu et d'après ce qui lui avait été dit, il s'était attendu à rencontrer, pour ainsi dire, à chaque pas, derrière chaque touffe de bambous, à l'abri sous chaque bosquet de palmiers, un animal sauvage. Ainsi que nous l'éprouvions et ainsi qu'il nous le fut prouvé plus tard, on peut faire parfois au contraire, dans l'intérieur de l'île, cinquante ou soixante milles sans trouver l'occasion de tirer un coup de fusil, voire même contre un bulbe ou contre une tourterelle, — les animaux, dans les pays tropicaux, se garant des ardeurs du jour et ne quittant le couvert que pendant la nuit.

De plus, dans tous ces pays fortunés, à végétations puissantes, il faut, pour être chasseur, bien d'autres connaissances, bien d'autres qualités que dans nos contrées. Sir John était un type du genre ; Cooper l'eût volontiers pris comme un modèle à offrir à ses

hommes des prairies. Calme, imperturbable, lorsqu'il était hors de ces circonstances comiques dont je viens de parler plus haut, il possédait un talent extraordinaire d'observation. Sans la voir, il devinait la bête féroce à des différences, imperceptibles pour moi, dans l'aspect ordinaire des objets environnants. Il eût dit le nom de l'ennemi qu'il allait avoir à combattre, à la rapidité avec laquelle le daim bondissait au-dessus des hautes herbes, au silence qui se faisait subitement autour de lui, aux gémissements du sol, aux cris de frayeur de la perdrix, à l'agitation passagère d'une branche, lorsque la brise ne remuait pas le feuillage des arbres voisins.

Il était magnifique à voir dans ses préparatifs de départ, n'oubliant rien du nécessaire, de l'utile et du confortable.

— On ne chasse vraiment d'une façon intelligente, disait-il, que lorsque l'on n'a ni trop chaud, ni trop froid, ni trop faim, ni trop soif.

Arrivé sur la lisière du jungle où il avait flairé le gibier, il semblait se recueillir et faire provision de calme. Plein d'une ardeur sagement contenue, il s'avançait lentement, avec assurance, sans hésitation, le sourire aux lèvres, choisissant avec circonspection l'endroit où devait se poser son pied, évitant les passages glissants, les feuilles sèches, les cailloux de forme arrondie, tout ce qui pouvait retarder sa marche ou la rendre bruyante. Il s'arrêtait par moments pour écouter dans le lointain le frémissement du

feuillage, pour examiner le moindre recoin, pour se rendre compte d'une branche nouvellement rompue, d'un tronc d'arbre fraîchement déchiré, d'un gazon courbé par le passage récent d'un ours ou d'un cerf. Tout était pour lui matière à observation. Des empreintes à peine visibles dans la vase, de l'agitation d'une touffe de bambous, des rides d'un étang, des murmures plus précipités d'un torrent, du vol du plus petit oiseau, il tirait des déductions dont les faits venaient presque toujours prouver l'habileté.

Jamais, non plus, je n'ai vu plus de promptitude dans le coup-d'œil, plus de justesse dans le tir; cela sans efforts, sans tension extraordinaire des muscles ou de la volonté. Son arme s'abaissait-elle vers un léopard, ou s'élevait-elle pour abattre une perdrix, la physionomie du tireur n'en changeait pas pour cela. Seul, le résultat du coup obtenait un bon gros rire de satisfaction ou une grimace de mécontentement, et arme et visage reprenaient bien vite, l'une sa position horizontale dans les bras potelés de mon ami, l'autre sa toute britannique expression de flegme et de placidité.

Ne croyez pas pour cela, chers lecteurs, que le commandant du *Fire-Fly* fût un de ces êtres splénétiques et moroses que nous voyons parfois traverser le continent, enveloppés dans des vêtements de coupes impossibles, tristes échantillons des productions des rives de la Tamise. Loin de là! sir John

était, au contraire, parfois, plein *d'humour* et de gaîté, mais il avait ses heures ; il faisait chaque chose à son temps. C'était surtout au milieu du danger qu'il devenait charmant de comique sérieux. Nous sommes destinés, vous et moi, à vivre longtemps avec lui, nous aurons donc tout le loisir d'examiner son caractère sous toutes ses faces. Vous verrez que ces Anglais sont parfaits, lorsqu'ils se mettent à valoir quelque chose. Pourquoi ne s'y mettent-ils pas plus souvent ?

Enchantés d'être enfin sortis des jungles et des marais, nous suivions notre vieux guide hindou dont la voix était douce et grave, et dont la rencontre était vraiment pour nous un bienfait du hasard, de Brahma, devrais-je dire. Ses pieds nus ne semblaient plus avoir le sentiment de la souffrance. Malgré son grand âge, il marchait droit et ferme. Tout son visage, sillonné de rides profondes, respirait vraiment ce calme et cette indifférence révérés par les Bouddhistes, comme un des signes précurseurs de la *Nirvâna*. Il allait lentement, marmottant, sans aucun doute, quelques versets du *Mahabharata*. Nous avions pris, Canon et moi, le milieu de la route; après nous être débarrassés de nos armes en faveur de nos gens, qui paraissaient ravis, ainsi que nous, de se trouver un peu sur la terre ferme.

Depuis quelques instants, j'apercevais de loin en loin dans la plaine que nous traversions des cavités circulaires à moitié cachées par de hautes herbes

et gardant encore autour d'elles des vestiges de travaux d'art ou d'habitations.

Sir John interrogea notre guide.

— Vous savez, lui répondit le vieil Hindou, que notre île a été jadis fort riche en pierres précieuses ; cette vallée où nous sommes se nommait la Vallée des rubis. Ces excavations, que vous pouvez remarquer dans toute la plaine, étaient les puits dans lesquels se faisaient les fouilles. L'avidité des hommes a retourné tout le vallon. Aujourd'hui, le pays est abandonné, et, vous le voyez, les puits sont détruits et presque tous comblés.

Je m'approchai d'un de ces puits. Il avait au moins soixante à quatre-vingts pieds de profondeur, mais les murailles en étaient dans un tel délabrement qu'on ne pouvait vraiment se hasarder à y descendre. Tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route étaient dans le même état d'abandon.

Dès que nous quittâmes la vallée, nous entrâmes dans les gorges. Nous ne trouvâmes plus alors d'autres sentiers frayés que ceux que suivaient les cerfs et les ours, et notre marche devint des plus fatigantes.

De nouveaux obstacles se présentaient à chaque pas.

Ici, c'était un torrent qu'il nous fallait franchir à califourchon sur un tronc d'arbre placé horizontalement sur deux roches, parfois à soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur, et sir John m'effrayait,

lorsque je voyais sa grosse masse confiée à un semblable tour de force et d'équilibre. Là, c'était un précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur, au fond duquel bondissaient avec fracas les eaux qui allaient peut-être en bas de la montagne alimenter les sources du Mohaville, précipice dont il nous fallait suivre les sinuosités sur des rochers où nos pieds trouvaient à peine place, et qui semblaient n'avoir été séparés que par une commotion volcanique.

Par moments, le sol devenait argileux, glissant, et nous ne pouvions avancer qu'avec les plus grandes précautions et une extrême difficulté. Souvent aussi nous tombions dans des fourrées de tecks et de lianes où la hache seule pouvait nous livrer un passage. Nous arrivâmes harassés, brisés, à la limite supérieure des forêts, après toute une journée de lutte contre ces mille obstacles, qui me donnèrent la plus triste opinion de la considération qu'a Bouddah pour ses adorateurs.

Mais, après tout, n'est-il pas dit quelque part que le chemin du ciel est semé de ronces et d'épines? Les flancs de l'Hamaled sont bien vraiment alors les voies du paradis !

CHAPITRE III

Ascension de l'Hamaled. — Le pied du Dieu. — Sonda-Bohadoor. — Les chasses de sir John. — Un gros homme et un petit éléphant.

Le plus facile seulement de l'ascension était fait; le lendemain matin, nous fûmes effrayés du chemin qui nous restait à parcourir.

A partir de l'endroit où nous nous trouvions, la montagne se dresse en forme de pain de sucre et ressemble beaucoup au pic de Ténériffe. Elle ne présente plus à l'œil que des flancs nus, arides, sans végétation et d'une pente si rapide qu'il paraît impossible, au premier abord, qu'une créature humaine puisse jamais en atteindre le sommet. Les animaux des forêts eux-mêmes ne doivent pas dépasser les derniers arbres, les aigles et les vautours seuls sont les maîtres de ces hauteurs désolées.

Les renseignements et les indications du vieil Hindou nous devenaient vraiment indispensables. Le vieillard, pendant toute cette première partie de

notre ascension, ne s'était pas une seule fois plaint de la fatigue. Rempli de respect pour le pèlerinage qu'il faisait à l'empreinte sacrée, il ne sentait ni la chaleur, ni le froid. Il supportait patiemment la faim et la soif, marchant droit devant lui malgré le poids des années, n'éprouvant ni crainte lorsqu'un danger se présentait, ni plaisir lorsque le moment du repos était venu.

Les instants que nous donnions au sommeil, il les employait, lui, à la prière. C'était un touchant spectacle, que le sceptique anglais lui-même ne pouvait s'empêcher d'admirer, que ce triomphe de la volonté sur la matière dans ce vieux corps brisé, que cette énergie et cette force puisées dans la foi. Durant nos haltes, il nous avait appris qu'il appartenait à cette secte pure des bouddhistes, qui éloigne avec le plus grand soin les coutumes brahmaniques que certains prêtres de Bouddah admettent aujourd'hui dans leurs cérémonies religieuses, et il nous avait donné sur les mœurs indiennes les plus curieux détails.

Nous l'interrogeâmes sur le chemin que nous suivions, et nous le trouvâmes si calme, si sûr de son fait, que nous reprîmes courage. Après quelques heures de repos, profitant d'un beau clair de lune, nous continuâmes notre ascension, en calculant notre temps de façon à arriver sur le sommet de la montagne avant le lever du soleil.

Nous prîmes par le flanc ouest, où, bientôt, nous

rencontrâmes les vestiges d'un gigantesque escalier qui, suivant la tradition, commençait jadis au pied de l'Hamaled pour ne s'arrêter qu'à son sommet.

Malheureusement pour le bouddhiste, que nous fûmes souvent obligés de hisser après l'avoir élingué comme un colis, les marches disparaissaient souvent.

Les places où elles étaient en bon état nous les montraient creusées dans un schiste ardoise, fort dur et rougeâtre, et dans des roches primitives dont les blocs, en se détachant, avaient détruit en grande partie ce travail prodigieux. Là où ces marches manquaient, elles étaient remplacées par des chaînes de fer et par des cordes dont il fallait s'aider pour se rendre d'une plate-forme sur une autre. L'ascension rentrait alors dans les exercices ordinaires de notre métier. Canon et moi nous nous en tirâmes donc à notre honneur. Laissant sur les plateaux inférieurs ceux de nos hommes auxquels le courage manquait, nous eûmes bientôt escaladé les dernières roches.

Notre ascension avait duré plus de sept heures, depuis notre départ des limites de la forêt.

Je n'ose essayer de vous dépeindre l'impression profonde d'admiration qui s'empara de moi quand, ayant gravi les dernières roches et ayant fait quelques pas sur le plateau supérieur, je me retournai pour jeter les yeux sur les horizons qui s'étendaient devant ma vue.

L'aurore commençait son œuvre de résurrection en déchirant de ses doigts roses les pudiques voiles de vapeur étendus sur les vallées. Au-dessus de moi, rien que l'immense voûte du ciel avec des teintes sombres et des étoiles d'argent à l'Ouest, avec des nuages de pourpre et d'or au Levant. Autour de moi, l'espace incommensurable où se dessinaient, sur les premiers plans, les montagnes les plus élevées de l'île, au-dessus desquelles se dresse le pic de Pedrotallagalla, semblable à un géant veillant sur les trésors enfouis dans le sein de la vallée des Rubis. A mes pieds, à demi-cachés encore sous les ombres des montagnes, s'étendaient des bois, des jungles, des forêts vierges, des ravins sans nombre, puis des plaines luxuriantes de végétation et de richesse. On dirait alors, élevé que l'on est à de semblables hauteurs, qu'on est au-dessus des choses humaines et qu'on s'est rapproché de Dieu. On comprend toute la profondeur de la parole des Ecritures : « Il alla prier sur la montagne. » — On reste anéanti, brisé, haletant, jusqu'à ce que le premier rayon de soleil vienne dire à toute cette nature endormie : — Réveillez-vous !

Comme un changement à vue s'opère !

Les sommets des montagnes, ainsi que des îles flottantes et enchantées, sortent doucement du sein de la mer brumeuse et sans bornes de l'atmosphère. Aussi loin que les regards peuvent atteindre, vallées, plaines et forêts apparaissent et se déroulent à vos

pieds. Tout se transforme, tout renaît, tout s'éveille! La brise elle-même, qui s'était endormie avant les premières lueurs de l'aurore, fait entendre ses murmures. Les cimes des géants des forêts frémissent sous ses premiers baisers. Le milan prend son vol, l'oiseau gazouille dans le feuillage, la gazelle et le léopard bondissent dans les jungles, la nature entière secoue sa torpeur. Puis, le soleil sort enfin de la mer et toutes les harmonies de la nature le saluent. Le bulbe entonne sa joyeuse chanson que la perdrix couvre de sa voix sonore, le paon offre aux premiers rayons la splendeur éblouissante de son plumage, l'aigle plane dans l'air. Il semble qu'on entend la voix de Dieu dire à tous ces mondes naguère dans les ténèbres : « Fiat lux! »

Du sommet, duquel ma vue s'étendait sur ce panorama féerique et enchanteur, je pouvais suivre au loin, dans le nord, dans un horizon immense, le ruban argenté que déroule le Mohaville que nous avions remonté pour venir jusqu'à Candy. Je pouvais de nouveau le parcourir à travers les forêts, et la vieille ville des Singes[1] m'apparaissait avec les ruines de ses édifices bizarres comme une cité de la fable, comme un fantastique tableau du passé.

Quant au prêtre, il n'avait pas perdu un instant.

[1] Le Ramayana, le célèbre poème indien de Valmic, dit que Ceylan fut d'abord habité par des singes et des géants sous l'autorité de Ravana, géant de 2,000 coudées de haut, et ayant dix têtes et dix bras.

Nous l'aperçûmes accroupi sur le bord du petit lac qui occupe le milieu du plateau, faisant ses ablutions, marmottant des versets en pâli, se mettant enfin en état de grâce pour paraître devant Bouddah. Nous, chrétiens auxquels ces préparatifs ne semblaient pas nécessaires, nous dirigeant directement vers la pagode, nous entrâmes sous une misérable construction, faite de quelques roches et de quelques poutres, et ne se composant guère que d'une toiture à demi-détruite par le temps et par les ouragans. Nous étions enfin en présence de cet objet si curieux de la vénération des Bouddhistes, nous avions devant nous l'empreinte sacrée que le Dieu laissa sur la terre, lorsque de son pied il frappa le sol pour s'élever vers Brahma.

En effet, dans une grande pierre noire horizontalement placée, mais inclinée un peu vers l'Orient, je vis une empreinte profonde affectant assez bien la forme d'un pied gigantesque, dont la grandeur, en suivant les lois générales des proportions humaines, permet d'accorder à Bouddah une taille de plus de dix mètres, ce qui me semble raisonnable, même pour un Dieu. La place des doigts surtout est parfaitement indiquée. On dirait, si l'on se laissait entraîner par la foi bouddhique, que le Dieu, en quittant la terre, a voulu prendre vigoureusement son élan vers le ciel.

Les dévotions du Boudhiste menaçaient de se prolonger indéfiniment, et la chaleur du soleil, des

rayons obliques duquel la pagode ne nous abritait que trop peu, devenait intolérable. Nous que la foi ne soutenait pas, nous songions à fuir promptement la cime de l'Hamaled. Ce ne fut pas sans peine que nous arrachâmes à ses prières l'Hindou, qui ne se décida à nous suivre qu'après avoir recommencé ses ablutions.

Nous ne devions pas éprouver dans la descente moins de difficultés que dans l'ascension, au contraire ! Parcourant forcément des yeux, avant que de nous y engager, le chemin périlleux qu'il nous fallait suivre, nous avions en même temps alors à lutter contre les obstacles et contre la frayeur. La nuit ne nous cachant plus les gouffres que nous devions traverser, le danger nous apparaissait dans toute son effrayante vérité. Cependant, le soir même, avant le coucher du soleil, et sans accident, nous rejoignîmes nos hommes à la lisière des bois.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en marche. Bientôt nous laissâmes derrière nous la forêt pour rentrer dans les plaines qu'il nous fallait traverser pour gagner Candy. Nous nous dirigions en droite ligne vers Ambégi, où nous devions prendre la route de Baghi qui nous conduirait alors directement vers notre but.

Nous abandonnions, sans les visiter, Palabaloulo et Ghilemilli.

La pagode du premier de ces villages était jadis aussi un lieu de pèlerinage, et savez-vous ce qu'elle

renfermait, chers lecteurs? Une dent de singe, pas autre chose! Mais il est vrai que cette incisive n'était rien moins qu'un débris de la mâchoire de ce fameux général de Rama, Hanouman, dont le Ramayana raconte les exploits.

— Lors de l'occupation des Portugais, nous dit le prêtre, que nous interrogeâmes sur cette fable, la dent fut enlevée et transportée à Goa, et les autorités de Ceylan n'offrirent pas moins de 700,000 ducats au vice-roi, qui avait bien envie de la rendre, mais l'inquisition la fit brûler. Les Chingulais brahmanistes n'ont jamais pardonné aux étrangers ce sacrilége.

Nous fîmes encore quelques milles en compagnie de notre guide, dont nous avions obtenu tout ce que nous désirions en obtenir, et nous allions le quitter en prenant à l'ouest pour rejoindre la route de Candy lorsqu'il s'aperçut de notre dessein.

— *Sahib* [1], dit-il, en s'adressant à sir John et en l'arrêtant par le bras, ne prenez pas de ce côté, ne vous enfoncez pas dans les jungles; revenez plutôt sur vos pas, et quittez la vallée en suivant les rives de la Newerlia.

— Mais pourquoi? demanda mon compagnon. Voilà là-bas, à deux portées de fusil, les cimes touffues d'un bosquet de cocotiers, c'est toujours l'indice certain de l'existence d'un village, ou tout au moins

[1] Monsieur, seigneur.. — désignation dont se servent ordinairement les Indiens à l'égard des Européens.

d'une habitation. Nous trouverons bien là-bas des vivres, je meurs de faim !

— Pourquoi? reprit le prêtre, parce que Brahma a laissé tomber tout le poids de sa colère sur le malheureux village qui, il y a quelques mois à peine, existait encore sous ces ombrages. L'épidémie a tout moissonné, les huttes sont détruites, les oiseaux et les insectes ont ravagé les rizières. Vous ne rencontrerez plus que des léopards et des serpents, là où vous croyez aller chercher la vie.

— Diable! murmura Canon, des léopards, c'est parfait, mais des serpents! — Et pas une ferme, pas une habitation aux environs ?

— Pardonnez-moi, interrompit notre matelot de Trinquemale, qui, comprenant la cause de notre embarras, s'était rapproché de nous. En suivant le cours de la rivière pendant un mille à peu près, nous allons trouver la plantation de Sonda Bohadoor qui recevra volontiers les étrangers.

— Le *khulasee* [1] a raison, reprit le prêtre en s'adressant à nous, car il ne pouvait répondre à un paria.

— Hurrah ! alors, pour la maison de Sonda Bohadoor, s'écria joyeusement Canon, et en route !

— Moi, je vous quitte ici, nous dit le vieil Hindou lorsqu'il nous vit prêts à continuer notre chemin ; à deux milles, je vais rejoindre la route de Bintame. Allez, et que Brahma vous protége !

[1] Matelot.

Nous laissâmes tomber quelques roupies dans la main décharnée du vieillard qui, ma foi, voulait les refuser ; nous le remerciâmes en lui souhaitant, au nom de Bouddah, tous les bonheurs et toutes les joies, et, sifflant nos chiens, qui tiraient la langue plus encore que leurs maîtres, nous nous remîmes bravement en marche vers l'habitation annoncée par notre nouveau guide.

Une heure après notre séparation, nous faisions notre entrée chez Sonda Bohadoor. L'Indien auquel nous devions d'être venus vers cette habitation nous ayant précédés, nous trouvâmes, sur le seuil de la maison, l'intendant chargé par le maître de nous recevoir.

C'était un bon gros homme tout habillé de blanc et d'une physionomie pleine de finesse et de bonté. S'adressant à sir John, il lui exprima tout le plaisir qu'avait son maître à nous ouvrir sa maison, et, son petit *speech* terminé, il nous précéda dans l'appartement qui nous était destiné ; appartement qu'avec un sentiment de joie bien naturelle, grâce à la façon dont nous vivions depuis douze jours, j'aperçus meublé à l'européenne. Mon ami ne me sembla pas non plus insensible à cette découverte ; je vis s'épanouir sur ses bonnes grosses lèvres un sourire de satisfaction.

Rien n'y manquait. Deux grands lits garnis de moustiquaires occupaient presque le tiers d'une vaste chambre qui était nôtre et qui, située au rez-de-

chaussée, pour une assez bonne raison, c'est que la maison n'avait pas d'étage, donnait sur une cour plantée de mimosas. Les fenêtres fermées de fleurs grimpantes, ne laissaient pénétrer à l'intérieur qu'un demi-jour et un air frais et agréable, et des nattes fines comme des étoffes tapissaient le sol et les murailles. Je ne pus retenir un soupir de bonheur en me laissant tomber dans un grand fauteuil en rotins qui me tendait les bras.

Nos hommes déposèrent nos bagages dans une petite salle voisine, et nous songeâmes à réparer un peu le désordre de nos toilettes.

L'intendant, ou plutôt le *khansaman*, pour me servir de l'expression indienne, nous avait avertis, en nous quittant, que son maître nous recevrait dès que nous le voudrions.

Notre garde-robe n'étant pas assez complète pour que nous pussions être bien longs dans notre toilette, un quart-d'heure après notre arrivée, nous étions en présence de Sonda Pohadoor, qui nous attendait à la porte de son appartement, sous une varende occupant toute la façade du jardin.

L'habitation de notre hôte, ainsi que presque toutes les maisons indiennes, ne se composait que d'un corps de logis, dont, sauf une porte principale sur la cour d'entrée, toutes les ouvertures donnaient sur le jardin. A ce bâtiment, garnissant les deux côtés de la cour, venaient s'ajouter deux ailes, dans l'une desquelles se logeait son armée de serviteurs, tandis que

l'autre abritait ses chevaux et ses éléphants. Au fond du jardin s'élevait une petite pagode; sur les parterres s'étendait la varende, large et longue galerie, fermée le jour par des tentures, la nuit par des jalousies, et communiquant avec l'appartement du maître et celui des femmes.

Sonda Bohadoor, qui était propriétaire de presque toutes les plantations qui s'étendaient alors autour d'Ambégi, et qui descendait d'une des familles princières de l'île, était, à cette époque, un homme d'une soixantaine d'années, encore fort et robuste, et caressant orgueilleusement une grande barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Il portait dans toute sa simplicité le costume indien.

Il s'inclina à notre entrée, et, nous accueillant avec la formule indienne de bienvenue : *Sahib sulamut, toomhara mukan hy.* — Que Dieu soit avec vous, messieurs! ma maison est la vôtre, — nous fit signe de prendre place auprès de lui, sur les coussins qui couvraient les nattes. A chacun de nous un domestique apporta un *gargouli* chargé et allumé, dernière prévenance dont on aurait pu se dispenser à mon égard, mais que le bout d'ambre qui garnissait le tuyau rendait moins désagréable, et on approcha des plateaux couverts d'oranges et d'ananas.

Les mœurs indiennes voulant que les premiers moments de l'entrevue se passent dans le plus profond silence, pendant quelques minutes, la varende n'entendit pas d'autres bruits que celui des bouillonnements de nos pipes.

Ce tribut payé aux habitudes, la conversation s'engagea entre Sonda Bohadoor et nous.

Notre hôte, qui avait occupé, à plusieurs reprises, des positions importantes au service de la Compagnie, parlait fort bien l'anglais, heureusement pour moi qui ne savais alors de l'indoustani que ce que m'avait appris sir John depuis notre départ de Bourbon. La causerie, bientôt, devint intime.

Il nous raconta qu'après avoir perdu son fils unique dans la guerre de Lahore, il était venu se réfugier dans cette habitation dont il ne sortait que fort rarement. Ainsi que tous les riches indigènes, il avait fait construire une pagode, et un Brahmine était attaché à sa maison. Son temps se passait a fumer, à lire et à faire ses dévotions. Il connaissait parfaitement la littérature anglaise ; sa bibliothèque contenait, avec un choix parfait, les meilleurs auteurs modernes.

La conversation, habilement menée par Canon, roula bientôt sur la chasse.

— J'ai, nous dit-il, été moi-même jadis un grand chasseur, quoique notre religion défende ce plaisir; mais, depuis longtemps, j'ai dû renoncer à cet exercice trop fatigant pour moi. Ce n'est pas sans regrets, car jamais je n'ai eu d'aussi bonnes occasions de m'y livrer. Tenez, — et il ne nous cacha pas un soupir, — si cela vous est agréable vous pourrez tuer demain dix éléphants, quoique l'introduction des armes à feu les ait rendus sauvages et méfiants.

Je vis la physionomie de mon compagnon s'épanouir. Il touchait à la réalisation de son rêve.

— A deux milles à peine de mon habitation, ajouta notre hôte, mes hommes vous indiqueront un étang dans lequel, tous les matins, un troupeau nombreux vient se baigner. Dans deux ou trois jours, lorsque vous serez remis de vos fatigues...

Sir John l'arrêta pour lui faire observer que nous ne pouvions user de son hospitalité plus de vingt-quatre heures et pour lui dire que, si cela était possible, il était prêt à se mettre en chasse dès le lendemain matin.

— Pour demain soit ! répondit Sonda Bohadoor ; je donnerai des ordres en conséquence, mais j'espère que vous reviendrez sur votre décision et que vous me resterez plus longtemps.

Il ne fallut rien moins que l'avertissement que notre dîner était servi pour nous faire quitter l'aimable vieillard, et, encore, je craignis un instant que mon ami ne sacrifiât la table à la causerie. Il se décida cependant.

La religion de l'Indien ne lui permettant pas de s'asseoir à la même table que nous, nous le quittâmes pour suivre le *Khansaman* qui nous conduisit dans une salle à manger charmante de fraîcheur et d'aspect, où nous prîmes place à un couvert fort élégamment servi. Les volailles, les viandes, les vins, rien n'avait été omis. Nous pûmes bientôt

oublier toutes nos fatigues passées pour ne songer qu'à l'expédition du lendemain.

Vous savez qu'une chasse à l'éléphant était depuis longtemps le rêve de sir John, aussi ne parla-t-il guère d'autre chose pendant tout le repas. J'écoutai patiemment tout ce qu'il voulut dire, en me vengeant sur certaine cuisse de chevreuil admirablement apprêtée, dont mon palais a gardé dévotement la mémoire.

Le soir, nous prîmes avec notre hôte d'excellent café qui ne me fit pas regretter celui de Tortoni, et, seulement lorsque la nuit fut venue, nous rentrâmes dans notre appartement, sur un des lits duquel je m'étendis bien vite, en laissant mon intrépide compagnon à ses préparatifs de chasse.

Je suis sûr que, malgré son flegme, sir John ne dormit pas, ou ne dormit que d'un œil, car, avant le lever du soleil, sa grosse voix me réveillait en me traitant de paresseux. Ma paresse, puisque la chose doit être appelée par son nom, envoya bien un peu à tous les diables l'ami de son esclave, mais ma curiosité ranima mon courage. Je sautai en bas du meilleur lit que j'eusse eu à ma disposition depuis mon départ de France, pour ne pas faire attendre trop longtemps l'impatient chasseur.

Nous étions à peine habillés, que le *Khansaman* nous prévenait que nos hommes étaient prêts et n'attendaient plus que nos ordres. Nous trouvâmes, en effet, dans la cour, quinze ou vingt péons de Sonda

Bohadoor, sous la conduite d'un vieux chasseur indien fort renommé dans l'île pour connaître les bons endroits.

Toute la plantation était dans la joie de nous voir partir pour cette expédition. Les éléphants que nous allions chasser détruisant chaque nuit les travaux d'endiguement destinés à maintenir les eaux d'un étang qui approvisionnait les rizières, les travailleurs espéraient que nous allions d'abord en tuer un grand nombre, et ensuite dégoûter à tout jamais du bain les survivants.

Notre hôte nous avait fait préparer des chevaux, grâce auxquels nous fûmes rendus sans fatigue sur le champ de bataille avant le lever du soleil.

L'étang, sur les rives duquel nous devions rencontrer les éléphants, n'avait pas moins de deux lieues de tour. Du côté des prairies et des rizières, Sonda Bohadoor avait fait élever une digue d'une dizaine de pieds de hauteur, fermée par des écluses qui lui permettaient d'avoir, à son gré, cette richesse si précieuse dans les régions tropicales : de l'eau pour ses plantations. En outre, afin que les eaux ne se répandissent pas dans la forêt et dans les jungles, il avait fait entourer le lac de levées en terre de cinq à six pieds. C'étaient ces levées, qu'en maints endroits, détruisaient les éléphants pour venir se baigner.

Nous suivîmes la digue jusqu'à l'extrémité qui s'appuyait sur la forêt. Mais, arrivés là, le chemin devenant des plus difficiles, nous fûmes obligés de

laisser nos chevaux, dont les hennissements, du reste, eussent pu avertir notre formidable gibier. Des pluies torrentielles avaient occasionné une crue considérable, l'étang avait inondé tous les environs, nous nous trouvâmes bientôt dans un terrain marécageux et presque impraticable. Nous enfoncions souvent dans l'eau ou dans la vase jusqu'au-dessus des genoux; il ne fallait rien moins, pour soutenir notre courage, que l'attrait que nous offrait cette chasse si nouvelle pour nous.

Nous marchions ainsi depuis une demi-heure en suivant la levée de terre, lorsque les péons envoyés en reconnaissance accoururent nous annoncer qu'un troupeau d'éléphants descendait des jungles vers le lac. En grimpant sur les branches feuillues d'un teck, nous les aperçûmes, en effet, entrer dans l'étang par une des coupures faites dans la digue, et se ruer dans l'eau avec des cris de joie. Ils étaient une vingtaine au moins, grands et petits, mâles et femelles. Inutile d'ajouter que Canon était radieux.

Le difficile maintenant était de les approcher. Nous ne pouvions songer à les tirer de la rive où nous nous trouvions. Outre que nous étions à une trop longue portée, le premier coup de fusil les eût mis en fuite.

Heureusement, notre guide avait bâti tout un plan de campagne qu'il nous communiqua et que nous adoptâmes à l'unanimité.

Laissant une partie de notre monde échelonné le

long de la grande digue, nous suivîmes la rive, en nous cachant soigneusement derrière la levée de terre, jusqu'à la coupure qui avait livré passage à la redoutable phalange. Dès qu'ils nous sauraient à notre poste, les Indiens devaient monter sur la digue en poussant de grands cris, afin d'effrayer les éléphants qui, reprenant alors la direction des jungles, passeraient à portée de nos carabines.

Tout en marchant, souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner l'endroit convenu, nous pûmes observer les éléphants qui, vraiment comme des écoliers en vacances, s'ébattaient dans l'étang en poussant des cris de joie. Nous remarquâmes une demi-douzaine de jeunes dont les mères semblaient avoir le plus grand soin. Elles jouaient en leur lançant de l'eau avec leurs trompes.

Non sans peine, car la levée de terre était en grande partie détruite, nous arrivâmes enfin à notre poste. Là, chacun de nous caché derrière un tronc d'arbre et la carabine armée, nous attendîmes qu'un de nos hommes eût averti les Indiens laissés à la digue qu'ils pouvaient chasser les éléphants de notre côté.

Dès qu'ils nous surent installés et prêts à faire feu, ils exécutèrent consciencieusement leur consigne. Des hurrahs impossibles à rendre troublèrent tout à coup le calme de la forêt.

Ce fut alors un curieux spectacle !

Les éléphants, d'abord moins effrayés que surpris

d'être ainsi dérangés dans leurs jeux, se dressèrent sur l'eau, se groupèrent, eurent l'air de s'interroger; puis, ils semblèrent comprendre tout à coup qu'un danger les menaçait. Ce fut alors une véritable déroute, un sauve-qui-peut général. Les Indiens qui couraient sur la digue, leur fermant la retraite vers la plaine, ils n'hésitèrent pas. Les mâles en tête, les mères chassant leurs petits, ils se précipitèrent de notre côté en poussant des cris qui se mariaient on ne peut mieux avec ceux de nos hommes.

Ils eurent bientôt atteint la rive. Je dois avouer qu'en entendant le sol résonner sous leurs pas pesants, et en les voyant accourir vers nous avec une rapidité égale au moins à celle d'un cheval au galop, je ne fus pas complètement rassuré sur l'issue de notre chasse. J'avais entendu raconter tant de fables à propos de l'intelligence des éléphants, que je pouvais supposer, avec quelque raison, que les colosses allaient peut-être nous faire tête, et je trouvais que nous n'étions pas vraiment pour eux des assaillants bien redoutables. Je craignais fort, en un mot, que de chasseurs nous ne devinssions chassés.

La conduite de ceux de nos péons qui nous avaient accompagnés n'était pas faite pour me rendre courage. A l'approche de la redoutable phalange, ils avaient tous grimpé dans les arbres, excepté toutefois celui qui portait ma carabine de rechange. Il

est vrai que j'entendais le malheureux trembler de frayeur derrière moi.

Quant à sir John, le fusil à l'épaule, son bon gros sourire de satisfaction sur les lèvres, il attendait patiemment et avec calme, se promettant sans nul doute de faire un bon choix dans le troupeau et de ne tirer que sur le plus gros. J'étais bien décidé, moi, au contraire, à me contenter d'un jeune. Je trouvais cela fort joli pour la première fois. Je m'efforçais aussi, malgré mon émotion, de bien me souvenir de toutes les recommandations qui nous avaient été faites par le vieux chasseur chingulais.

« L'éléphant, nous avait-il dit, même pour une balle de fort calibre, n'est vulnérable qu'à la tête; le mieux est de le viser au front, à l'œil, ou, lorsqu'il présente les flancs, à l'oreille. Une blessure dans toute autre partie du corps le rend furieux, et souvent il fond sur son ennemi contre lequel sa trompe devient alors une arme terrible. »

« Dans ce cas, avait-il ajouté, c'est avec le plus grand calme seulement qu'on peut échapper à son attaque. La masse énorme qu'il doit remuer et la force avec laquelle il prend son élan, ne le laissant pas maître de ses mouvements, un simple bond de côté suffit pour l'éviter. L'éléphant, si en colère qu'il soit, ne revient jamais plus d'une ou deux fois sur l'homme qui lui échappe ainsi. »

C'était donc en me rappelant de mon mieux tous

ces détails que j'écoutais venir les monstrueuses bêtes.

La tête de colonne parut bientôt. Les éléphants se ruaient les uns sur les autres, se poussant, se bousculant, pressés en masse compacte, renversant les jeunes arbres sur leur passage, fouettant l'air de leurs trompes, et remuant d'une façon si grotesque leurs grosses têtes, en jetant de leurs petits yeux des regards effarés dans les fourrés, que, dans toute autre occasion, j'eusse certainement éclaté de rire; mais ma situation, vous le comprenez bien, m'en ôtait l'envie.

Nous laissâmes passer les premiers, puis deux détonations retentirent. Je crus avoir tiré, lorsque je vis deux des énormes bêtes s'abattre en gémissant. Il n'en était rien; les deux coups de feu étaient de sir John, qui avait fait coup double sur les colosses absolument comme sur deux perdreaux. Pour moi, tout étonné du spectacle que j'avais sous les yeux, j'avais parfaitement oublié que je devais être aussi un des acteurs du drame.

La grosse voix du commandant du *Fire-Fly* me fit bien vite revenir à moi.

— A vous, que diable, à vous donc! me criait-il avec un accent furieux. Une balle à celui qui va passer devant vous. A l'oreille surtout, à l'oreille!

J'obéis, et je fus tout étonné de voir l'animal tomber en se roulant dans la vase, car, encore tout ému, j'avais à peine pris le temps de viser.

— Parfait! parfait! s'écria Canon quittant son poste, et enlevant au hasard tout l'honneur de mon coup de fusil pour en faire généreusement cadeau à mon adresse, mais à quoi donc pensiez-vous? J'ai cru que vous ne feriez pas feu?

— Je pensais, cher ami, répondis-je en franchissant l'espace qui nous séparait de nos trois victimes, que si j'avais été à la place d'un certain philosophe auquel son amphitryon présenta tout à coup un éléphant, j'aurais certainement perdu l'appétit.

— Ah, bah!

— Comme j'ai le regret de vous le dire.

L'intrépide chasseur, en écoutant mon aveu, ne me cacha pas une grimace qui me disait clairement toute la différence qui existait, dans son opinion, entre le courage du philosophe en question et le mien.

Nos hommes, en entendant les détonations, et surtout en voyant les éléphants disparaître dans les jungles, s'étaient mis à courir et à descendre des arbres. Ils furent bientôt près de nous. Ils se préparaient à couper les défenses des vaincus, dont le plus gros avait nécessité un coup de ma seconde carabine pour l'achever, quand un grand bruit, venant de l'étang, nous fit retourner.

C'était un éléphant de la plus haute taille qui, resté en arrière, ou plus brave que ses compagnons, se précipitait de notre côté.

Ce fut un hurrah d'effroi parmi les Indiens. En

moins de trente secondes, ils étaient tous sur les arbres, nous laissant de nouveau seuls, Canon et moi, en face de notre redoutable adversaire.

Je me sentis défaillir. Il n'y avait pas à être brave, ma carabine n'était pas chargée et je ne savais pas si mon compagnon était plus en état que moi de faire face à l'ennemi. Je dois avouer que si je ne suivis pas les Indiens sur les arbres, c'est que, pour mon honneur, mes jambes me refusèrent absolument leur service.

Je me remis en voyant sir John porter tranquillement sa carabine à l'épaule. Je chargeai rapidement la mienne.

L'éléphant n'était guère qu'à une douzaine de pas, il faisait jaillir la boue jusqu'à nous.

Mon ami ne bougeait pas plus que s'il eût été de granit. Il laissa l'animal faire encore deux ou trois bonds, puis, au moment où il baissait la tête, le coup partit, et il tomba comme foudroyé sans pousser un cri. La balle s'était logée dans son front et l'avait tué instantanément.

Je regardai sir John. Il n'était ni plus rouge ni plus pâle qu'à l'ordinaire, seulement le sourire ironique qu'il jetait de mon côté m'indiquait que décidément, comme chasseur, je ne faisais pas de grands progrès dans son estime.

Tout à coup nos hommes, qui avaient commencé à descendre des arbres, opérèrent avec effroi un mouvement de retraite : un petit éléphant se diri-

geait de notre côté. Inquiet, effaré, le pauvre animal cherchait sa mère, et l'appelait avec des cris plaintifs.

L'occasion m'était offerte de reconquérir une partie de l'estime de mon ami. Je mettais en joue lorsque je l'entendis me crier :

— Ne tirez pas, ne tirez pas ! Il nous le faut vivant. Rangez-vous, laissez-le passer !

Sans me rendre bien compte de l'intention de mon compagnon, mais, me souvenant fort à propos des conseils de l'Indien, je fis un bond de côté pour ne pas me trouver sur la route de l'éléphant qui, si jeune qu'il était, m'eût parfaitement écrasé, et j'attendis.

Je ne me doutais guère de ce qui allait arriver.

Au moment où l'animal passait près de lui, sir John s'élança, et, le saisissant par la queue, tenta de l'arrêter dans sa fuite ; mais si rude que fût le poignet qui l'avait saisi, le jeune éléphant n'en continua pas moins sa course en traînant dans la boue, malgré tous ses efforts, le commandant du *Fire-Fly*, qui faisait des bonds comme une yole remorquée par une frégate, et qui poussait des hào et des goddem impossibles à rendre.

C'était d'un grotesque à faire éclater de rire !

L'éléphant faisait des sauts de côté pour tâcher de se débarrasser de ce singulier supplément à son appendice. Il avait beau jeter des cris d'effroi, sir John tenait bon en nous appelant à son secours.

J'avais commencé tout d'abord par payer mon tribut au comique de la situation ; puis, comme je compris qu'elle pouvait tourner au tragique, je m'élançai à mon tour avec quelques-uns des péons. Bientôt nos efforts combinés nous rendirent maîtres de la bête, aux jambes de derrière de laquelle nous passâmes bien vite une forte corde pour la maintenir. C'était un petit mâle de quelques mois à peine que Canon se promettait d'offrir à notre hôte.

Nous ne pouvions songer à continuer la chasse. Nous étions, mon ami et moi, dans un état épouvantable, couverts de boue des pieds à la tête, le contrebandier surtout, grâce à son dernier exploit. De plus, les éléphants s'étaient dispersés, et les poursuivre dans les fourrés des jungles n'était pas praticable. Du reste, le résultat de notre expédition me semblait satisfaisant ; quatre éléphants n'étaient point un menu gibier. Il est vrai que sir John était insatiable. Il ne fallut rien moins que les conseils du vieux chasseur et mes instances, pour le décider à prendre le chemin de la plantation.

Les défenses enlevées aux vaincus, nous quittâmes le lieu du combat.

Deux heures après, nous étions de retour à la plantation où nous fîmes triomphalement notre entrée aux applaudissements de Sonda Bohadoor, qui nous attendait et qui parut très-touché de notre cadeau.

Inutile d'ajouter que notre premier soin, après

nous être changés, fut de nous mettre à table. Nous mourions de faim, et de soif surtout, malgré les *bandouras* de la forêt [1].

Dès le lendemain, nous dûmes songer à notre départ.

Ce ne fut pas sans peine que nous résistâmes aux instances de Sonda Bohadoor, qui ne nous laissa partir que lorsque nous lui eûmes promis de revenir le voir à notre première relâche dans l'île.

[1] Le *bandoura* est une plante qui ne se trouve guère qu'à Ceylan et dans certaines forêts du Centre-Amérique. Les naturalistes la nomment *nephentes distillatoria*. Ses feuilles sont terminées par une nervure en spirale portant une urne membraneuse, où la nature offre au malheureux égaré dans la forêt une eau limpide pour étancher sa soif.

CHAPITRE IV

Candy. — Les pagodes. — Les reliques. — Une très-remarquable dent de singe. — Retour à Trinquemale. — Lettre de Wilson et désespoir de sir John.

Grâce aux bons chevaux que notre hôte nous avait prêtés, nous arrivâmes le soir même à Candy où nous attendaient nos hommes, inquiets de nous et arrivés depuis longtemps avec nos montures, et l'aimable hospitalité de sir Grey, gentleman grand ami de sir John, en même temps que l'un des officiers les plus distingués de l'armée de Madras.

Nos appartements étaient prêts depuis cinq ou six jours déjà. Nous n'eûmes donc qu'à en prendre possession en remettant au lendemain, vu l'état de fatigue où nous nous trouvions, et promenades et causeries.

Nous avions dans sir Grey, pour visiter Candy et ses environs, le plus gracieux et le meilleur *cicerone* que nous pussions désirer; aussi, dès le lendemain même de notre arrivée, mettions-nous son

obligeance et sa connaissance des lieux à contribution, en commençant avec lui nos pérégrinations dans la vieille capitale de l'ancien royaume de Candéouda, qui jadis renfermait une nombreuse population, réduite aujourd'hui à dix-sept ou dix-huit mille âmes pour la ville proprement dite.

Entré en ville avant que la nuit fût tombée, j'avais pu juger de l'aspect général que présente Candy, qui s'étend sur un des versants inférieurs des chaînes de montagnes qui séparent le centre de l'île de la partie ouest. On eût dit un parc immense, plein de jolies constructions. Au-dessus des arbres, s'élevaient coquettement les dômes et les découpures des pagodes, en plus grand nombre là que partout ailleurs dans l'Inde.

On comprend, en pénétrant dans cette contrée, que les poètes aient nommé Ceylan le paradis de l'Orient. Tandis que les moussons ravagent à tour de rôle les parties nord-est et sud-est de l'île, le plateau de Candy jouit, lui, d'un printemps éternel. Dans aucune région tropicale, l'air n'est ni aussi frais, ni aussi salubre; aussi, les Européens groupent-ils là leurs habitations dans une zône de quelques milles.

Le Mohaville-Gange que nous avions remonté jusqu'à Bintame, traverse Candy dans toute sa largeur, et, sur ses rives, ont été élevées les plus gracieuses constructions.

Au centre de la ville, séparé du Mohaville par un

étroit espace, nous trouvâmes un petit lac délicieusement ombragé de lataniers. On le doit au dernier roi de Candy qui, d'un marais infect, fit ainsi la plus ravissante promenade. Nous en fîmes le tour, et, nous dirigeant vers la porte du nord, nous passâmes près du palais du roi.

Tout ce que j'avais lu et entendu dire sur les Indes me permettait de m'attendre à quelque chose de plus splendide, de plus féerique que ce que j'avais devant les yeux.

Le palais était, et est encore aujourd'hui, sans nul doute, une basse construction longue de cent soixante à cent soixante-dix mètres environ et peinte en blanc. Je vis chacune de ses extrémités ornée de deux tours hexagones à deux étages, ressemblant beaucoup à des pigeonniers de fermes. Sans de jolies et fines sculptures que je remarquai à la voûte de la porte d'honneur, j'aurais passé vingt fois devant le palais sans en supposer la royale destination.

Nous obtînmes sans peine l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur.

Les salles, abandonnées depuis longtemps, étaient basses et petites, et les murs chargés de dessins bizarres et hideux que l'humidité, heureusement, efface chaque jour.

Des appartements, un grand perron nous fit descendre dans une cour intérieure fort régulière, au milieu de laquelle existait jadis un bassin de marbre blanc dont on voit encore les vestiges, et qui devait

être fort beau; mais tout cela était froid, désert, abandonné, et ne méritait pas de nous retenir longtemps.

En quittant la ville par le nord, nous nous trouvâmes bientôt en face de l'entrée d'une de ces cavernes souterraines dédiées à Bouddha. Comme sir Grey s'était mis dans les bonnes grâces des prêtres, les portes du lieu saint nous furent immédiatement ouvertes Un bouddhiste habillé d'une longue robe jaune, les sourcils et la tête soigneusement rasés, nous attendait sur le seuil pour nous donner le *salamut* et nous introduire dans l'enceinte sacrée.

Le *salamut* indien est impossible à rendre dans notre langue. Cela veut dire : bonjour, bonsoir, comment vous portez-vous? oui, merci, que Brahma soit avec vous! soyez le bien venu! et mille autres gracieusetés encore. C'est plus complet que le *s'accommodi* italien; c'est comme ce mot turc qui étonnait si fort M. Jourdain, et qui, suivant Covielle, voulait dire tant de choses.

Le *salamut* donné et rendu, nous entrâmes d'abord sous une grande voûte taillée dans le roc, puis dans une petite salle basse servant comme d'antichambre au sanctuaire, dont elle était séparée par une lourde porte en teck chargée de sculptures grotesques d'animaux et de dieux.

Nous étions cependant dans un temple de Bouddah dont les lois défendirent tous les emblèmes, mais,

avec le temps, la réforme a été obligée pour se maintenir de faire des concessions au brahmanisme, et de lui emprunter un grand nombre de ses superstitieuses croyances. Dans les temples bouddhistes, élevés après le XIII[e] ou le XIV[e] siècle, comme dans les pagodes de Brahma, on rencontre à chaque instant les innombrables représentants de la mythologie indienne.

Les portes de la grande salle s'ouvrirent enfin devant nous.

C'était un grand espace carré dont la voûte était soutenue par soixante énormes piliers dans le goût égyptien et chargés de fines sculptures. Un demi-jour seul régnait; la flamme vacillante des lampes, allumées çà et là, semblait donner la vie à toutes ces statues que nous avions devant nous. On eût dit, éclairées qu'elles étaient par moment pour retomber aussitôt dans l'obscurité, qu'elles allaient descendre de leurs trônes pour nous chasser.

Je fis rapidement mon examen de conscience; mais comme je ne me rappelai pas avoir jamais manqué de respect à Bouddah, comme non plus je ne me reconnus pas aussi coupable envers lui que les Pharisiens le furent envers le Christ, je restai bravement.

Nous fûmes forcés, pour ainsi dire, de faire provision d'air avant de pénétrer plus avant dans la caverne, tant l'atmosphère y était épaisse et chargée de parfums. Au bout de quelques minutes, nos yeux

s'étant habitués à cette demi-obscurité, nous distinguâmes, faisant face à la porte, le dieu Bouddah, représenté par une colossale statue de trente pieds de hauteur, taillée dans le roc et entourée d'une douzaine d'autres divinités dans la posture ordinaire, c'est-à-dire assises et les jambes croisées. Quelques-unes cependant étaient debout. Toutes ces statues étaient peintes en jaune brillant; la voûte et la muraille de la grotte étaient recouvertes des plus éblouissantes couleurs. Aux pieds de Bouddah, sur deux énormes monceaux de fleurs, étaient deux cloches d'airain, symboles sacrés que les prêtres ne découvrirent qu'après maintes prières, en n'y touchant qu'avec le plus grand respect.

A cette pagode communiquait une autre caverne où nous trouvâmes encore Bouddah, représenté assis et dans les proportions humaines par une statue sculptée avec la plus grande finesse. Son visage doux et gracieux offrait une ressemblance parfaite avec le type chingulais. Ainsi que dans la grande caverne, il était entouré d'autres statues taillées en relief dans le roc. L'une d'elles, de huit à dix pieds de hauteur représentait Siva avec ses quatre bras et ses attributs ordinaires : des branches de lotus, des serpents entrelacés, un cerf nain et une *tchekra* ou roue symbolique.

Toutes ces statues étaient peintes en jaune. La pupille de l'œil n'était oubliée dans aucune d'elles. On voyait que les sculpteurs s'étaient efforcés de

donner à toutes ces figures des expressions de douceur et de bonté.

Une nouvelle offrande de fleurs fut faite à Bouddah pendant que nous étions présents. Ce fut pour nous le signal du départ. L'atmosphère s'était tellement chargée de parfums que j'eusse été asphyxié en restant plus longtemps dans le lieu saint. Heureusement que les poumons de sir John réclamèrent le grand air, plus énergiquement encore que les miens; ce qui me procura le plaisir de lui voir demander grâce le premier.

Une offrande de quelques roupies nous valut la bénédiction du prêtre, et nous sortîmes par une seconde voûte donnant sur le côté opposé de la colline.

Le plus admirable point de vue nous attendait.

D'où nous étions placés nous pouvions suivre, au nord, jusqu'au pied du Pic de Doombera, que les naturels nomment Hoonisgiri-Candy, les plus ravissantes campagnes, arrosées par des torrents qui se précipitaient des hauteurs, et peuplées de magnifiques troupeaux. Le pic, sur les flancs duquel nous pouvions distinguer les ruines du plus vieux temple de Ceylan, s'élève à six mille pieds avec sa riche parure de forêts touffues qui couvrent même son sommet, et qui furent si souvent un lieu de refuge pour les anciens rois de Candy dans leurs luttes avec les Hollandais.

En rentrant dans la ville par la porte de Bintame,

nous trouvâmes encore, mais élevée au-dessus du sol, cette fois, une pagode qui est pour les indigènes l'objet d'une vénération toute particulière. Elle renferme les tombeaux des Radjahs Singh, les derniers monarques de Candéouda.

Malheureusement, ces sépultures ont été violées par les vainqueurs, qui ont ouvert les tombes à coups de pioche pour en enlever les tissus précieux, les bijoux d'or et les diamants avec lesquels sont toujours ensevelis les riches Indiens. Grâce à ce vandalisme honteux, des inscriptions intéressantes pour l'histoire de Ceylan ont été détruites. Avant ces hideux attentats, le cimetière entourait le temple. Nous y remarquâmes des tombeaux sculptés très-richement, mais presque tous conservant les traces de la violence avec laquelle ils avaient été ouverts.

Celui qui renferme les corps du dernier roi et de sa femme est adossé au mur latéral de la pagode. Il ne se distingue des autres tombeaux que par un groupe de grands arbres qui le couvrent majestueusement de leurs ombrages.

La ville renferme encore un grand nombre d'autres temples, puisque la pagode est le complément indispensable de toute riche demeure, mais le plus vieux de tous ces saints lieux est placé à peu près au centre de la ville et ne renferme rien moins qu'une dent de Bouddha.

Nous n'obtînmes qu'avec peine l'autorisation de

pénétrer dans cette pagode. Nous dûmes, pour la visiter, laisser dans la cour d'enceinte nos chaussures, et nous livrer, dans un petit bassin fort présent à ma mémoire, à ces ablutions qui font peut-être le plus grand honneur aux idées religieuses des fidèles, mais qui ne donnent qu'une très-médiocre idée de leur propreté.

Inutile d'ajouter qu'autant que possible, nous ne fîmes que le simulacre de ces ablutions.

Nous ne devions pas être généreusement récompensés de nos concessions au Bouddhisme. Malgré toutes nos prières, les prêtres ne voulurent jamais nous laisser voir la fameuse relique. Il fallut nous contenter d'un fac-simile offert dans les cérémonies ordinaires à la vénération des indigènes. Il représentait une molaire qui me donna la plus haute opinion de la machoire du Dieu.

La vraie dent est religieusement conservée dans une boîte d'or incrustée de pierres précieuses, et enfermée elle-même dans quatre autres boîtes s'emboîtant les unes dans les autres, toutes également d'or et garnies de pierreries. Je n'ai jamais vu, quoique je connaisse la châsse de saint Carmery de Mozat, celle de saint Taurin d'Evreux et la fameuse cassette qui contient la chasuble de saint Regnobert à Caen, je n'ai jamais vu, dis-je, une relique aussi soigneusement gardée et aussi richement enchâssée que la dent de Bouddah. Saint Eloi, aidé de son fils Oculi, n'a rien fait d'aussi beau que ce reliquaire indien.

Cette dent fut longtemps le sujet de graves discordes entre différentes villes de l'Inde. Il paraît que lorsque sa possession fut enfin adjugée à Candy, ce fut dans le pays une joie impossible à rendre. La réorganisation du royaume de Candéouda n'eût point apporté un aussi grand bonheur aux Candiens.

Un des jours suivants, j'allai visiter sur les bords du lac une école Bouddhiste qui est peut-être le plus spacieux et le plus beau monument de l'île. Si je n'en avais pas su le chemin, les sons des gongs et des tam-tams qui appelaient les élèves au travail m'en eussent indiqué la route.

Dans une grande salle dont le plafond était soutenu par un seul pilier monolithe de trente pieds de hauteur, étaient accroupis sur des nattes et divisés par groupes, une cinquantaine de jeunes Chingulais aux pommettes saillantes et aux yeux expressifs.

Quelques-uns des élèves écrivaient avec des baguettes sur le sable; d'autres psalmodiaient en pâli ou en tamoul des versets du Ramayana et du Baghavat, que les maîtres ensuite expliquaient et interprétaient.

Notre entrée avait causé une véritable rumeur dans l'auditoire des savants, et je crus m'apercevoir que les étudiants de Ceylan n'étaient guère plus studieux que les écoliers de l'Europe; car, le calme rétabli, ils me parurent ne s'intéresser que médio-

crément aux aventures de Rama et à l'épisode de la grande guerre que renferme le Baghavat, qui n'est qu'un extrait du Mahabarat, cette épopée fantastique de la lutte de quatre mille ans entre les bons et les mauvais génies *Sours et Asours*. Comme, malgré toute la tension de mon cerveau, je dus bientôt reconnaître que mes connaissances orientales ne me permettaient pas de profiter beaucoup non plus de la classe, je m'empressai de laisser les jeunes Candiens à leurs études pour aller rejoindre Canon qui m'attendait pour faire une dernière promenade dans la ville.

Nous visitâmes aussi, ce jour-là, l'église chrétienne, assez pauvre temple installé dans un grand bâtiment qui jadis faisait partie du palais du roi, et, ce qui était infiniment plus curieux, les magnifiques jardins d'un riche *moodelier*[1], qui se fit un plaisir de nous montrer ses *blossoms*, plante curieuse qui ne vit guère qu'à Ceylan, et qui a cela de particulier qu'elle ne fleurit qu'au bout de cinquante ans pour mourir aussitôt que la fleur est fanée.

Le *moodelier* horticulteur était chrétien comme la plus grande partie des fonctionnaires indigènes de l'île. Sans avoir abandonné complètement le costume indien, il avait composé, avec des emprunts aux modes européennes, un habillement fantaisiste, quelque chose d'éclectique, qui lui donnait une tour-

[1] Magistrat indigène.

nure assez grotesque ; ce qui ne m'empêcha pas de remarquer en lui cet esprit de douceur et d'aménité qui est le fond du caractère indien, quoique disent les écrivains anglais.

Malgré tout ce que l'hospitalité de sir Grey avait d'agréable pour nous, nous dûmes cependant songer à nous arracher à ses douceurs. Canon n'était pas sans inquiétude sur le sort du *Raimbow*, dont le capitaine pouvait bien s'être lassé de nous attendre. Nous nous décidâmes donc à retourner en droite ligne à Trinquemale.

Je n'ai pu oublier la date de notre départ de Candy, car ce fut justement le 1er avril, qui est le premier jour de l'année indienne. La veille, les sons éclatants des gongs nous avaient annoncé les préparatifs de la *Varouchi-parapou*, fête par laquelle les indigènes célèbrent la renaissance de l'année qui est en même temps la *Dapournoum* ou fête des morts.

Nous partîmes le jour même de ces fêtes, ce qui fit que, jusqu'à la porte de la ville, nous ne rencontrâmes que des prêtres et des fidèles se rendant aux pagodes.

Le soir de notre départ, nous vînmes coucher à Nélandée, où nos hommes, à leur passage, lorsqu'ils étaient venus nous attendre à Candy, avaient trouvé un fort bon gîte.

Nélandée, qui était jadis une ville importante, n'est plus aujourd'hui qu'un point stratégique occupé militairement par les Anglais, dont les canons défendent l'entrée des gorges du Doombera.

Sir John venait de m'éveiller et nous faisions nos préparatifs pour nous remettre en route, lorsque l'occasion me fut offerte de juger de la rapidité d'exécution de la justice anglaise, qui, pour cette fois, je dois l'avouer, ne frappait pas tout à fait à faux.

Au milieu des soldats qui la traînaient devant l'*adigar* du lieu, se débattait une jeune femme à moitié nue et implorant le secours de la foule, parfaitement sourde à ses prières.

La malheureuse, obéissant à une barbare et hideuse coutume, encore en vigueur aujourd'hui dans certaines parties de l'île, avait étranglé son enfant parce que c'était une fille qu'elle avait mise au monde. Séance tenante, elle fut condamnée à être pendue. Selon sir John, c'était un absurde contresens, car en outre que sa mort ne rendait pas la vie à son enfant, elle la mettait évidemment, disait-il, dans l'impossibilité d'en avoir d'autres, et, par là, de racheter son crime. C'était assez juste.

Nous entendîmes la coupable passer à quelques pas de nous en poussant des cris de désespoir, mais comme toute intervention de notre part eût été complètement inutile, nous laissâmes agir tranquillement la justice de Sa Gracieuse Majesté, en nous empressant de quitter Nélandée.

Nous passâmes notre dernière nuit de voyage sous un bosquet de cocotiers entre Pontian et Candelly, et, le quatrième jour de notre départ, laissant sur

notre droite cette dernière ville sans nous y arrêter, nous arrivâmes avant le coucher du soleil sur les hauteurs qui dominent Trinquemale.

Nous marchions au pas et nous venions de dépasser les arbres qui nous cachaient la mer, lorsque mon cheval fit brusquement un saut de côté et faillit me jeter à terre, effrayé d'un jurement retentissant que venait tout à coup de pousser mon gros ami, qui, les yeux sur le mouillage, faisait une grimace des plus significatives.

Le *Raimbow* n'était plus en rade!

Était-il parti ou quelque grave avarie avait-elle nécessité son entrée dans le port?

It was the question !

Malgré tout son calme ordinaire, le contrebandier était tant soit peu désorienté.

Qu'allions-nous devenir?

Pour moi, rester quelques jours de plus à Ceylan, cela m'était fort égal; mais sir John était appelé à Calcutta par de sérieux intérêts qu'une trop longue absence pouvait compromettre. Aussi, criant à nos hommes de le rejoindre à *King's-hotel*, et me faisant signe, à moi, de le suivre, se mit-il à descendre la côte au grand galop, impatient d'être promptement fixé sur le sort de notre bâtiment.

Je fis de mon mieux, mais, outre que j'ai toujours été fort mauvais cavalier, les cinquante lieues que je venais de faire m'avaient brisé. Je perdis bientôt de vue, au milieu des nuages de poussière

que faisait voler son cheval, l'intrépide et désespéré commandant du *Fire-Fly*.

Laissant prendre alors à ma monture une allure qui semblait, ainsi qu'à moi, lui convenir infiniment mieux que le galop, je me mis à descendre doucement la montagne en classant un peu dans ma tête tout ce qui m'était arrivé depuis quinze jours. J'avais encore à peu près pour une heure de jour ; c'était plus qu'il n'en fallait pour arriver en ville. Mon brave chien, heureux, lui aussi, d'être de retour, bondissait joyeusement autour de mon cheval, les fleurs commençaient à inonder l'air de leurs parfums ; les *fire-flies* [1] s'allumaient sur le bord de la route, tout enfin promettait une de ces charmantes et poétiques soirées comme en ont seules les régions tropicales.

Bercé par la tranquille et douce allure de ma monture, j'oubliai bientôt sir John et le *Raimbow* pour me laisser aller à mes rêves. Je pensai à la vie calme et paisible que l'on pouvait trouver dans quelque petit coin de cette île enchantée que je venais de parcourir, je songeai à l'existence heureuse et douce que semblaient offrir ces forêts impénétrables qui ornent les collines, ces retraites délicieuses et embaumées que je quittais.

« Quoi de plus admirable, en effet, me disais-je, que cette luxuriante végétation? quoi de plus gra-

[1] Mouche de feu, espèce de ver luisant.

cieux que ces grands lacs cachés dans les bois, où les naïades doivent venir se baigner chaque soir? Quelle étude peut mieux faire percevoir l'idée de Dieu que celle de cette nature primitive, si douée de toutes les richesses, de toutes les beautés? quel plus admirable spectacle que la vue de tous ces hôtes des bois, gigantesques ou microscopiques, faibles ou forts, bons ou mauvais, gracieux ou hideux, vivant loin de la crainte des hommes avec les mœurs, les instincts que leur a donnés la nature?

« Combien d'heures charmantes, pensais-je, on pourrait passer sous les poétiques ombrages de Doombera! Des oiseaux au plumage de pourpre et d'or fendent l'air de leurs ailes rapides; des poissons aux formes étranges, bizarres, inconnues, se jouent dans les eaux pures des lacs; des insectes, qui semblent des pierres précieuses animées, brillent dans les mousses. Ici, le chevreuil bondit dans la vallée; là, l'éléphant se baigne en faisant jaillir les flots autour de lui et, appelant son troupeau de son cri puissant, éveille le cerf qui fuit dans les feuillages, pendant que le serpent aux anneaux de feu glisse dans les lianes.

« La nuit vient avec ses parfums et ses ombres épaisses. L'oiseau regagne son nid au chant du bulbul qui prélude par des gammes chromatiques comme le grand artiste qui essaie son instrument; le daim et le buffle descendent vers le fleuve pour y faire leurs ablutions, le paon ferme les yeux d'or de

son plumage, la grue lève une de ses pattes et se dispose au sommeil, le pélican se pelotonne et semble une boule de neige dans les roseaux, le canard pousse des cris confus, et le faisan d'eau, au corps blanc et à la tête brune, flotte comme Brahma dans une feuille de lotus que pousse sur les eaux la brise du soir. Le jaguar, d'un bond, gagne son repaire sur les branches d'un latanier; le crocodile s'étend paresseusement dans les roseaux; le léopard, de sa voix aigre et basse, rappelle sa compagne à la tanière; l'aigle aquatique jette une dernière fois, en passant sur le torrent, sa clameur vibrante; et le silence se fait, plein des bruits mystérieux de toute cette nature qui repose, et que vient parfois troubler la note voilée et traînante, semblable à un cri de douleur traversant l'espace, que laisse tomber d'une façon lugubre le guamala, l'oiseau diable [1]. »

J'étais au beau milieu de mes rêves, lorsque mon cheval s'arrêta tout à coup. Je revins à moi.

Heureusement que l'intelligent animal n'avait point été aussi distrait que son maître, car Dieu sait où je me serais réveillé, dans la vallée des Rubis peut-être! J'étais tout simplement à la porte du *King's-hotel*, ce qui pour le moment valait infi-

[1] Le guamala est un oiseau de nuit qui inspire une si grande frayeur aux Indiens qu'ils disent que sa vue est un présage de mort. Ils sont si convaincus que rien ne pourrait les arracher à leur sort, qu'un voyageur digne de foi rapporte qu'un de ses domestiques s'est laissé mourir de faim parce qu'il avait aperçu un guamala.

niment mieux. J'entendais dans l'intérieur de la maison la voix de sir John parcourant tous les tons imaginables.

J'entrai, et la première personne ou plutôt la seule personne que je vis en mettant le pied dans la grande salle, car la colère du commandant du *Fire-Fly* avait fait fuir maîtres et gens, ce fut mon ami, jurant, tempêtant, bondissant, autant du moins qu'il lui était possible; mais tout cela d'une façon si grotesque, avec des mines si comiques, que je ne pus m'empêcher de lui éclater de rire au nez en me laissant tomber dans un grand fauteuil de joncs, placé fort à point pour recevoir mes membres brisés de fatigue.

— Ah! vous riez, me dit-il, en me tendant une lettre qu'il tenait à la main, lisez cela, nous allons voir si vous rirez encore.

Je craignis un instant qu'un malheur ne fût arrivé, et, tout en prenant le billet, j'interrogeai sir Canon du regard; mais je ne trouvai rien autre chose dans sa physionomie que l'expression d'une contrariété. Si la chose avait été grave, il eût été plus calme.

La lettre était de Walter, le commandant du *Raimbow*.

« Chers amis, nous écrivait-il, il y a quatre jours que le *Raimbow* est prêt à partir et vous n'arrivez pas. Aujourd'hui, 3 avril, je mets à la voile. Courez après moi le long de la côte : vous me rattraperez à

Pondichéry ou à Madras, si vous ne flânez pas trop en route. Autrement, au revoir, à Calcutta!

« Le maître du *King's-hotel* a reçu, pour vous les remettre, et vos valises et l'argent dont vous pourriez avoir besoin.

« Je resterai à Madras jusqu'au 20 du mois.

« Le vôtre, WILSON. »

Je m'étais attendu trop bien à ce que venait m'apprendre cette lettre pour en éprouver quelque émotion, aussi ce fut en reprenant mon rire que je levai les yeux vers sir John qui se vengeait de sa mauvaise humeur en commandant un souper de Gargantua au maître de l'hôtel, qui s'était enfin décidé à faire sa rentrée dans la salle à manger.

— Alors, le *Raimbow* est parti, dis-je, en interrompant mon honorable ami dans ses combinaisons culinaires.

— Dès ce matin même, répondit-il, sans lâcher sa victime à laquelle il recommandait le vin.

— Mais, pourrons-nous le rejoindre à Madras?

— Cela dépend. Ce qui nous retardera, ce sont nos hommes. Vous avez un proverbe qui dit : « La nuit porte conseil » ; attendons à demain, nous verrons!

Sa physionomie s'était singulièrement épanouie à la vue d'une table toute servie qu'apportaient respectueusement deux domestiques.

Nous nous assîmes.

Il jura bien un peu encore pendant la première partie du repas, mais sa mauvaise humeur céda

tout à fait devant une cuisse de chevreuil qui inaugurait admirablement le second service. Au dessert, il était presque enchanté de notre mésaventure, que je n'avais pas, quant à moi, déplorée un instant. J'allais lui devoir de parcourir la côte de Coromandel depuis le cap Calymère jusqu'à Pondichéry.

Seulement, les moyens de locomotion m'inquiétaient; j'étais payé pour avoir peur des idées de mon intrépide compagnon.

Vers dix heures, nos hommes nous rejoignirent. J'entendis mon ami leur donner quelques ordres et je me décidai à m'endormir, m'en rapportant à lui forcément et me recommandant à toutes les divinités indiennes.

Le lendemain, avant midi, tout était décidé et prêt pour notre départ de Trinquemale.

Sir John avait fait marché avec le patron d'un bateau de pêche qui devait nous conduire, en suivant la côte de Ceylan d'abord, puis en remontant le bras sud du Kavery, jusqu'à Tanjore, d'où nous pourrions alors facilement gagner Pondichéry, soit en longeant la côte par Karikal, Tranquebar et Cuddalore, soit en prenant la grande voie de communication par Tritchinapaly et Waradatchtlam.

Afin de ne passer qu'une nuit en mer, nous remîmes notre départ au lendemain, et, le 5 avril, au matin, nous quittâmes Ceylan, après plusieurs semaines de cette vie aventureuse dont je viens d'essayer de faire partager les émotions à mes lecteurs.

CHAPITRE V

De Trinquemale à Tanjore. — Un pèlerin. Les charmeurs de Serpents. — Sir John chez les bayadères.

Notre installation n'était pas fort agréable à bord du bateau affrété par Sir John. Il s'était peu inquiété de l'élégance de l'embarcation et de la façon plus ou moins commode pour nous de voyager, mais seulement de la rapidité avec laquelle nous pourrions exécuter la traversée de Trinquemale à Tanjore, deux cent vingt milles à peu près.

Notre bateau, ou plutôt notre *muchwa*, pour me servir de l'expression indienne, était une embarcation de pêche, non pontée, gréée en cotre, c'est-à-dire avec une seule voile triangulaire, pouvant armer six avirons dans les calmes; et, de plus, finement taillée de l'avant, et du port de douze à quinze tonneaux. Seulement le *muchwa* était vieux; les coutures de ses bordages, ouvertes çà et là, témoignaient de ses longues et pénibles campagnes.

Ses baux de teck, dans l'un desquels, à l'avant, passait le mât pour tomber dans son emplanture, servaient en même temps de bancs pour les rameurs, qui, lorsque nous étions à la voile, pouvaient se coucher sous un prélart formant, de l'étrave au pied du mât en s'étendant d'un bord à l'autre, une espèce de gaillard d'avant.

A l'arrière, sir John avait fait installer une tente sous laquelle nous pouvions nous abriter tous les deux. Le fond de l'embarcation avait été, dans l'étendue que couvrait notre tente, ponté avec quelques planches tapissées de nattes. Si nous n'avions pas là un bien splendide logement, au moins était-il à peu près habitable pour quelques jours.

Notre équipage, augmenté du domestique du commandant du *Fire-Fly*, se composait de six *dhivaras* malabars de la secte des *Schoudras*, commandés par un vieux patron chingulais, ancien pêcheur de perles ; mais la manœuvre qu'il avait faite pour sortir de Trinquemale, nous permettait de n'avoir qu'une médiocre confiance en lui. Aussi nous décidâmes-nous, au lieu de prendre la pleine mer, à longer les côtes, dont les moindres baies pourraient nous servir de refuge, en cas de danger sérieux.

Naturellement, sir John s'était nommé commandant en chef ; j'avais été élevé, moi, au grade de second. Quant au patron, il avait, lui, dégringolé au rôle de maître d'équipage, ce qui ne me parut pas

toutefois avoir trop profondément blessé son amour-propre.

Suivant notre itinéraire, nous courûmes donc au nord-ouest en longeant la côte sans nous en éloigner plus que d'une portée de fusil, ce qui nous était facile grâce à la parfaite connaissance du fond qu'avait notre patron, et, le soir même de notre première journée de mer, la brise ayant toujours soufflé de l'est, nous doublâmes le petit port de Kokelay.

Le soleil venait de se coucher ; la nuit était délicieuse ; la brise en diminuant de force avait un peu tourné au sud et nous envoyait tous les parfums de la terre. Le si peu romanesque Canon lui-même trouvait plein de poésie ce calme de l'Océan indien qui n'était troublé que par le murmure des flots contre le rivage, par le bruit du passage de l'eau le long du bord et par les craquements de la mâture de notre *muchwa* qui s'inclinait doucement sous le vent, en filant bravement quatre ou cinq nœuds à l'heure.

Sauf le timonier et un Malabar de veille à l'avant, tous nos hommes s'étaient glissés sous leur gaillard ; le silence le plus parfait régnait autour de nous. Mon compagnon et moi nous passâmes une partie de la nuit à causer, à rêver et à fumer, en suivant à l'arrière le sillage de notre embarcation, qui semblait un lit de lave enflammé, tant sont nombreux dans ces mers les animalcules phosphorescents, et en parcourant du regard les sinuosités de la côte, dont les ombres épaisses s'éclairaient

parfois d'une lumière de bateau pêcheur, ou des flammes de quelque bûcher brûlant à terre en l'honneur du Siva.

Au point du jour, nous étions par le travers de Jeffnapatnam, l'un des anciens royaumes de Ceylan.

Je dus prendre alors la barre pour quelques instants, afin de laisser le patron se livrer avec ses hommes aux pratiques religieuses que n'omet jamais tout bon indien au moment où le soleil paraît sur l'horizon.

Réunis à l'avant, debout sur un seul pied et l'autre appuyé contre la cuisse, ce qui, à cause des mouvements de roulis de l'embarcation, leur donnait un peu la tournure d'enfants jouant à cloche-pieds, les Indiens s'étaient placés en face du soleil. Dès qu'il parut, ils le saluèrent avec une hymne et des offrandes de fleurs et de fruits ; puis, se tournant lentement vers le couchant, en ayant l'air de suivre la marche de l'astre dans le ciel, ils répétèrent une dernière strophe en se jetant quelques gouttes d'eau sur le front.

Les dévotions du matin étaient terminées.

Au commencement de la nuit nous laissâmes tomber l'ancre de notre bateau à l'abri des falaises de la pointe Calymère, extrémité sud de la côte de Coromandel.

Au lever de la lune, c'est-à-dire à dix heures du soir, nous reprîmes notre course vers l'entrée de la rivière dont nous sentions déjà les courants, mais,

malgré les efforts de nos matelots, qui avaient été obligés d'armer leurs avirons, seulement à la fin de la journée suivante nous arrivâmes à Tanjore.

Nous avions remonté le Kavery à peu près pendant trente milles, rencontrant à chaque instant des bateaux chargés de riz ou de cannelle qui descendaient la rivière pour se rendre à Ceylan, et, douze ou quinze milles en avant de la ville, nous avions laissé en arrière un très-ancien et très-beau pont de pierre sur lequel passe la route de Karikal à Tanjore.

Cette ville, où nous vînmes débarquer à un affreux débarcadère en pierre aux marches duquel se pressaient des embarcations de toutes les formes, est l'ancienne capitale d'un petit royaume qui n'a jamais été soumis par les Mogols. Le brahminisme y a conservé toute sa pureté, et, par un hasard étrange, c'est justement dans cette contrée que le christianisme a fait le plus grand nombre de prosélytes.

Après avoir chargé nos bagages sur les épaules d'une demi-douzaine de parias, qui s'étaient élancés vers nous dans l'espoir de gagner quelques *sapeks*, nous réglâmes avec nos bateliers. Sûrs de nous tirer d'affaire, nous appelâmes sur eux toute la protection de Brahma. Après quoi nous les quittâmes en nous dirigeant du côté de la ville, afin de nous mettre à la recherche des moyens de poursuivre notre route vers Pondichéry.

A peine avions-nous dépassé, pour entrer dans

Tanjore, une fort belle porte sculptée et chargée d'ornements en reliefs, que nous fûmes arrêtés par une foule considérable, au-dessus des flots de laquelle, porté en triomphe, s'élevait un Hindou sale et déguenillé, en l'honneur duquel cependant se poussaient toutes ces clameurs qui nous brisaient le tympan.

Ce personnage n'était pas autre chose qu'un pèlerin qui, après une absence de plusieurs années, revenait d'un pieux voyage à ce temple sacré de Badrinath, dont la flèche dorée s'élève au milieu des cimes les plus désolées de l'Himalaya.

Le malheureux que nous avions devant les yeux n'avait pas fait moins de cinq cents lieues pour aller adorer Brahma. Cette longue route, il l'avait faite pieds nus, jeûnant, couchant sur la terre, sans trève ni repos, n'écoutant ni fatigues ni maladies, oubliant famille et amis, ne voyant ni obstacles ni dangers, mais seulement le but de son pèlerinage et la place qu'il devait lui donner auprès de Wischnou. Ses membres étaient brisés, ses bras décharnés et sa physionomie portait les traces des douleurs et des fatigues qu'il avait supportées.

Le lendemain de notre arrivée, nous rencontrâmes cet Hindou dont le triomphe avait été notre premier spectacle en entrant à Tanjore. De sa bouche même, nous apprîmes son histoire.

Riche marchand appartenant à la caste des *vaischyas* et désirant gagner pour lui et pour les siens une caste supérieure, élévation qu'un pèlerinage

pouvait seul faire atteindre à lui et sa famille, il se décida un beau jour à mettre son projet à exécution. La triste perspective de mourir de faim en chemin ou d'être dévoré par les tigres ne l'arrêta pas un instant. Laissant là sa femme, ses enfants; engageant ses bijoux, ses biens; s'appauvrissant enfin pour le reste de ses jours, s'il devait toutefois survivre à son pèlerinage, il partit. Pendant plus de deux années, personne ne reçut de ses nouvelles. Après avoir échappé à tous les dangers, après avoir résisté à toutes les souffrances, il revint un beau jour pour être l'objet de la vénération de chacun, et pour voir la caste des *tschatryas*, c'est-à-dire celle qui vient immédiatement après celle des brahmines, s'ouvrir à lui et à sa famille.

Pendant son voyage, il est vrai, sa femme et ses enfants étaient morts de misère, sa maison avait été saisie par le fisc, sa famille s'était dispersée; mais le pèlerinage s'était accompli et un *vaischyas* avait mérité de devenir *tschatryas*. Il ne lui restait qu'à louer Brahma.

Que Brahma soit loué!

Nous avions fait élection de domicile dans un hôtel assez présentable tenu par un juif, ainsi que presque tous les hôtels de l'Inde.

Une heure après notre arrivée, nous étions déjà en train de parcourir la ville. La nuit commençant à venir, la population tout entière était dans les rues.

Nous ne pouvions désirer une meilleure occasion pour nous rendre compte d'un seul coup des mœurs et des habitudes indiennes.

Tanjore, qui s'étend sur la rive droite du Kavery, était à cette époque une fort belle ville, un peu sale comme toutes les villes indiennes, mais admirablement approvisionnée par de nombreux bazars. De plus, nous savions qu'elle avait les plus beaux temples de l'Inde méridionale. Nous nous promettions bien de les visiter dès le lendemain.

En attendant, nous nous étions dirigés vers le quartier indien. Le spectacle qu'il présentait était original et animé au possible. Toute la population était sur le seuil des maisons, fumant, travaillant, causant, se reposant du labeur de la journée, se consultant pour les affaires du lendemain, et trop accoutumée aux Européens pour nous gêner en rien dans nos observations.

Ces rues que nous parcourions n'étaient guère habitées que par des marchands, c'est-à-dire par des Indiens appartenant à la troisième et à la quatrième caste.

Au coin de l'une de ces rues, plus étroite encore que celles que nous venions de traverser, nous tombâmes tout à coup au milieu d'une troupe qui ressemblait, à s'y méprendre, à une corporation de mendiants revenant de sa tournée journalière.

A peine les Indiens nous eurent-ils aperçus, qu'ils échangèrent bien vite quelques paroles, et que, se

groupant au travers de la rue, ils nous barrèrent le passage.

La nuit étant venue, nous devions être assez loin de l'hôtel; la rue, ou plutôt la ruelle, n'était qu'à peine éclairée par les lampes allumées dans l'intérieur des maisons; dans les conditions où elle était faite, cette rencontre n'avait rien de bien rassurant.

Je crus donc d'abord à quelque désagréable aventure et je me rapprochai de sir John.

Les Indiens qui étaient en face de nous formaient l'attroupement le plus sale et le plus déguenillé qu'on pût voir. Les uns, à moitié nus et le milieu du corps seulement couvert par quelques lambeaux de pagne laissaient tomber sur leurs épaules de longs cheveux noirs en désordre; les autres, accoutrés de tuniques boutonnées sur le côté comme des plastrons et de longs *pœjama*[1], portaient au contraire sur la tête, qui des turbans, qui de petites calottes jaunes ou bleues.

Nous remarquâmes que pas un d'entre eux n'était armé, et, continuant alors notre promenade, nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la troupe.

Un des importants personnages de la bande avait placé à ses pieds une petite corbeille de rotins fermée par un couvercle qu'il enleva tout à coup, au moment ou Canon faisait signe de la main qu'on eût à nous livrer passage.

[1] Pantalons turcs.

Je fis un bond de frayeur.

De la corbeille s'étaient élancés deux serpents qui, aux premières notes d'un chant monotone que se mit à entonner l'Hindou, commencèrent à danser autour de lui.

Sir John me rassura du regard. Nous étions tout simplement en face de *mallas* ou charmeurs de serpents, qui ne s'étaient arrêtés que pour nous donner un spectacle de leur façon.

Le psylle indien, après avoir fait faire à ses élèves quelques tours de danse, se mit à les exciter en les frappant avec une petite baguette qu'il tenait à la main. Les reptiles se dressèrent alors sur leurs queues. Leurs mâchoires se dilataient et se gonflaient de colère, leurs langues fines et longues s'agitaient avec des sifflements. L'Indien redoubla ses agaceries en offrant à la morsure des serpents des morceaux de bois ou des pierres. Imitant immédiatement ses compagnons qui, effrayés, élargissaient le cercle, je me reculai de quelques pas.

Soudain le charmeur poussa un cri de terreur. Un des reptiles, une vipère naja dont j'avais remarqué les brillantes couleurs, venait de s'élancer sur son maître, et lui avait fait au bras une telle morsure que le sang en jaillissait avec force.

Je savais la morsure de la naja aussi terrible que celle de la copra et je tremblais pour le pauvre diable, lorsque je vis deux ou trois des *mallas* se diriger vers nous et nous tendre la main. — Je com-

pris alors que tout cela n'était qu'un jeu et que, du singulier champ de bataille où nous nous trouvions, notre bourse seule sortirait blessée.

Après avoir laissé tomber quelques pièces de monnaie dans les mains des *mallas*, et avoir vu les serpents rentrer fort tranquillement dans leurs corbeilles, nous nous fîmes passage au travers des Indiens pour continuer notre promenade, ou mieux pour rentrer à l'hôtel, car rester dans le quartier des bazars à une heure aussi avancée n'était vraiment pas prudent.

Arrivés à l'extrémité de la ruelle où nous avions laissé les *mallas*, nous trouvâmes un carrefour. En véritables marins, nous cherchions à nous orienter, à prendre le vent, lorsque, sur notre droite, nous entendîmes des sons d'instrument, qui nous disaient que, dans le quartier voisin, la nuit ne commençait pas aussi promptement que dans celui que nous venions de quitter.

J'interrogeai mon compagnon du regard, mais je n'eus pas besoin d'attendre sa réponse pour comprendre. Son sourire moqueur et sa moue interrogative me disaient parfaitement : — Eh bien! allons-nous à droite ou à gauche?

En prenant à gauche, nous eussions rejoint le quartier européen et gagné l'hôtel.

Nous allions prendre de ce côté en tournant le dos à l'aire du vent qui nous avait apporté ces bouffées musicales, lorsqu'aux sons des gongs et des guitares

se mêlèrent tout à coup des voix de femmes chantant des *gazals* indoustanis.

Il n'en fallait pas davantage pour faire pencher la balance. Nous ne demandions pas mieux que de faire un petit accommodement avec nos consciences. La curiosité nous en fournit les arguments.

Un vieil Hindou fumait son *houka* sur le pas de sa porte : nous lui demandâmes du feu pour allumer nos cigares, service qu'il s'empressa de nous rendre avec la gravité et la discrétion indiennes, c'est-à-dire sans nous adresser la parole, et nous tournâmes à droite.

A dix pas du carrefour la rue faisait un coude; nous fîmes comme elle.

Nous étions dans le quartier des bayadères.

Nous n'avions pas fait vingt pas que nous étions le but des regards et des conversations.

L'endroit où nous nous trouvions était une assez large rue, de chaque côté de laquelle s'élevaient des maisons composées d'un seul rez-de-chaussée, où l'on arrivait par des escaliers de trois ou quatre marches. De chacune de ces maisons, s'échappaient des flots de lumière et des chants joyeux. Les portes d'entrée étaient presque partout fermées par une natte d'un tissu peu serré qui permettait de voir de l'intérieur à l'extérieur. Les fenêtres elles-mêmes étaient garnies de cette façon.

Une de ces maisons attira surtout notre attention

Elle était plus spacieuse que toutes les autres, elle semblait plus élégante; les éclats de rire que nous y entendions nous disaient qu'il y avait là bonne et joyeuse compagnie.

Laissant alors, à droite et à gauche, les femmes qui, couchées sur des nattes en dehors des cases et enveloppées dans leurs longs voiles de mousseline, fumaient ou chantaient, nous nous approchâmes de ce lieu vers lequel nous attirait notre curiosité, et, non pas sans indisrétion, nous regardâmes dans l'intérieur de la maison à travers les rotins de la natte formant la porte.

Une. douzaine de personnages étaient là, couchés sur des coussins, donnant toute leur attention aux danses de plusieurs femmes hindoues, qu'à leurs riches costumes nous reconnûmes pour des bayadères attachées au service d'une des pagodes.

Sir John poussa tout à coup un hâo! de satisfaction. Il avait distingué dans les spectateurs deux officiers de l'armée de Madras. Sans plus de façon alors, me faisant signe de le suivre, il souleva la natte, et nous fîmes notre entrée dans la salle en nous excusant auprès des deux gentlemen, et en demandant pour nous, sur les coussins, deux places, qui nous furent immédiatement et gracieusement accordées.

A peine fûmes-nous assis, qu'un des domestiques de la maison s'empressa de nous apporter des *houkas*, mais aux premières bouffées que j'essayai de

tirer de cette pipe, d'un usage tout nouveau pour moi, je me crus mort. Le *godok*, c'est-à-dire la pâte dont on emplit le récipient, est composé de feuilles de rose, de sucre candi et d'opium, et la fumée de cet amalgame, quoique traversant le réservoir d'eau avant d'arriver à la bouche du fumeur, est tellement forte et âcre qu'elle prend au gosier et n'est pas sans danger pour des bronches trop délicates. Le robuste Canon lui-même éternuait de temps à autre en ne me paraissant goûter que très-médiocrement la pipe indienne. Pour moi, j'avais promptement fait signe au *houkabadar* de me débarrasser de son instrument, et j'avais allumé un cigare, ce que je trouvais infiniment préférable.

Quant aux femmes et aux indiens qui nous entouraient, ils semblaient découvrir des jouissances inouïes dans les glou-glous des *houkas*; glou-glous qu'il est de bon ton de prolonger le plus longtemps possible, mais exercice qui fait faire, suivant moi, la plus vilaine des grimaces.

J'avais imité mon compagnon. Auprès des officiers anglais, je m'étais, moi aussi, étendu sur des coussins à deux pas des groupes formés par les bayadères.

Deux des quatre Indiennes qui dansaient devant nous étaient vraiment jolies; la *nach* qu'elles exécutaient était pleine de mouvements gracieux et voluptueux.

Je vais essayer de vous décrire le costume d'une de ces bayadères, qui se rapprochait souvent de nous et que sir John trouvait fort à son goût.

C'était, du reste, une charmante créature, malgré la teinte un peu foncée de sa peau. Les attaches de ses pieds et de ses mains étaient d'une délicatesse extrême; ses grands yeux, ombragés de longs cils noirs, lançaient des regards à enflammer des cœurs bien moins inflammables que celui de l'inflammable commandant du *Fire-Fly*.

Son costume se composait de cinq pièces principales : une chemise diaphane tissée avec des fils d'ananas; de larges pantalons de mousseline de soie, tombant sur ses petites chevilles fines et délicates; une jupe très-courte et très-ample, faite d'une riche étoffe brodée d'or et d'argent; une petite veste en soie rose ne rejoignant pas la jupe et s'arrêtant au-dessous des seins, qu'elle soutenait sans les cacher; et, par-dessus tout cela, drapé avec coquetterie et un art parfait, un long voile de mousseline brodée, faisant le tour de sa taille et retombant gracieusement sur ses épaules après avoir couvert un des côtés de sa poitrine.

Le bas de ses jambes et ses poignets étaient ornés de larges bracelets d'or; les doigts de ses petits pieds cambrés étaient, comme ceux de ses mains mignonnes, chargés de bagues précieuses où se mêlaient diamants et rubis. A son cou, qui supportait une tête petite comme celle d'une impératrice ro-

maine, se roulait en plusieurs tours un lourd collier de perles, et les lobes de ses oreilles étaient percés de quantité de petits trous à chacun desquels se balançaient, avec un cliquetis fort gracieux, des anneaux d'or larges comme des sequins.

Ainsi que ses compagnes, elle n'avait pas suivi la mode indienne, c'est-à-dire qu'elle n'avait au nez aucun anneau, tandis que ceux des autres bayadères leur tombaient sur les lèvres.

On eût dit que la gracieuse créature ne voulait aucun obstacle pour ses baisers.

Elle ne mâchait pas non plus de bétel, cela se voyait à la blancheur de ses dents, mais ses petits ongles étaient parfaitement rouges, grâce au henné, et sur son front s'étendait en travers une large raie jaune faite avec du safran. Sa chevelure, admirablement longue et soyeuse, était relevée de chaque côté par des rubans d'argent et retombait en arrière sur son cou, en boucles éparses, avec un charmant désordre.

Elle s'appelait Goolab-Soohbee, ce que sir John, enthousiasmé, me traduisit par *Rose du matin*, et elle brillait au milieu de ses compagnes comme son aïeule Laïs au milieu de la foule qui la conduisait, lorsqu'elle allait au temple de Vénus.

Dans un des coins de la salle se tenaient accroupis des *badia-caras*, c'est-à-dire de pauvres diables de musiciens à demi-nus, frappant, grattant ou pinçant des instruments de toutes les formes, desquels

ils tiraient cependant des sons qui ne manquaient pas d'une certaine harmonie.

L'un frappait les unes contre les autres de petites cymbales de métal, des *kansias*; l'autre soufflait dans un *touri,* espèce de trompette en cuivre. Celui-ci serrait entre ses lèvres l'anche d'un *sani*, le hautbois du pays; celui-là râclait une espèce de violon, un *scharigi*. Ce quatuor s'accordait assez bien avec deux autres instruments à cordes, un *sitara* et un *dotara*, desquels deux des bayadères se servaient fort habilement.

Pour animer la scène, les *massalchi*, ou porteurs de flambeaux, agitaient par moments leurs torches, dont les brusques et éclatantes lueurs donnaient aux groupes de bayadères des reflets bizarres, qui se jouaient avec les éclairs des broderies et des pierreries de leurs vêtements.

A notre entrée, la danse n'avait pas cessé; Goolab-Soohbee en faisait tous les frais.

A chaque pas de la bayadère, les Européens prodiguaient les bravos et les applaudissements; les Hindous, eux, ne disaient rien, ne laissaient échapper aucun signe d'approbation, mais leurs regards ravis ne quittaient pas la danseuse. Entre leurs *houkas* et les *nachs*, ils semblaient — plusieurs d'entre eux étaient musulmans — être arrivés à cette extase, suprême bonheur des élus dans le ciel du prophète.

Un des spectateurs indigènes surtout ne quittait

pas du regard Goolab-Soohbee. Lorsqu'elle se laissait tomber sur une natte en faisant place à ses compagnes, il ne donnait plus qu'une attention médiocre à la danse, et il la cherchait partout des yeux. C'était un grand et beau Malabar, fils d'un riche marchand de Tanjore, fort amoureux, à ce qu'il paraissait, de la belle bayadère, qui ne partageait en aucune façon sa flamme. D'après ce que nous racontèrent les officiers anglais, elle le laissait inhumainement languir depuis déjà plusieurs mois.

Il lui avait fait en vain les propositions les plus brillantes, elle avait tout refusé. Malgré la répugnance que les Indiens ont à partager les plaisirs des Européens, le pauvre amoureux venait tous les jours dans cette maison, qu'il savait cependant fréquentée par les officiers anglais. La gracieuse Goolab-Soohbee était, du reste, une farouche coquette. Il n'y avait pas dans l'assemblée, disait-on, un seul spectateur auquel elle eût jusqu'alors accordé ses faveurs.

Ces détails, que nous donnaient avec obligeance nos compagnons, ne pouvaient qu'aiguillonner encore sir John. Lorsque la bayadère, après un dernier pas exécuté avec une grâce et un entrain charmants, vint s'incliner devant lui, il la saisit par son voile et l'attira sur son coussin, où il ne se fit pas faute de lui débiter toutes les gracieusetés qui lui vinrent à l'esprit, sans s'inquiéter des regards courroucés du Malabar ni du mécontentement évident des Hindous, amateurs de la danse.

La conversation entre Goolab-Soohbee et son nouvel adorateur s'était engagée en indoustani, langue qu'elle parlait parfaitement bien, et ses sourires nous disaient que l'opulent commandant du *Fire-Fly* ne lui déplaisait en aucune façon. De plus, chaque fois qu'elle avait à se reposer, c'était à ses pieds qu'elle venait s'étendre, dans une pose charmante d'abandon et de sans-gêne.

Nous restâmes ainsi une partie de la nuit. Seulement lorsque nous vîmes les officiers anglais se disposer au départ, nous songeâmes à nous éloigner. Quant au Malabar amoureux de la bayadère, il n'avait pas quitté sa place, mais sa main, cachée dans les plis de sa large ceinture, tourmentait quelque chose comme le manche d'un poignard.

Nous laissâmes tomber quelques roupies dans les mains des danseuses, quelques *sapeks* dans celles des musiciens et des *houkabadars,* puis, non sans jeter un regard d'adieu et de regret sur l'étrange salle où nous venions de passer ainsi plusieurs heures, nous sortîmes en envoyant le *salamut* à ceux des Hindous qui, plus intrépides que nous, ne songeaient pas encore à lever le siége.

Les Anglais marchaient les premiers, je venais ensuite, sir John était le dernier. Au moment où j'allais soulever la natte qui fermait la porte, je me retournai pour voir si mon compagnon me suivait. Je l'aperçus dans l'antichambre, faisant galamment ses adieux à Goolab-Soohbee, qui semblait, malgré ses

prières, ne pas vouloir lui accorder tout ce qu'il demandait.

Il est probable que l'inflammable commandant demandait beaucoup trop.

Voyant que ses supplications ne lui servaient de rien et que je l'attendais, il envoya un dernier baiser de la main à la charmante créature, en se décidant à franchir, lui aussi, la natte qui retomba derrière nous.

J'avais descendu les marches, et, à travers le tissu de rotins, mon gros ami envoyait un dernier soupir de regrets à son inhumaine, lorsqu'il se rapprocha subitement de la natte par les interstices de laquelle passait une petite main qu'il n'avait qu'à baiser, tandis qu'une douce voix lui murmurait tout bas :

— *Kul fugur ko pagod, Sahib !*

Cela voulait dire tout simplement :

— Seigneur, demain matin à la pagode !

Une Espagnole n'eût pas mieux fait. Elle eût donné son rendez-vous à l'église.

Sir John n'avait plus rien à faire en haut des marches de la maison, Goolab-Soohbee s'était promptement retirée, aussi me rejoignit-il en deux bonds, et me prenant le bras avec un frémissement de satisfaction :

— Eh bien ! me dit-il, avez-vous entendu?

— Parbleu ! répondis-je, j'ai fait mieux qu'entendre, j'ai compris.

— Et ?

— Et je vous en fais mon compliment ! Vous pouvez dire comme César : *Veni, vidi, vici !* Seulement je trouve que vous avez bien promptement oublié certaine petite mésaventure.

— Laquelle donc ?

— Celle à laquelle je dois d'être aujourd'hui à Tanjore auprès de vous, celle de Zana, votre conquête de Saint-Denis.

— Oh ! mais cela n'est pas du tout la même chose.

— Parbleu ! m'écriai-je en riant.

— Comment, parbleu ?

— Certainement, parbleu ! Voyez-vous, mon cher commandant, il n'y a jamais le moindre rapport entre la femme qu'on a eue et la femme qu'on désire ; du moins, pour celui qui désire. Mais, suivant moi, cela ressemble parfaitement à par le flanc droite et à par le flanc gauche.

— Comment cela ? En quoi ?

— En ce que c'est absolument la même chose, tout en étant absolument le contraire.

— Est-ce que vous pensez, reprit-il en riant de mon explication, que cette charmante fille a quelques frères avec lesquels je pourrais avoir maille à partir ?

— Oh ! pas le moins du monde, mais j'ai aperçu dans un des coins de la salle un Malabar qui me paraît tout disposé à vous la disputer, à moins qu'il ne la partage avec vous. Je crois bien qu'il a entendu la dernière phrase de la bayadère. Où est cette pagode ?

— A la porte de Seringham. Cela nous donnera l'occasion de la visiter; c'est, dit-on, l'un des plus extraordinaires temples de l'Inde. Quant au Malabar je m'en soucie comme d'un piment, et je ne me sens pas de composition à partager rien avec lui, surtout cette ravissante Indienne.

Jusqu'à l'hôtel, mon amoureux commandant m'entretint de la bayadère; je n'échappai à son enthousiasme qu'en lui fermant au nez la porte de ma chambre et en lui criant :

— Eh bien! soit! à demain, à la grande pagode.

CHAPITRE IV

Un rendez-vous à la grande pagode. — Les amours d'une bayadère.

Le lendemain, avant huit heures, sir John tambourinait à ma porte. L'amour l'avait éveillé de bonne heure. Depuis longtemps il était prêt, n'attendant plus que moi pour partir. Il était évident que le souvenir de sa belle conquête de la veille ne l'avait pas quitté d'un instant, et que les songes les plus agréables l'avaient bercé.

Plein de pitié pour ses souffrances amoureuses, dix minutes après je descendais dans la cour de l'hôtel.

Sir John s'était procuré deux petits chevaux *tattoo* qui avaient été sellés tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, et il était déjà en selle, s'en prenant à sa pauvre monture, qui n'en pouvait mais, du retard où il croyait être.

L'hôtelier nous avait donné pour guide un de ses

Indiens, l'amoureux commandant n'ayant pas voulu entendre parler d'emmener son domestique. Il est probable que ses principes sur la dignité anglaise ne lui permettaient pas de rendre son serviteur témoin des faiblesses du maître.

Je sautai à cheval, et nous sortîmes bientôt de la ville.

En une heure, nous franchîmes la distance qui séparait l'hôtel de la pagode.

C'était, et c'est encore aujourd'hui, une immense construction renfermée dans deux enceintes. Je pus du premier coup-d'œil compter dans le bâtiment principal, dans la pagode proprement dite, quatorze étages terminés par un dôme s'élevant à plus de deux cents pieds de hauteur.

A la porte de la première enceinte se pressait une foule nombreuse de fidèles de toutes les sectes et de tous les rangs. La place qui précède et qui entoure la pagode ressemblait à s'y méprendre à une halte, à un campement de bohémiens. D'un côté, de riches marchands venus à cheval et étalant avec orgueil les présents qu'ils apportaient au temple, auprès d'eux, des pèlerins les pieds nus et la tête rasée; de l'autre, des fakirs se mettant en état de grâce, pour paraître devant leur Dieu, par des dévotions préliminaires, et des mendiants exposant aux regards des plaies hideuses. Ici, des musiciens, des jongleurs, des charmeurs de serpents; là, les montures des brahmines et les palanquins des bayadères, véritables

bijoux autour desquels se couchaient les *bahis*[1] fatigués.

Le *saïc*[2] qui nous avait accompagnés nous apprit que toute cette foule venait là pour la *beero-pooja* en l'honneur de Wischnou.

Les *beero-pooja* sont les fêtes accompagnées d'offrandes. Celles qui ordonnent des jeûnes et des abstinences se nomment *oupo-pooja*.

Nous fûmes bientôt entourés de la partie la plus déguenillée de la foule. Heureusement nous nous étions munis de *cauris*[3] et de *sapeks*. Grâce à une distribution généreuse dans toutes ces mains décharnées qui se tendaient vers nous, nous fûmes bientôt débarrassés des mendiants.

J'allais mettre pied à terre et je venais de jeter au *saïc* la bride de mon cheval, lorsque je m'aperçus qu'un Indien, que je reconnus pour un des *houkabadars* de la maison où nous avions passé la soirée la veille, se glissait au milieu de la foule et cherchait à s'approcher de sir John.

Il parvint à le joindre et se mit à lui parler avec volubilité et animation.

Le commandant du *Fire-Fly* s'était penché sur sa selle. Avec des sourires de satisfaction, que je devinais plutôt que je ne les voyais, il écoutait très-

[1] Porteurs de palanquins.

[2] Domestique qui a pour fonctions de courir auprès du cheval.

[3] Coquillages qui se tirent des Maldives et qui, dans le sud de l'Inde, servent de monnaie à la classe pauvre.

attentivement ce que lui disait l'Hindou, émissaire évidemment de la belle bayadère, lequel, la main étendue vers la pagode, lui donnait à voix basse des explications accompagnées de gestes.

Je n'entendais pas, d'où j'étais, ce dont il était question, mais je vis Canon laisser tomber une roupie dans la main du *houkabadar*, et je surpris sa réponse à une dernière recommandation que lui faisait, en s'éloignant, son mercure indien.

— *Juld jake; myn hoon hat'ha sat'h tubunchu mera,* avait-il dit, en me faisant signe de mettre, ainsi que lui, pied à terre.

Je savais assez d'indoustani pour traduire ces quelques mots par : « Ne crains rien, j'ai sur moi des pistolets chargés ».

Nous avions, ou plutôt sir John avait donc un danger à courir, puisque l'envoyé de la bayadère lui demandait s'il était armé ! Toutes ces précautions me faisaient supposer que les amours de l'Indienne et du contrebandier d'opium pourraient bien tourner au dramatique, surtout si mes yeux ne m'avaient pas trompé quand, à plusieurs reprises, il leur avait semblé reconnaître au milieu de la foule, mais cherchant à se cacher, le rival de Canon, le Malabar de Tanjore, l'amant malheureux de la folle fille de l'Inde.

Je me faisais la promesse de ne perdre de vue mon ami que le moins possible et de surveiller activement ses amours indiennes, lorsqu'il me prit le bras

pour me raconter ce qu'était venu lui dire le *houkabadar.*

Aussitôt après les danses devant l'idole, Goolab-Soobhe devait retourner à son palanquin, qui était caché derrière la pagode entre la première et la seconde enceinte. Là, elle attendrait son amant.

La cérémonie de la *beero-pooja* ne devait pas durer moins d'une heure, que nous ne pouvions pas mieux employer qu'à assister à la fête et à visiter la pagode. Les cloches et les gongs nous indiquaient par leurs bruits sonores que le sacrifice allait avoir lieu. Nous nous mêlâmes à la foule pour franchir les deux enceintes.

Je pus alors faire cette remarque que les Hindous sont certainement les hommes les plus tolérants en matière de religion. Loin de trouver mauvais la présence d'étrangers au milieu d'eux dans leurs fêtes, ils s'empressent toujours de les y admettre. La foule s'ouvrit si complaisamment devant nous, que nous fûmes bientôt au premier rang dans l'intérieur du temple, après avoir dépassé ces deux enceintes où les fidèles faisaient leurs ablutions.

Nous nous rangeâmes contre un des deux ou trois cents piliers sculptés qui soutiennent la voûte de ce remarquable édifice, et nous donnâmes alors toute notre attention à la cérémonie qui venait de commencer.

Au milieu du temple s'élevait la statue de Vischnou, statue taillée dans une grande pierre noire, repré-

sentant le Dieu avec quatre bras et assis sur le *garouva,* monstre moitié homme et moitié oiseau. D'une main il tenait une massue, de l'autre une coquille, de la troisième un *chakra* ou faux recourbée; et de la quatrième une fleur de lotus. Vischnou est considéré là, sous cette forme, comme le dieu dans lequel tout doit s'absorber à la fin du monde, c'est le Jupiter conservateur, le *Juvans pater* des Latins, et c'est celui dont le culte est le plus répandu parmi les brahmines, tous ses actes étant d'amour et de bienveillance pour les hommes.

La foule des fidèles s'étant répandue dans les innombrables corridors de la pagode, de tous les côtés, nous n'entendions que murmurer des versets de Védas. Les brahmines, couverts de leurs longues robes jaunes, offraient au Dieu des fleurs et des fruits pendant que d'autres prêtres brûlaient, dans des cassolettes d'or, les encens préférés. Les chanteurs faisaient retentir l'air de leurs incantations sacrées; sur des nattes étendues au pied de l'idole, les bayadères attachées au service du temple dansaient en l'honneur de Vischnou.

Il va sans dire que les regards de sir John ne quittaient pas le groupe des bayadères, et que, pendant que mes yeux, commençant à s'habituer à la demi-obscurité de la pagode, cherchaient à en saisir tous les détails, ceux de l'amoureux commandant ne vivaient que pour Goolab-Soohbee, qu'il avait bien vite reconnue parmi ses compagnes.

La jeune fille était peut-être encore plus jolie que la veille. Elle avait mis pour venir au temple ses plus splendides vêtements, ses plus riches parures, et elle empruntait vraiment à cette situation poétique dans laquelle nous la montrait, à nous autres Européens, cette cérémonie religieuse de l'Inde, quelque chose de romanesque bien fait pour charmer l'esprit et les sens.

Avertie de notre arrivée par le *houkabadar*, elle nous avait promptement découverts dans la foule. Souvent de ses grands yeux noirs partait un long regard qui disait mille choses que j'eusse volontiers arrêtées au passage, sans pitié pour mon ami.

Afin de ne pas trop me laisser tenter, je cessai de m'occuper des deux amoureux et je me mis à examiner la statue de Laschmi, une des femmes de Vichnou, qui, adossée à un des murs de la pagode, semblait un peu oubliée des fidèles ainsi que sa compagne, Sarassouati, la seconde épouse du Dieu, dont l'idole était placée, en face, du côté opposé.

L'examen que je faisais là et les réflexions auxquelles il pouvait m'entraîner étaient du reste parfaitement de circonstance, car la statue me rappelait les malheurs du Dieu à propos de ses femmes, dont l'une parlait toujours, tandis que l'autre ne restait jamais en place; si bien que Vischnou, tout Dieu qu'il était, finit par en être si malheureux qu'il devint sec comme un morceau de bois, forme sous laquelle on l'adore à Jaggernaut.

Le poète hindou conclut peu galamment que le plus grand malheur est d'avoir deux femmes, surtout sous le même toit, et que Vischnou eût dû se contenter d'une de ses deux épouses, attendu qu'une seule femme suffit souvent pour faire le malheur d'un homme.

Mes regards allaient d'une idole à l'autre et je me demandais laquelle des deux, si j'avais été Vischnou, j'aurais choisie, de Laschmi au teint jaune, couchée sur des feuilles de lotus et tenant dans ses mains des guirlandes de fleurs, ou de Sarassouati au teint pâle et jouant du luth, lorsque, derrière la statue la plus proche de moi, celle de Laschmi, j'aperçus, se glissant dans l'ombre et cherchant à se rapprocher de nous sans être vu, le rival de sir John.

Le pilier contre lequel j'étais appuyé empêchait le Malabar de me reconnaître, tandis que moi je pouvais l'observer. Je le vis qui désignait à un Hindou sale et déguenillé le commandant du *Fire-Fly* ; puis ils disparurent tous les deux, l'amant de Goolab-Soohbee rentrant dans la foule des fidèles, le mendiant se glissant le long des piliers et se dirigeant vers la porte de la pagode.

Je me retournai vers sir John.

Avec une extase qui ne le cédait en rien à celle d'un Hindou, il dévorait des yeux la bayadère qui venait, en terminant un pas, de s'agenouiller dans une pose adorable de grâce et de pudeur devant la statue de Vischnou. Il ne se doutait guère, qu'en ce

moment même, un complot, où peut-être sa vie était en jeu, se tramait contre lui.

Je connaissais assez mon compagnon pour savoir que toute confidence ou toute observation à l'égard du péril qui le menaçait serait de ma part parfaitement inutile. Je me promis donc de veiller seul sur ses dangereuses amours.

Le sacrifice terminé, du moins en ce qu'il pouvait nous offrir d'intéressant, nous nous dirigeâmes vers la porte de la pagode, par les sombres couloirs de laquelle Goolab-Soohbee, « nourrie dans le sérail et en connaissant les détours », avait disparu.

Je marchais derrière sir John qui, pressé de se rendre à son rendez-vous, bousculait un peu les fidèles, quand, au moment de franchir le seuil du temple, je reconnus de nouveau, derrière un pilier, nous suivant toujours du regard, le Malabar qui cette fois m'aperçut et se cacha bien vite derrière la foule.

Grâce aux solides poignets de mon ami, nous sortîmes promptement du temple. Laissant la foule se diriger vers les portes des enceintes, nous tournâmes à gauche pour nous rendre derrière la pagode à l'endroit du rendez-vous.

Après avoir suivi pendant une centaine de pas le mur latéral, nous aperçûmes en face de nous un palanquin soigneusement fermé, autour duquel étaient couchés des *bahis*. Ce ne pouvait être que celui de la bayadère.

C'était une charmante petite bonbonnière mystérieusement entourée de draperies et de jalousies, ornée de filets d'or, et paraissant si légère qu'elle ne devait rien peser sur les épaules des porteurs.

Mon heureux compagnon ne fit qu'un bond jusqu'au palanquin. J'entendis une douce voix qui en sortait en disant :

— *Samne turuf ka, Sahib !* (De l'autre côté, seigneur).

Sir John pour se conformer à cet ordre, fit le tour des *bahîs,* et disparut derrière le nid de la bayadère.

Je jetai un coup d'œil d'observation autour du palanquin et le long du mur. Les porteurs dormaient ou causaient, quelques pèlerins inoffensifs se promenaient seuls dans cette partie de l'enceinte ; l'amant de Goolab-Soohbee ne courait donc aucun danger, momentanément du moins. Je m'éloignai alors par discrétion, et, tout en surveillant de temps à autre du regard les deux amoureux, je me mis à examiner les murs extérieurs de la pagode.

Ce temple, ainsi que je l'ai dit plus haut, est consacré à Vischnou, mais les Hindous ne se sont pas contentés de représenter le Dieu à l'intérieur de l'édifice. Les murs que je pouvais parcourir, sans trop m'éloigner de mon compagnon, étaient chargés de sculptures représentant la seconde divinité indienne dans tous ses avatars ou transformations.

Je m'étais arrêté à un des angles du monument, et je me demandais quels moyens étaient employés

jadis par les Hindous pour soulever ces énormes monolithes qui forment le couronnement de tous leurs édifices, lorsqu'une main se posa sur mon épaule.

Je me retournai.

Sir John était derrière moi.

— Déjà ! m'écriai-je, surpris de voir mon amoureux commandant si promptement séparé de sa ravissante maîtresse, et sans réfléchir que je venais de passer plus d'une heure à examiner la pagode.

— Oui, déjà ! répondit-il ; nous n'avons pas de temps à perdre. Venez, retournons vite à l'hôtel pour tout faire préparer pour notre départ.

— Ah ! çà, qu'avez-vous donc? repris-je en lui prenant le bras et en m'apercevant que son visage, ordinairement si souriant et si ouvert, était devenu grave et sérieux.

Nous nous dirigions vers nos chevaux.

— Ce que j'ai, cher ami, c'est que je sens que je suis fort amoureux de cette charmante fille, et mon amour et les confidences qu'elle vient de me faire me mettent dans un singulier embarras.

— Comment cela?

— Goolab-Soohbee est depuis longtemps poursuivie par ce Malabar que vous avez remarqué hier; elle craint tout de cet homme, à la passion duquel elle n'a pas voulu céder ; il la suit partout.

— Jusques ici, repris-je, car je l'ai aperçu deux ou trois fois, vous surveillant évidemment et prêt à vous faire un vilain parti.

— Et vous ne m'avez pas prévenu!

— Non! vous savez bien que cela eût été inutile; il a fallu les craintes de la bayadère pour vous donner l'éveil. Mais je ne vous perdais pas de vue. Si attentif que je fusse aux avatars de Vischnou, personne de suspect ne se serait dirigé de votre côté sans que je le visse. Du reste, ce Malabar n'est pas un personnage bien dangereux. Comme après tout, nous sommes deux, je ne le crois pas disposé le moins du monde à s'attaquer franchement à nous.

— Non, mais il agira par la ruse et tout cela pourrait finir assez mal. Le mieux est de partir le plus tôt possible.

— Et Goolab-Soohbe?

— Je l'emmène avec moi.

— Comment, vous l'emmenez avec vous! Elle va nous suivre jusqu'à Pondichéry?

— Peut-être même plus loin encore!

— Commandant, commandant! m'écriai-je, en regardant fixement sir John et en l'arrêtant par le bras, vous n'y pensez pas, cela n'est pas sérieux?

— Très-sérieux, au contraire! Cette fille m'aime, moi j'en suis fou. Je ne la laisserai pas en face de la vengeance de son amoureux éconduit. Tout est convenu avec elle; ce soir même nous partirons. En arrivant à l'hôtel je vais me mettre en quête de palanquins de voyage.

— Vous êtes bien décidé?

— Parfaitement. N'en feriez-vous pas autant?

— Je ne sais! Là n'est pas la question. Seulement j'ai bien peur que nous n'arrivions pas à Pondichéry assez à temps pour rejoindre le *Raimbow*.

— Nous nous en irons par terre jusqu'à Calcutta, voilà tout! Mais je ne reculerai pas devant cette face cuivrée qui veut me disputer ma belle.

— Allons! tout est pour le mieux, alors; disposez de moi. Après tout, je ne suis pas fâché d'être votre second dans la partie que nous allons jouer. Où avez-vous donné rendez-vous à la bayadère?

— Le *houkabadar* qui l'a accompagnée viendra ce soir prendre mes ordres. Je puis avoir, m'a-t-elle dit, entière confiance en cet homme qui lui est tout dévoué et qui nous accompagnera.

Nous sortions des enceintes de la pagode, lorsque Canon me disait ces dernières paroles. Notre *saïc* en nous apercevant accourut au devant de nous avec nos chevaux. Nous sautâmes en selle et, vingt minutes après, sans avoir échangé deux phrases, nous étions de retour à l'hôtel. Sir John donna l'ordre de faire venir immédiatement le maître.

L'Israélite fut bientôt près de nous.

— Il nous faut, lui dit Canon, pour ce soir même, trois palanquins de voyage avec six jeux de porteurs. Vous veillerez vous-même à ce que rien ne manque à leur emménagement. Assurez-vous bien des *bahîs*: qu'autant que possible ils ne soient pas Malabars. Nous les garderons assez longtemps. Allez, que tout

soit prêt pour huit heures. Nous voyagerons jusqu'au coucher de la lune; il faut qu'après-demain nous soyons à Karikal.

— Dans deux heures vous aurez vos palanquins, répondit l'hôtelier. Quant aux porteurs, qu'ils soient Malabars ou Télingas, Bengalis ou Indoustanis, vous pourrez avoir en eux toute confiance. Il est sans exemple que des *bahîs* aient jamais mérité des reproches sérieux. Ce sont les seuls Indiens sur la probité desquels on puisse compter. Reposez-vous donc sur moi, vous serez satisfait.

L'hôte sortit après ces quelques mots pour aller exécuter les ordres de sir John.

— Qu'avez-vous donc dit tout à l'heure, mon cher ami? lui demandai-je lorsque nous fûmes seuls. Vous avez parlé de Karikal où vous voulez arriver dans quarante-huit heures.

— J'ai parlé de Karikal, répondit l'amant de la bayadère, parce que je ne veux pas que notre hôtelier lui-même sache de quel côté nous nous dirigeons. Nous ne saurions être trop prudents.

— Très-bien! et nos *bahîs* ne nous trahiront pas?

— C'est peu probable! Ce sont vraiment d'honnêtes gens. Du reste, nous les surveillerons.

Sir John appela son domestique et lui commanda de tout préparer pour le départ.

Nous sortîmes, nous, pour aller aux renseignements et nous apprîmes, des officiers anglais que nous interrogeâmes, que, pour nous rendre a Madras,

la route la plus sûre à prendre était celle qui partait de Tritchinapaly. Mais nous apprîmes aussi une chose peu rassurante, c'est que les *tugs*, chassés du centre de la presqu'île par plusieurs expéditions anglaises, avaient fait invasion dans le Dekan méridional et que les routes en étaient infestées.

Ce dernier renseignement sembla n'inquiéter que médiocrement mon compagnon, qui ne croyait guère à ces sectateurs de Kâli. Il traitait les étrangleurs de mythes et de fantômes bons à effrayer les Indiens. Nous rentrâmes à l'hôtel bien décidés à partir.

Laissant mon ami à ses rêves amoureux, je m'étais retiré chez moi pour mettre un peu d'ordre dans mes idées et je fumais derrière ma jalousie, lorsque j'aperçus un mendiant qui, étalant les plaies hideuses dont ses bras et ses jambes étaient couverts, venait tendre la main, en psalmodiant, à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Le malheureux ne semblait plus pouvoir se traîner. Une lèpre affreuse avait dévoré ses chairs; ses jambes gonflées par l'éléphantiasis étaient informes et ne le soutenaient qu'avec peine; chacun de ses pas paraissait lui causer d'affreuses douleurs. Rempli de pitié pour une aussi profonde infortune, j'avais mis ma main à ma poche et j'allais jeter à l'Hindou quelques *sapeks*, lorsque je fus étonné de la clarté de son regard. Cet œil vif et brillant n'était pas celui d'un lépreux; ce regard incisif s'était déjà croisé avec le mien!

Je laissai tomber alors une à une les pièces de

monnaie dans la main décharnée du mendiant en le forçant à lever la tête vers moi. Au dernier *sapek*, j'étais fixé. Cet homme, qui demandait l'aumône en gémissant et qui semblait à moitié mort, n'était pas autre chose que l'Indien auquel le Malabar avait, dans la pagode, désigné sir John. C'était un espion qui nous surveillait, dont il fallait nous débarrasser à tout prix. S'il voyait arriver les palanquins, il courrait prévenir son maître. Tout alors serait perdu.

Sans quitter ma fenêtre et tout en surveillant l'Hindou, j'appelai Canon.

— Commandant, lui dis-je lorsqu'il fut près de moi, vous voyez cet homme là-bas qui se traîne en gémissant le long de la varende ?

— Oui, répondit-il, eh bien ?

— Eh bien ! il faut que votre domestique, que votre brave Roumi le suive, l'empoigne, le serre un peu à la gorge pour qu'il ne puisse pousser un cri, le serre plutôt plus que moins, et nous l'apporte ici autant que possible sans être vu.

— Que diable voulez-vous faire de ce malheureux paria qui ne peut faire deux pas de suite ?

— Rapportez-vous-en à moi et donnez immédiatement des ordres à Roumi. Ce malheureux paria est un oiseau de fort mauvais augure, qui va s'envoler tout à l'heure si nous ne mettons pas la main sur lui.

— Bah !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Vite, ne perdons pas un instant ; le voilà qui se dirige vers la porte.

— Roumi, Roumi ! se mit à appeler sir John ; et, à voix basse et rapidement, il donna quelques ordres à son domestique qui, en deux bonds, fut dans la cour.

Nous nous remîmes à la fenêtre.

L'Hindou finissait sa tournée ; il allait franchir le seuil de l'hôtel, lorsque Roumi le rejoignit. La conversation s'engagea entre eux, mais il était bien évident pour nous que le mendiant pressentait quelque chose de fâcheux. Le domestique voulait l'entraîner de notre côté, mais il résistait et continuait toujours à se traîner le long de la porte. Tout à coup se croyant sans doute assez près de la rue, il fit un bond, et, sans souci pour ses blessures, se laissa retomber de tout son long avec une agilité de singe, afin de passer entre les bras de Roumi qui s'étaient ouverts pour le saisir. Nous crûmes un instant qu'il allait échapper, mais le brave domestique était un solide Bengali duquel il n'était pas facile de se jouer, aussi ses bras se refermèrent-ils à temps sur l'Hindou, qu'ils saisirent, l'un à la taille et l'autre à la gorge, sans qu'il pût pousser un cri.

Deux minutes après, sans que personne dans l'hôtel se fût aperçu de ce qui venait de se passer, l'espion était auprès de nous.

Quant à ses plaies, inutile de dire qu'elles avaient

disparu. Il n'en restait que les peintures. Ses jambes si gonflées, il n'y avait qu'un instant, ne portaient plus d'autres traces de l'éléphantiasis que les bandages noircis à l'aide desquels il avait simulé cette horrible infirmité.

Nous avions fermé la porte de ma chambre. J'expliquai alors à sir John ce qu'était cet homme qui m'avait reconnu et qui tremblait, comprenant que toute résistance et toute négation étaient inutiles.

Il nous avoua que le Malabar l'avait chargé de nous surveiller, mais il nous jura par Brahma qu'il ne savait rien des projets de notre ennemi et que, si nous voulions le laisser aller, il ne nous trahirait pas.

Ce n'était pas là notre avis, mais nous étions fort embarrassés de ce que nous pouvions faire de cet homme, lorsque nous aperçûmes notre hôte qui rentrait dans la cour de l'hôtel en compagnie de trois grands gaillards d'Indiens bien découplés, qu'à leurs pagnes blancs pour tout costume, nous reconnûmes pour des chefs de *bahîs*.

Nous lui dépêchâmes Roumi. Quelques minutes après, il était auprès de nous.

Nous lui contâmes de nos rapports avec l'Hindou ce qu'il fallait qu'il en sût pour qu'il nous aidât à nous en débarrasser. Bientôt le faux mendiant était enfermé dans un des celliers de l'hôtel, sous la surveillance d'un domestique de la fidélité duquel nous répondait l'hôtelier, et surtout notre générosité.

Délivrés de cet obstacle qui pouvait être des plus graves pour nos projets, nous n'avions plus qu'à nous occuper de nos palanquins.

Tout fut bientôt convenu avec les chefs des *bahîs*. Sir John était trop pressé pour songer à marchander. Au moment où nos futurs porteurs nous quittaient, le *houkabadar* de la bayadère se présentait de la part de sa maîtresse pour prendre les ordres de départ.

Il fut convenu que Goolab-Soohbee et lui nous rejoindraient au lever de la lune à la porte de Tritchinapaly, que la bayadère sortirait dans son palanquin comme si elle allait à la pagode, et que, seulement lorsque, sur la route, elle rencontrerait nos palanquins de voyage, qui iraient lentement en avant, elle quitterait le sien pour prendre place dans celui des trois nôtres qui lui était destiné.

Tout cela bien décidé, le *houkabadar* nous quitta pour aller prévenir sa maîtresse. Une heure après, nos palanquins étaient à notre porte. La nuit commençait à se faire ; il était temps de quitter l'hôtel.

Avant de partir, nous voulûmes jeter un coup-d'œil sur notre prisonnier. Hélas ! il était écrit que toutes nos mesures ne devaient nous servir de rien. Le domestique préposé à sa garde veillait bien à la porte du cellier, mais le mendiant s'était enfui. Par où, comment ? Ni promesses, ni prières, ni menaces ne purent rien tirer du geolier, qui nous jura par tous ses Dieux que la porte n'avait pas été ouverte un

instant, et qu'il fallait que le mendiant fût un sorcier pour avoir pu s'échapper.

Sorcier, fakir ou mendiant, l'espion était peut-être en ce moment même en train d'instruire le Malabar de ce qui se passait : c'était là pour nous une raison sérieuse de presser notre départ.

Nous prîmes place, sir John et moi, chacun dans un des palanquins, et, donnant l'ordre au troisième de nous suivre, nous quittâmes l'hôtel en nous dirigeant vers la porte de Tritchinapaly, et en recommandant aux *massalchi* de ne pas allumer leurs torches, afin de passer autant que possible inaperçus dans les rues de Tanjore.

Pour la longue route que nous allions avoir à parcourir nos chiens eussent été pour nous un embarras sérieux. Nous fîmes cadeau de deux des pauvres bêtes à notre hôte, ne gardant qu'une chienne danoise à laquelle Canon tenait beaucoup et mon grand lévrier, avec lequel elle faisait le meilleur ménage.

CHAPITRE VII

Le palanquin. — De Tanjore à Tritchinapaly. — La pagode de Séringham. — Les avatars de Vischnou — Les yoles.

Le palanquin est bien, lorsqu'on y est habitué, le plus délicieux moyen de locomotion. Avec lui, pas de cahots, pas de chutes, pas de secousses, pas de relais, pas de conducteurs surtout, rien enfin de ce qui rend si insupportables les voyages dans nos contrées.

Le *palkee* de route renferme, dans un espace de sept pieds de longueur sur trois de largeur et quatre de hauteur, tout ce qui est nécessaire, même pour un long voyage. C'est une chambre à coucher en miniature, chambre, par exemple, dans laquelle on est presque toujours forcé de rester étendu ; mais on s'y fait, et cela finit par paraître charmant. Une fois qu'on est fait à son mouvement de roulis, qui, les premiers jours, donne bien quelque chose comme le mal de mer, et à la chanson monotone des porteurs, on peut

travailler, lire et écrire dans son palanquin, comme si l'on était chez soi. L'on peut faire comme cela deux ou trois cents milles sans fatigue et très-rapidement.

Les *bahîs* qu'on nomme en indoustani, les *kuhar*, ou plus communément encore les *beras*, du mot anglais *bearers* (porteurs), sont vraiment infatigables. L'attelage, — je ne vois pas d'autre nom pour désigner la chose, — l'attelage de chaque *palkee* se compose de douze hommes qui, tour à tour, portent le palanquin sur leurs épaules, ou qui courent à côté de lui. Un treizième personnage fait partie de la même troupe, c'est le *massalchi* ou porteur de torche qui, dans le cas de maladie d'un des *bahîs*, est là aussi comme cheval de renfort.

Lorsque le moment du départ est arrivé, les porteurs de service se relèvent jusqu'à la taille, en la faisant passer entre les jambes, la grande pièce de mousseline qui est tout leur costume, et qui ainsi leur fait un pantalon court qui ne peut les gêner ; ils serrent leur ceinture afin que la respiration soit plus libre, et ils déposent leurs babouches dans les fils de fer du palanquin. Puis, le soulevant, trois à l'avant et trois à l'arrière, par les forts bambous qui y sont solidement attachés, ils le placent avec un léger mouvement de tangage sur leurs épaules. Celui des *bahîs* qui est en tête donne le signal par un son guttural et intraduisible, et la marche commence, lente d'abord, pour gagner bientôt la rapidité d'un petit trot de cheval. Une aspiration bruyante et

cadencée leur facilite l'introduction de l'air dans les poumons, et entretient une telle harmonie dans leurs mouvements que, quoique les six porteurs se touchent, jamais ils ne trébuchent, ni ne font un faux pas. Un des six coureurs prend sur ses épaules les paniers à provisions, qui sont suspendus aux extrémités d'un long bambou, et quatre ou cinq lieues se font ainsi sans un moment de repos.

Si les coureurs doivent prendre la place des porteurs, le changement a lieu sans que vous vous en aperceviez. Le *bahîs* qui est en tête, à l'avant, cède, sans que le palanquin s'arrête, sa place à son successeur, qui la prend toujours en trottant; le second, le troisième sont remplacés de la même manière, chacun à son tour, et le même changement de *bahîs* s'opère de la même façon à l'autre extrémité du *palkee*.

C'est donc dans ce genre de voiture que nous partions, sir John et moi, pour faire les 200 milles qui nous séparaient de Pondichéry.

Roumi, le domestique de Canon, s'était débarrassé de tout ce qui pouvait gêner sa marche, et, tout comme un porteur, quoique cet exercice ne parût lui plaire que médiocrement, il courait à côté du palanquin de son maître.

Nous arrivâmes bientôt sur la route de Tritchinapaly.

Là, nos hommes, ainsi qu'il leur avait été ordonné, cessèrent de trotter; nous, nous sautâmes à bas de

nos palanquins, afin de veiller à l'arrivée de la bayadère. Nous fîmes aussi allumer les *massals*, ou torches composées de chiffons enduits de résine, et nous nous mîmes, en suivant le bord du chemin, à causer un peu de nos affaires et à prendre nos dernières dispositions pour la route.

J'étais convaincu, ainsi que sir John, que, s'il était prévenu à temps de notre départ, le Malabar se mettrait à notre poursuite. Nous devions bien penser que l'espion ne s'était pas pour rien enfui de l'hôtel, d'où il était sorti ayant, en même temps, à rendre compte de sa mission à son maître et à se venger de nos mauvais traitements.

Nous nous proposions donc la plus grande surveillance pendant notre voyage. Il y avait un quart-d'heure à peu près que nous marchions lorsque la lune, en dépassant les massifs qui bordaient la route, vint éclairer de ses blancs reflets les anciens mausolées des derniers radjahs de Tanjore.

C'était à cet endroit que devait nous rejoindre la bayadère.

Bientôt, en effet, nous pûmes apercevoir sur la route, venant au trot, un palanquin que nous reconnûmes immédiatement, grâce aux *massalchis* qui l'escortaient, pour celui de Goolab-Soohbee.

Le fidèle *houkabadar* courait auprès de sa maîtresse.

Quelques instants après, la jeune femme était dans les bras de sir John.

Elle donna rapidement à ses *bahîs* l'ordre de retourner à la ville; le *houkabadar* leur fit en notre nom une distribution de roupies, en leur recommandant de ne dire à personne la route qu'avait prise leur maîtresse et ils nous quittèrent pour rentrer à Tanjore.

Nous n'avions pas un instant à perdre. La lune était assez brillante pour que nous pussions nous passer de torches, nous les fîmes éteindre, et nous disposâmes notre cortége. Le palanquin de sir John ouvrait la route, celui de Goolab-Soohbee venait ensuite; le mien était l'arrière-garde. Tout décidé ainsi, nos *bahîs* reprirent leur fardeau. Bientôt nous laissâmes derrière nous Tanjore, la pagode et les mausolées, en nous dirigeant vers Tritchinapaly.

Au bout d'un instant, on n'entendait plus sur la route que la chanson monotone et cadencée des porteurs, qui nous faisaient faire près de deux lieues à l'heure.

Tout en fumant et en rêvant à la singulière aventure dont je me trouvais ainsi un des acteurs, je m'amusai pendant quelque temps à suivre sur le chemin les ombres des coureurs, mais le mouvement du palanquin ne tarda pas à m'endormir. Il me berça si bien que, lorsque je m'éveillai, le jour commençait déjà à paraître.

Je fus d'abord quelques instants sans pouvoir bien me rendre compte de ce que je faisais dans cette

longue boîte, qui me balançait comme l'eût fait une embarcation sur la lame, et je fis machinalement glisser un des rideaux de mon *palkee*.

Je me souvins alors. Près de moi couraient toujours les *bahîs*. Je passai la tête à la portière, — si je puis m'exprimer ainsi; le palanquin de sir Canon et celui de la bayadère précédaient toujours le mien; devant nous, à l'extrémité de la route poudreuse de laquelle nos porteurs soulevaient des flots de poussière, se dessinaient déjà les dômes de la grande pagode de Tritchinapaly.

Nous avions fait près de dix lieues pendant la nuit.

Pour remplir mon rôle d'arrière-garde, je jetai les yeux derrière moi. Le long ruban gris de la route de Tanjore se déroulait jusqu'à l'horizon parfaitement libre, taché çà et là seulement, fort loin de nous, par quelques troupeaux de bœufs, ou par quelques pèlerins qui, comme nous, avaient voyagé de nuit.

La matinée promettait d'être si belle et j'étais si fatigué de la position horizontale que je venais de garder toute une nuit sur ce lit de palanquin, si nouveau pour moi, que je sautai à terre pour me dégourdir les jambes. Nos *bahîs* harassés ne trottaient plus que doucement, je pouvais facilement les suivre en marchant. Je pressai le pas pour rejoindre le palanquin de sir John. En passant auprès de celui de la bayadère, je m'aperçus qu'il était soi-

gneusement fermé; la pauvre enfant reposait encore et le fidèle *houkabadar* veillait sur le sommeil de sa jeune maîtresse.

Je trouvai mon gros ami s'éveillant à peine; les plus fortes émotions n'étaient pas faites pour le priver de sommeil. Il m'avoua qu'il avait parfaitement dormi. Puis, donnant l'ordre à nos hommes d'aller au pas, il descendit, lui aussi, de son palanquin, à la grande satisfaction de ses *bahîs* qui semblaient encore plus fatigués que les miens.

Il est vrai qu'ils avaient à porter une cinquantaine de kilogrammes de plus.

Quant à ceux de la bayadère, ils paraissaient frais et dispos : la ravissante fille ne devait pas peser plus qu'un oiseau sur leurs robustes épaules.

Le premier regard de sir John avait été pour les *palkee* de sa maîtresse, mais, s'apercevant qu'elle dormait encore, il s'était discrètement retiré. Nous marchions depuis près d'une heure en causant de nos projets, lorsqu'une douce voix nous fit retourner.

Goolab-Soohbee venait de se réveiller et nous appelait.

En deux bonds, nous fûmes auprès d'elle.

La gracieuse enfant, entr'ouvrant de sa mignonne main le rideau de son palanquin, offrait à la fraîcheur du matin son visage encore un peu appesanti par le sommeil. Dans le désordre de ses vêtements, elle était plus jolie encore que nous ne l'avions jamais vue.

Après nous avoir reçus, son amant avec un baiser, moi avec un sourire, elle s'était assise sur le bord de son coussin. Ses cheveux dénoués tombaient en boucles brunes et mutines sur ses épaules à demi nues, ses voiles détachés ne cachaient qu'à peine les trésors de sa taille, et elle laissait se balancer aux mouvements du *palkee* ses petits pieds roses chaussés de babouches brodées d'or et de perles. Elle essayait bien de ses doigts si finement sculptés, de réparer tout ce désordre; mais la brise, le balancement du palanquin, l'émotion, tout cela la gênait. Cette lutte de sa pudeur et de sa maladresse était une charmante chose.

Nous marchâmes ainsi auprès d'elle jusqu'aux premières maisons de Tritchinapaly. Sir John était fou de sa conquête, il ne la quittait pas du regard, il était rempli pour elle de ces mille prévenances que l'on n'a que pour la femme aimée, il me serrait la main à me la briser; vraiment, il m'inquiétait. Le joyeux et sceptique commandant du *Fire-Fly*, avait fait place à un chevalier français, tout feu et tout flamme.

Afin de ne point éveiller les soupçons, Goolab-Soohbee se cacha dans son palanquin pour traverser les faubourgs de la ville, que nous laissâmes à gauche sans y entrer. Suivant les indications du *houkabadar* qui connaissait parfaitement le pays, nous allâmes camper sous un bosquet de palmiers à deux portées de fusil de la grande pagode. Nos

hommes n'en pouvaient plus, nous avions décidé que nous ferions là une halte de quelques heures.

Dix minutes après notre arrivée, notre tente était dressée, appuyée contre les palanquins autour desquels nos *bahîs* avaient disposé des nattes pour se coucher après leur repas. Le *houkabadar* s'était chargé de préparer le riz et le poisson qui étaient la nourriture ordinaire de la bayadère, et, après moins d'une demi-heure, Roumi nous servit, sur une des tables de palanquin fichée en terre sous la tente, un repas de viandes froides auquel les fatigues et les émotions de sir John ne l'empêchèrent pas plus que moi de faire honneur.

Comme rien ne me retenait à notre petit camp, je voulus mettre à profit la courte halte que nous faisions à Tritchinapaly. Laissant donc les deux amoureux en tête-à-tête, ce qui d'ailleurs leur était fort agréable, j'en suis convaincu, je pris avec moi Roumi et je me dirigeai vers la pagode. J'étais aussi bien aise de faire une reconnaissance aux environs pour voir si rien n'y était suspect.

Nous fûmes bientôt sur le bord du Kavery. C'est dans une petite île que forme le fleuve en face de la ville qu'a été construit le célèbre temple de Seringham. Quand, ayant traversé la rivière sur un assez mauvais pont qui joint l'île au rivage, je me trouvai à quelques pas de la pagode, je restai saisi d'admiration à la vue de cet immense et imposant édifice.

Il était malheureusement de trop bonne heure et je ne pus pénétrer dans l'intérieur, mais je comptai sept enceintes entourant le saint lieu. En face de moi était la porte principale, dont l'ouverture me parut être de cent cinquante pieds de largeur environ, sur une profondeur presque égale. Le temple est consacré à Schiba. Il y est représenté avec cinq têtes argentées, un troisième œil au milieu du front, un croissant sur chaque tête, quatre bras et quatre mains. Des deux mains droites il tient un daim et un *parassou*[1]; la troisième est ouverte comme pour répandre des grâces, et la quatrième fait un geste comme pour éloigner la crainte. Il est assis sur des feuilles de lotus et couvert d'une peau de tigre

En parcourant une autre partie extérieure de la pagode, je rencontrai une statue qui le représentait sous un tout autre aspect. Il était là, tout nu, le regard enflammé, monté sur un taureau furieux, et tenant dans une main une corne, dans l'autre un tambour. Il est bien vraiment ainsi le pouvoir destructeur, l'époux de la terrible Kâli, et c'est cette forme sous laquelle il est le plus souvent adoré par les Hindous dont il est la principale et la plus redoutée divinité.

Un des côtés du temple le montre encore sous les traits d'un jeune homme noir avec trois yeux et des

[1] Arme de guerre.

vêtements rouges. Sa chevelure est hérissée, son ventre énorme et son cou orné d'un collier de crânes humains.

Ainsi que Vischnou à Tanjore, Schiba ou Siva est représenté dans toutes les parties de son temple sous une forme ou sous une autre. Grâce à ses nombreuses transformations, le Dieu a permis à ses fidèles de sculpter toutes les corniches, toutes les parois, tous les piliers intérieurs et extérieurs de son immense pagode de Seringham.

Si nous étions arrivés un mois plus tôt, c'est-à-dire dans les premiers jours de mars, nous aurions pu assister à la fête de Schiba, qui se célèbre depuis le premier jusqu'au treizième jour de la lune de ce mois; mais je n'avais pas tout perdu pour être arrivé trop tard. En quittant le temple, j'aperçus quatre ou cinq personnages, parfaitement nus, qui n'étaient rien moins que des *yogis* s'imposant des tortures horribles en l'honneur de la troisième personne de la Trimourti indienne.

Je veux faire grâce à mes lecteurs de la description de ces supplices volontaires, dont l'usage remonte aux premiers temps de l'Inde, puisque Pline, et Porphyre après lui, en ont fait mention et les croyaient déjà fort anciens.

Je ne veux raconter que la plus extraordinaire de ces folies auxquelles sont à chaque instant poussés les sectateurs de Siva. C'est certainement celle qui prit un jour à un *fakir* de Calcutta. Il résolut de

mesurer avec son corps, en s'étendant sur la terre, la distance qui sépare Jaggernaut de Benarès. Seulement, et cela est fâcheux, M. Crawfurd, qui rapporte ce fait, a oublié de dire combien l'Hindou géomètre avait mis de temps pour exécuter son arpentage et quelle était sa taille. Ce serait pourtant intéressant à savoir.

J'arrachai Roumi à l'admiration où le plongeait le spectacle des pénitences des *yogis*, et j'en détournai bien vite les yeux pour reprendre le chemin de notre campement. Sir John et Goolab-Soohbee, si l'amour leur en laissait le temps, devaient commencer à être inquiets de moi.

CHAPITRE VIII

Sir John et l'auteur font sur la route de Tritchinapaly à Pondichéry une rencontre inattendue.

En arrivant sous les palmiers, je trouvai mes amis m'attendant et prêts au départ. Sir John avait résolu de profiter des premières heures de la matinée pour faire encore quelques lieues dans le Nord.

Nous fûmes bientôt réinstallés dans nos palanquins. Laissant alors derrière nous Tritchinapaly, après avoir traversé le Colorûn, ce Gange du sud de la presqu'île, et la pauvre bourgade de Lundludy, nous prîmes la route de Waradatchilam qui devait nous conduire directement à Pondichéry.

Seulement l'ordre de marche était changé.

Comme la route était fort large, nos trois palanquins trottaient de front, celui de Goolab-Soohbee au centre, le mien et celui de son amant sur les ailes; de sorte que nous n'étions éloignés les uns des autres que de la longueur du bras. Il est vrai que souvent

les tentures du *palkee* de la bayadère tombaient de mon côté pendant qu'il se rapprochait du palanquin de Canon; mais comme, après tout, ils pouvaient bien avoir à se dire mille choses qui ne me regardaient pas, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. Nous fîmes ainsi le plus gaiement du monde une demi-douzaine de lieues, en parcourant les plus ravissants pays.

Des deux côtés de la chaussée s'étendaient des prairies et des rizières; les cours d'eau qui arrosent la contrée donnaient à ces premières heures du jour une délicieuse fraîcheur; des bouquets de dattiers, et des figuiers détruisaient la monotonie de la perspective. A chaque instant nous croisions sur la route, ici des pèlerins se rendant à Seringham, là des caravanes de riches marchands montés sur des éléphants, et se dirigeant comme nous vers le nord.

Lorsque le soleil était déjà bien haut sur l'horizon et dardait sur nos pauvres *bahís* ses rayons embrasés, nous rencontrâmes fort à propos, à quelques milles d'Arriéhir, un *choultree* déjà occupé en partie, mais pouvant encore cependant nous recevoir.

Ces constructions, trop rares sur les routes de l'Inde, sont tout simplement les caravanserails arabes; seulement ils ne sont ni aussi spacieux, ni aussi commodes dans le sud de la presqu'île que dans le nord. Ils n'offrent vraiment le plus souvent qu'un abri, où pourrait mourir de faim le voyageur qui n'aurait pas avec lui ses provisions.

Celui aux marches duquel s'arrêtèrent nos palanquins était une grande halle quadrangulaire, élevée sur une plate-forme et fermée de trois côtés. La toiture, terrasse sur laquelle on pouvait monter par des escaliers de pierre placés en dehors de l'édifice, était soutenue par des colonnes qui en faisaient le tour, en formant sur chacune de ses faces une large galerie, servant aux domestiques pour y préparer les repas et pour y dormir. De grands arbres, figuiers, palmiers et bananiers, l'ombrageaient. Sans l'état de délabrement dans lequel il était, grâce à la négligence de la Compagnie, c'eût été là, sauf l'hôtelier, un hôtel fort habitable.

Les premiers occupants du *choultree* étaient de pauvres marchands qui s'empressèrent de nous céder la meilleure place. Dix minutes après notre arrivée, nous étions installés de façon à laisser passer les plus grandes chaleurs du jour.

Les trois heures de notre halte furent employées en conversations charmantes, pendant lesquelles, avec une patience inouïe, notre compagne me donna mille détails curieux sur les mœurs de l'Inde. Malheureusement, elle parlait si mal l'anglais, et moi je comprenais si peu l'indoustani que nous avions les plus grandes difficultés à nous entendre. Sans sir John, notre mutuel interprète, j'eusse parfaitement pu ne pas tirer pour mon instruction grands avantages de mon voyage avec une bayadère de Vischnou.

Lorsque le soleil commença à descendre sur l'horizon, nous continuâmes notre course vers le nord.

Le *palkee* de la bayadère était toujours entre les nôtres, mais la pauvre enfant était toute triste. Malgré nos questions, ni sir John, ni moi, nous ne pûmes découvrir la cause de son chagrin. Etait-ce un sombre pressentiment qui s'était emparé d'elle? Nous l'aperçûmes, une heure après notre départ, pleurant et s'efforçant de nous cacher ses larmes. Rien ne put la consoler. Comme chez certaines femmes nerveuses les pleurs sont le meilleur des calmants, je conseillai à mon ami de la laisser reposer. Faisant fermer alors les volets de son *palkee*, nous lui fîmes prendre une des ailes de notre petite caravane, afin que notre conversation ne pût troubler son sommeil.

J'avais bien auguré du tempérament et des dispositions de notre compagne de voyage : le soir même, lorsque nous arrivâmes à cinq milles de Wodiarpaliam, à la porte d'un *bungalo* [1] où nous devions passer la nuit, la jeune fille avait repris toute sa gaîté et retrouvé ses plus gracieux sourires.

Le *bungalo* était parfaitement sans voyageurs. Le vieux cipaye qui en était le gardien nous ouvrit

[1] La compagnie des Indes, à défaut des hôtelleries qu'on ne rencontre presque jamais, a fait construire sur les routes les plus fréquentées, à proximité des villes importantes, ces *bungalos*, où les voyageurs européens trouvent, non-seulement un abri convenable, mais parfois aussi presque tout le confort d'un hôtel.

les appartements du premier étage, appartements meublés de quelques chaises seulement. Nous fîmes monter nos palanquins qui devaient nous faire de très-bons lits, et nous laissâmes le rez-de-chaussée à nos hommes.

Le lendemain, de très-bonne heure, je fus éveillé par le bruit d'une troupe nombreuse qui passait sur la route. Je me précipitai à la fenêtre. Le jour commençait seulement à poindre. Les banians qui ombrageaient la façade du *bungalo* étaient d'un feuillage si touffu que je ne pus rien distinguer à travers leurs ombres épaisses. Comme les conditions dans lesquelles nous voyagions nous recommandaient la plus grande surveillance, et que je trouvais que l'amour endormait beaucoup trop mon compagnon, moi, qui me souvenais toujours du Malabar de Tanjore, je ne fis qu'un bond, de ma chambre au bas de l'escalier d'abord, puis du bas de l'escalier à la varende du *bungalo*, en sautant par-dessus les groupes de nos *bahîs* endormis. Je remarquai avec plaisir que, fidèles serviteurs, Roumi et *houkabadar* étaient couchés en travers sur le seuil de la porte de leurs maîtres. Cela me rassura un peu sur le sort futur des romanesques amours de sir John.

Lorsque j'arrivai sous la galerie, je ne regrettai ni mon empressement ni ma curiosité.

Le spectacle qui m'était offert était bien fait pour excuser le premier de ces deux sentiments et pour piquer le second.

C'était une superbe cavalcade qui passait sur la route ; cavalcade à laquelle rien ne manquait : maître juché sur un superbe éléphant caparaçonné, palanquins pour les femmes, domestiques et nombreux esclaves à cheval, escorte ordinaire de parias et de mendiants dont quelques-uns, fatigués sans aucun doute, s'étaient séparés du gros de la troupe, et étaient venus se reposer au pied du *bungalo* en s'étendant sur les pierres de l'escalier.

Il n'y avait dans cela rien qui pût m'inquiéter. La caravane poursuivait sa route vers Wodiarpaliam; son arrière-garde disparaissait déjà dans le brouillard du matin. Ce que j'avais de mieux à faire était de remonter chez moi et d'attendre le réveil de mes compagnons.

Je n'étais pas depuis cinq minutes à ma fenêtre que j'entendis la grosse voix de sir John donner l'ordre du départ. La caravane l'avait, lui aussi, éveillé.

Après avoir été baiser les jolies petites mains de la transfuge de Tanjore, je rejoignis mon compagnon dans la salle du rez-de-chaussée où il surveillait tout notre monde.

Le soleil se levait à peine quand nous montâmes dans nos palanquins.

Nous tournâmes Wodiarpaliam sans nous y arrêter, et, après avoir campé pendant quelques heures au milieu de la journée sur les bords d'une petite rivière, nous arrivâmes le soir même à Waradatchi-

lam, où nous passâmes la nuit dans un des faubourgs, au pied d'une assez belle pagode consacrée à Dourga.

Nos *bahîs* avaient fait plus de trente-deux milles en une seule journée.

Roumi, le *houkabadar* et deux *bahîs* furent obligés d'aller au bazar renouveler nos provisions, de sorte que nous ne pûmes nous mettre en route, ce troisième jour de notre départ de Tritchinapaly, qu'au milieu de la matinée.

Nous venions de laisser derrière nous Waradatchilam et ses pauvres cases, lorsque Roumi, qui courait en avant du palanquin de son maître, vint nous avertir que la route, à quelques pas de nous, était occupée par une troupe qu'il ne pouvait distinguer, mais qui lui semblait nombreuse.

Nous continuâmes à avancer. Bientôt je reconnus la caravane qui, le matin même, nous avait dépassés au *bungalo;* seulement, elle me paraissait moins considérable. Un seul palanquin, dont les jalousies étaient soigneusement fermées, suivait le personnage perché sur un éléphant; quelques serviteurs montés sur de petits chevaux formaient toute l'escorte. Quelques mendiants suivaient bien encore çà et là, mais il est probable que la plus grande partie de ces malheureux, épuisés de fatigue, s'étaient arrêtés à la dernière ville.

Au moment où nous allions dépasser cette troupe, qui, du reste, avait appuyé sur la droite de la route

pour nous livrer passage, — elle n'allait qu'au pas tandis que nos *bahîs* trottaient, — le personnage monté sur l'éléphant et qui avait l'air d'un riche marchand nous envoya le *salamut* que nous lui rendîmes, et la conversation s'engagea entre lui et Canon.

La bayadère, au moment où nous étions arrivés au milieu de cette caravane, avait laissé tomber les rideaux de son *palkee* afin qu'on ne pût la voir.

— Y voyez-vous quelque obstacle? me dit tout à coup sir John en se tournant de mon côté.

— A quoi donc, cher ami?

— Ah! c'est vrai, j'oublie toujours que vous ne comprenez pas encore beaucoup ces langues indiennes. Cet honnête marchand porte, à ce qu'il dit, d'importantes valeurs en perles et en diamants à Madras, et, comme il a la plus grande frayeur des voleurs et des *thugs*, il me propose de voyager de compagnie.

— Mais nous ne sommes pas ici sur la route de Madras, repris-je.

— C'est ce que je lui ai fait observer; il a répondu que c'est cette même frayeur des voleurs et des étrangleurs qui lui a fait choisir la voie par Pondichéry, qui est la plus longue, il est vrai, mais qui est aussi la plus sûre. Il paraît que décidément on dévalise souvent sur la route directe de Tritchinapaly à Madras. Qu'en dites-vous?

— Moi, je ne vois là aucun inconvénient.

— Et vous, chère enfant, qu'en pensez-vous? dit-il en soulevant un des rideaux du *palkee* de la bayadère.

Goolab-Soohbe fit de la tête un gracieux mouvement qui voulait exprimer que cela lui était parfaitement égal.

Sir John se tourna alors vers le marchand et lui dit qu'il acceptait sa proposition; mais comme nous n'avions pas de temps à perdre, il lui imposa, comme condition à cet arrangement, de régler sa marche sur la nôtre. Nous voulions le soir même camper sur les rives du Panoor, afin d'entrer le lendemain à Pondichéry avant la chute du jour.

Le joaillier indien parut enchanté de cette condition. Il était lui-même très-pressé et irait aussi vite que cela nous conviendrait.

De l'éléphant au palanquin de nos nouveaux compagnons, un *saïc* allait et venait apportant au marchand des explications que celui-ci écoutait avec la plus grande attention, mais comme ce palanquin, ainsi qu'un des nôtres, cachait sans contredit une femme, nous ne crûmes pas devoir pousser la défiance jusqu'à demander une explication, que nous eussions, nous, certainement refusée.

La route était si richement ombragée de grands arbres que nos porteurs coururent toute la journée. Le soir de cette rencontre, aussi satisfaits du marchand de diamants qu'il semblait content de nous, nous arrivâmes sur les bords du Panoor lorsque la nuit commençait à tomber.

CHAPITRE IX

Les rives du Panoor. — Les étrangleurs. — Un drame dans la nuit.

Le Panoor, qui prend sa source dans les montagnes du Mysore, et qui, après s'être divisé en trois bras à une trentaine de milles de son embouchure, se jette dans le golfe du Bengale en enveloppant Cuddalore, nous offrait sur ses rives le plus délicieux campement pour passer la nuit.

Ses eaux, augmentées des pluies torrentielles des jours précédents, roulaient avec fracas entre ses bords escarpés, que des tecks, des banians et des sapans ornaient en laissant pendre leurs feuillages jusque dans les flots.

Une rapide exploration des lieux nous permit de choisir rapidement l'endroit où devait s'installer notre tente. A vingt pas du pont, triste construction que le torrent minait chaque jour, un bouquet d'amandiers aux branches disposées par étages semblait placé là tout exprès pour nous recevoir.

Roumi et le *houkabadar* eurent vite disposé la place. Dix minutes après notre arrivée, notre tente pendait aux branches des amandiers et couvrait nos trois palanquins. Mon *palkee*, ainsi que celui de sir John, en garnissait un des côtés, celui de Goolab-Soohbee en tenait le fond et faisait par conséquent face à l'entrée. Des nattes tapissaient le sol. Nous avions là pour la nuit une chambre à coucher fort présentable, à la porte de laquelle veilleraient, fidèles gardiens, et Dieck, la danoise de Canon, et son compagnon, mon brave Duburk.

Laissant la bayadère et son adorateur veiller aux derniers emménagements intérieurs, j'allai jeter un coup-d'œil sur les dispositions de nos nouveaux compagnons de voyage.

Leur camp était à dix pas du nôtre, mais plus rapproché du fleuve. Le marchand de diamants, Nana-Seader, comme je l'entendis appeler, donnait ses ordres pour la nuit. Malgré ma curiosité, je ne pus apercevoir l'habitant, ou mieux, l'habitante du palanquin qui, ainsi que les nôtres, avait été abrité sous la tente. L'éléphant broutait à quelques pas les jeunes pousses des canneliers et se régalait des baies des *siaikais* [1] ; les chevaux étaient déjà couchés sous les benjoins ; les musiciens accordaient leurs instruments pour charmer la soirée du maître ; les

[1] Arbre dont le fruit infusé dans l'eau bouillante a la propriété de rendre une écume savonneuse qui nettoie les étoffes de soie sans en altérer la couleur.

bawurchee, à quelques pas, préparaient le souper, les *bahîs*, enveloppés dans leurs pièces de mousseline, se séchaient des ablutions qu'ils venaient de faire à la rivière ; les domestiques empressés allaient et venaient, attachant les chevaux, cuisant le riz, obéissant enfin avec ce silence habituel du serviteur hindou.

Cette animation était évidemment celle de gens qui ne pensaient qu'à leurs propres affaires. Je me plaisais à observer tous ces détails si nouveaux pour moi, qui m'auraient rassuré complètement sur notre nouvelle connaissance si j'avais eu quelques soupçons.

Grâce à mon ignorance, ma conversation avec Nana-Seader ne pouvait être que des plus courtes. Dès qu'il m'aperçut, il m'envoya de la main un salut que je lui rendis ; puis, pour ne pas lui donner une trop mauvaise idée de ma discrétion, fort enchanté de mon exploration, je m'en retournai bien vite vers notre tente, où m'attendaient sir John et Goolab-Soohbee pour prendre notre repas du soir.

Nous en étions au thé, ce compagnon inséparable de tous les Anglais en voyage, lorsque des sons d'instruments nous attirèrent hors de la tente.

C'étaient les musiciens de Nana-Seader qui commençaient leur service.

La jolie fille de l'Inde, à ces mesures précipitées qui lui rappelaient ses triomphes chorégraphiques, pouvait à peine contenir sa joie. Ses petits pieds

battaient avec impatience les nattes qui tapissaient le sol. Il ne fallut rien moins que la crainte qu'elle avait d'être vue pour l'empêcher d'aller se livrer, sous les massifs d'amandiers, à sa danse si voluptueuse.

Sir John resta auprès d'elle, mais moi, que rien ne retenait, j'allai me joindre à la foule des *bahîs* et des domestiques enchantés de ce concert improvisé.

Je laissai ainsi venir la nuit, sans avoir aperçu une seule fois notre compagnon de route, qui, plus blasé que moi sur le mérite de ses musiciens, reposait déjà sans doute.

La musique envoya enfin ses derniers accords aux échos du Panoor, et chacun se prépara au sommeil. Je vis les porteurs du marchand s'envelopper dans leurs grandes pièces de mousseline, puis s'étendre autour de la tente de leurs maîtres. Je me retournai vers nos gens : ils formaient comme un large ruban blanc de défense autour de notre demeure, et nos chiens dormaient dans des poses de sphynx.

Tout me disait que l'heure du repos était venue.

Je jetai un dernier regard vers le camp de nos voisins. Pas la moindre lumière ne sortait de leur tente; les chevaux seuls et l'éléphant remuaient dans les hautes herbes; tout semblait endormi.

Je rentrai alors en passant par dessus Roumi et le *houkabadar* qui partageaient la même natte. Sans adresser la parole à Canon, qui déjà reposait, non

plus qu'à notre charmante compagne dont le palanquin était fermé, je m'étendis dans mon *palkee* en allumant un cigare, et en laissant mes rideaux ouverts, comme j'avais fait de ceux de la porte, afin que l'air circulât plus librement.

De la façon dont j'étais couché, je voyais jusqu'à la rivière que la lune, qui se levait alors, éclairait çà et là de ses pâles reflets. La nuit était délicieuse de fraîcheur et de poésie, je ne songeais guère au sommeil. Peu fait encore à la nouvelle existence que je menais depuis quelques mois, ce qui surtout pour moi avait toujours de nouveaux charmes, c'étaient ces soirées embaumées des grands bois des régions tropicales. Je ne m'endormais jamais qu'avec regret, j'aimais toujours à m'enivrer des parfums âcres et pénétrants de ces riches natures; j'adorais suivre, dans le silence, ces mille bruits indéfinissables de la nuit.

J'étais donc dans ces dispositions d'esprit, rêvant, écoutant le murmure des flots, le chant du bulbul, le sifflement du gaya, cet oiseau mignon dont les Indiens font un petit serviteur ailé et qui, disent-ils, éclaire son nid, en forme de bouteille, avec des vers luisants; j'aspirais de tous mes poumons cette atmosphère chargée des émanations du sandal, du parfum du perempalk [1], le bois d'aigle, et de la fraîcheur

[1] Cet arbre, connu sous le nom d'agolocum, renferme dans son écorce un parfum fort estimé des Chinois qui l'achètent au poids de l'or.

des flots du Panoor. Parfois un léger bruit me tirait brusquement de mon demi-sommeil; c'était un couple amoureux de gros pigeons d'Agra qui se posaient en roucoulant sur les branches d'amandiers qui couronnaient mon *palkee*, ou une pierre qu'un chacal, en longeant les rives du fleuve, faisait tomber dans l'eau.

Dans un de ces brusques rappels à la réalité, je m'éveillai plus complètement. En jetant machinalement les yeux sur le palanquin de Goolab-Soohbee, il me parut que les rideaux s'étaient séparés, et que, par cet intervalle qu'ils laissaient entre eux, un regard brillant parcourait l'intérieur de la tente. Je devais être le jouet d'un rêve : il me semblait distinguer une main maigre, noire et crispée qui faisait glisser sans bruit les tentures sur leurs tringles.

Je fis un mouvement en m'appuyant sur mon coude et je secouai la tête pour reprendre plus complètement mes esprits : la vision disparut. Je regardai autour de moi : rien ne troublait le silence de la tente ; nos chiens étaient toujours étendus immobiles sur le seuil. En prêtant attentivement l'oreille, j'entendais la respiration calme et régulière de la bayadère et le jeu des puissants poumons de Canon ; cependant, comme le bruit d'un corps glissant dans les herbes parvint aussi jusqu'à moi ; mais ce pouvait être un de nos *bahîs* se retournant sur sa natte. M'en prenant alors à ma sotte imagination de me tenir ainsi éveillé, je laissai retomber ma tête appesantie sur les coussins.

J'essayai pendant quelques instants de m'endormir, mais, j'eus beau faire et me tenir tous les raisonnements, je ne pus chasser les craintes vagues qui s'étaient emparées de moi. Si je fermais les paupières, je revoyais ces yeux brillants et cette main osseuse qu'il m'avait semblé apercevoir entre les rideaux de Goolab-Soohbee; si je les ouvrais, au contraire, mes regards voulaient trouver à tout ce qui m'entourait des formes étranges. Ce silence si complet qui m'environnait en ce moment m'effrayait, j'aurais voulu du bruit, du mouvement. Avec ma croyance aux pressentiments, croyance qui ne m'a jamais quitté, quelque chose que je ne pouvais définir me disait qu'un danger nous menaçait.

Tout à coup le souvenir du Malabar de Tanjore me revint à l'esprit. Ce fut comme un éclair dans les ténèbres épaisses.

Au risque d'être la risée de mes amis, je m'assis sur mon *palkee* et j'allais mettre pied à terre quand j'aperçus, se glissant entre nos chiens qui, à mon étonnement, n'aboyèrent pas, un Indien rampant de mon côté. J'avais saisi une arme et ma bouche s'ouvrait pour pousser un cri d'alarme, lorsque je reconnus la voix de Roumi qui s'approchait toujours de moi et qui me disait tout bas:

— *Chop! Sahib, neend lug.* (Pas un mot, maître, fais semblant de dormir.)

Comprenant qu'il y avait dans ces quelques mots du fidèle serviteur un avertissement sérieux, j'obéis

en me laissant retomber de tout mon long sur mon palanquin.

Il continua sa course en rampant. Sans qu'un des rotins des nattes ait rendu le moindre son sur son passage, il fut bientôt auprès de moi, caché par les tentures.

— Qu'y-a-t-il donc ? dis-je, en lui prenant une main qui était glacée.

Il mit un doigt sur ses lèvres, puis, après un moment de silence pendant lequel il écouta si rien n'avait trahi son passage dans la tente et pendant lequel je pus entendre battre nos deux cœurs :

— Les *thugs*, murmura-t-il, à voix basse, les *thugs !*

Un frisson me parcourut tout le corps; je restai quelques instants sans comprendre ; puis la lumière se fit dans mon esprit.

— Comment les *thugs ?* demandai-je.

— Oui, les *thugs*, maître, les étrangleurs ! Ils sont là, autour de nous.

— Mais alors, Goolab-Soohbee a été leur première victime ! Et sir John?

— Le *houkabadar* est dans ce moment même auprès du maître, il s'est chargé de le prévenir; mais ne craignez rien pour la baydère, les lois de Kâli défendent à ses serviteurs de porter la main sur une danseuse. C'est à nous seuls qu'ils en veulent.

— Que faire?

— Ils ne sont pas prêts encore, nous avons jusqu'au coucher de la lune ; jamais ils n'attaquent quand elle brille. Dans cinq minutes, lorsque je vais être de nouveau étendu sur ma natte, vous ferez semblant de vous éveiller et vous m'appellerez. Le maître en fera autant ; vous pourrez prendre ensemble une décision.

— C'est cela, lui dis-je, retourne alors à ta natte.

L'intelligent serviteur se coucha sur le sol, et, se glissant le long des parois de la tente, eut bientôt regagné sa place, sans que moi-même, qui l'avais suivi du regard, j'eusse entendu le moindre bruit.

Je m'aperçus, en tournant les yeux du côté de sir John, que lui aussi devait être éveillé et prévenu, car ses rideaux étaient agités.

Roumi m'avait quitté depuis quelques instants, lorsque mon ami, plus impatient que moi, l'appela à haute voix.

Le domestique, comme s'il avait été réveillé en sursaut, fit un bond de sa natte au palanquin de son maître et, allumant une torche, répandit brusquement la lumière autour de nous.

Canon, ainsi que moi, sauta à bas de sa couche, et son premier soin fut d'aller soulever les rideaux du *palkee* de sa maîtresse. Elle dormait toujours d'un calme et profond sommeil, bercée probablement par de doux rêves, car la charmante enfant

avait sur ses lèvres entr'ouvertes le plus délicieux sourire. Comment l'Indien que j'avais cru voir à travers ses rideaux avait-il pu se glisser auprès d'elle sans la réveiller? Je ne savais rien encore de l'agilité de reptiles et des ruses de ces sanglants sectateurs de Kâli.

Un *massalchi*, appelé par Roumi dont nous pouvions avoir besoin, avait pris la torche. Le *houkabadar* était aussi près de nous.

Sir John avait doucement laissé retomber les rideaux de Goolab-Soohbee.

— Eh bien! me dit-il en s'approchant de moi et en me parlant en français par plus grande précaution, vous savez où nous en sommes! Roumi vous a tout appris. Je ne sais pas vraiment comment nous allons nous tirer de là.

— Mais, répondis-je, réveillons nos *bahîs*.

— Nos *bahîs* ne nous défendront pas contre les *thugs*. Ils prendront la fuite dès qu'ils s'apercevront quels ennemis ils ont à combattre, et nous resterons seuls.

— Comment Roumi les a-t-il reconnus, demandai-je ?

— Par le plus grand des hasards. En allant faire au lever de la lune ses ablutions sur le bord du fleuve, il a trouvé sur le sable ce mouchoir de soie, Vous voyez ce nœud qu'il a à cette extrémité, c'est le signe de reconnaissance des *thugs*.

L'objet qu'il me présentait était un foulard à un

des coins duquel était un nœud de forme particulière qui enveloppait une roupie.

— Que faire alors ? repris-je.

— Voir d'abord où en sont nos ennemis et quel est leur nombre. Le *houkabadar* va se glisser jusqu'à leur camp, car ce sont tout simplement nos voisins ; nous verrons après. Je vais veiller, moi, sur Goolab-Soohbee. Tant qu'ils verront de la lumière dans notre tente, nous n'aurons rien à craindre, surtout s'ils ne se doutent pas que nous sommes prévenus. — Grâce à leurs superstitions, ils ont à remplir, avant le meurtre, certaines formalités qui, je l'espère bien, nous donneront le temps de trouver un moyen de leur échapper.

— Je vais moi-même accompagner le *houkabadar*.

— Y pensez-vous, mon ami ? s'écria sir John en me prenant la main.

— Sans aucun doute ! Dans les circonstances où nous nous trouvons, nous devons tout voir de nos propres yeux. Le serviteur de Goolab-Soohbee est un Hindou de l'appréciation duquel nous devons nous défier ; le pauvre garçon voit peut-être un peu le danger plus grand qu'il n'est réellement. Puisque vous n'avez rien à craindre ici, dans dix minutes je vous dirai, moi, l'exacte vérité sur ce qui nous menace.

— Soit ! cela vaut mieux, mais soyez prudent, et armez-vous.

Je pris dans mon palanquin un revolver à six coups, et je glissai dans ma ceinture un large poignard que je tenais de la générosité de Sonda-Bohadoor, notre aimable hôte de Ceylan.

Pendant que je faisais ces préparatifs, sir John donnait ses instructions au *houkabadar*, et Roumi préparait le thé, comme si son maître, en l'appelant au milieu de la nuit, n'avait eu d'autre intention que de se faire servir.

Toutes ces dispositions avaient été prises en moins de cinq minutes.

J'allais me glisser hors de la tente lorsque, m'étendant à terre pour ne pas être aperçu, je touchai de la main la chienne de l'amant de la bayadère. L'animal ne bougea pas. Un soupçon me traversa l'esprit. Je pris Dieck par une patte en l'appelant à voix basse. Elle ne répondit pas. Je m'approchai davantage : la pauvre bête n'était plus qu'une masse inerte, elle était morte. J'étendis le bras, et, saisissant Duburk par une oreille, je l'attirai près de moi : sa gueule était blanche d'écume. Ainsi que la danoise de Canon, il avait été empoisonné par nos ennemis, qui nous avaient enlevé ainsi nos deux plus fidèles gardiens.

Je me retournai vers sir John ; il me fit signe qu'il avait vu et compris.

Le laissant avec Roumi et la bayadère qui dormait toujours, et longeant les parois de la tente, je suivis le *houkabadar* en rampant comme lui dans les hautes

herbes et dans les lianes, pour nous approcher du camp des *thugs*.

Le silence le plus profond y régnait.

Nous eûmes bientôt gagné le bord du fleuve. Nous nous préparions à remonter vers la tente de Nana-Seader, lorsque tout à coup le *houkabadar* me tira violemment en arrière et me força de me cacher dans les roseaux.

Il était temps; un pas de plus en avant, nous étions découverts.

A une portée de pistolet de nous passaient, en glissant comme des ombres dans les eaux du fleuve, une demi-douzaine d'Indiens qui gagnaient la rive opposée, qu'ils gravirent pour se perdre derrière un bouquet de sapans.

— Suis-moi, maître, me dit le *houkabadar*, et tu vas voir ce que sont les serviteurs de Kâli. Laisse-toi, comme moi, aller au courant sans faire un mouvement.

Il s'était laissé glisser jusqu'au milieu de la rivière, où il se cachait entre les branches d'un teck que le torrent entraînait. N'oubliant pas de tenir hors de l'eau mon revolver, je le rejoignis en deux brasses. Nous descendîmes ainsi le fleuve, paraissant faire partie des troncs d'arbres qu'il charriait.

Mon guide voulait évidemment prendre les *thugs* par derrière afin de les observer.

Cent pas en-dessous de l'endroit où nous nous étions jetés à l'eau, le Panoor faisait brusquement un

coude et un banian s'étendait jusqu'au milieu des flots. Nous en saisîmes les branches pendantes, et prîmes pied.

Le lieu où nous étions était la petite île à l'autre extrémité de laquelle nous avions vu disparaître les étrangleurs.

Nous reprîmes alors notre course en rampant, évitant de passer sur des branches et des feuilles sèches dont le craquement aurait pu nous trahir, avançant d'un mètre peut-être en cinq minutes, prêtant attentivement l'oreille à tout ce qui nous environnait.

Le *houkabadar* me précédait. Un reptile n'aurait pas fait moins de bruit dans les lianes, une panthère à l'affût ne se serait pas plus légèrement glissée à travers les futaies. Je l'imitai de mon mieux, me déchirant parfois le visage à des bambous à épines, frissonnant malgré moi à certains bruissements qui s'échappaient des hautes herbes, d'où notre passage chassait le peuple rampant.

Tout à coup, le serviteur de Goolab-Soohbee s'arrêta. Moins adroit que lui, je venais, en franchissant un badamier [1] couché à terre, d'en casser une des branches. A vingt pas de nous, je pouvais apercevoir les *thugs* qui, étonnés de ce bruit, cherchaient à percer les ténèbres des massifs.

Nous nous blottîmes dans les hautes herbes, et

[1] Amandier qui produit un fruit très-délicat et dont les branches sont disposées par étages.

nous ne bougeâmes pas plus que si nous avions fait partie des lianes et des bambous.

La lune commençait à descendre sur la forêt.

Les *thugs* avaient fait quelques pas en avant ; nous crûmes qu'ils nous avaient découverts. Il n'en était rien. Après avoir écouté quelques instants, ils s'étaient rassurés et se groupaient non loin de nous.

Ils étaient huit, complètement nus, leurs longs cheveux noirs tombant sur leurs épaules.

Je sentis auprès de moi frissonner le *houkabadar*, qui voulait voir dans ces hommes autre chose que des assassins, et qui, comme le font encore aujourd'hui tous les Hindous, les prenait pour les instruments d'un Dieu vengeur. Je le rassurai, car la curiosité avait vraiment chez moi remplacé la crainte.

Je m'étais blotti derrière un tronc de cocotier; là, la main armée de mon revolver, je m'efforçais de distinguer et de comprendre.

Deux des *thugs* surtout captivaient mon attention.

L'un, quoique déjà vieillard, ainsi que me l'indiquaient ses cheveux blancs, était encore fort et agile; devant lui s'inclinaient avec respect les autres misérables en l'appelant *burka*, mot qui désigne dans la hiérarchie des étrangleurs un grade élevé. L'autre était un jeune homme des yeux brillants duquel semblaient s'échapper des éclairs, et dont les membres amaigris laissaient voir le puissant tissu musculaire.

Ses mains longues et nerveuses tenaient un foulard de soie qu'il présentait au vieux *thug*.

Je compris que l'Hindou demandait au *burka* la faveur de devenir son disciple, son *cheyla*, et de s'essayer sur l'un de nous.

Je sentis un frisson autour de mon cou, comme si déjà s'en approchaient ces doigts amaigris qui s'étendaient crispés vers le maître.

Les occupations des autres *thugs* me disaient assez quelles étaient leurs fonctions dans la troupe. Les uns creusaient une fosse profonde sous les racines mêmes d'un gigantesque banian ; les autres, les *schumsecas* ou porteurs, attendaient les ordres du *burka*.

Le silence le plus profond régnait entre le *cheyla* et son futur *gooroo* ou précepteur. Le calme de la forêt n'était troublé que par le bruit du hideux travail des fossoyeurs, par le murmure des eaux du fleuve et par le hennissement des chevaux dans le lointain.

Le vieux *thug*, qui depuis quelques instants tenait les yeux levés vers le ciel comme pour en attendre le signal du bon plaisir de la déesse, les baissa tout à coup vers l'Hindou agenouillé devant lui, et, prenant de ses mains le foulard qu'il lui tendait, y enferma dans un des coins une pièce d'argent, en y faisant le *goor-knat*, le nœud sacré. Puis, se tournant du côté de notre camp, il le lui remit en disant :

« Oh ! Kàly, Kur-Kâly, Burd-Kâly » ; oh ! Kâli, Maha-Kàly, Calcutta Valy ! veuille que les voyageurs périssent par les mains de tes esclaves. Permets-nous le *thibao !* »

Le *cheyla* avait reçu le mouchoir de la main droite ; respectueusement, il avait porté à son front le nœud qui renfermait la pièce d'argent, nœud qu'il ne pouvait défaire qu'après le résultat heureux de son expédition, ensuite il s'était relevé, et, debout auprès de son maître, il attendait que Kâli eût manifesté sa volonté.

Le silence s'était fait de nouveau autour de nous.

J'allongeai la tête à travers les lianes. Les fossoyeurs avaient terminé leur lugubre travail, les *schumsecas* s'étaient éloignés, nous étions seuls avec les deux misérables dont j'étais désigné comme une des victimes.

Il ne faut pas que ces deux hommes retournent au camp, dis-je tout bas à l'oreille du *houkabadar*, qui s'était glissé près de moi.

Il fit un mouvemement d'effroi dont le bruit nous aurait trahi si les deux *thugs* n'avaient point été aussi absorbés dans l'attente du *thibao*, qui devait leur manifester les désirs de Kâli.

J'avais à lutter dans l'esprit de mon compagnon contre quelque chose de plus difficile encore à vaincre que la peur ; j'avais à combattre la superstition.

— Mais tu n'aimes donc pas ta maîtresse? repris-je en le prenant par le bras.

Son tressaillement m'apprit que je venais de frapper juste.

— Ils ne la tueront peut-être pas, poursuivis-je alors ; mais ils n'épargneront pas sir John, et, tu le sais, elle en mourra.

Je surpris un éclair de colère dans les yeux du fidèle serviteur : la mort des deux étrangleurs était décidée. Seulement, je désirais maintenant leur départ le plus promptement possible. Nous ne pouvions les attaquer ouvertement, le *houkabadar* n'avait pas d'arme; je ne voulais pas me servir de mon pistolet dont les détonations eussent donné l'éveil, et je savais combien tombent rapidement la colère et le courage des Hindous. J'avais laissé le *burka* au domestique de la bayadère, mon poignard devait avoir raison du *cheyla*.

J'étais dans ces dispositions depuis plus d'un quart d'heure, impatient d'en finir, lorsque la lune disparut complètement derrière les arbres. Les *thugs* n'attendaient probablement que ce signal de leur déesse, car, quittant brusquement leur immobilité, ils se dirigèrent, aussitôt la disparition de l'astre, vers l'extrémité de l'île où ils avaient mis pied à terre.

— Courage, dis-je au *houkabadar*, et songe à ta maîtresse.

Nous nous couchâmes alors contre terre, gardant

une ligne parallèle à celle que parcouraient sans défiance les étrangleurs. Nous les suivions, séparés d'eux parfois seulement de quelques pas, rampant dans les hautes herbes, nous arrêtant lorsqu'ils s'arrêtaient, retenant notre haleine, étouffant les battements de nos cœurs, ne les quittant pas des yeux, épiant leurs moindres mouvements, prêts à bondir sur eux s'ils s'apercevaient de notre présence.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé dans le cours de ma vie aucune émotion semblable à celle dont je me rendis maître, pendant les dix minutes que dura cette épouvantable poursuite.

Nous arrivâmes avant les *thugs* sur le bord du fleuve dont les flots, que les pâles rayons de la lune n'éclairaient plus, roulaient sombres et lugubres entre leur barrière de roseaux.

Le *houkabadar* était dans l'eau jusqu'aux épaules; je m'étais, moi, blotti derrière un tronc d'arbre que devaient franchir les étrangleurs. Le poignard à la main, j'attendais.

Le *burka* marchait le premier; de son pied il m'effleura la main.

Je me sentis frissonner au contact de cette chair froide et nue. L'œil fixé sur son compagnon, je le laissai passer. Il ouvrit sans bruit, comme un fantôme, les eaux du Panoor, et j'entendis presque aussitôt, ou plutôt je devinai qu'un second corps fendait les flots.

Le *cheyla* n'était plus qu'à une longueur de bras de mon poignard.

Je m'affermis sur mes jarrets, tournant l'arbre derrière lequel j'étais caché au fur et à mesure qu'il le dépassait, et, au moment où il s'accroupissait dans les roseaux pour se laisser glisser sur la pente du rivage, mon bras relevé retomba entre ses deux épaules. Je sentis un flot de sang brûlant jaillir sur ma main, pendant que mon visage se couvrait d'une sueur glacée.

C'est une terrible chose que de tuer un homme, même pour défendre sa vie !

Le *thug* n'avait pas fait entendre un gémissement, la mort avait dû être instantanée; le misérable au moins n'avait pas souffert. Je poussai du pied le cadavre dans le fleuve, et, me jetant moi-même au milieu du torrent, j'en atteignis en quelques secondes la rive opposée.

Le *houkabadar* m'attendait sur le rivage.

— Il a été fait suivant ta volonté, maître, dit-il en m'apercevant; que Kâli me pardonne, son esclave est resté dans le Panoor.

— C'est bien, répondis-je en lui prenant la main, tu es un fidèle serviteur. Allons maintenant rejoindre les nôtres; tout, peut-être, n'est pas encore terminé.

En effet, ces deux étrangleurs dont nous venions de nous défaire n'étaient évidemment qu'une faible partie de la bande, un *burka* ne voyageant jamais

seul ; nous allions probablement avoir d'autres ennemis à combattre.

Nous venions de dépasser la tente de Nana-Seader que le plus profond silence entourait, et nous nous dirigions vers la nôtre, en nous glissant le long des talus de la route, lorsqu'un cri puissant, immédiatement suivi d'une double détonation, éveilla les échos de la forêt.

Je reconnus avec effroi la voix de sir John et m'élançai vers notre camp d'où partait le bruit d'une lutte. Malgré nos prévisions, les thugs y commençaient probablement déjà leurs épouvantables attentats.

En dix secondes, je fus sur le seuil de notre tente

Sir John y luttait contre une douzaine d'étrangleurs.

Placé entre les assassins et sa maîtresse, il s'était fait un rempart de son palanquin au pied duquel gisait, tout sanglant, Roumi. Armé de sa carabine dont il se servait comme d'une massue, il tenait tête aux assaillants dont plusieurs déjà, le crâne ouvert, étaient étendus sur le sol. Des torches, jetées çà et là par les *massalchi* effrayés, et menaçant d'incendier la tente, éclairaient le combat. Les tentures du *palkee* de Goolab-Soohbee étaient déchirées. La pauvre enfant évanouie, à demi morte de frayeur, ses lèvres pâles entr'ouvertes par son dernier cri d'effroi, y était couchée inanimée.

Les *bahîs*, ainsi que l'avait prévu Canon, s'étaient enfuis dès qu'ils avaient reconnu les *thugs*. Les visages épouvantés de quelques *massalchis* se reconnaissaient seuls dans la masse des étrangleurs.

— A moi! à moi! s'écria Canon, dès qu'il nous aperçut; chargez-moi ces canailles-là.

Cinq ou six des misérables me firent face aussitôt, cela si brusquement que je fus obligé de rompre. Un des *thugs* venait de m'ouvrir la cuisse avec son poignard, je sentais mon sang couler abondamment. Comprenant que si je faiblissais un instant nous étions perdus, ceux qui firent un pas de plus vers moi trouvèrent à la hauteur de leurs poitrines mon revolver, qui deux fois envoya la mort dans leurs rangs. Pendant ce temps, le *houkabadar*, fendant la toile de la tente s'était glissé jusqu'à mon palanquin et m'en avait rapporté ma carabine. Il n'avait pas oublié de s'armer d'un large sabre d'abordage. En deux bonds, franchissant nos ennemis, il se précipita vers le *palkee* de sa maîtresse, prêt à mourir en la défendant.

Les assassins étaient ainsi entre deux feux. Ils faisaient face à sir John et à son domestique; je les chargeais, moi, par derrière. Le peu d'étendue du terrain, nous donnait un réel avantage sur eux. Pressés les uns contre les autres, ils n'étaient pas libres de leurs mouvements, tandis que mon compagnon, à l'abri derrière son palanquin, pouvait

faire des bonds pour atteindre l'ennemi le plus éloigné, et que moi, fermant l'ouverture de la tente, je pouvais rompre ou charger à mon aise.

Pendant le moment de frayeur qu'avait causée la détonation de mon arme, j'avais pu me serrer la jambe avec un foulard.

Le trouble commençait à se mettre dans les rangs des étrangleurs, auxquels notre sang-froid imposait, lorsqu'un cri de désespoir de sir John domina le bruit de la lutte.

Un Indien pénétrant par-dessous la tente jusqu'au palanquin de la bayadère, venait d'arracher la jeune femme de sa couche, et avait disparu avec elle dans les massifs d'amandiers.

J'avais reconnu cet homme, c'était le Malabar de Tanjore; mais je n'avais pas eu le temps de faire feu tant avait été rapide son action.

Le *houkabadar*, avec un rugissement de colère, franchit le palanquin et se mit à la poursuite du ravisseur.

— A son secours, ami, à son secours, me criait Canon; les misérables vont me la tuer!

La rage avait donné à la physionomie du commandant une telle expression d'énergie et de cruauté que les *thugs* reculèrent épouvantés. Le contrebandier d'opium n'était plus un homme, c'était une bête fauve, ses yeux étaient injectés de sang. Chaque fois que son bras retombait sur un étrangleur, il en faisait un cadavre. Il s'était facilement ouvert un che-

min jusqu'à moi, en renversant ceux qui avaient voulu s'opposer à son passage.

Nous nous élancions hors de la tente, lorsque le *houkabadar* apparut tout à coup.

Avec la rapidité d'un tigre il avait rejoint le Malabar. Que s'était-il passé? Il rapportait dans ses bras Goolab-Soohbee toujours évanouie, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés et souillés du sang qui coulait d'une large blessure qu'il avait reçue à l'épaule.

Sir John prit la jeune femme dans ses bras, et, la posant doucement à terre, s'agenouilla en se penchant sur elle.

Mon revolver, dont plusieurs coups encore étaient chargés, tenait en respect les *thugs*, qui s'étaient retirés aux extrémités de la tente.

Le *houkabadar* et moi nous suivions leurs mouvements, attendant leur attaque; mais ils se comptèrent, et, comprenant qu'ils n'auraient pas maintenant bon marché de nous trois, ils disparurent brusquement en se glissant sous la toile de la tente, et en abandonnant cinq cadavres sur le lieu de la lutte.

Nous entendîmes leurs pas se perdre dans les fourrés.

Nous n'avions pas à craindre d'être attaqués de nouveau; jamais les *thugs* ne font deux tentatives sur les mêmes victimes. Nous étions vainqueurs; mais à quel prix!

Roumi était mort; le *houkabadar* perdait son sang par une affreuse plaie à l'épaule gauche; je souffrais horriblement de ma blessure à la cuisse; Goolab-Soohbee, la cause involontaire de tous ces malheurs, gisait à nos pieds, inanimée, morte peut-être, sir Canon était fou de douleur et de désespoir; nos *bahîs* nous avaient abandonnés, nos palanquins étaient brisés, et nous étions seuls au milieu de la nuit, loin de toute habitation, sans secours, à la merci des tigres ou des panthères, que l'odeur du sang pouvait attirer hors des jungles.

Anéanti, brisé d'émotion et de fatigue, je m'étais laissé tomber sur un des coussins de mon *palkee*. Le menton dans les deux mains, je regardais sans voir, j'écoutais sans entendre. Les pieds dans une mare de sang, je ne me rappelais plus ce que faisaient là ces cadavres cuivrés aux crânes ouverts, aux plaies béantes, aux visages crispés par les douleurs de l'agonie.

Un sanglot me fit revenir à moi.

— Ami, me disait sir John en me prenant la main, pardonnez-moi, vous souffrez et c'est moi qui suis cause de vos douleurs.

Je me levai en serrant sa main dans la mienne, et je pensai alors que je devais avoir du courage pour deux. Mon compagnon si fort dans la lutte, si énergique devant le danger, si terrible en face de l'ennemi, n'avait plus ni force, ni énergie devant le corps inanimé de sa maîtresse : il pleurait.

Le *houkabadar* tenait sur ses genoux la tête pâle de la bayadère : il la regardait les yeux secs, le visage impassible. Cette douleur muette, résignée, était une chose horrible.

Je me penchai sur Goolab-Soohbee et mis la main sur son cœur ; il battait encore. J'approchai mon visage de ses lèvres, un souffle léger en sortait.

— Mais elle vit ! m'écriai-je, tout n'est pas perdu. Voyons, ami, du calme, donnez-moi de l'eau et quelques gouttes de rhum.

Le *houkabadar*, posant doucement la tête de la bayadère sur un coussin, s'élança jusqu'au fleuve. Dix secondes après cette parole d'espoir, il était près de moi avec un verre. Sir John s'était jeté à genoux auprès de sa maîtresse, dont je séparais les dents avec un poignard pour lui faire boire quelques gouttes du breuvage. Tous trois, haletants, nous attendions, les yeux fixés sur ses lèvres.

Nous passâmes un quart-d'heure ainsi sans échanger une parole. Je commençais à désespérer lorsque la pauvre enfant tressaillit. Je lui versai encore dans la bouche quelques gouttes de rhum. Je sentis bientôt son cœur battre avec plus de force, en même temps que ses joues se coloraient.

Le fidèle serviteur avait repris la tête de la jeune fille sur ses genoux ; Canon tenait une de ses mains dans les siennes. Nous suivions, sans nous communiquer nos pensées d'espérance ou de crainte, les progrès de la vie qui revenait en elle.

Après quelques instants, ses paupières s'ouvrirent. Ses yeux hagards se dirigèrent sur chacun de nous, mais sans nous reconnaître. J'imbibai d'eau un linge que je lui étendis sur le front, je lui frottai les mains et les poignets pour activer la circulation du sang. Bientôt un triste sourire qui parut sur ses lèvres vint nous dire qu'elle reprenait ses esprits. Cependant, malgré la pesanteur de l'atmosphère, tout son corps était glacé. Je l'enveloppai dans une couverture et nous la portâmes doucement dans mon palanquin. Pour moi, la pauvre enfant, pour être revenue à la vie, n'en était peut-être que plus près de la mort. La secousse avait été trop violente, je n'osais conserver l'espoir de la sauver. Ses lèvres et ses narines avaient une teinte bleuâtre dont je ne pouvais me rendre compte ; ses petites mains crispées se portaient toujours à son front, comme s'il eût été le siége du mal qui la tuait.

Le *houkabadar* qui avait, comme moi, remarqué ces taches bleues, avait disparu depuis un instant derrière le palanquin où, pendant la lutte contre les *thugs*, reposait la bayadère, de cet étrange et profond sommeil qui m'avait frappé.

Tout à coup il revint vers nous, l'œil hagard, les lèvres tremblantes, tenant dans ses mains des feuilles, des fleurs et des baies d'un rose vif. Je ne fis qu'un bond jusqu'à lui, et je ne pus retenir un cri de désespoir. Goolab-Soohbee, dont le ravisseur n'avait voulu que rendre plus profond le sommeil afin

de l'enlever sans bruit, avait été empoisonnée par les émanations délétères des plantes narcotiques jetées sur sa couche. Je reconnaissais, dans les mains crispées de l'Hindou, des feuilles d'upas et de mancenillier. La jeune femme devait mourir.

Sir John nous suivait du regard. Aux premiers mots du *houkabadar*, il comprit, lui aussi, que tout espoir était perdu.

Ce fut alors une scène affreuse.

La bayadère, chez laquelle la vie semblait lutter avant de la quitter, avait repris quelque force, et elle avait attiré son amant auprès d'elle.

— Je t'aimais, *sahib*, lui disait-elle d'une voix qui ne s'échappait qu'en sifflant de ses poumons brûlés par le poison, mais Brahma n'a pas voulu que je fusse heureuse avec toi. Pardonne-moi et n'oublie pas la pauvre bayadère qui, pour te suivre, avait abandonné son dieu.

Sir John, fou de douleur, n'avait plus de larmes. Il avait saisi la pauvre enfant dans ses bras; sans pouvoir prononcer une parole, il couvrait de baisers ses lèvres déjà glacées.

— Que j'ai froid et que je souffre! répétait-elle. Oh! oui, presse-moi contre ton cœur, je sens que je vais mourir! Tu me feras élever un beau bûcher, n'est-ce pas, *sahib*, afin qu'Indra me reçoive auprès de lui. Lorsque tu passeras devant la pagode de Vischnou, tu lui offriras des fleurs et des fruits pour qu'il me pardonne. Oh! le feu! le feu qui me brûle!

Et elle se tordait dans les bras de son amant, se déchirant la poitrine, faisant craquer ses muscles à les briser, ses grands yeux ouverts et ne voyant plus, ses mains cherchant à chasser les ténèbres qui déjà obscurcissaient sa vue, et redisant des mots sans suite : « Les *thugs*, *Kàli*, je t'aime, le feu, le poison ! »

Puis, le calme se fit tout à coup sur son visage ; une expression de bonheur suprême rayonna dans ses regards, ses lèvres souriantes semblèrent demander un baiser, et un cri de sir John nous dit qu'il ne pressait plus sur son cœur que le cadavre de sa maîtresse.

J'avais tout lieu de craindre une explosion de désespoir de la part de mon ami ; il n'en fut rien. Se relevant, le visage pâle, mais calme, il coucha doucement le corps dans mon palanquin, mit un dernier baiser sur ces lèvres froides et entr'ouvertes, enveloppa la morte dans un long voile de mousseline, tira les rideaux du *palkee* et se tourna vers moi.

— Vous aviez raison, ami, me dit-il, j'aurais dû laisser cette enfant à ses danses et à ses compagnes. J'ai agi comme un malhonnête homme ; Dieu me punit.

— Du courage ! sir John, répondis-je en lui prenant la main, il y a vraiment de la force à ne pas se laisser abattre par le malheur ; quittons promptement ces lieux et ne songeons qu'à donner à la pauvre fille les honneurs de la sépulture.

— Oh ! je la vengerai ! Dussé-je y périr, c'est une

haine à mort que je voue à ces races maudites que la superstition enveloppe. Vous souvenez-vous d'hier? Comme elle était gracieuse et aimante, car elle vous aimait bien aussi; comme ses sourires étaient charmants, comme ses yeux avaient de doux regards, et maintenant! Tenez, c'est moi qui suis cause de tout le mal. Lorsque ce misérable marchand nous a arrêtés sur la route, comment n'ai-je pas deviné que sa proposition cachait un piége? Je ne croyais pas aux *thugs;* je traitais de fables ces récits des épouvantables attentats des sectateurs de Kâli. Oh! je crois maintenant! Les cadavres de Goolab-Soohbee et de Roumi me disent, de leurs bouches muettes et froides : tout est vrai!

Je voulus l'arrêter.

— Oh! laissez-moi, ami, laissez-moi me maudire, continua-t-il. Ce n'est pas la perte d'une maîtresse que j'eusse bien aimée que je pleure, c'est la mort d'une femme, c'est l'assassinat d'un fidèle serviteur. Avais-je le droit de disposer de ces deux existences? En étais-je le maître? Tenez! cela est affreux! Quand je pense qu'une sotte et brutale passion m'a rendu si misérable, que cette passion a coûté la vie à deux êtres jeunes et forts, qu'elle a failli causer votre mort...

— Voyons! revenez à vous, sir John, et songeons à partir, repris-je en m'efforçant de lui rendre un peu de calme.

Un léger bruit dans le feuillage me fit retourner.

Aux premières lueurs du jour qui commençait à paraître, je distinguai les figures inquiètes de quelques *bahîs* qui cherchaient à voir sans être aperçus. Je les appelai.

Après un premier mouvement d'effroi, ils se décidèrent à se rapprocher de nous. Faisant taire alors en face des Hindous la colère et les tourments de son cœur, par un suprême effort de volonté, sir John arrêta ses sanglots pour leur donner ses ordres.

J'entendais le mot *na-murd* [1] sortir à chaque instant de ses lèvres; les *bahîs* courbaient la tête en l'écoutant.

Au bout d'un instant, tous nos porteurs, qui ne s'étaient éloignés que jusque sur l'autre rive du Panoor, étaient autour de nous, prêts à nous obéir, nous prenant pour des êtres surnaturels, puisque nous avions échappé aux *thugs*, et nous faisant des protestations de dévouement.

Je voulus empêcher mon ami de rentrer dans la tente, mais il refusa de me laisser à moi seul les tristes préparatifs du départ. Avec un courage inouï, une force d'âme inébranlable, sans une larme, sans un soupir, il voulut, au contraire, tout diriger.

Pendant qu'au pied d'un amandier deux hommes creusaient une fosse profonde où nous descendîmes le pauvre Roumi, les *bahîs* raccommodaient les palanquins. Celui de la bayadère fut soigneusement fermé à clé.

[1] Lâche, misérable !

Deux heures après, nous traversions le Panoor, en laissant sur ses rives les cadavres des étrangleurs qui avaient succombé dans la lutte, et que leurs frères ne devaient pas manquer de venir enlever dès qu'ils nous sauraient éloignés.

Le *houkabadar*, depuis la mort de sa maîtresse, n'avait pas prononcé un mot. Comme si ses services lui étaient encore nécessaires, il suivait son *palkee* qui courait en avant des nôtres.

Ce fut une triste journée que ces dix heures que trottèrent nos *bahîs*, sans se reposer un instant, et sans que sir John et moi eussions échangé dix paroles, étouffées parfois chez lui par les larmes.

A quatre heures, nous dépassâmes Willamore. Avant le coucher du soleil nous entrâmes à Pondichéry, et notre lugubre cortége s'arrêta dans la cour de l'hôtel Royal, en face du palais du gouverneur et à une portée de fusil de la rade, sur les flots bleus de laquelle nous n'aperçûmes pas le *Raimbow*.

CHAPITRE X

Pondichéry. — Les funérailles d'une bayadère, — Le *houkabadar*. — Madras. — Départ de Madras.

Les premiers renseignements pris sur le sort du *Raimbow* nous apprirent que le bâtiment du capitaine Wilson avait mis à la voile le matin même, après un séjour de quarante-huit heures sur rade : mais les grandes brises de nord-est qui battaient la côte nous donnaient toutes les chances de le rejoindre à Madras.

Aussitôt notre arrivée à l'hôtel, où sir John était depuis longtemps connu, me laissant la garde du corps de l'infortunée Goolab-Soohbee, il expédia le *houkabadar* dans le quartier noir pour avertir un brahmine, et il se rendit chez les autorités anglaises pour leur faire sa déclaration.

Au bout d'une heure, ils étaient de retour, et

tout était disposé pour la triste cérémonie du lendemain.

Je passai une partie de la nuit auprès de mon pauvre ami, qui ne voulut jamais aller se reposer. Avec le fidèle serviteur, il assista les femmes qui vinrent, avant le lever du jour, laver le corps de la morte et l'envelopper dans de longues pièces de mousseline.

Aux premiers rayons du soleil, nous nous dirigeâmes vers la pagode, misérable petit monument qui s'élevait à l'extrémité de la ville. Bientôt celle que nous avions connue si jeune, si belle et si aimante, reposait pour toujours sous six pieds de terre, dans le cimetière qui entourait le temple.

Sir John, que le courage avait soutenu jusqu'alors, ne put vaincre sa douleur lorsqu'il lui fallut quitter la pagode. Ce fut avec des pleurs et des sanglots qu'il se jeta à mon cou. Malgré les prières du *houkabadar*, il n'avait jamais voulu faire brûler le corps de sa maîtresse

— La séparation serait encore plus complète, avait-il dit ; laissez-moi au moins une tombe à laquelle je puisse demander pardon.

Quant au domestique, ses yeux étaient restés secs, ses lèvres n'avaient point laissé échapper un soupir, mais son calme m'effrayait. Il s'était joint aux brahmines, qui psalmodiaient des prières et recommandaient l'âme de la bayadère à Yama, le juge des morts, et leur avait offert une vache noire, afin que

le fleuve de feu n'eût pas de flammes pour sa maîtresse [1].

Je distribuai de l'argent aux prêtres en leur recommandant, au nom de sir John, de veiller à ce que le tombeau de la jeune fille fût toujours couvert de fleurs et j'allais l'entraîner hors du cimetière, lorsqu'un cri d'épouvante et d'horreur fut poussé par les assistants. Le *houkabadar*, avant que personne eût pu deviner son intention, s'était enfoncé dans le cœur un poignard qu'il tenait, depuis longtemps sans doute, caché dans sa ceinture. Il était tombé comme foudroyé sur la tombe de la bayadère en murmurant : *Naragana, Naragana* [2] *!*

Nous nous précipitâmes vers lui ; mais le malheureux avait trop bien voulu ne pas survivre à sa maîtresse ; il ne respirait déjà plus ; la mort avait dû être instantanée.

Sir John était anéanti.

— Encore une existence perdue par moi, disait-il, d'une voix sombre et comme ne se parlant qu'à lui-même. L'Hindou est-il donc plus fidèle et plus courageux que son maître ! Vous devez me trouver bien misérable ? ajouta-t-il, en se tournant vers moi et en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

[1] La mythologie indienne place le juge des morts dans un palais entouré d'un fleuve de feu que doivent traverser les âmes, et les Hindous croient que le don d'une vache noire aux brahmines peut refroidir les eaux.

[2] Un des mille noms de Vischnou. Les Hindous croient qu'il suffit de prononcer un des noms du Dieu, même involontairement, avant de mourir, pour sauver son âme.

— Je vous trouve malheureux, sir John, répondis-je, et je ne reconnais pas en vous l'homme vaillant et fort que je connaissais.

— C'est vrai ! reprit-il vivement en me serrant la main, c'est vrai ! je ne me reconnais plus moi-même ; mais c'est fini, tenez ! voyez, je ne pleure plus.

Il mordait ses lèvres jusqu'au sang pour étouffer ses sanglots.

— Donnez des ordres, je vous prie, continua-t-il, pour que ce malheureux et fidèle serviteur soit enseveli auprès de sa maîtresse, et partons vite, car je sens que je ne serai calme que lorsque nous serons loin de ces lieux.

Il jeta un regard d'adieu vers la tombe de la bayadère et se dirigea du côté de la ville.

Je me rapprochai des brahmines, desquels, moyennant quelques roupies, j'obtins la promesse que le *houkabadar* serait inhumé auprès de la bayadère, mais seulement cinq heures après sa mort, ce laps de temps étant nécessaire à l'âme du trépassé pour parcourir l'espace qui sépare la terre du lieu où se tient Yama ; puis, je rejoignis le commandant du *Fire-Fly* auprès du canal qui sépare la ville noire de la ville blanche, et nous prîmes le chemin de l'hôtel, où il arriva plus calme et plus résigné.

Le voyant alors dans de moins tristes dispositions et entouré d'amis qui avaient appris son arrivée, je le laissai régler avec nos *bahis* que nous ne pouvions garder plus longtemps, car il nous fallait un plus

rapide moyen de locomotion pour gagner Madras, et je m'esquivai pour parcourir la ville que nous devions quitter le lendemain même.

J'ai revu bien souvent Pondichéry après ce premier séjour, mais, chaque fois que j'y ai débarqué, j'ai senti la même émotion s'emparer de moi, émotion pleine de charme, triste et douce tout à la fois.

C'est que ce petit coin de la France, comme échoué sur la côte indienne, est bien la plus charmante et la plus poétique oasis qui se puisse rencontrer. Malgré ce demi-siècle de luttes qui, tour à tour, prirent et rendirent la colonie à la France, comme un arbre aux fortes racines qui courbe la tête sous l'ouragan pour la relever plus fière lorsque sa colère est passée, la civilisation française a résisté, et c'est un délicieux spectacle que le contraste de ces mœurs douces, policées, aristocratiques et des coutumes indiennes. La population indigène elle-même n'est plus là ce qu'elle est dans les autres parties de l'Inde; elle se sent du frottement français. Quelles délicieuses promenades j'ai faites aux environs de la ville, sur les bords des rizières, dans les champs de cannes à sucre, suivant des yeux les travailleurs, attrapant çà et là au vol quelques lambeaux de phrases françaises qui venaient me rappeler la patrie!

Mais le souvenir du passé revient à la mémoire, et le cœur se serre à la vue de ce petit fleuron de notre si brillante couronne coloniale dans l'Inde.

Où sont maintenant ces riches possessions si vaillamment défendues par Dupleix, si sagement gouvernées par Dumas et par Labourdonnaye, si honteusement perdues par Lally?

J'eus bientôt parcouru la ville, dont un seul monument, le palais du gouvernement, est remarquable. Après avoir jeté un coup-d'œil de regret sur la rade, la moins mauvaise de la côte cependant, où trois ou quatre bâtiments à peine se balançaient sous une forte houle de nord-est, je rentrai à l'hôtel.

Sir John avait congédié nos *bahîs*, et accepté les chevaux et les domestiques d'un de ses amis; tout était disposé pour le départ.

Le soir, j'entraînai mon ami sur le cours Chabrol, promenade qui longe la mer. Nous y passâmes toute la soirée, parlant aux uns et aux autres de la France, bercés par le grondement des lâmes qui, chaque jour, empiètent un peu sur le rivage, nous efforçant surtout d'éloigner les tristes souvenirs.

Le lendemain, avant le jour, nous laissàmes derrière nous Pondichéry, ses gracieuses villas et deux tombes à peine fermées, pour suivre la route de Madras, où nous arrivâmes après trois jours de marche sans nous être arrêtés un instant pour visiter les curieuses ruines de Sadras, la ville morte.

Dix minutes après notre arrivée à l'hôtel, nous étions sur l'esplanade qui sépare les deux villes et qui domine la mer.

Le *Raimbow* était sur rade

Le regard de sir John et le mien se rencontrèrent. Ses yeux étaient humides. La vue du *Raimbow* lui rappelait peut-être qu'il eût mieux fait de ne jamais le quitter, et les moindres détails de ces scènes sanglantes, dont nous avions été les acteurs pendant notre longue absence du bord, lui revenaient à la mémoire. Afin de chasser ces tristes pensées, je le pressai de retourner à bord, ce que nous aurions fait immédiatement si le capitaine Wilsón n'eût pas habité l'hôtel où nous étions descendus. Il était momentanément en rade.

Une heure plus tard, nous lui serrions les mains et il nous apprenait qu'il commençait à être sérieusement inquiet de notre longue absence.

Il y avait près de six semaines que nous l'avions quitté.

Aussitôt que cela me fut possible, je le pris à part, pour lui recommander de ne pas questionner sir John sur la façon dont nous avions parcouru la route de Tanjore à Madras. Quant au commandant du *Fire-Fly*, il fit, en vrai gentilhomme, tous ses efforts pour ne rien laisser voir des douloureux souvenirs qu'il ne pouvait aussi rapidement chasser de son esprit.

Après le repas du soir, qui se prolongea fort tard, nous laissâmes notre ami se rendre, selon son habitude, sur le cours, délicieuse promenade qui s'étend sur la grève le long de l'esplanade et de la mer, et nous prîmes, nous, possession complète alors de

notre appartement. J'étais trop pressé de m'étendre sur un bon lit pour songer à toute autre chose qu'au repos.

Eveillé dès le jour par les gazouillements des bulbuls qui chantaient sous mes fenêtres, je descendis dans les jardins. La première personne que je rencontrai fut le capitaine Wilson qui, gardant à terre ses bonnes habitudes de marin, se promenait déjà depuis longtemps.

A peine m'eut-il aperçu qu'il se dirigea de mon côté. Il voulait évidemment me demander des explications sur les motifs qui, la veille, m'avaient fait lui recommander la plus grande discrétion dans ses questions à notre ami commun.

J'allumai un cigare et lui pris le bras; puis, en parcourant un ravissant parterre émaillé de roses, de géraniums et de myrthes qui embaumaient la fraîcheur du matin, je le mis rapidement au courant des événements qui s'étaient passés depuis Tanjore jusqu'aux rives du Panoor.

— Je suis alors fort heureux, me dit-il, lorsque j'eus terminé mon récit, d'avoir été forcé de vous attendre ici, en rade de Madras.

— Pourquoi donc? demandai-je.

— Parce que, si vous aviez été obligés de suivre la côte pour vous rendre à Calcutta, vous n'auriez pas eu seulement le temps de gagner la Kistnah sans avoir été rejoints par les *thugs*. Soyez-en bien certain, les chefs du nord sont déjà prévenus de ce qui

s'est passé sur les rives du Panoor. C'est maintenant, entre les étrangleurs et vous, une vendetta à laquelle vous n'échapperez que s'ils perdent vos traces. Même ici, à Madras, je vous trouve si peu en sûreté que je vais hâter encore nos préparatifs de départ.

— Comment! ici, chez nous, il pourrait se faire que nous fussions attaqués?

— Mon cher ami, reprit Wilson, vous avez vu quelles ruses emploient ces assassins. Ils sont, quand cela est nécessaire, mendiants ou radjahs, pèlerins ou marchands; vous pourriez fort bien un beau jour vous retrouver en face d'un *thug* dans la personne de votre domestique.

J'écoutais, fort peu rassuré par tous ces renseignements que me donnait le commandant du *Raimbow*.

— Ce qui vous est arrivé, continua-t-il, ne peut m'étonner, mais ce dont je suis surpris, c'est que vous ayez fait la route de Pondichéry à Madras sans avoir été assaillis de nouveau. Aucune portion du territoire n'est aussi infestée de bandits que les environs d'Arcot, malgré les expéditions qui partent d'ici chaque jour pour leur faire la chasse. Il y a, en ce moment, en prison au fort Saint-Georges, deux chefs qu'on ne pend pas parce qu'ils font sur leur secte les plus curieuses révélations. Feringha [1] a mis heu-

[1] Célèbre chef des étrangleurs, qui, en 1830, se décida, pour sauver sa vie, à faire des révélations, qui donnèrent lieu à la guerre acharnée que leur déclara alors lord William Bentick. En octobre 1835, quinze cents Thugs furent arrêtés; quatre cents d'entre eux furent pendus, mille envoyés à Penang, et cent admis comme espions et dénonciateurs.

reusement sur la voie de la dénonciation; l'autorité sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cette effrayante francmaçonnerie. Comment Canon, lui qui depuis si longtemps vit dans ces pays, ne s'est-il pas défié davantage de cette course dans cette partie du Carnatic qu'il vous fallait traverser en compagnie d'une femme, d'une bayadère enlevée? Ah! il enlève donc les femmes, mon gros ami, je l'aurais cru de mœurs plus sévères. Pareille folie vous eût été pardonnable à vous, mais à lui!

— Oh! ne riez pas, commandant, repris-je; sir John a bien souffert; j'ai craint un instant qu'il ne se brûlât la cervelle de désespoir. Lorsque la plaie sera un peu cicatrisée, je vous le livrerai. Il vous racontera tout lui-même, et vous verrez que sur les bords du Panoor nous avons fait un rude apprentissage de la vie des jungles.

— Allons, allons! c'est encore heureux que vous soyez revenus tous les deux. Je vais faire en sorte que nous puissions partir demain. Si vous voulez jeter un coup-d'œil sur Madras, profitez de la journée. Je vous quitte pour donner des ordres.

Très-désireux de ne pas m'éloigner de la ville sans l'avoir visitée, je sortis immédiatement de l'hôtel en me dirigeant vers le quartier noir que je tenais surtout à parcourir.

A Madras, ainsi que dans toutes les autres villes de l'Inde, les populations pauvres vivent, pour ainsi dire, en dehors de leurs maisons. Les habitants y

passent la nuit en plein air, hommes, femmes et enfants étendus, toute une famille souvent, sur la même natte. Lorsque le moment du lever est venu, les ablutions et la toilette se font sur le pas des portes. Là, le mari est livré aux mains du barbier, pendant que sa femme tresse ses longs cheveux qui, durant la nuit, lui ont servi d'oreiller; ici, un Hindou se fait dessiner sur le front ces lignes verticales ou horizontales, rouges, jaunes ou blanches, qui doivent faire reconnaître à quelle caste il appartient et de quel Dieu il est le sectateur. Plus loin, un vieux chef de famille fume gravement son *houkah*, tandis que sa femme et ses enfants vaquent au soin du ménage. Je rencontrai des brahmines qui se rendaient à la pagode, et des *bheesly*, qui, par leurs cris discordants, avertissaient ceux qui avaient l'habitude de leur prendre de l'eau. Un autre cri leur répondait du haut d'un minaret, c'était un *muezzin* qui appelait les fidèles à la prière.

Madras est l'amalgame le plus étrange de toutes les constructions, de tous les styles. Auprès de la mosquée avec ses minarets élancés, sa *piazza* ou cour carrée, ses galeries, son bassin pour les ablutions, son toit surmonté d'une coupole renflée, ses plates-formes entourées de parapets finement sculptés, sa sobriété d'ornements intérieurs, et ses versets en grandes lettres sur les murailles, se dresse, massive et lourde, la pagode de Vischnou ou de Schiba, avec ses toits plats, ses petites chapelles, ses plans

inclinés, sculptés en relief, ses groupes et ses statues bizarres, ses images hideuses et indécentes, et ses degrés que descendent les Hindous pour se rendre sur les bords du fleuve ou de la citerne sacrée.

A la villa d'un riche marchand s'appuie le sérail d'un radjah. Cette longue avenue d'arbres, qui part des palais de la ville blanche, ne s'arrête qu'au milieu des cases malheureuses de la ville noire, où l'on risque d'écraser, sous les pieds, des masses d'enfants, qui grouillent et jouent jusque dans l'eau des ruisseaux avec leurs gros ventres, leurs bracelets d'argent aux jambes, et qui s'enfuient effrayés devant l'étranger, auquel ils n'épargnent pas toujours les épithètes et la boue.

D'un côté, séparées seulement par une esplanade de quinze cents mètres à peu près, l'Europe, blanche, coquette, mais un peu froide et gourmée avec ses grands hôtels entourés de splendides jardins, ses larges rues tirées au cordeau, ses promenades plantées d'arbres, ses maisons aux toits plats dans le genre espagnol, ses monuments d'architecture grecque, ses églises de style sévère, ses casernes peuplées de soldats, sa vie intelligente et paisible, enfin; de l'autre, l'Asie, avec ses cases de bambous ombragées de palmiers, de cocotiers, de tamarins et de figuiers sacrés, ses huttes de boue, ses demeures couvertes en tuiles rouges, et peintes de mille couleurs, ses ruelles étroites et malsaines, ses mœurs

étranges, ses idiômes variés, ses populations bruyantes et criardes, ses temples à l'aspect bizarre et son existence paresseuse et endormie.

Puis, comme une barrière infranchissable bordant tout cela, cette mer toujours mugissante de la côte de Coromandel, avec sa barre blanche d'écume et ses effrayantes tempêtes.

En entrant à l'hôtel je trouvai un mot de Wilson. — Rien ne s'opposait à notre départ pour le lendemain.

Au point du jour, sir John et moi, nous étions sur la plage; Wilson n'était pas redescendu à terre.

Sur la côte de Coromandel, l'embarquement n'est ni plus agréable ni plus facile que le débarquement. Deux fois la chelingue qui nous attendait fut mise à flot, et deux fois la lame impitoyable rejeta sur le rivage, nous, notre chelingue et les malheureux Indiens que s'efforçaient de l'entraîner au large.

Profitant d'un moment favorable où la lame se formait plus lentement, nos hommes parvinrent enfin à nous faire franchir la première vague, et, après force cris, mouvements et coups d'avirons, nous glissâmes sur la barre qui, cette fois, voulut bien ne nous pas jouer un plus mauvais tour que de nous couvrir d'eau et de sable.

Nous fûmes bientôt à bord.

L'équipage virait au cabestan. Wilson, qui nous

avait vu venir et qui n'attendait que nous pour lever l'ancre, arpentait gravement sa dunette, le porte-voix à la main, donnant ses ordres pour l'appareillage.

J'avais à peine repris possession de ma cabine que l'ancre boueuse était caponnée, et que les blancs huniers montaient à la tête des mâts.

Je rejoignis sir John sur le pont, pour jouir ainsi que lui du panorama magique qu'offre aux yeux Madras, tache noire et blanche sur l'azur du ciel et de la mer.

Bientôt l'immense ville ne fut plus à l'horizon qu'un point imperceptible. La brise, démasquée par la terre, fraîchit rapidement et le *Raimbow*, le cap au nord-est, s'élança sur les flots bleus du golfe de Bengale, en laissant, derrière lui cette curieuse côte de Schoura-Mandulam, — nom que les Portugais ont eu l'habileté de traduire par Coromandel.

CHAPITRE XI.

La côte d'Orissa. — Le renversement de la mousson dans le golfe du Bengale.

Les brises variables nous prirent à notre départ de Madras et nous conduisirent en deux jours jusque par le travers du cap Godeware, dont nous ne fûmes pas peu étonnés un soir d'apercevoir le feu à l'horizon. Les courants nous avaient si bien jetés à l'ouest que le troisième jour de notre traversée, le vent nous permit à peine de nous tenir au large de la côte d'Orissa dont nous longions les rives inhospitalières.

Pendant plusieurs jours, les calmes nous forcèrent de louvoyer dans ces parages dangereux, et soixante-douze heures après que nous eûmes doublé le cap Godeware, le ciel changea soudain d'aspect. De gros nuages noirs se mirent à courir du sud-ouest au nord-est.

Lorsque je montai sur le pont, nous étions à peu

près à la hauteur de Gangam. L'atmosphère était lourde et tiède; la chaleur était si intolérable que l'on avait été obligé de faire faire des tentes sur toute la longueur du pont. Les basses voiles, inutiles avec les petites brises qui gonflaient à peine les cacatois et les perroquets, étaient carguées. Les huniers frappaient sur les mâts et sur les haubans à chaque coup de roulis. L'équipage tout entier était sur le pont, car les hommes dont le service était terminé s'étaient couchés le long des dromes et dans les embarcations plutôt que de descendre dans l'entrepont où le moindre air ne pénétrait pas

Un silence profond environnait le *Raimbow*. Davis, le second, était de service et se promenait tranquillement de la dunette au grand mât, jetant à chaque tour de promenade un coup-d'œil sur les pennons qui tournaient au gré des vents, et sifflant entre ses dents pour appeler la brise. Wilson était chez lui, travaillant ou dormant. Sir John et moi, couchés sur la claire-voie de la dunette, fumions en écoutant dans le lointain les murmures de la barre, et en suivant à l'horizon les bizarres découpures de la côte, que la réfraction des eaux faisait voir au-dessus de la mer. Les ferrures du gouvernail en grinçant faisaient fuir les requins, qui çà et là laissaient voir leurs ailerons dans notre sillage; et les embarcations, balancées sur leurs pistolets et à peine retenues par leurs sangles, fatiguaient les bosses de leurs palans.

Cet état de torpeur durait depuis le commence-

ment du jour. Le *Raimbow*, bercé par les flots d'azur du golfe du Bengale, ne faisait pas un mille à l'heure; les risées de la brise suffisaient à peine à le maintenir assez loin de la côte. Les ancres étaient au mouillage; les cris monotones des sondeurs placés tribord et bâbord dans les porte-haubans, et annonçant le fond, de quart-d'heure en quart-d'heure, étaient les seuls signes d'existence à bord.

Tout à coup Canon m'appela pour me faire examiner le ciel dans le nord-est. Les nuages, chassés par les vents du sud-ouest, s'y étaient amoncelés. Ils avaient évidemmen trencontré, dans cette partie, des brises qui les avaient arrêtés, et qui les refoulaient vers l'ouest.

Il fit une grimace des plus significatives et vint s'appuyer contre le garde-corps de la dunette. Davis donna presque aussitôt l'ordre de serrer les tentes.

Au bout d'un instant, le pont était dégagé et les tentes descendues dans l'entrepont.

Wilson, que la manœuvre avait éveillé, monta sur la dunette. Lui aussi, après avoir regardé l'horizon, fit la même grimace que le commandant du *Fire-Fly*.

Evidemment, cet aspect du ciel ne présageait rien de bon. La mer était devenue clapoteuse; la brise commençait à s'élever du nord-est, tandis que de gros nuages chargés d'électricité continuaient au-dessus de nos têtes leur course dans cette direction.

L'équipage, comprenant que quelque chose d'é-

trange allait se passer, était groupé à l'avant, attendant les ordres des officiers.

Je me rapprochai de sir John. Wilson commanda de virer de bord afin de mettre le cap au large.

Les poulies de brassiage crièrent, les voiles fasièrent quelques minutes, puis le *Raimbow* se couchant doucement sur tribord s'éloigna rapidement de la côte. La route que nous faisions ainsi nous rejetait au milieu du golfe du Bengale, mais ses tourmentes étaient moins à craindre pour nous que ses rivages sans refuges.

Nous allions probablement avoir à lutter contre un de ces terribles ouragans, que fait naître, en avril et en octobre, le renversement des moussons. Mon gros ami en était convaincu. J'ai eu vingt fois l'occasion de juger combien il était bon prophète en pareille matière.

Nous naviguions depuis deux heures, le cap au sud-est, avec une vitesse de sept à huit milles, et nous commençions à perdre de vue la côte, lorsque le vent sauta tout à coup à l'est; cela si brusquement que, malgré l'aire du bâtiment et la barre tout à tribord, nos voiles furent immédiatement masquées. La mâture fit entendre un craquement, et l'étai de flèche du grand mât ayant été brisé par la secousse, la vergue et le mât de cacatois tombèrent avec fracas sur le pont, en brisant l'épaule d'un malheureux Malabâr que, dans leur chute, elles rencontrèrent sur les haubans.

Au même instant, le *Raimbow* qui avait été lancé sur bâbord prit le vent dans ses voiles et se pencha d'une effrayante façon. La brise avait fraîchi avec une telle rapidité que si Davis n'avait pas fait amener instantanément les huniers et les perroquets, toute sa mâture peut-être eût été perdue.

— A prendre un ris dans les huniers, à serrer les perroquets, commanda Wilson, lorsque l'ordre fut un peu rétabli à bord, et lorsque le bâtiment eut terminé son abatée et pris ses amures à tribord.

Dix minutes après, nous courions le cap au nord-quart-nord-est, sous nos huniers risés et nos basses voiles.

Le vent augmentait toujours de violence; ses rafales se succédaient presque sans interruption. La mer grossissait. Nous ne pouvions songer à continuer longtemps notre route dans cette aire de vent qui nous rapprochait trop rapidement de la côte d'Orissa.

A six heures, nous dûmes, pour virer de bord, carguer la grande voile et prendre le second ris aux huniers. La brise ne soufflait pas dix minutes dans la même direction. A peine eûmes-nous mis le cap au large qu'il nous fallut nous débarrasser du grand foc, serrer la grande voile et prendre le ris de la misaine.

Wilson était soucieux; le baromètre était tombé très-bas; tout, dans l'état de l'atmosphère, lui faisait craindre la nuit qui venait rapidement.

Après le dîner, car aucun événement ne pourrait

faire oublier au marin cette importante occupation de chaque jour, — le commandant du *Fire-Fly* ne trouvait pas le moins du monde que la crainte ou la perspective de ne pas se mettre à table le lendemain fût une raison de perdre par anticipation un coup de dent — après le dîner, dis-je, que le roulis et le tangage firent hâter peut-être un peu, nous remontâmes sur le pont.

Les secousses de la mer, courte et tourmentée par les courants, étaient si brusques que nous fûmes obligés, pour ne pas être jetés d'un bord sur l'autre, de nous adosser à des rateliers en passant nos bras dans des manœuvres.

A peu près à l'abri des lames, qui à chaque coup de tangage balayaient le pont de l'avant au grand mât, ayant aux lèvres un cigare que le vent fumait au moins autant que nous, inutiles à la manœuvre, pour le moment du moins, nous assistions à la marche croissante de la tempête.

La nuit s'était faite noire et menaçante; le *Raimbow*, sous sa maigre voilure, luttait bravement contre les flots qui, déchaînés et soulevés par tous les vents, bondissaient autour de lui. La grande voix du tonnerre parcourait l'espace; les éclairs illuminaient le ciel de leurs brusques et éclatantes lueurs, dans l'intervalle desquelles les lames chargées d'électricité semblaient de feu, et les nuages de l'ouragan passaient si près de nos têtes qu'ils semblaient parfois nous envelopper.

J'étais tout entier à cet effrayant et sublime tableau, lorsqu'une secousse violente, suivie d'un craquement épouvantable de la mâture et d'un cri d'effroi de l'équipage, faillit m'arracher des manœuvres sous lesquelles mes bras étaient passés.

Nous venions de masquer complètement; le vent ayant sauté cap pour cap; le petit hunier avait été arraché de sa vergue.

— Amenez le grand hunier, carguez la misaine, aux bras de bâbord! commanda Wilson, d'une voix calme et stridente qui dominait la tempête. Toute la barre à bâbord!

La situation du *Raimbow* était critique. Le hunier, collé contre le mât, ne faisait pas descendre sa vergue; les hommes pesaient en vain sur les cargues de la misaine, rejetée à bord par la violence du vent.

— Les gabiers à serrer la misaine! cria le commandant dans son porte-voix.

Vingt matelots sautèrent dans les haubans. Ce fut une chose affreuse que de les voir, à la lueur des éclairs, se hasarder dans cette mâture que chaque coup de tangage lançait de l'avant à l'arrière.

Le navire avait fini par abattre sur bâbord, grâce au petit foc qui avait été bordé à tribord, mais la tempête était dans toute sa violence. Nous filions au moins douze nœuds en nous rapprochant de la côte; c'est-à-dire le cap au nord-ouest. Il me semblait voir se dresser déjà à notre avant la lugubre pagode noire

de Jaggernaut, et s'étendre le blanc linceul de la barre du rivage d'Orissa, lorsque, tout à coup, au milieu d'une espèce d'accalmie du vent, la foudre éclata sur nos têtes en mille gerbes de feu, et vint fracasser le petit mât de hune.

Ce fut un cri d'horeur et d'effroi qui s'échappa de toutes les poitrines. La secousse avait été si violente et si terrible sur le mât de misaine, que les hommes occupés à serrer la voile avaient été précipités sur le pont et dans les flots.

Il me sembla entendre des cris de détresse sur les vagues qui passaient en mugissant le long du bord.

Canon, sans attendre l'ordre de Wilson, s'élança vers l'avant, une hache à la main. Le mât de hune, encore chargé de sa vergue, retenu par ses haubans et ses étais, était tombé à tribord, et ses secousses contre la muraille pouvaient faire déclarer une voie d'eau.

En deux bonds, armé comme lui, je le rejoignis. Bientôt les tronçons du mât brisé par la foudre furent emportés par les lames. Pendant ce temps, les gabiers du grand mât, exécutant les ordres du commandant, avaient pris le troisième ris au grand hunier et établi sur l'étai d'artimon une voile de cape. Les blessés avaient été mis à l'abri dans la chaloupe. Ce fut, pendant les deux heures de travail qu'il nous fallut pour rétablir l'ordre à bord, un douloureux et lugubre concert que celui de leurs plaintes mêlées aux grondements de l'orage.

Sous son hunier au bas ris, son petit foc et sa voile de cape, le *Raimbow* avait pu venir un peu sur tribord ; il courait sur une ligne à peu près parallèle à la côte. Il nous avait semblé, à plusieurs reprises, apercevoir à l'avant un feu qui pouvait bien être celui de la fausse pointe Palmiras. Dans la crainte que cela fût vrai, Wilson allait commander un nouveau virement de bord, quand, dans une épouvantable rafale qui nous fit craindre pour notre grand màt, le vent sauta brusquement au sud-ouest, aire d'où il se mit à souffler avec violence, mais d'une façon plus régulière et en nous apportant des torrents de pluie.

C'était là un indice certain que l'ouragan touchait à sa fin. La brise avait trouvé son trou, suivant l'expression maritime; elle s'était fixée. C'était à un renversement de moussons que nous venions d'assister.

Je doute fort qu'Hippalus, le pilote grec auquel on doit la découverte de ces vents périodiques, ait eu jamais plus belle occasion de les étudier que celle qui venait de nous être offerte sur la côte d'Orissa.

Elle nous avait coûté dix hommes jetés à la mer, quatre ou cinq tombés morts sur le pont ou écrasés par la chute du màt, le petit mât de hune, sa voile et la misaine.

Nous avions eu le bonheur de ne perdre aucun de nos matelots anglais, ce dont Wilson paraissait très-reconnaissant à l'ouragan.

Au jour, nous établîmes les mâts et les voiles de rechange, et, toujours poussés par une grande brise de sud-ouest, nous doublâmes la pointe Palmiras dans le quart de l'après-midi.

Nous fûmes alors obligés de laisser venir sur tribord pour courir à l'est. Le soir même, c'est-à-dire moins de vingt-quatre heures après la tempête, coquet et pimpant comme si rien de fâcheux ne lui était jamais arrivé, le *Raimbow* cherchait, sur les flots bleus du golfe la longitude, du Hougli, qu'avait bien failli nous faire manquer pour toujours le renversement de la mousson.

CHAPITRE XII

Le Gange. — L'auteur présente à ses lecteurs le *Fire-Fly* et son équipage

Le lendemain, au lever du soleil, le matelot en vigie sur les barres du grand perroquet signala la terre.

Comme un point se découpait sur le ciel gris de l'horizon, c'était la sentinelle avancée des cent bras du Gange, c'était Saugor, l'île aux tigres, dont nous n'étions plus guère éloignés que de huit lieues.

Nous ne pouvions cependant pas espérer mouiller avant le soir, car déjà nous sentions les rapides courants du Hougli. Malgré la brise, nous n'avancions que lentement.

Autour de nous, la mer avait perdu cette belle teinte d'azur que lui donne dans tout l'Océan indien la transparence de l'atmosphère; les flots chargés des eaux du fleuve sacré étaient boueux. C'est sans aucun doute l'aspect de cette plaine liquide, mais

lourde et blanche, s'étendant depuis les bouches du Gange jusque bien loin en pleine mer, qui a donné aux poètes, sectateurs de Brahma, l'idée de la mer de lait caillé, de la *Taïr*, de la mythologie indienne.

Vers midi, néanmoins, nous pûmes distinguer à l'œil nu les sables de Saugor et son phare entouré de palissades destinées à défendre son gardien des tigres dont l'île est infestée ; mais bientôt les courants devinrent si rapides qu'à deux heures nous n'étions encore que par le travers du feu flottant du chenal de l'est. A la fin de la journée, seulement, nous pûmes gagner le mouillage.

A l'époque dont je parle, il n'y avait pas les remorqueurs qui viennent aujourd'hui prendre les navires à l'embouchure du Hougli. On était obligé de ne remonter le fleuve qu'à chaque marée montante, et de se servir des bateaux de toue qui ne faisaient pas de service de nuit.

Ces bateaux de toue vinrent nous prendre au point du jour suivant. C'étaient de longues pirogues plates, armées de seize à vingt avirons que maniaient vigoureusement de solides Bengalis nus, sauf le pagne à la ceinture. Ils nous amenèrent un pilote, espèce d'Anglais blond et fade qui, à peine à bord, prit le commandement du *Raimbow* et donna l'ordre d'appareiller. Il fallait profiter de la marée montante.

Nous mouillâmes le soir à l'embouchure de la rivière de Tamlouck. Le lendemain avant la nuit,

nous aperçûmes les glacis du fort William et la forêt de mâts qui nous annonçaient la rade de la capitale des possessions anglaises dans l'Inde.

Laissant alors derrière nous les chantiers de construction, nous doublâmes rapidement les embrasures du fort, et, suivant cette admirable promenade qui s'étend entre lui et le fleuve, nous vînmes mouiller en face d'un superbe quai de granit, à deux cents mètres environ du rivage.

Autour du *Raimbow*, cinq cents bâtiments de toutes les nations et de toutes les formes étaient à l'ancre; les quais disparaissaient derrière les milliers d'embarcations européennes et indigènes qui faisaient le service entre les navires et la terre. A travers les mâts, la ville envoyait les reflets blancs de ses maisons couvertes de stuc et terminées par des terrasses à l'italienne.

A peine étions-nous à l'ancre que vingt bateliers venaient nous faire leurs offres de service. Le va-et-vient continuel que nécessitent les relations avec le rivage oblige à la location de plusieurs de ces petites embarcations; les canots du bord ne suffiraient pas. C'est naturellement entre les propriétaires des *danghee* une lutte de protestations de dévouement et d'exhibitions de certificats.

L'un d'eux, reconnaissant que j'étais Français, se précipita bien vite vers moi, en tirant des plis de son pagne un crasseux morceau de papier.

— Français, Français! me dit-il en me le présen-

tant ouvert mais renversé, moi connais, bon, bon, *Sahib !*

— Je pris le chiffon qui devait être un certificat, et me mis à le lire, tout en regardant de temps en temps le Bengali, qui semblait enchanté de ce que je devais apprendre à son sujet.

Je parvins non sans peine à déchiffrer ce qui suit :

« Je soussigné, Louis Vermont, lieutenant de l'*Elise*, de Bordeaux, certifie que le nommé Djamétra, patron de bateau sur la rade de Calcutta, est un infâme gredin, bon à pendre, paresseux, menteur, voleur, qu'il a failli me noyer vingt fois. En foi de quoi je lui ai délivré le présent bon de cent coups de bambous, payable par le premier officier français qu'il rencontrera. »

— Bon, bon ! *good ! uch'ha, uch'ha !* répétait-il, pendant que je lui rendais sa singulière lettre de recommandation en me demandant si je ne devais pas faire honneur à la signature d'un compatriote.

Mais je pensai que le pauvre diable était peut-être le jouet d'une assez mauvaise plaisanterie ; je me contentai donc de lui tourner les talons en lui rendant son certificat, et en me servant de son langage polyglotte pour lui faire comprendre qu'il était loin d'être *uch'ha, uch'ha.*

— *No good, no good !* Djamétra, disait-il tristement en retournant dans tous les sens son chiffon qu'il croyait renfermer de si gracieuses choses à son égard, et il se laissa glisser le long des haubans pour

pousser au large, puisqu'il n'y avait rien à faire pour lui à bord du *Raimbow*.

Quant à moi, je remis à une moins mauvaise occasion le choix d'un *danghee*.

Lorsque nous en eûmes fini avec la douane et la santé, nous nous disposâmes à quitter le bâtiment de notre ami Wilson. On comprend quel désir j'avais de voir le *Fire-Fly*. Sir John lui-même était impatient de se retrouver à son bord.

Néanmoins, nous passâmes encore la nuit sur le *Raimbow*. Le lendemain de notre arrivée seulement, nous serrâmes la main de Wilson avant de nous diriger vers le contrebandier, qui était à l'ancre sur le bord opposé du fleuve, auprès des chantiers de construction.

Je venais de descendre dans le canot qui devait nous transporter sur notre bâtiment, lorsque je m'aperçus du hideux travail auquel étaient occupés quatre ou cinq matelots à l'avant du *Raimbow*.

Ils poussaient au large, avec de longues gaffes, une demi-douzaine de cadavres arrêtés dans les chaînes des ancres. Autour d'eux, volaient, en s'approchant d'une longueur de bras, des vautours et des milans qui semblaient n'attendre que ces corps pour descendre le courant avec eux.

Sir John m'apprit, pendant notre courte traversée du *Raimbow* au *Fire-Fly*, que presque tous les matins pareille chose arrivait à l'avant des navires affourchés, dont la croix des chaînes est un obs-

tacle pour ce que les flots sacrés entraînent à la mer.

Les Hindous n'enterrent pas leurs morts; ils les brûlent ou les jettent à l'eau, et le gouvernement anglais n'a point encore osé s'opposer à cette coutume, qu'ordonnent du reste en même temps et la religion et l'hygiène.

Malheureusement, les Hindous des rives du Gange considèrent le fleuve sacré comme le plus court chemin de leur paradis, et ils ne brûlent pas tous leurs cadavres. Aussi n'est-ce qu'après un assez long séjour sur la rade qu'on s'habitue à la vue de ces corps descendant le courant, les femmes sur le dos, les hommes sur le ventre, cadavres que se disputent avec des cris aigus et perçants les innombrables oiseaux de proie que la loi défend de tuer; et les caïmans aux têtes rugueuses et aux dents acérées.

Il a été cependant établi en tête de la rade une barrière vivante à ces morts. Ce sont des parias montant de petits bateaux plats, qui ont pour mission de faire couler, en lui attachant une pierre au cou, tout cadavre qui se présente à eux. Mais cette affreuse compagnie remplit fort mal son service, et le fleuve offre au nouveau venu le plus repoussant des spectacles.

On finit cependant par s'y accoutumer. Chaque jour, il arrive à un marin, se rendant à terre en habit de fête, de chasser du pied un cadavre qui lui barre le chemin !

En vingt coups d'avirons nous arrivâmes auprès

du *Fire-Fly*. J'avoue que sir John n'avait pas flatté son *smuggler*.

C'était une longue goëlette de vingt-cinq mètres de long sur sept mètres de large, et c'était bien la plus coquette embarcation qui se pût voir. Lorsqu'elle était à la voile, on eût dit un albatros au plumage de neige se balançant sur les flots ; à ses deux mâts inclinés sur l'arrière, se hissaient des brigantines qui semblaient démesurées par rapport à la petitesse de sa coque ; au-dessus d'elles, s'établissaient, aux étais ou sur des vergues volantes, quantité de petites voiles qui devaient admirablement la pousser par les faibles brises des détroits. Son avant, finement taillé comme celui d'un *steamer*, supportait un beaupré dont le bout-dehors se recourbait légèrement en se garnissant de focs coupés en soleils. Les murailles extérieures étaient peintes en noir, de son doublage de cuivre à ses lisses brillantes comme de l'or. Toute sa mâture était si soigneusement galipotée qu'on eût dit qu'elle était d'acajou. Tribord et bâbord, sortaient par les sabords les bouches de deux caronades de douze d'un noir d'ébène, et, à l'avant, miroitait sur son pivot une longue pièce de cuivre, qui devait singulièrement éloigner les pirates malais et les bateaux mandarins. Pour compléter cet armement déjà fort recommandable, çà et là sur les plats-bords de l'arrière brillaient des petits pierriers de bronze du plus charmant aspect.

De la coupée de tribord à la mer, descendait un

fort gracieux escalier à caillebotis pour les officiers ; aux pistolets des embarcations, à l'arrière, ainsi qu'aux tangons, se déroulaient des échelles de cordes pour les hommes d'équipage.

Le contrebandier n'avait pas de dunette élevée ni de gaillard. Son pont, poli comme une glace, s'étendait de l'avant à l'arrière en bordages étroits, qui semblaient en augmenter la longueur. Il était peint en blanc ; tout ce qui n'était pas en bois: habitacles, rateliers, cabillots, était en cuivre soigneusement entretenu. L'arrière était garni de caissons où s'enfermaient les mille ustensiles de la timonerie, caissons qui avaient été faits assez larges pour servir, pendant la journée et même pendant la nuit, de lits de repos qu'abritaient parfaitement les tentes à rideaux qui, dans toute sa longueur, enveloppaient le délicieux bâtiment.

On voyait, en le parcourant, que son propriétaire avait souvent sacrifié l'utile à l'agréable. Le capitaine Canon, dont la fortune était faite depuis longtemps, voyageait presque en amateur; peu lui importait de vendre aux habitants du Céleste-Empire quelques caisses d'opium de plus ou de moins. Ce qu'il voulait par-dessus tout, c'était de naviguer le moins désagréablement possible. Il avait résolu ce difficile problème.

Le centre de son navire, entre les deux mâts, était seul réservé à la cargaison du précieux narcotique ; à l'avant, l'équipage avait un poste des plus spacieux,

et à l'arrière, prenant presque le tiers du bâtiment, s'étendaient les appartements du commandant et les cabines des officiers. En descendant dans l'intérieur de la dunette par une miniature d'escalier en colimaçon d'une douzaine de marches couvertes de nattes, on tombait dans une petite antichambre de six pieds carrés, où s'ouvraient les portes de cette salle commune qui, à bord de tous les bâtiments, est en même temps la salle à manger, le salon de réception et celui de conversation. Une claire-voie fort large et à deux battants y envoyait l'air et la lumière. Il avait été réservé tribord et bâbord un espace assez étendu pour y installer deux cabines, qui étaient celles des officiers. A l'arrière, étaient deux grandes chambres pour sir John : — une chambre à coucher et un salon cabinet de travail, — qui prenaient jour et air, en même temps, par une seconde claire-voie pratiquée dans le pont à côté de la barre et par deux petits sabords en dessous du couronnement.

La menuiserie de toute la dunette était faite des bois les plus précieux de l'Inde : érable, sandal et ébène. Les moindres détails de l'ornementation en avaient été dirigés avec un soin minutieux. L'appartement particulier de mon gros et opulent ami était vraiment un chef-d'œuvre. Sa chambre à coucher était tout simplement un nid de petite-maîtresse, mais admirablement approprié aux climats sous lesquels naviguait toujours le *Fire-Fly*. Ce n'étaient que tentures de fines mousselines brodées de l'Inde,

nattes douces comme des tissus, glaces ovales et à facettes, riens fort chers, mais toujours de bon goût. Çà et là quelques délicieux portraits de femmes, signés Lawrence et Reynolds, se balançaient aux murailles dans les cadres de chêne dorés et fouillés comme des ivoires de *New-China's street*. Puis, souvenirs particuliers des nombreuses amours de sir John, une demi-douzaine de miniatures, nées sous tous les pays et sous tous les pinceaux, étalaient les costumes fantaisistes de leurs modèles, un peu nus, mais non moins agréables à voir pour la plupart. Décidément, le contrebandier s'y connaissait : Zana, que je n'avais pas vue, devait être fort jolie. Elle manquait à la collection.

En entrant dans cette délicieuse cabine, on pressentait le sybaritisme de son habitant, mais lorsque l'on passait dans sa voisine, on pardonnait au commandant du *Fire-Fly*, et on comprenait quel charmant caractère devait être celui que l'observation de cet intérieur permettait de deviner.

Le salon formait avec la chambre à coucher un complet et étrange contraste.

Sir John, l'élégant, le séducteur, y faisait place au capitaine Canon, le marin, le chasseur intrépide. Le parquet était recouvert de deux admirables peaux de tigres tués par lui-même, et, sous un petit bureau laqué, le long des pieds duquel grimaçaient en grimpant des dragons dorés, un chetah offrait pour reposer les pieds le velouté de sa robe jaune et

noire. Les parois, tendues de stores chinois qui entretenaient la fraîcheur dans la pièce, supportaient d'un côté un ratelier d'armes et de l'autre des tableaux de chasse.

Les armes étaient des fusils doubles de Birmingham, des carabines rayées de Devisme, des espingoles évasées, des pistolets simples et des revolvers à six coups, des couteaux de chasse de Lepage avec des poignées sculptées, des sabres de Damas aux lames bleues et recourbées, des épées de combat, noires, longues et triangulaires, et des poignards à deux tranchants courts et acérés. C'était à donner le frisson.

Les tableaux étaient de splendides groupes de cerfs de Gainsborough, des chevaux et des chiens de Dreux, des paysages de Collins et de Calcott, puis d'admirables études de lions et de tigres par de moins célèbres maîtres. Quant au marines, elles étaient parfaitement absentes. Cela se comprend. Signées Joseph Vernet ou Gudin, elles n'eussent encore été que la bien pâle copie du spectacle que, de sa dunette, pouvait contempler le marin, lorsque, luttant contre un de ces terribles typhons des mers de Chine, le *Fire-Fly* bondissait sur les flots.

En ce qui regarde la salle à manger, l'office et ses dépendances, rien n'avait été ni omis ni économisé à leur égard. C'était avec amour que le gourmet sir John avait donné ses soins à tout ce qui intéressait la table. Le cuisinier était à son bord un véritable per-

sonnage. Je voudrais pouvoir vous peindre la gravité qui présidait à leurs entretiens, et les discussions savantes et sans fin où les entraînaient le choix des vins qui devaient accompagner tels ou tels mets, et les combinaisons culinaires de tels ou tels plats. Le sort d'une nation, que la révolution vient de rendre libre de devenir républicaine ou monarchique, n'a jamais autant été débattu dans un congrès européen, que celui d'un faisan ou d'une gigue de chevreuil dans les conférences gastronomiques du contrebandier d'opium. Sir John n'aimait pas à recevoir un grand nombre de convives; il ne voulait que deux ou trois amis, mettant en pratique ce proverbe de sa nation : « Les fous donnent des festins, les sages sont à table. »

Quant à l'équipage du *Fire-Fly*, il se composait d'une trentaine de Malabars choisis avec le plus grand soin, qui pour la plupart étaient depuis plusieurs années à bord. Son état-major ne comprenait qu'un second et un lieutenant.

Ce second capitaine s'appelait Morton : c'était un anglais sec, anguleux, spleenique, aimant le bâtiment et la mer avec une passion sauvage, ne comprenant pas qu'on séjournât plus de vingt-quatre heures en rade. Il y avait plus de trois ans qu'il n'avait débarqué, lorsque le *Fire-Fly* était venu se faire radouber. Canon avait pour lui, et il le méritait, une profonde estime et une grande amitié. C'était un des meilleurs marins que j'eusse jamais rencontré.

Le lieutenant se nommait James; mais, comme je devais voir mourir le pauvre diable quelques mois après mon arrivée à Calcutta, je crois parfaitement inutile de vous dire qui il était et ce qu'il était.

Venait ensuite, hiérarchiquement, un troisième personnage, qui naviguait depuis si longtemps dans les mers de l'Inde et de la Chine qu'il avait parfaitement oublié de quel pays il pouvait bien être. C'était maître Spilt, le maître d'équipage ou mieux le *surhung*. Les matelots avaient pour lui la même affection que pour leur capitaine, mais, grâce à un certain bout de ligne tressée et nouée, qui avait fait élection de domicile, en compagnie du tabac à chiquer, dans les plis de son berret, et qui en sortait souvent, ils le craignaient bien davantage.

Quelques instants après mon embarquement à bord, je fus présenté officiellement à ces nouveaux compagnons d'excursion. Le soir même, je pris possession d'une des deux petites cabines vides de la dunette : sept pieds de long sur six de large. Un fort étroit lit d'érable avec une moustiquaire de mousseline brodée, un délicieux petit bureau de teck incrusté de bois de sandal, une peau de chetah pour tapis, un grand fauteuil de rotins, les bois branchus d'un dix-cors pour soutenir mes armes, c'est tout ce qu'elle contenait ; c'était, du reste, tout ce qu'elle pouvait contenir.

Je devais y faire de beaux rêves, y évoquer de bons et doux souvenirs, la quitter avec bien des regrets.

CHAPITRE XIII

Calcutta. — La vie dans l'Inde. — Le cours William. — Barackpoor. — La cour des morts.

Calcutta, ainsi que Madras et Bombay, présente ce curieux coup-d'œil de la vie indienne, musulmane et brahmanique, côte à côte avec les mœurs anglaises. Dans la capitale des possessions de la Compagnie dans l'Inde, aussi bien que dans le plus petit village du Cuttack, les Hindous adorent publiquement, dans les rues, sur le fleuve, le long des quais, Brahma, Siva et Kâli ; et les fêtes de toutes ces religions, si différentes dans leurs marques extérieures, mais si bien semblables quant au but, donnent à chaque instant sur les rives du Hougli les plus féeriques spectacles.

La ville, bâtie le long du fleuve sur une étendue assez difficile à dire exactement, car, si elle commence au fort William, le faubourg noir, le *Peltah*, prolonge indéfiniment ses cases sur la rive gauche

du Hougli, la ville, dis-je, est bien loin d'être aussi grande et aussi peuplée que se plaisent à le raconter les voyageurs. Le quartier européen, qui se groupe autour de l'hôtel du gouvernement, est véritablement une ville de palais. Ce sont d'immenses maisons construites à l'italienne, ornées de portiques, de colonnades, de terrasses, et formant de larges rues où les arbres, par exemple, pourraient être plus nombreux. On rencontre à chaque carrefour des *squares*, servant beaucoup plus pendant la journée à la promenade des hérons et des cigognes qui, juchés sur leurs longues pattes, vous regardent passer avec leurs gros yeux stupides, qu'à celle des enfants anglais.

Vient ensuite, en continuant la rive du fleuve, la ville noire, le *Peltah*. L'aspect en est bien différent.

Je retrouvai là les ruelles infectes, les rues sinueuses continuellement traversées par des troupeaux, les populations misérables, les cases de bambous, toute cette apparence de misère, de malpropreté et d'abrutissement des cités indiennes; apparence que rend d'autant plus sensible et désagréable à Calcutta le contraste subit de ces deux villes, qui, ainsi qu'à Pondichéry et à Madras, ne sont pas séparées, par un canal comme dans la première, ou par une plaine comme dans la seconde.

Par moments, aussi bien dans le *Chouringhy*, — c'est ainsi que les Hindous nomment le quartier anglais — que dans le *Peltah*, vous trouvez, voisine

d'un superbe hôtel recouvert de stuc et aux mille fenêtres garnies de stores, ou s'élevant entre deux malheureuses cases de bambous, une grande et sombre demeure dont nul bruit ne s'échappe, dont les rares ouvertures, fort au-dessus du sol, sont étroites et soigneusement fermées par des grillages, dont la porte unique, basse et massive, ne s'ouvre qu'à de rares intervalles.

C'est la maison d'un de ces riches princes marchands de l'Inde. Ils laissent aux Anglais ce luxe extérieur qui les ruine, et accumulent en silence d'immenses richesses, qui leur permettent de réaliser les luxurieuses extravagances des contes arabes. La plupart d'entre eux sont musulmans.

A l'époque du Ramazan la porte s'ouvre à la foule, dont les yeux éblouis peuvent alors contempler ces immenses salles tendues des plus fins tissus de Kaschmir, ces cours de marbre, ces escaliers découpés à jour. Sans distinction de nationalité, chacun peut s'introduire alors et venir prendre place sur les divans, où de nombreux domestiques offrent sans cesse, aux innombrables visiteurs, des pipes et des sorbets; cela pendant trente jours [1].

Le maître de la maison se tient gravement dans la

[1] Le ramazan est le neuvième mois de l'année musulmane, mais comme cette année est lunaire, et par conséquent de 11 jours plus courte que la nôtre, au bout de 33 ans, la fête qui, avait lieu primitivement dans le mois le plus chaud (ramidâ, chauffer), a parcouru toutes les saisons. On sait que, pendant ce carême de trente jours, les musulmans ne peuvent ni boire ni manger tant que le soleil est sur l'horizon.

plus belle salle, accroupi au milieu de ses amis, s'inclinant à peine devant les étrangers qui le saluent. La nuit se passe en illuminations, en festins, en réjouissances de toutes sortes. Au lever du soleil, le *muzzin* fait entendre sa voix traînante à la galerie des minarets, et le palais de l'Orient redevient la triste demeure, dont les murs blanchis à la chaux sont insupportables à la vue.

Plusieurs de ces Hindous dépensent ainsi près d'un demi-million chaque année pour cette seule fête du carême, tandis que le vingtième de cette somme leur suffit pour les onze autres mois.

Pendant que les Indiens musulmans ou brahmanistes vivent ainsi, les Anglais, avec la ruineuse simplicité de leur luxe, dévorent les immenses bénéfices de leurs transactions commerciales, et s'en reviennent souvent en Angleterre plus pauvres qu'ils n'en sont partis et minés par les maladies.

Je ne sais si c'est parce que les plaisirs intellectuels leur manquent, mais l'existence des officiers de la Compagnie est bien dans l'Inde la vie la plus abrutissante qu'il soit possible de mener, à l'exception toutefois de celle de quelques-uns d'entre eux qui se livrent à l'étude des langues orientales. Hélas ! la plus grande partie ne quittent les tavernes que pour les cases de *Casi-Goula* ou pour les petites maisons de *Misseri-Gange*. Non contents des vices qu'ils doivent à la mère-patrie, ils ont soin de greffer sur ceux là les autres auxquels les poussent le climat et les habitudes indiennes

Voyez passer cet officier de cavalerie, il a trente ans à peine et déjà son œil est terne, son front ridé, sa main tremblante par l'excès des boissons alcooliques. Sa voix est dure et menaçante, son bras ne se lève que pour frapper les femmes qui le fuient et les cipayes qui le craignent, en attendant qu'ils se révoltent contre son autorité.

Mais laissons là la vie intime des Anglais que nous ne sommes pas venus étudier dans l'Inde, heureusement pour eux, car je ne sais trop vraiment ce qu'il y aurait de bon à en dire, et terminons ici ce triste tableau.

C'est la promenade du cours William, large avenue qui s'étend entre le fort et le fleuve, qui réunit, dès que la nuit tombe, toutes les populations hétérogènes de la grande ville. Le Musulman et l'Indien y passent, la plupart du temps modestement enfouis dans une espèce de carrosse à deux roues traîné par des bœufs, mais le luxe d'attelage que déploient les Anglais est inoui. Londres envoie à sa colonie ses plus merveilleux chefs-d'œuvre de carrosserie. Ces splendides voitures, traînées à l'orientale, c'est-à-dire par des chevaux de sang pomponnés et caparaçonnés, entourés de porteurs de torches et d'éventails, présentent, sous les frais ombrages du cours, le plus éblouissant coup-d'œil. A travers les équipages, se glissent parfois deux palanquins marchant côte à côte, mystérieusement fermés par des tentures brillantes, qui ne cachent pas autre chose que deux amants

mollement étendus sur les coussins, pendant que le mari, peut-être, passe en caracolant à deux pas.

Les riches négociants, les hauts dignitaires du gouvernement et de la Compagnie, ne se contentent pas de leurs fastueuses demeures de la ville, que le voisinage des marais qui s'étendent derrière le fort William rend parfois fort malsaines, surtout pendant la saison des pluies, c'est-à-dire justement à l'époque où j'y arrivai avec le *Raimbow*. Ils émigrent alors à vingt milles de Calcutta, dans la plus parfumée et la plus délicieuse des oasis, à Barackpoor, qui étale ses villas charmantes sur les rives d'un petit bras du Hougli. L'Inde disparaît dès que l'on met le pied sous ces ombrages ; c'est un coin de l'île de Wight, transporté au centre de la vieille Asie, ou mieux encore, un des rivages embaumés du lac de Côme. Rien de gracieux comme ces maisons de campagne, cachées, ainsi que des nids d'oiseaux, dans les massifs de ces géants feuillus des tropiques ; rien d'aussi beau que ces parterres émaillés de la riche flore des colonies. Dans une étendue de plusieurs milles, ce ne sont que portiques italiens, que colonnades de stuc et de marbre, que balcons découpés, que varendes fermées des plus riches tentures, que terrasses chargées de fleurs.

Pendant la saison des pluies, tous les riches équipages de la grande ville se dirigent vers ce délicieux retrait. Le cours William et le Jardin zoologique, qui est peut-être le plus riche et le plus beau du monde

entier, sont alors abandonnés. Calcutta change d'aspect. Le quartier anglais est triste et désert ; la ville redevient vraiment indienne. La société aristocratique s'est éloignée ; il n'y reste plus que les officiers qui, dès la chute du soleil, se réfugient dans les bouges de *Casi-Goula* et dans les petites maisons de *Misseri-Gange*.

Voilà deux fois que ces noms viennent sous ma plume. Il faut cependant que je dise ce que sont ces quartiers, quoique vous l'ayez bien un peu deviné.

Le premier est, en moins bien, un lieu à peu près semblable à celui que nous avons visité ensemble à Tanjore. Ses rues tortueuses serpentent à l'entrée du *Peltah* et présentent toute la nuit le coup-d'œil le plus pittoresque. Le second est le *Breda-Street* de Calcutta, et étend ses petits hôtels mystérieux à l'est du *Chouringhy*. C'est encore une ville d'un aspect tout particulier. Dans de longues et larges rues tirées au cordeau et sablées, s'élèvent de légères et gracieuses constructions entourées de jardins, fort éloignées les unes des autres, et ressemblant souvent, à s'y méprendre, à ces petites maisons de campagne dans le goût rustique, dont sont couverts les environs de Paris.

C'est surtout dans ce quartier que demeurent les métis anglais et ces femmes auxquelles le mélange du sang anglais et du sang indien donne des physionomies si charmantes et si bizarres. Les mœurs et

les habitudes des deux pays s'y mêlent d'une curieuse façon. Je dois avouer que c'était bien souvent de ce côté que mon gros ami et commandant dirigeait ses aventureuses promenades du soir.

Sir John avait naturellement à Calcutta de nombreuses et sérieuses relations, mais, ainsi que moi, il aimait peu le monde, et nous ne faisions que les visites indispensables.

Nous passions presque toutes nos journées à bord. Lorsque la nuit était venue, nous descendions à terre, soit pour faire un tour de promenade au cours William, soit pour diriger nos pas vers le jardin botanique. Au bout d'un mois, j'étais parfaitement habitué aux cadavres que le fleuve entraînait, j'avais visité tous les monuments de la ville, c'est-à-dire vingt palais et autant de temples, catholiques, anglicans, presbytériens, indiens ou musulmans, — cela souvent pendant la plus grande chaleur du milieu du jour, à ce torride moment où, dit un proverbe indien, les Français et les chiens peuvent seuls être dans la rue ; — j'avais examiné fort en détail, grâce à un officier d'artillerie au service de la Compagnie, les ouvrages extérieurs et intérieurs du fort, magnifique polygone entouré d'un large fossé qu'on peut remplir d'eau à volonté, qui renferme des bâtiments à l'épreuve de la bombe où peuvent se loger dix mille hommes, dont les fortifications sont défendues par plus de six cents pièces à feu, et dans les murailles duquel se trouvent un arsenal et une fonderie de

canons. Je croyais donc vraiment, en attendant les grandes fêtes indiennes qui se célèbrent vers le mois de septembre, ne plus avoir beaucoup à visiter dans la capitale, et j'attendais avec assez d'impatience le moment du départ.

Un soir, que nous étions descendus à terre sans trop savoir ce que nous allions faire, sir John me proposa une assez lugubre excursion ; mais comme elle devait avoir pour résultat de me mettre sous les yeux une des scènes les plus saisissantes des mœurs hindoues, j'acceptai bien vite. Il s'agissait de pousser au-delà de la ville noire, pour aller fumer un cigare auprès des bûchers des morts.

Nous partîmes à pied, afin de profiter de ce seul moment de la journée où la promenade est possible, et, laissant derrière nous les riches hôtels du *Chouringhy*, nous nous engageâmes bravement dans les ruelles sales et tortueuses du *Peltah*. La nuit nous prit au milieu de cette longue rue qui court parallèlement au fleuve en le remontant pendant près de deux milles. Comme tout éclairage y est parfaitement inconnu, nous arrivâmes assez tard au but de notre course, après avoir risqué vingt fois de nous rompre le cou.

Nous avions devant nous, à gauche, un grand mur au-dessus duquel s'élevait, noire et épaisse, une fumée répandant dans l'atmosphère une odeur insupportable qui soulevait le cœur. En face, à une portée de fusil, se dressait la grande ombre de la pagode de

Kâli; à notre droite, s'étendaient amassées, pressées les unes contre les autres, les misérables cases qui terminent le faubourg de la ville noire.

A quelques pas de nous, au milieu du grand mur, se dessinait aux reflets des flammes de l'intérieur une large ouverture. Nous nous dirigeâmes vers elle.

En arrivant sur le seuil de cette porte, je fis malgré moi un pas en arrière, pressentant que j'allais voir quelque chose de hideux. Je voyais aller et venir dans une grande enceinte, au milieu de la fumée, des formes bizarres qui semblaient plutôt appartenir à des démons qu'à des hommes.

— Allons! entrons, me dit Canon en m'entraînant par le bras; ce n'est pas précisément agréable, mais c'est curieux et philosophique.

— Entrons, répondis-je, en me prenant le cœur à deux mains.

Nous pénétrâmes dans l'enceinte des morts.

Nous étions dans une grande cour quadrangulaire fermée de trois côtés par de hautes murailles. Le côté qui faisait face à la porte par laquelle nous étions entrés donnait sur le fleuve, dont les eaux roulaient noires et lugubres; le mur y était remplacé par des marches qui descendaient jusque dans les flots. La nuit était tout à fait tombée, pas une étoile ne brillait au ciel. De gros nuages sombres couraient de l'est à l'ouest en annonçant l'orage; le calme de ce lieu étrange n'était troublé que par les mugissements des

lames contre les gradins faits de larges pierres, les crépitements des branches sèches et les psalmodies monotones des parents des morts, groupés autour de chaque cadavre. L'atmosphère était chargée des exhalaisons fétides s'échappant de dix bûchers qui flambaient autour de nous, et sur lesquels des hommes demi-nus jetaient sans cesse de la poix et du beurre clarifié. Les flammes, attisées ainsi, s'élevaient parfois jusqu'au faîte des murailles. Tout prenait sous leurs vives et subites lueurs des formes fantastiques.

Nous n'avions pas encore fait dix pas dans la cour que nous dûmes nous ranger pour livrer passage à un mort qu'on apportait en grande cérémonie.

Nous nous approchâmes du *munzil-kanta* qui lui était destiné.

C'était un trou de deux ou trois pieds, creusé en terre sur lequel étaient étendues, comme un plancher, quelques branches vertes tapissées d'une couche épaisse de fagots secs et de chanvre. Les brahmines prirent le corps, le lavèrent, puis le frottèrent d'huile clarifiée. Pendant ce temps, les parents étendaient sur le bûcher une longue pièce d'étoffe neuve, et lançaient autour d'eux des cauris et des poignées de riz. Lorsque le cadavre fut suffisamment lavé et frotté, les prêtres le couchèrent sur la pièce d'étoffe en lui repliant les jambes et en lui croisant les bras sur la poitrine ; après quoi ils relevèrent sur lui les

pans de la draperie. Ils murmurèrent ensuite des prières; au nom du défunt, ils offrirent quelques poignées de riz en sacrifice à la divinité, et l'aîné des enfants mit le feu aux fagots et au chanvre, tandis que les Hindous, serviteurs du lieu, arrosaient le cadavre avec des matières combustibles. Les femmes accroupies autour du bûcher n'avaient pas cessé de chanter et de pleurer depuis le commencement de la cérémonie.

Dès que les flammes s'élevèrent de façon à cacher le corps à la vue des assistants, chacun s'assit, et les *houkas* et les *gargoulis* s'allumèrent aux charbons du *kanta*.

Ainsi que me l'avait annoncé Canon, n'était-ce pas un curieux et bien philosophique spectacle que j'avais là sous les yeux? Je ne pouvais en détacher mes regards. Je me demandais si vraiment il ne valait pas mieux quitter ainsi la terre, que d'y séjourner quelques mois sous six ou sept pieds de sable, pour en être chassé un jour de par la loi, lorsqu'un des parents du morts s'approcha de moi. Il m'offrait du feu et un *gargouli*. J'acceptai la pipe que j'allumai afin de combattre la mauvaise odeur, et je pris place, ainsi que sir John, au milieu de la famille du défunt, en faisant aux brahmines l'offrande obligée d'une ou deux roupies.

Il y avait plus d'une heure que nous étions dans cette bizarre situation; un vent assez violent s'était élevé et rendait la crémation plus longue que de cou-

tume : je commençais à trouver que nous pouvions laisser les Hindous à leur lugubre office, lorsque, levant les yeux jusqu'au sommet des murailles pour y suivre les capricieuses découpures de la flamme, je m'aperçus que je n'avais pas tout vu dans ce qui nous environnait

En effet, je n'avais pas remarqué tout d'abord ce qui maintenant frappait mes yeux, c'est-à-dire les arabesques et les sculptures dont étaient couverts les murs de la cour des morts. Le long des trois murailles, à des hauteurs différentes, jetées sans ordre et comme groupées par le hasard, sortaient des reproductions en relief de tous ces oiseaux voraces qui planent sur le Gange, objet de la vénération des Hindous. Sur les tuiles rouges du faîte, semblaient vivre, sous les jeux de la flamme, des vautours aux longs cous dénudés, des aigles aux regards fixes et brillants, des milans aux becs et aux serres acérés et des condors à l'aspect hideux.

C'était repoussant à voir. Je ramenai bien vite mes regards vers la terre.

Huit ou dix cadavres avaient atteint le degré voulu de carbonisation, — car tous les Hindous n'attendent pas que leurs morts soient réduits en cendres ; — il ne restait plus à accomplir que le dernier acte de la cérémonie des funérailles, c'est-à-dire à jeter dans le Gange ces corps à demi consumés.

Les esclaves venaient d'enlever ces tristes dépouilles et ils se dirigeaient vers le fleuve, lorsque

tout à coup mille bruits éclatants, impossibles à rendre, troublèrent le silence de la nuit. Les sculptures qu'il m'avait semblé voir sur les murailles s'étaient animées; de tous les côtés, des centaines d'oiseaux de proie s'étaient élancés au-dessus des eaux sacrées pour y attendre et s'y disputer les cadavres.

Je vivrais dix fois le temps ordinaire de l'existence que je ne pourrais oublier ce fantastique et lugubre tableau. Autour de nous, des bûchers où crépitaient des corps à demi calcinés, et entre lesquels s'agitaient les ombres des Hindous; en face de nous, les flots noirs et boueux du fleuve qui se refermaient avec un bruit sourd sur les morts, puis, au-dessus de nos têtes, des oiseaux farouches multipliant les cercles concentriques et les ellipses de leur vol.

Je ne pus m'empêcher de me boucher les oreilles et de fermer les yeux; mais il me sembla longtemps encore voir et entendre, tant mon esprit avait été frappé.

Sir John m'arracha enfin à ma stupeur, et nous reprîmes le chemin de Calcutta où nous ne rentrâmes que fort avant dans la nuit, non pas sans avoir été obligés de faire à plusieurs reprises usage de nos armes pour nous débarrasser des chacals, qui, dès les ténèbres, rodent sans cesse dans le faubourg du *Peltah* pour prendre, eux aussi, leur part de la hideuse curée.

CHAPITRE XIV

Les rives du Hougli. — Chandernagor. — Serampour. — Où le lecteur voit que souvent un revolver non chargé vaut mieux qu'une carabine à deux coups.

Quelques jours après cette curieuse soirée, nous disposâmes tout à bord du *Fire-Fly* pour notre départ pour Java.

Nous devions quitter la rade dans quarante-huit heures, lorsque James, très-souffrant déjà depuis un mois, tomba assez sérieusement malade pour que nous ne pussions songer à l'emmener. La dyssenterie dont il était atteint nécessitant le repos le plus complet et le séjour de la campagne, sir John prit le parti de l'envoyer à Chandernagor, cette pauvre petite colonie française, qui possède, ainsi que Bénarès, le climat le plus pur et le plus favorable aux malades. Je devais y conduire notre malheureux lieutenant, l'installer convenablement là-bas, et revenir le plus rapidement possible rejoindre le contrebandier.

Si peu agréable que dût être ce voyage de trente milles, sur le fleuve sacré, en compagnie d'un moribond, j'avais accepté assez volontiers cette corvée qui allait me faire trouver pendant quelques instants auprès de compatriotes. Nous louâmes un large bateau, à l'arrière duquel nous fîmes dresser un lit et une tente couverte de nattes, et un matin, avant le lever du soleil, nous nous préparâmes à partir.

J'étais dans la dunette où je recevais les dernières instructions de sir John, qui me recommandait de ne pas oublier des armes, quoiqu'il ne crût pas vraiment à un danger sérieux pour moi dans cette courte expédition, lorsque mon domestique, une espèce d'indien musulman qui répondait au nom de Soumdi, — quand il répondait, ce qui était assez rare, vu sa paresse, — et qui n'était à mon service que depuis une quinzaine de jours, vint me prévenir qu'une embarcation de M. Walmore, le banquier de sir John, allait accoster.

Sachant que je devais partir pour Chandernagor, il le priait de me faire prendre, en passant à Serampour, 3,000 piastres chez M. d'Almeïda, son correspondant dans l'ancienne colonie danoise, et il m'envoyait une lettre pour ce négociant.

Je pris la lettre, et, conduit jusqu'au bas de l'escalier de commandement par le contrebandier qui semblait ne pas vouloir me laisser partir, je m'installai auprès du malade, puis je donnai l'ordre de

pousser au large. Je n'emmenais de l'équipage du *Fire-Fly* que mon domestique et celui de James qui devait rester auprès de lui.

J'entendis, au moment où je passais sous le couronnement de notre gracieux *smuggler*, Canon qui me criait :

— Allons, bon voyage, soyez prudent, et à demain !

Je lui dis adieu de la main, et le bateau, poussé vigoureusement par ses six rameurs, s'élança à travers la flotte des bâtiments à l'ancre qu'il nous fallait traverser pour sortir de la rade. Le patron se servait à l'arrière d'un large et long aviron en guise de gouvernail, nos domestiques s'étaient couchés à l'avant ; moi, j'avais pris place sous la tente auprès de James qui semblait ravi d'aller se remettre à Chandernagor. Le pauvre diable ne devait jamais en revenir.

Jusqu'à Sèrampour, c'est-à-dire dans une course de cinq lieues, nous naviguâmes entre les rives les plus charmantes et les plus poétiques qu'ait jamais baignées grand fleuve aux flots écumants. Nous ne restions pas dix minutes sans croiser quelque bizarre embarcation du pays, descendant vers Calcutta ; çà et là, nous apercevions sur le rivage, alignées comme des guérites peintes en blanc, de petites pagodes abritant leurs dômes écrasés sous l'ombrage des tecks et des palmiers, et envoyant leurs larges escaliers jusque dans les eaux sacrées. Puis, nous passions sous d'épaisses voûtes de feuillage où gazouillaient

mille oiseaux babillards aux éclatants plumages, et, des branches d'un banian tombant jusqu'au milieu du fleuve, s'élançaient parfois avec des cris perçants des écureuils de feu et des singes aux faces grimaçantes, pendant que, des racines du géant, se laissaient lourdement glisser sur la vase les caïmans réveillés par le bruit des avirons.

Vers le milieu du jour seulement nous laissâmes à gauche Serampour [1], sur les établissements duquel le pavillon anglais ne remplaçait que depuis fort peu de temps le pavillon danois, et le soleil se cachait déjà derrière les impénétrables forêts du Bahar lorsque j'aperçus la première maison de la colonie française, et l'emplacement où s'élevaient jadis ces forts construits par les ordres de Dupleix.

Nous abordâmes bientôt à un débarcadère qui me parut être un ancien escalier de pagode. Laissant James dans le bateau, je me mis en quête avec mon domestique d'une maison libre.

Hélas! Chandernagor est de si peu d'étendue que j'eus bientôt parcouru ses rues sablées, qui ressemblent bien plus à des allées de jardin qu'à des rues.

Je découvris, au bout d'un quart d'heure, un appartement chez de braves Hindous à moitié Anglais, qui faisaient cette assez triste spéculation de louer des

[1] Le territoire danois fut vendu en 1845 aux Anglais, ainsi que Tranquebar, moyennant la somme de deux millions. Les Danois y étaient établis depuis 1676.

chambres aux malades. Il y avait ordinairement, dans ces chambres, juste ce qu'il fallait pour y mourir en paix : un lit garni d'un moustiquaire, quelques fauteuils de rotins, une table de teck et des nattes pour tapis. J'y installai mon pauvre lieutenant, avec lequel je fis dans la soirée une courte promenade dans les immenses plantations de pavots qui entouraient la maison. Le lendemain, avant le jour, le cœur serré du calme et de la tristesse de notre colonie, où je n'avais guère rencontré que des employés du gouvernement, je me rembarquai pour descendre au plus vite jusqu'à Serampour, afin d'arriver à Calcutta le même soir.

Tout se passa pour le mieux jusqu'à l'ancienne colonie danoise, que ses propriétaires ont vendue parce qu'elle était, comme Chandernagor, improductive pour la métropole, soumise à quantité de vexations de la part des douanes de Calcutta, et par conséquent fort près de la ruine.

Jamais mes hommes n'avaient paru si bien disposés et n'avaient ramé avec autant de courage ; en moins de deux heures, je franchis la distance qui sépare ces deux villes, et, comme le jour commençait à peine au moment de mon départ, je fis la plus charmante promenade.

Je déjeunai chez M. d'Almeïda, qui me reçut comme on sait encore recevoir dans ces pays fortunés où le soleil semble réchauffer le cœur ainsi que la terre, et je le quittai vers midi, en emportant les trois mille

piastres de M. Walmore, en pagodes et en roupies d'or. Elles étaient renfermées dans deux sacs que j'avais fait porter au bateau par mon domestique et que j'avais enfermés dans une petite valise auprès de mon revolver.

J'avais, pendant ma promenade matinale, déchargé deux ou trois fois ma carabine sur des singes, qui avaient eu l'imprudence de venir se balancer jusqu'au-dessus de ma tête aux branches pendantes des banians; j'étais parfaitement convaincu de l'inutilité des recommandations de sir John. Aussi, bercé par le mouvement de l'embarcation, fatigué peut-être aussi de l'assez mauvaise nuit que j'avais passée auprès de James, je m'endormis presque aussitôt notre départ de Serampour, après avoir laissé tomber les rideaux de la tente.

Il y avait peut-être une demi-heure que j'étais assoupi quand je m'éveillai, sans aucun doute à cause d'un changement dans le mouvement des avirons. Le sommeil du marin a cela de particulier qu'il résiste à certains bruits très-violents, et que certains autres, au contraire, l'interrompent immédiatement. Je demande bien pardon de l'expression, puisqu'il s'agit de moi en ce moment, mais je n'en connais pas d'autre pour rendre exactement ma pensée : le repos du marin est *intelligent*, quelque chose de l'esprit veille toujours en lui, si lourd que soit le sommeil auquel il a succombé. Dix coups de canon ne l'éveilleront pas s'ils partent de ses batteries, non

plus que les manœuvres ordinaires; mais qu'un mât se rompe, qu'une voile se déchire, qu'un événement important arrive sur son navire, sans même se traduire par un choc on par un bruit retentissant, il est aussitôt debout. Un changement de direction dans la marche, le réveille plutôt que le mugissement de la tempête.

Je m'éveillai donc, et je soulevai le rideau qui me cachait les rameurs. Ils étaient tous à leurs bancs, excepté mon domestique qui s'était couché à l'arrière, mais il me sembla qu'il affectait de dormir d'un profond sommeil et que mes hommes étaient troublés de mon apparition subite. Je jetai un regard sur les rives du fleuve, je ne les reconnus pas. Uni comme un lac, le Gange roulait lentement et sans murmures entre des bords plus rapprochés que ceux que j'avais remontés pour gagner Chandernagor. En regardant à l'arrière, je me rendis compte de ce qui avait troublé mon sommeil.

Au lieu de suivre le large bras qui descend directement vers Calcutta, mes rameurs avaient lancé leur bateau entre deux îles qui partagent le Hougli en dessous de Serampour.

J'eus subitement le pressentiment qu'un danger me menaçait; mais je ne voulus laisser rien voir de mes craintes, je me retournai tranquillement vers le patron, tout en surveillant les Indiens.

— Pourquoi, lui dis-je, as-tu pris ce chemin au lieu de suivre la rive droite du Hougli?

— Mais, *sahib*, me répondit-il, parce que nous gagnerons au moins deux milles de ce côté.

Cet homme mentait. En admettant que la route fût de deux milles plus courte par ce bras de fleuve, nous y avions le désavantage de ne pas être entraînés par le courant; son changement de direction avait évidemment un autre but.

Nous étions dans un endroit isolé, les eaux traversaient un jungle dont j'aurais admiré le poétique décor dans toute autre circonstance, le calme le plus lugubre régnait autour de nous, et les rameurs ne maniaient que doucement les poignées de leurs avirons. Je compris que j'étais perdu; aucune embarcation ne se montrait aux alentours; j'étais seul contre huit Indiens qui savaient que j'avais avec moi une somme assez importante pour les faire vivre tous riches et heureux.

Paraissant me contenter de l'explication que venait de me donner le batelier, je me glissai sous la tente, en ayant l'air de vouloir reprendre mon sommeil interrompu. Mon plan de défense ou plutôt d'attaque était fait.

En me laissant retomber sur les nattes, je sentis que l'embarcation reprenait sa course. Profitant alors du trouble où étaient mes hommes, je m'emparai de mon revolver, mais j'eus peine à retenir un cri de malédiction: ma cartouchière était vide. Le plan des assassins était bien préparé, mon domestique avait pris soin de me désarmer.

Je ne pouvais songer à charger ma carabine; un mouvement de ma part dans ce but eût été pour les Indiens un signal de l'attaque. J'étais désespéré, et machinalement je passais la baguette dans les canons de mon pistolet, lorsque je vis que l'un des coups était chargé. L'infidèle serviteur, peu familiarisé avec cette arme, m'avait laissé au moins une balle pour le punir. Je n'hésitai pas alors à mettre mon projet à exécution; j'étais maintenant convaincu qu'attendre était une mort certaine.

Le patron qui maniait un large aviron en guise de gouvernail était à la portée de ma main, il se tenait en équilibre tour à tour sur l'un des bords de l'embarcation. J'attendis le moment favorable, puis, bondissant tout à coup par les rideaux de l'arrière de la tente, je le poussai violemment dans le fleuve qui se referma sur lui. Saisissant alors son aviron d'une main pendant que l'autre menaçait les Indiens, je leur ordonnai de forcer sur leurs rames, jurant de tuer le premier qui n'obéirait pas.

Mon apparition fut pour les misérables un coup de foudre : leur premier mouvement fut de se courber sur leurs poignées d'aviron, qui, en dix coups, m'éloignèrent assez de celui que j'avais jeté à l'eau pour ne plus avoir à le craindre. Les caïmans du Hougli allaient en faire promptement bonne justice.

Je me croyais déjà vainqueur lorsque j'entendis Soumdi crier aux Indiens :

— *Ramundo! tubunchu hy nuh een boj'ho!* (Lâches! le pistolet n'est pas chargé!)

Je sentis un frisson glacé me saisir au cœur. Les rameurs avaient abandonné leurs avirons sur les tolets, ceux de l'arrière escaladaient les bancs pour se jeter sur moi.

— Ah! il n'est pas chargé, misérable! m'écriai-je en abaissant mon arme à la hauteur de la tête de mon domestique et en pressant du doigt la gachette.

Puis je compris que si je faisais feu, la vue du sang agirait sur les Indiens comme sur des bêtes fauves; que je me vengerais, mais que je serais ensuite à leur merci, sans autre arme qu'un court poignard qui était à ma ceinture. Profitant alors du sentiment de frayeur qui s'était emparé d'eux à mon geste plein de résolution, je relevai lentement mon arme, et je la déchargeai en l'air en disant:

— Tu vois que mon pistolet est chargé! Je ne veux pas te tuer, je te ferai pendre. A vos bancs tous! J'ai là encore de quoi faire taire cinq d'entre vous. Malheur au premier qui n'obéit pas!

Et j'abaissais mon revolver à la hauteur de leurs poitrines nues, pendant que je manœuvrais l'aviron de queue, de façon à faire reprendre à l'embarcation une marche rapide.

Mon domestique fut consterné, mais il ne chercha pas à se défendre. Avec cette fataliste soumission aux événements qu'ont toujours les Hindous, il s'accroupit dans le fond de l'embarcation, en laissant tomber

sa tête cuivrée dans ses deux mains. Quant aux rameurs, j'avais eu raison de compter sur leur lâcheté : chacun d'eux craignant pour soi la première balle, ils bondirent à leurs bancs, où, aussitôt, ils se courbèrent sur les poignées de leurs avirons en murmurant des paroles de malédiction contre Soumdi.

Je ne les quittais pas du regard, dirigeant mon arme vide, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre des misérables. L'embarcation volait sur la lame, j'entendais, répondant à chaque coup d'aviron, les battements de mon cœur, qui le soulevaient à le briser.

Cela dura près d'un quart-d'heure, qu'il nous fallut pour doubler la pointe de l'île et rentrer dans le bras rapide du Hougli.

Là, j'étais sauvé, mille bateaux se croisaient sur le fleuve. Je jetai un dernier regard vers ces eaux calmes où j'avais bien failli servir de pâture aux caïmans, puis je lançai l'embarcation au milieu du courant pour gagner plus promptement la rade.

Au moment où j'allais dépasser la pagode de Kâli, mon domestique sauta soudain dans l'eau, et se mit à nager vigoureusement vers la terre. Je ne voulais pas que le crime du misérable restât impuni; je donnai ordre à mes hommes de le poursuivre. Le *danghee* n'avait pas viré de bord pour se diriger vers lui que je le vis lever la tête hors des flots, puis pousser un grand cri et disparaître dans une nappe rouge de sang qui colorait les eaux. Justice était faite, grâce à un caïman.

Dix minutes après, j'étais à bord du *Fire-Fly* et mes hommes étaient conduits à terre en prison. Soixante-douze heures plus tard on en pendait deux qui, suivant moi, étaient les plus coupables, et tout était dit. J'avais demandé en vain qu'une peine moins terrible leur fût infligée, sir John avait été impitoyable.

Voilà, chers lecteurs, comment un pistolet vide m'a été plus utile qu'une carabine à deux coups sur les rives poétiques et parfumées du fleuve sacré.

Pendant mon absence, mon gros ami avait couru, lui aussi, le plus sérieux danger. La veille au soir, au moment où il allait remonter à son bord, deux balles de pistolet, évidemment destinées à le tuer, étaient parties d'une embarcation qui s'était cachée sous les formes de l'arrière du *Fire-Fly*, et elles avaient blessé un de nos meilleurs matelots. La nuit avait empêché de poursuivre les assassins qui s'étaient enfuis dans le bas du fleuve.

Comme le contrebandier n'attendait que mon retour pour lever l'ancre, quelques jours après ces deux tentatives d'assassinat dont la coïncidence nous avait frappés, nous sortîmes toutes voiles dehors de la rade de Calcutta. J'avais officiellement remplacé James à bord. Morton, en voyant mon profond amour pour les excursions à terre, s'était pris pour moi d'une bonne et sincère amitié.

Nous quittâmes rapidement le Hougli et le golfe du Bengale.

Sir John avait d'abord eu l'intention de descendre par le détroit de Malacca pour se rendre à Batavia, mais il se décida à longer la côte ouest de la grande île de Sumatra. Le *Fire-Fly* mit alors le cap au sud pour gagner le détroit de la Sonde, et de là Java, où nous attendaient de nouvelles aventures.

CHAPITRE XV

De Calcutta à Batavia. — Le détroit de la Sonde. — Batavia — L'*Hôtel de Hollande*. — La vie Java. — La route de Buitenzorg.

Le *Fire-Fly*, trouva par le travers du royaume d'Achem des calmes et des petites brises qui le conduisirent jusqu'à la pointe Betuah, extrémité sud de la grande île de Sumatra. Canon connaissait si bien toute cette côte que nous la longeâmes dans toute sa longueur, naviguant à petites journées entre elle et ces innombrables îles qui la suivent à vingt lieues de distance, mouillant le soir si le vent ne nous était pas favorable, non pas sur le rivage de Sumatra qu'on a surnommé avec justice la Côte de la Peste, mais à l'abri de l'une des îles du large.

Cette traversée est un de mes plus agréables voyages.

Le *Fire-Fly* était, ainsi que vous le savez, disposé à l'intérieur avec cet amour du confortable que pos-

sédait si complètement son commandant. Même à la voile, des tentes, dont les rideaux tombaient jusqu'aux bastingages, le couvraient dans toute sa longueur; des manches à vent apportaient un air frais jusque dans les moindres recoins de ses chambres; ses provisions de vin, de rhum et de café étaient dignes de la cave d'un ministre; rien ne manquait enfin. Une bibliothèque fort bien choisie était à ma disposition, sir John semblait avoir entièrement oublié les aventures dramatiques de la côte de Coromandel, mon amitié pour lui se resserrait chaque jour, et nous faisions les plus splendides plans de campagne pour l'avenir. Nous ne parlions de rien moins que de nous lancer un peu à la découverte.

C'est dans ces dispositions qu'un beau soir, après avoir laissé à bâbord, sur cette côte marécageuse et malsaine de Sumatra, tous ces petits Etats soumis aux Hollandais ou indépendants, mais en tous cas à demi barbares, nous aperçûmes, par tribord devant, l'île Engano avec sa ceinture de récifs. Le lendemain matin, la brise ayant fraîchi et les courants portant rapidement à l'est, nous étions réveillés par les parfums du détroit de la Sonde.

A droite, nous laissions l'île du Prince, devant nous se dressait Crokotoa avec les riches verdures qui s'élèvent jusqu'à son sommet.

Aucune description ne saurait donner une idée de la richesse et de la poésie de ces rivages. Dès que nous eûmes dépassé le détroit, notre navigation de-

vint une promenade au milieu de jardins flottants. Au bout de quarante-huit heures, le *Fire-Fly* cherchait sa route à travers ces innombrables îles, qu'on nomme les Mille-Iles pour venir mouiller, à quelques encablures de la longue jetée de Batavia, dans une baie profonde, abritée par des myriades de petits îlots à l'ouest et au nord, et, à l'est, par la pointe Karawang et ses luxuriantes forêts.

Plus de cent cinquante bâtiments étaient en rade; toutes les nations étaient représentées dans le port de la capitale des possessions hollandaises. Nous croisâmes avant d'arriver à terre, c'est-à-dire, une heure à peine après notre arrivée, car, sir John et moi, nous ne pouvions tenir à bord dès que la terre était en vue, nous croisâmes, dis-je, en gagnant la jetée, des embarcations de tous les pays du monde.

Au milieu des yoles, des gigues, des baleinières, laissant flotter au vent le yac anglais, les étoiles des Etats-Unis, les trois couleurs françaises, bondissaient légers, gracieux comme des mouettes de tempête, les *proas* à l'avant recourbé, les longs *tambangans* avec leurs nombreux passagers, puis des bateaux de forme étrange, si étroits et si légers sur la lame qu'ils ne s'y soutenaient qu'à l'aide d'un contre-poids composé d'un étroit radeau de bambous, que les matelots plaçaient du côté opposé à la brise.

Nous arrivâmes bientôt par le travers du phare qui termine la jetée, très-beau travail en pierres qui s'avance à un millier de mètres dans la rade, et nous

débarquâmes à l'entrée du port, dans la ville basse qui, sous l'Empire encore, était tout Batavia.

Il est curieux de remarquer que presque toutes les villes des pays tropicaux se divisent en deux parties distinctes. Indépendamment de ces divisions ordinaires que font naître les races et les coutumes, on y trouve toujours, si l'on peut s'exprimer ainsi, la ville du travail et la ville de la paresse, la ville du mouvement et du bruit et la ville du calme et du repos.

L'homme construit d'abord sa demeure sur le bord de la mer, le plus près possible de l'endroit où ses navires viendront apporter dans sa nouvelle patrie les souvenirs et les richesses de l'ancienne. Il ne s'inquiète pas alors, dans son amour pour le gain, du climat ni de la température; c'est seulement lorsque plusieurs générations ont payé un tribut funeste à l'insalubrité, qu'il pense à s'éloigner du danger.

C'est ce qui est arrivé à Batavia, qui est peut-être une des plus malsaines stations du monde. Ce n'est que pendant le laps de temps si court que l'île a été administrée au nom de la France, qu'on vit s'élever une nouvelle ville, à Weltevreden, tandis que l'ancienne ville, fondée sur les ruines de Jacatra, restait habitée seulement par les naturels et par les Chinois. Les négociants européens n'y gardèrent que leurs comptoirs. Une visite de quelques heures pendant la journée, suffit souvent pour leur donner ces fièvres endémiques qui déciment les équipages des navires sur rade.

Cette ville basse s'étend au bord de la mer, au milieu de marais infects, le long du port et de mille canaux. Je me gardai bien de la parcourir; je sautai bien vite avec mon compagnon, pour gagner le quartier européen, dans un de ces véhicules de forme impossible, mais attelé de fort bons petits chevaux, dont les cochers indigènes s'arrachent les voyageurs à leur débarquement. Cependant nous parvînmes à entrer à peu près complets, Canon et moi, dans la même voiture : l'équipage tourna le dos au port. Quelques minutes après, nous gravissions au galop la pente assez rapide de la large avenue sablée et ombragée de grands arbres qui sépare les deux villes.

En une heure, nous gagnâmes les premières maisons ou plutôt les premiers palais du nouveau Batavia. Nous n'étions plus en Malaisie, nous étions dans l'un des plus beaux quartiers de l'une des plus belles capitales de l'Europe.

Construite par les ordres et d'après les plans du général Dœndels, embellie sous l'administration intelligente et active du baron Van Capellen, la nouvelle ville est aujourd'hui une des cités du monde le mieux disposées pour la vie orientale. Nous dépassâmes de magnifiques hôtels environnés de vastes jardins, puis, en suivant toujours l'avenue qui nous avait amenés, nous trouvâmes, sur notre droite, à peu près au milieu de la ville, un superbe bâtiment s'élevant au fond d'une cour profonde.

Notre automédon lança au grand galop ses chevaux entre les montants d'une porte auprès de laquelle se tenait une armée de serviteurs noirs, rouges, cuivrés, enfin fort laids, et notre voiture s'arrêta au perron de la varende de l'*Hôtel de Hollande*, où sir John était depuis longtemps fort honorablement connu.

Le gérant de l'hôtel, — car le propriétaire en était un personnage fort important et fort riche qui habitait noblement le délicieux séjour de Buitenzorg, — le gérant de l'hôtel, donc, nous introduisit dans une charmante salle d'attente et nous demanda fort humblement nos ordres.

Parmi ses nombreuses questions, une phrase surtout vint me surprendre.

— Combien de voitures et de chevaux dois-je disposer pour ces messieurs? demanda-t-il à sir John.

— Mais deux voitures et huit chevaux, répondit mon compagnon en m'interrogeant du regard; je crois que cela nous suffira.

J'approuvai de la tête sans bien comprendre ce à quoi le contrebandier destinait un aussi nombreux équipage, mais me doutant bien que j'allais encore faire connaissance avec de nouvelles mœurs.

Lorsque nous eûmes pris possession de notre appartement qui donnait sur la cour, mon ami m'expliqua que la voiture à Batavia était aussi indispensable que le palanquin dans l'Inde, et qu'à l'*hôtel de*

Hollande l'appartement était en rapport avec le nombre de chevaux et de voitures que l'on demandait. En effet, un des côtés de la cour de l'hôtel était pris par d'immenses écuries, où plus de cent cinquante petits chevaux rentraient chaque soir. Du reste, tout cela n'était pas cher. Nous avions fait prix d'avance : moyennant douze ou quinze florins, nous avions un appartement très-confortable, deux repas à une table luxueusement servie et deux voitures nuit et jour à notre disposition.

Je n'eus vraiment qu'un reproche à faire au service de l'hôtel pendant tout le temps que j'y restai, ce fut la parcimonie avec laquelle les *bendharis* [1] distribuaient le pain. En véritable Français, je n'avais pas encore pu m'habituer à remplacer ce compagnon indispensable des viandes, par les pommes de terre ou le riz.

Je fis donc une assez singulière grimace lorsque le soir, à mon premier repas à une table d'hôte qui était une réunion bizarre de toutes les nationalités, — on se serait volontiers cru assis au milieu des ouvriers de la tour de Babel, après la confusion des langues, — je ne trouvai, sous ma serviette, qu'une petite tranche de gâteau fort appétissante à l'œil, mais fort peu rassurante pour les besoins de mon estomac. Je n'en fis qu'une bouchée et j'appelai un des domestiques. Il accourut vers moi tout étonné, et

[1] Garçons de service dans les salles à manger.

me présenta une mignonne corbeille pleine de petits morceaux du même petit pain doré, mais coupé comme on le fait encore aujourd'hui dans nos villages pour distribuer le pain bénit. Je me souvins fort à propos que, dans ces saintes occasions de ma jeunesse, j'en emplissais furtivement mes poches au grand scandale de mes dévôts voisins, et je plongeai dans la corbeille, que je vidai à moitié malgré les marques d'effroi du *bendhari*, qui se demandait sans aucun doute qui pouvait être cet ogre blanc. Je finis par me mettre assez bien dans les bonnes grâces du *juro-rumah* [1] pour obtenir de trouver à ma place, au moment du repas, une assez convenable portion de pain pour ne plus avoir besoin de susciter l'étonnement des domestiques.

A part ce grief assez pardonnable, je n'avais vraiment qu'à me louer du régime de l'hôtel : nous y assaisonnions des meilleurs vins de France les mets parfois les plus hétéroclites, tels que nids d'hirondelles et ailerons de requins dont sir John était très-friand, mais auxquels je ne pus jamais m'accoutumer, et nous usions largement de nos équipages qui toujours nous attendaient prêts au départ. Au bout de soixante-douze heures, je n'avais plus rien à visiter dans la ville qui était trop européenne pour être vraiment intéressante pour moi.

J'attendais avec impatience un vendredi, car nous

[1] Chef des maîtres d'hôtel.

avions une promenade à faire à Mysteer ce jour-là, mais une quinzaine de jours seulement après notre arrivée nous pûmes mettre notre projet à exécution.

Un beau soir donc que le temps promettait une délicieuse nuit bien faite pour une excursion du genre de celle que nous allions entreprendre, nous commandâmes de mettre les meilleurs chevaux à la moins mauvaise des voitures, et, après le dîner, un bon cigare aux lèvres, nous nous étendîmes paresseusement sur les coussins de notre équipage en criant au cocher :

— Route de Buitenzorg, à Mysteer.

Les esclaves qui devaient courir auprès de la voiture se munirent de torches; nous nous élançâmes vers le haut de la ville.

En quittant Batavia, la route de Buitenzorg, que l'on prend pour gagner Mysteer, s'engouffre dans des arcades de verdure formées par ces géants des forêts océaniennes, en offrant la plus délicieuse et la plus fraîche promenade. Nos petits chevaux, animés par les piqueurs, eurent bientôt atteint les dernières maisons. La nuit commençait à se faire sombre, lorsque nous pénétrâmes sous les ombrages.

Nos hommes allumèrent alors leurs torches faites de branches d'arbres enduites d'huile de coco, le cocher fit avec la langue un léger bruit qui suffit pour faire prendre le galop à son attelage, et, hommes et bêtes, — car les porteurs de torches couraient de chaque côté de la voiture afin d'éloigner les serpents

et d'éclairer la route, — hommes et bêtes, dis-je, se mirent à arpenter rapidement le chemin poudreux.

La voiture qui nous était échue en partage n'était ni meilleure ni moins bonne que les cinquante autres véhicules de l'hôtel. C'était une assez vaste calèche qui avait dû avoir ses beaux jours et qui était, à peu près, tout ce qu'il fallait pour l'excursion que nous entreprenions. Les ressorts sonnaient bien un peu la ferraille, mais les coussins n'avaient pas trop perdu de leur embonpoint primitif. Chacun de nous, enfoncé dans son coin, se laissait aller à l'originalité de la situation.

Sir John avait souvent parcouru cette route, soit pour aller à Mysteer, soit pour aller chasser dans l'intérieur; aussi le cher commandant était un peu blasé; mais moi, qui courais vers l'inconnu, je ne pouvais empêcher mon imagination de trotter. En vraie vagabonde qu'elle était encore, elle faisait du chemin.

De temps en temps, nos hommes agitaient leurs torches pour les ranimer. Les brusques lueurs qui s'en échappaient allaient dessiner des ombres bizarres dans les massifs. Je me penchais alors hors de la voiture : il me semblait voir les ténèbres se peupler de fantômes, d'êtres et d'animaux fantastiques. Puis un sifflement prolongé et un cri perçant, que je ne puis mieux comparer qu'à celui d'un enfant qui souffre, me faisaient retomber bien vite sur mon coussin : une vipère noire venait de s'élancer de la route pour s'enfuir dans les hautes herbes, et un

chacal se glissait en tremblant dans les touffes de bambous.

Parfois, un des porteurs de torches fatigué sautait sur le marchepied pour se reposer quelques instants. Son visage de bronze, couronné de son blanc turban et éclairé ainsi en plein par la flamme vacillante du bois résineux, paraissait vraiment appartenir plutôt à un démon qu'à un être humain.

Dans les ténèbres des fourrés, brillaient par milliers les mouches de feu, semblables aux génies de la forêt, et, des branches pendantes que froissaient souvent les roues de notre voiture, s'échappaient les cris rauques et lugubres des oiseaux de nuit.

En moins de deux heures, à travers cette étrange fantasmagorie, nous franchîmes la distance qui sépare Batavia de Mysteer. Au moment où je m'y attendais le moins, la voiture, s'arrêta brusquement.

Nous étions au carrefour de la forêt, où notre voiture devait nous attendre.

CHAPITRE XVI

Le marché d'armes de Mysteer. — Une orgie javanaise.

Je réveillai mon gros ami sur lequel la poésie avait fait son habituel effet soporifique, et nous mîmes pied à terre. Nous entendions, à cent pas en avant de nous, des sons d'instruments; à travers les arbres, brillaient çà et là des lumières qui étaient celles du marché d'armes.

— Qu'avez-vous donc là, cher ami? me dit sir John auquel j'avais pris le bras pour l'entraîner loin de la voiture.

Il me désignait un poignard et un revolver dont les poignées sortaient de ma ceinture.

— Mais, vous le voyez, des armes.

— Peste! je crois bien que je le vois, ou plutôt que je les vois; c'est ce dont je me plains. Cachez-moi bien vite tout cet arsenal; il ne servirait qu'à vous faire une mauvaise affaire.

— Je ne vous comprends pas, mais j'obéis.

Et j'enfonçai les armes en question sous mes vêtements, afin qu'elles ne fussent plus visibles.

— Parfait! nous pouvons maintenant faire sans danger notre entrée dans le bal. Voyez-vous, continua-t-il alors, — en me dirigeant dans l'obscurité d'un petit chemin dont il me tardait d'être sorti, tant les taillis qui le bordaient me semblaient appropriés à l'habitation d'une foule d'hôtes dangereux, — la vue d'une arme à la ceinture d'un étranger, qui vient le visiter au milieu de ses fêtes, produit sur le Malais le même effet absolument que la vue de l'eau sur un chien enragé. Il faut prouver à tous ces braves gens, que les voyageurs ont bien méconnus, qu'on ne craint rien, parce qu'il n'y a vraiment rien à craindre. Ils ne paient pas de mine, c'est vrai! mais, dans une heure, vous serez convaincu de ce que je vous dis là. Vous verrez que ce sont les gens les plus pacifiques de la terre, pourvu toutefois qu'on ne se mêle pas trop de leurs petites affaires.

Nous sortîmes enfin de ce maudit petit sentier qui m'avait paru ne devoir jamais finir, et nous nous trouvâmes en présence de constructions délabrées, que j'eus d'abord besoin de regarder avec le plus grand soin pour me rendre compte de ce qu'elles avaient envie d'être.

Au milieu d'une espèce de place de cent mètres à peu près sur chaque côté, s'élevait une halle comme celles que l'on voit encore aujourd'hui dans nos villages. La toiture, faite de feuilles de palmiers et de

lataniers, était soutenue par des troncs d'arbres non taillés, et, des poutres transversales qui reliaient ces poteaux entre eux, descendaient çà et là des lampes semblables aux lampes antiques, qui laissaient échapper, avec une lumière douteuse, une épaisse fumée et une insupportable odeur.

Autour de cette construction, heureusement ouverte à tous les vents, allait et venait une foule nombreuse, composée de Malais et de Chinois ; les premiers armés de leurs terribles *kris* empoisonnés par le suc de l'upas, les seconds sans armes, à leur aise là comme chez eux et fumant tranquillement leurs petites pipes de cuivre. Au-delà des rangs de la foule, nous entendions les sons des gongs et des tam-tams conduisant les danseurs, tantôt par un rhythme lent et doux, tantôt par des mouvements rapides et saccadés.

Une solution de continuité s'étant fort à propos produite dans les rangs des spectateurs, je me glissai en suivant sir John et en m'efforçant de ne pas trop arrêter ma vue sur ces sombres et rébarbatifs visages qui nous environnaient, jusqu'à un des piliers qui soutenaient le misérable édifice.

Deux danseurs, un homme et une femme, occupaient seuls l'espace laissé libre au milieu de la halle pour les exercices chorégraphiques. Les regards émerveillés de l'assemblée ne les quittaient pas. C'était hideux et repoussant à voir, et je ne sais vraiment comment m'y prendre, chers lecteurs, pour

vous raconter la scène que nous avions là sous les yeux. Il ne me faut rien moins que la promesse que je me suis faite de tout vous dire pour m'y décider.

L'homme, un Malais cuivré, à l'œil blanc chargé d'éclairs, aux mouvements souples et agiles comme ceux d'un tigre, était complètement nu; ses contorsions et ses gestes n'étaient que des invitations au plaisir. Parfois, il suppliait en rampant jusqu'aux pieds de sa danseuse, parfois il se dressait, au contraire, furieux et menaçant.

La femme avait conservé un pagne d'une étoffe légère et diaphane dont elle se servait avec coquetterie, tantôt s'en enveloppant entièrement, tantôt le laissant tomber jusqu'à ses pieds ornés aux chevilles de larges anneaux d'argent.

C'était une toute jeune fille de quatorze à quinze ans peut-être, mais formée ou plutôt déformée comme le sont souvent à cet âge déjà les femmes des régions tropicales. Ses bras étaient ornés comme ses jambes de larges et épais cercles d'argent qui ne représentaient pas autre chose que ses conquêtes nombreuses. A chaque mouvement qu'elle faisait, ils sonnaient comme pour se joindre aux instruments. A ses oreilles et à son nez pendaient de grands et fort disgracieux anneaux d'or. Ses lèvres rouges, qu'elle entr'ouvrait parfois pour sourire de ses dents noires comme de l'ébène, nous disaient assez le fréquent usage qu'elle devait faire du bétel. Ses cheveux assez courts tombaient librement sur ses épaules lustrées par

l'usage de l'huile de coco, et ses petites mains, aux ongles d'un rouge vif, les rejetaient à chaque instant en arrière avec un mouvement plein de hardiesse et de grâce. Son nez n'était pas trop épaté, ni ses pommettes trop saillantes. Sans tous ces bizarres ornements qui l'ornaient si peu, — au contraire ! — la danseuse malaise eût été une assez jolie femme. Les pas qu'elle formait étaient un mélange de gestes pudiques et obscènes. Par instants, elle semblait près de céder ; elle s'offrait nue, dans des poses lascives et avec des sourires pleins de promesses, aux désirs de son compagnon ; puis, tout à coup, au moment où il s'élançait vers elle, elle changeait subitement de physionomie et se drapait chastement dans son pagne de mille couleurs, en refusant même un baiser.

La lutte dura ainsi plus d'une heure.

Bientôt les gongs précipitèrent la mesure, les tamtams résonnèrent plus bruyants. Les bonds devinrent alors plus rapides, les attaques de l'homme plus répétées, ses gestes plus suppliants, ses menaces plus terribles et la résistance de la femme moins énergique. Soudain, au moment où le Malais brandissait au-dessus de la tête de sa compagne son terrible *kris* flamboyant, elle laissa tomber son pagne jusqu'à ses pieds et s'élança dans ses bras avec un cri sauvage. Le vainqueur poussa un hurrah de triomphe, et, agitant devant lui son arme empoisonnée, il bondit à travers les rangs de la foule qui s'ouvrait sur son passage pour se perdre dans les massifs de la

forêt, où s'élevaient, à quelques mètres du lieu consacré à la danse, de petites huttes de bambous dont il est, je crois, parfaitement inutile de vous indiquer l'usage.

On eût dit une bête fauve enlevant sa proie.

Un autre groupe de danseurs vint prendre sa place sous les lampes fumeuses ; mais, comme le premier acte auquel je venais d'assister avait complètement satisfait ma curiosité, j'entraînai mon cher commandant pour visiter les autres parties de Mysteer, trouvant que les Malais avaient heureusement choisi le vendredi pour se livrer à leurs ébats.

Ils fêtaient bien vraiment le *Dies Veneris*.

Le village ne s'étendait pas au-delà de l'endroit où nous nous trouvions. Il ne se composait que de ce hangar et d'une cinquantaine de cases s'alignant sur deux de ses côtés et formant, dans un des angles du carré, une petite rue, à l'entrée de laquelle il me semble voir encore s'agiter, dans les ténèbres épaisses, les ombres bizarres des déesses du lieu.

Ce hangar, car vraiment je ne trouve pas d'autre nom pour désigner cette singulière salle de danse, n'était pas en entier réservé aux exercices chorégraphiques ; la partie opposée à celle où nous avions assisté aux ébats des deux Malais, était occupée par une population s'adonnant à un autre vice plus affreux encore que celui de la danse. Les Chinois étaient là en plus grand nombre que les indigènes.

Il est curieux de remarquer combien les sujets du

Céleste-Empire fourmillent, dans tous les pays du monde, là où siégent les vices. Vous les retrouvez partout : à San-Francisco dans les maisons de jeu, à Sydney dans tous les bouges, ainsi qu'à Calcutta et à Singapore. Dans tous les grands centres, ils vont vivre de leurs honteuses industries, croupiers ou maîtres de mauvais lieux, spéculant sur les passions, calmes, froids et sceptiques, au milieu des cris de joie ou des désespoirs de leurs victimes.

A Mysteer ils étaient les Bénazet de l'endroit, ils étaient les fermiers des jeux, mais les tapis verts, la roulette et le trente-et-quarante étaient remplacés par de petites tables portatives de deux pieds carrés à peine, sur lesquelles s'entassaient parfois des monceaux de piastres.

Les Chinois sont, du reste, les plus habiles changeurs du monde. Ils prennent tout : lingots, doublons, couronnes, guinées, piastres à colonnes, piastres mexicaines, pièces d'or françaises, florins et pièces de cinq francs. Ces épaves de tous les naufrages se rencontrent bien étonnées dans des poches profondes, où elles n'entrent qu'après avoir été pesées en un clin-d'œil, et après avoir rendu un son bien franc et bien loyal. Chaque pièce d'or ou d'argent, de la paume de la main sèche et mince du banquier, où un séjour de deux secondes a suffi pour indiquer son poids à un milligramme près, passe sur le côté extérieur de l'extrémité de l'index. Un petit bruit métallique se fait entendre : c'est le pouce de la même

main qui, armé de son ongle d'une longueur démesurée, a lancé en l'air la pièce de monnaie afin de la faire sonner. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un Chinois laisser tomber à terre la plus petite des pièces d'or, en exécutant cette singulière vérification monétaire.

Autour de chacune de ces petites tables se tenaient des groupes de huit à dix joueurs, et, çà et là, quelques *papengers* [1] armés de sabres se promenaient tranquillement, en paraissant ne s'occuper que fort peu de ce qui se passait autour d'eux.

Ainsi que me l'avait annoncé mon compagnon, la foule ne faisait pas attention à nous ; nous pouvions circuler en toute liberté. Nous nous approchâmes d'une des tables de jeu, autour de laquelle régnait une animation plus grande que partout ailleurs.

J'eus peine à retenir un cri de surprise. Les deux adversaires, un Chinois aux lèvres minces, aux petits yeux vifs et perçants, et un Malais de vingt ans peut-être, admirablement drapé dans un superbe costume brodé, jouaient aux cartes avec de vraies cartes ressemblant à s'y méprendre à des cartes européennes. Cela venait fort à propos me prouver que ce jeu n'a pas été inventé pour amuser Charles VI, ainsi que, de l'article d'un compte de l'argentier Poupart, ont voulu

[1] Corps de police composé d'esclaves libérés, malais, nègres et bengalis, et employé presque exclusivent dans la résidence de Batavia.

le déduire certains auteurs, mais bien qu'il est venu de l'extrême Orient en France par l'Italie, tout comme une foule d'autres fort vilaines choses dont nous nous serions bien passés.

Ces cartes dont se servaient nos deux asiatiques différaient cependant un peu, en les regardant de plus près, de celles que Jacquemin Gringonneur avait peintes en or et de diverses couleurs pour l'esbattement du seigneur roi, moyennant cinquante-six sols parisis, ce qui me paraît un prix des plus modiques pour trois jeux. Les vertus, les muses, les sciences n'y étaient pas reproduites avec des vêtements rehaussés d'or, non plus que le pape, l'ermite, le fou et le pendu de la danse Macabre. Tout cela était remplacé par des dragons verts, rouges ou bleus, faisant à ceux qui perdaient leur argent les plus effroyables grimaces, et par une foule d'autres emblêmes indéchiffrables pour moi.

Le Malais était le fils d'un riche *adapati*[1] de Sumatra : il me parut être un assez mauvais joueur, ne dissimulant en aucune façon sa colère et tout disposé à se venger de la mauvaise fortune sur un de ses voisins. Il avait en face de lui le plus flegmatique et le plus calme des adversaires, heureusement. Le Chinois ne rangéait pas moins tranquillement une demi douzaine de cartes, sur l'une desquelles le jeune homme plaçait son argent; puis le banquier

[1] Nom que prennent les chefs des villages du sud de Sumatra.

tirait du jeu, au hasard, deux autres cartes, dont les chiffres probablement décidaient de la perte ou du gain du joueur. Invariablement, les piastres s'engouffraient dans les vastes poches du Chinois.

Comprenant qu'il allait se passer là quelque drame dont nous n'avions pas le moins du monde envie d'être les spectateurs, nous laissâmes aux prises nos deux joueurs, autour desquels la foule grossissait, pour jeter un coup d'œil sur les autres tables.

Chacune d'elles, sans exception, était sous la direction d'un Chinois. Sur l'une roulaient des dés, sur l'autre de petits morceaux d'ivoire dont le joueur devait deviner le nombre, mais, en tout cas, sur toutes brillaient l'or et l'argent.

Puis, comme il fallait bien que les plus pauvres pussent aussi bien que les plus riches se ruiner, il y avait çà et là, accroupis sur le sol, dans un coin, des industriels, toujours Chinois, dont le champ de manœuvre était tout simplement une petite natte étendue à terre. Les cauris, les sapecks, les sous marqués de Bourbon, toutes les divisions de cuivre, enfin des monnaies d'argent s'y amoncelaient; mais la chance me sembla toujours favoriser singulièrement les sujets du Céleste Empire, aux dépens des pauvres diables qui venaient perdre là le produit du travail de toute une semaine. Il est vrai que les sujets du Céleste Empire aidaient peut-être un peu le hasard, trouvant sans aucun doute, comme de Bernis, que « le hasard est un mot qu'inventa l'igorance ».

Nous quittâmes prudemment le hangar au moment où les affaires s'embrouillaient à la table des gros joueurs. Les *kris* qui commençaient à sortir des ceintures, nous rappelèrent fort à propos que nous étions surtout venus à Mysteer pour y acheter des armes.

Les *kadei* ou magasins dans lesquels se fait ce commerce important occupaient toutes les cases qui longeaient un des côtés du hangar. Nous nous dirigeâmes vers celui qui nous parut le mieux fourni, sans nous laisser séduire par les offres des autres marchands. Une fois dans la malheureuse hutte de bambous, nous n'eûmes plus que l'embarras du choix entre les engins de destruction de toutes sortes que le propriétaire s'empressa de nous présenter.

Il y avait là des poignards de toutes les formes: des *kris* aux lames flamboyantes si bien empoisonnées avec le suc de l'upas que, si usées qu'elles soient, la blessure en est toujours mortelle, des *siwa* larges comme la main et tranchants seulement d'un côté; des *golok*, espèces de sabres plus étroits dont on se sert des deux mains et dont la lame coupe des deux côtés comme un rasoir, des *badi* courts comme des poinçons et effilés comme des aiguilles. Puis, auprès d'un *tokam*, masse de fer qui semblait enlevée à une armure du moyen-âge, était une poignée de flèches dentelées et empoisonnées, légères comme des plumes; à côté, des sagaies, des casse-têtes, des boucliers de peau de buffle et mille autres objets

encore propres à la destruction et du plus effrayant aspect.

Je me décidai pour un *kris* long comme le bras, dont la lame bleue et damassée par le poison décrivait mille zig-zags sinistres en s'arrêtant sur une poignée recourbée en bois d'ébène représentant assez bien une tête de tigre, et pour un petit *badi* triangulaire portant sur chacune de ses faces une incision profonde destinée à laisser couler le sang sans aucun doute. Je payai le tout six piastres. L'honnête armurier, un Malais des plus hideux, me volait bien la moitié de cette somme, mais j'avais eu la maladresse de laisser percer mon faible pour les deux armes en question ; je n'avais plus qu'à payer. J'enfonçai avec le plus grand soin le *kris* dans son fourreau de bambou où venait même s'emboîter la garde tranchante dans sa partie inférieure, je glissai le *badi* à ma ceinture, et, ainsi armé, je suivis sir John insensible aux offres les plus séduisantes du vieux marchand.

Il nous restait à rendre notre visite aux fumeurs d'opium. Les autres cases qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, faisaient un angle droit avec les *kadei* d'armes en longeant un des côtés de la halle de ce singulier village, étaient toutes occupées par eux. Nous ne l'eussions pas su que notre curiosité, éveillée par le silence et le calme qui régnaient autour de ces douze ou quinze misérables huttes, nous eût conduits vers elles.

Les *papengers* étaient plus nombreux là que sur le lieu de la danse. Sur le seuil de presque chacune des portes, se tenait un de ces *policemen* malais, non plus armé d'un sabre, mais d'une espèce de fourche de fer dont je ne pouvais découvrir l'usage.

Au moment où je me cassais la tête à examiner le curieux instrument, le hasard fit que d'une des cases un homme s'élança furieux. C'était un fumeur que l'opium avait rendu fou; il brandissait dans sa main un poignard dont il menaçait ceux qui l'entouraient

Il allait bondir dans la direction de la foule, lorsque tout à coup il s'arrêta brusquement, ne faisant plus ni un pas en avant ni un pas en arrière, mais vociférant de plus belle.

Le *papenger* venait d'abaisser sa fourche en exécutant absolument le mouvement d'une jeune *miss* qui chasse au papillon avec un filet de gaze : mon fumeur se trouvait pris par le cou de telle sorte que, sans pouvoir lutter, il allait être obligé de se laisser conduire en lieu de sûreté, d'où il ne sortirait que lorsque l'action excitante de l'opium aurait cessé.

J'étais suffisamment renseigné sur l'usage de la fourche des soldats de police ; elle me paraissait très-habilement inventée pour arrêter ces malheureux Malais que l'extrait du *papaver somniferum* rend fous furieux, au lieu de les endormir agréablement, effet qu'il produit sur presque tous les autres peuples.

Pourquoi? Je n'en sais vraiment rien; je ne suis pas plus savant que les médecins de Molière sur le *quare facit dormire.*

L'opium dont font usage les Malais est en petits pains secs, aplatis et d'un brun foncé; sa cassure est brillante et son odeur désagréable. On l'obtient par des incisions à la capsule des pavots et par l'expression de ces capsules dont le suc arrive bientôt à la consistance. C'est peut-être à l'influence des climats et à la différence des tempéraments chez les fumeurs que l'on doit attribuer les effets opposés qu'il produit, car le mode d'aspiration est presque partout le même, chez les sujets du Céleste-Empire comme chez les habitants des îles de la Sonde.

Nous nous glissâmes dans une des cases occupées par les fumeurs. Lorsque mes yeux se furent un peu accoutumés à l'atmosphère épaisse et viciée qui y régnait, je pus distinguer quelque chose autour de moi.

L'endroit où nous étions était une malheureuse cabane de bambous, ouverte à peu près à tous les vents ainsi que les autres huttes de Mysteer. Elle pouvait avoir une douzaine de pieds de profondeur sur huit ou dix de largeur. Les murs étaient recouverts de nattes grossières, et la toiture, en fort mauvais état, offrait çà et là des solutions de continuité par lesquelles, à travers les feuilles des palmiers, se glissaient, comme des curieuses, les étoiles d'or du ciel.

Au milieu de la salle unique que formaient les

quatre murs branlants de la case, s'élevait une plate-forme ronde, de deux pieds de hauteur, ne laissant entre elle et les parois qu'un chemin étroit pour les serviteurs du lieu. Sur cette plate-forme se tenaient accroupis en cercle une dizaine de Malais dans un état complet d'abrutissement, et demi-nus, à cause de l'intolérable chaleur que faisait naître la réunion de tant d'hommes dans un aussi petit espace. Au centre de ce cercle, se dressait, assez semblable à un narguilé, une espèce de pipe surmontée d'un petit fourneau de cuivre, où, à chaque instant, un *budak*[1] plaçait des charbons allumés au-dessus du *madat*, tabac fin qui se mélange avec l'opium. Un seul tuyau était adapté à la partie inférieure de la pipe. Chacun des fumeurs, après avoir aspiré longuement, rarement plus d'une fois, la fumée épaisse qui faisait bouillonner l'eau de rose du réservoir, le passait à son voisin. Le bout d'ambre faisait ainsi le tour de l'assemblée sans qu'un mot fût échangé. Deux hommes seuls paraissaient vivre : le serviteur chargé de renouveler, presque pour chaque fumeur, la dose de *madat*, et un grand et solide Javanais dont les fonctions consistaient tout simplement à saisir le fumeur ivre, pour le jeter à la porte s'il était furieux, pour le coucher dans un coin, enveloppé dans son *sarong*[2], s'il était seulement endormi.

C'était un hideux spectacle que celui qu'offraient

[1] Jeune esclave.
[2] Pagne de coton blanc.

ces hommes ne retrouvant un peu de force que pour saisir le long tuyau de bambou lorsqu'il leur parvenait, puis retombant assoupis, jusqu'à ce que l'empoisonnement fut assez complet pour produire chez les uns un lourd et fatigant sommeil, chez les autres une folie furieuse. Le fumeur le plus robuste ne résistait pas à plus de douze ou quinze aspirations.

Comme je n'avais en aucune façon l'intention d'user du terrible narcotique, je fis signe à sir John, qui examinait tous ces gens avec son flegme si comique, en songeant que c'était peut-être une portion de l'un des chargements du *Fire-Fly* qui s'en allait là en fumée, et nous quittâmes la case pour rejoindre notre voiture.

Nous n'avions plus rien à voir à Mysteer, à moins de tenter une reconnaissance dans cette petite rue qui séparait les marchands d'armes des fumeurs d'opium; ce dont nous n'étions pas tentés le moins du monde.

Pour gagner le carrefour de la forêt où nous attendait notre équipage, nous dûmes traverser une seconde fois la halle. Nous n'étions pas fâchés, du reste, de dire adieu aux joueurs et aux danseurs qui, malgré l'heure avancée, — il était plus de minuit, — étaient toujours fort nombreux. En passant auprès du Chinois que nous avions quitté au moment où il dépouillait si bien son client, je glissai dans une mare de sang. En notre absence, le fils de *l'adapâti* de Sumatra avait fait des siennes : il avait griè-

vement blessé deux ou trois curieux qui le serraient de trop près; mais cela était trop dans les mœurs du lieu pour que le bruit de la lutte eût pu venir jusqu'à nous. Les *papengers* l'avaient tout simplement chassé; le Chinois n'en rangeait pas moins fort tranquillement ses petits cartons en attendant d'autres pratiques.

L'aspect du bal n'était plus le même.

Dans l'espace réservé à la danse, des groupes de sept à huit danseurs, hommes et femmes, se livraient aux bonds les plus effrénés, agitant au-dessus de leurs têtes leurs terribles armes. C'était vraiment là la danse des Corybantes dont parlent Lucien et Strabon. Un Javanais drapé dans un *sarong* rouge remplissait le rôle du *præsul* romain et conduisait la troupe. Les hommes, parfois, s'avançaient seuls vers les femmes en les menaçant; puis, celles-ci, sous la conduite de l'une d'elles, s'approchaient à leur tour avec des gestes et des contorsions impossibles à décrire. Cela ne ressemblait en rien, je vous prie de le croire, à la marche gracieuse de Cythérée que peint si poétiquement Horace.

Les danseuses malaises, les yeux chargés d'éclairs invitant au plaisir, frappaient bien la terre d'un pied alternatif, mais les Grâces décentes étaient remplacées par des Furies obscènes, et l'*imminente luna* par des lampes fumeuses, dont les pâles et tremblants reflets éclairaient étrangement cette scène bizarre qui, parmi ses auteurs, comptait des musul-

mans, malgré le chapitre XXIV du Coran, qui défend la danse aux fils de Mahomet.

Nous nous décidâmes enfin à laisser là les danseurs malais, qui ne firent pas plus attention à notre départ qu'ils n'avaient fait attention à notre arrivée. Cinq minutes après, étendus sur les coussins de notre voiture et enveloppés dans nos plaids, car la nuit était fraîche, nous reprenions au galop notre course à travers la forêt, ravis de notre visite à Mysteer.

Il y avait une heure à peu près que nous avions quitté le village; bercé par le mouvement de la voiture, je m'étais endormi dans mon coin, lorsque tout à coup je fus réveillé brusquement par une secousse violente. Un de nos chevaux venait de s'abattre. Nous étions alors dans l'endroit le plus épais et le plus sombre du bois. Les branches des copals et des tecks, en se rejoignant au-dessus de la route, interceptaient les pâles rayons de la lune, déjà, du reste, assez bas sur l'horizon. Pour comble de malheur, les torches de nos hommes n'avaient plus pour une demi-heure d'existence; quelques-unes même étaient éteintes.

Sir John n'avait fait qu'un bond jusqu'à terre : il examinait attentivement l'animal étendu sur le sol, pour bien se rendre compte si le cocher n'avait pas un peu aidé à sa chute. Satisfait de son examen, — la pauvre bête avait tout simplement succombé à la chaleur et à la fatigue, — il se mit alors à gourman-

der les Malais en leur donnant l'ordre de dételer, afin de continuer notre route avec un seul cheval puisque l'autre, malgré les coups et les cris, refusait de se relever.

Notre situation n'avait rien d'agréable. Le cocher ne voulait pas abandonner son cheval dont il était responsable devant son maître; l'esclave auquel on l'avait proposé avait nettement refusé de rester ainsi seul, près de lui, au milieu de la nuit dans la forêt, prétendant, assez justement, qu'il n'y serait pas depuis un quart d'heure qu'il aurait à se défendre contre un tigre ou contre une panthère.

Les choses menaçaient de prendre une mauvaise tournure. Le contrebandier que j'avais rejoint, habitué qu'il était à voir ses volontés exécutées à la minute, tirait déjà, mais tout tranquillement et comme s'il eût fait la chose la plus naturelle du monde, un pistolet de sa ceinture, lorsque, fort à propos, le cheval abattu étendit les jambes, puis souleva doucement sa tête et la laissa retomber en poussant un gémissement qui devait être le dernier.

Rien ne s'opposait plus à son abandon. Le cocher, qui avait fait un bond en arrière en entendant les deux petits coups secs et accentués à intervalles égaux du revolver, se rapprocha en faisant des protestations de dévouement et d'obéissance. L'arme retourna tout doucement à sa place. Quelques minutes après, nous abandonnions derrière nous le cadavre de la pauvre bête qui allait servir de pâture

aux chacals, et nous reprenions la route de Batavia, en laissant marcher l'autre cheval au pas, afin d'éviter un second accident.

Inutile de vous dire, chers lecteurs, que je ne songeais pas à me rendormir. Nos torches ne jetaient plus que de faibles lueurs ; à chaque instant, il me semblait voir briller, dans les fourrés qui bordaient le chemin, les yeux jaunes des panthères que la lenteur de notre marche pouvait décider à nous attaquer. Mon brave compagnon lui-même n'était pas fort rassuré, malgré tout son mépris pour les hôtes des bois. Quant à nos hommes, ils mouraient de frayeur. Comme des enfants qui veulent chasser la peur, ils chantaient à tue-tête des refrains bizarres en se groupant le plus près qu'ils le pouvaient de la voiture.

Nous sortîmes enfin des passages dangereux. Lorsque nous rentrâmes à l'hôtel, enchantés de notre singulière excursion, l'aurore commençait déjà son œuvre de résurrection sur les jardins flottants de la rade, et les forêts envoyaient jusqu'à nous les plus suaves de leurs parfums.

CHAPITRE XVII

Pourquoi le commandant du *Fire-Fly* est au plus mal avec les radjahs de Bali.

De toutes les villes que visitait le *Fire-Fly*, Batavia était celle qui plaisait le plus à sir John qui, tout coureur d'aventures qu'il fût, ne dédaignait pas cependant le confortable de la vie à terre. La capitale des Indes néerlandaises ne laisse rien à désirer sous ce rapport : cercles, théâtres, splendides jardins publics, rien n'y manque. Aussi, pendant plusieurs semaines, nous conduisîmes-nous comme des ingrats à l'égard de notre bâtiment, et l'abandonnâmes-nous complètement. L'horreur profonde qu'avait Morton pour la terre me laissait une entière liberté. Tous les trois ou quatre jours seulement, nous descendions dans la ville basse pour jeter un coup-d'œil sur la rade. C'était presque toujours de l'extrémité du môle que nous inspections notre *smuggler*.

Les jours où nous ne chassions pas, — Dieu sait

les courses impossibles que mon infatigable compagnon me faisait faire dans les forêts, de la pointe Karawang au cap Intramayo, les jours de chasse! — nous les passions au Cercle de la Concorde dont Canon était membre. Il avait là beaucoup d'amis, qui tous l'aimaient comme on ne pouvait s'empêcher d'aimer cette bonne et franche nature.

Cependant nous dûmes, après une station d'un mois à Batavia, nous décider à les quitter. Quelques-uns d'entre eux vinrent nous reconduire à bord du *Fire-Fly*, où nous fûmes reçus par les acclamations de Morton, et, un beau matin que la brise de terre parfumait la rade, le contrebandier déploya ses ailes de lin pour prendre son essor sur les flots bleus de la mer de Java.

C'était naturellement Canon qui commandait la manœuvre au moment de l'appareillage. Je fus tout étonné de lui entendre donner la route au nord dès que nous eûmes doublé la pointe Karawang.

— Je croyais, lui dis-je, aussitôt que le *Fire-Fly* fut convenablement orienté pour continuer sa route dans cette direction, que nous allions courir un peu à l'est pour visiter Madura et Bali, avant de remonter vers les détroits.

— Je ne vous ai donc pas raconté mon histoire avec le radjah Moura-Singh, un petit souverain fort puissant dont les états touchent Passier, le seul port de la petite Java?

— Pas le moins du monde.

— Faites faire les tentes alors; voilà une jolie petite brise qui va nous faire doubler avant midi les bancs Armuiden; je vais vous conter cela en déjeunant avec vous sur le pont.

Je venais de prendre le service à Morton qui était allé se reposer; j'exécutai les ordres du commandant. Cinq minutes après, le maître d'hôtel nous servait le déjeuner sur une petite table que le roulis ne menaçait pas d'envoyer à la mer, grâce à la régularité du vent qui inclinait coquettement le *Fire-Fly*, et grâce aussi à une ingénieuse installation de Canon qui n'omettait jamais rien de confortable.

Les rideaux de la tente n'étaient levés qu'à l'arrière, afin que nous pussions surveiller la brise; deux hommes sondaient de temps à autre à l'avant, pendant que le matelot de barre suivait les indications du vieux Spilt, qui connaissait ces parages comme la salle basse de *l'Ancre-d'Or*, où l'avait engagé son capitaine.

Nous dépassâmes rapidement ces Mille-Iles, qui semblent reposer seulement sur les vagues pour disparaître au premier moment, tant leurs rivages de sable sont peu élevés au-dessus des flots, et nous naviguions sur une mer si calme et si limpide que nous pouvions suivre, jusque sur son fond de coquillages, les courses des petits requins à marteau si nombreux dans ces parages.

— Voyons votre histoire? dis-je à sir John lorsque nous fûmes convenablement installés devant notre

petite table, où un *karik* du plus appétissant aspect étalait ses reflets jaunes, auprès d'une montagne de neige du meilleur riz de Java.

— La voilà! Vous allez voir que, pendant un certain temps, je dois me garder des détroits de Bali et de Lombok. Il y a deux ans à peine que cela est arrivé, mais je suis certain que Moura-Singh s'en souvient comme si nous n'étions encore qu'au lendemain de sa mésaventure.

— C'est donc bien grave?

— Oh! pas le moins du monde, au contraire! et j'en ris encore aujourd'hui.

Je lui fis signe que je ne demandais pas mieux que de partager son hilarité.

— Imaginez-vous, continua-t-il, qu'il nous arriva un beau jour sur la rade de Batavia un farceur de capitaine bordelais, qui n'avait pas voulu aller sur lest à Canton ainsi que tous ses confrères. Il s'était dit : les Anglais, afin de donner aux Chinois autre chose que de l'argent pour leurs soieries et leurs thés, leur portent de l'opium, moi qui ne puis charger ce précieux narcotique, que leur porterai-je bien? Il chercha longtemps, puis il se décida pour un chargement d'ustensiles de toilette et de certains vases que vous nommez... que vous nommez. Aidez-moi un peu. Comment les nommez-vous donc?

— Mais, repris-je, je ne sais de quoi vous voulez parler.

— Si fait, si fait! des vases... vous appelez cela?

— Ah ! je comprends, — et je me mis à éclater de rire aux hésitations pudibondes de mon gros commandant, — des vases que, vous, vous ne nommez pas.

— C'est cela même !

— Et?

— Ce bon capitaine arriva donc à Batavia et nous fit part, tout joyeux qu'il était de sa trouvaille, de son intention de se débarrasser de sa cargaison en faveur des Chinois. — C'était la première fois qu'il allait en Chine. — Nous lui fîmes observer que les habitants du Céleste-Empire avaient, en fait de porcelaines de toutes les formes, de quoi satisfaire les gens les plus difficiles et qu'il pourrait bien faire *fiasco* en arrivant à Canton. Vous comprenez quel fut son désespoir. Il avait parbleu bien dépensé à ses achats la plus grande partie de ses économies. Nous fûmes un jour à son bord, où il fit ouvrir une demi-douzaine de grandes caisses devant nous. C'était superbe ! Il y avait de quoi meubler là tous les hôtels de Calcutta. Il y avait des cuvettes de toutes les couleurs, bleues, vertes, rouges, dorées; des pots à eau affectant les plus gracieuses formes, avec des oiseaux et des serpents pour anses, des peintures fines sur les côtés, et puis enfin de ces objets que vous savez, mais splendides, dorés, moulés.

— De véritables objets d'art, en un mot !

— Absolument ! Nous cherchâmes tous, — car c'était en plein cercle qu'il était venu nous raconter

son projet, — nous cherchâmes tous à le consoler et à l'aider à tirer le moins mauvais parti possible de sa brillante cargaison. Il y avait une quinzaine de jours que j'avais été relâcher sur les côtes de Moura-Singh, espèce de niais fort amoureux des usages européens; il me passa par la tête l'idée saugrenue de lui adresser le capitaine bordelais. Chacun rit de ma proposition, et nous décidâmes le Gascon à faire voile pour Bali afin d'aller offrir au radjah, comme vaisselle de table, tous ses ustensiles. Nous croyions vraiment qu'il n'en ferait rien; nous le vîmes partir convaincus que, dès qu'il serait sorti de la rade, il mettrait le cap vers quelque grand centre de l'Inde pour se débarrasser à vil prix de son hétéroclite chargement. Ah! bien, oui!

— Comment! il alla à Bali? interrompis-je en retenant un fou rire.

— Parfaitement! Comment s'y prit-il? Je n'en sais rien. Mais ce qui est positif, c'est qu'après quinze jours d'absence, il revint à Batavia parfaitement enchanté et si ravi que, par reconnaissance, il nous offrit à tous un superbe festin qu'il ne nous servit pas du tout dans sa vaisselle, je vous prie de le croire. Il avait tout placé chez Moura-Singh.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Mais je ne vois pas là pour vous un motif...

— Oh! attendez; mon histoire ne finit pas là. Un beau jour, une corvette anglaise vint mouiller dans

le détroit de Bali. Mon radjah, avec sa passion pour les Européens, n'eut rien de plus pressé, vous le comprenez bien, que de quitter son royal palais pour venir rendre sa visite au commodore de notre très-gracieuse Majesté. L'officier anglais reçut de son mieux le principicule malais, qui crut devoir rendre la politesse qui lui était faite en invitant les étrangers à un grand dîner. Les Anglais acceptèrent. Le repas fut précédé d'une chasse et d'une fête dans les jardins. Comme Moura-Singh avait de superbes éléphants, comme ses forêts étaient peuplées d'innombrables panthères noires, comme ses jardins étaient splendides, les Anglais furent enchantés de leur hôte. L'heure de se mettre à table arriva enfin, — vous savez ce que c'est qu'un appétit de chasseur, — chacun se précipita vers la varende parfumée qui servait de salle à manger. Des esclaves avec des *sarongs* éclatants en soulevaient les portières; l'amphytrion avait revêtu ses plus magnifiques vêtements; des fleurs ornaient, de la terre au plafond, la salle du festin, mais la malheureuse vaisselle brillait orgueilleusement sur la table du prince.

Il y avait longtemps que je ne retenais plus mon rire, lorsque mon gros ami arriva à ce dénouement attendu.

— Vous sentez, continua-t-il en riant lui-même de ce bon rire si sympathique qu'il possédait, qu'elle fut la stupéfaction des officièrs anglais; ils n'en voulaient pas croire leurs yeux. Moura-Singh prenait naïve-

ment leur étonnement pour de l'admiration. Il offrit gracieusement au commodore la place d'honneur à côté de lui, c'est-à-dire en face d'une gigantesque cuvette dorée, qui pouvait, après tout, ne renfermer que de très-bonnes choses, mais dont la forme était *shocking*. Tel officier avait devant lui un pot à eau, ou un plat à barbe... ou autre chose encore. Les boîtes à savon contenaient les hors-d'œuvre. Quant aux...

— Passez, passez!

— Je n'ai pas été suffisamment renseigné pour vous dire ce à quoi ils avaient été particulièrement employés. Les Anglais se montrèrent gens d'esprit. Comprenant qu'en fait de mystifié il n'y avait que leur hôte, ils se mirent bravement à table; mais vous figurez-vous les envies de rire qui devaient prendre aux convives lorsque, gracieusement, le prince disait à l'un d'eux : « Votre honneur désire-t-elle de ce plat de volaille ? » en lui faisant présenter par un esclave une volaille, c'est vrai, mais servie dans tout autre ustensile que dans un plat.

— Comment avez-vous connu tous ces détails?

— Le commodore, qui était un de mes bons amis, ne se doutant pas que je fusse, involontairement, pour quelque chose dans cette plaisanterie d'un goût un peu douteux, je dois l'avouer, et voulant reconnaître la gracieuseté du prince, se chargea de l'avertir du mauvais tour qui lui avait été joué. *Inde iræ!* Le farceur gascon s'était présenté sur ma recommandation;

la colère du malheureux radjah faillit lui donner une attaque d'apoplexie. Il vint à Batavia, j'étais absent. Il se plaignit au gouverneur qui, franchement, ne pouvait compromettre son autorité à s'occuper d'une semblable affaire, et qui le renvoya des fins de la plainte en ne se gênant pas pour rire de l'aventure. Moura-Singh jura alors une haine à mort à tous les Européens en général et à moi en particulier. Bien mieux que cela, il souleva contre le gouvernement hollandais tous ses confrères de Bali.

— Et voilà comment, terminai-je pour mon ami, en me levant de table afin de commander une manœuvre que nécessitait la brise, la Hollande est en guerre avec ses voisins : parce qu'un capitaine gascon a chargé à Bordeaux des ustensiles en porcelaine, qui étaient tout autre chose que de la vaisselle de table.

— Si bien en guerre, mon cher ami, répondit Canon, que voilà derrière nous deux *schooners* qui se dirigent vers l'est avec des troupes de débarquement.

En effet, deux petits bâtiments de guerre, qui avaient été nos voisins de rade pendant un mois, doublaient le cap Karawang et faisaient voile vers Bali.

— Alors, en route pour la Chine! terminai-je en jetant un regard de regret à l'horizon.

Et je fis orienter pour courir au nord-nord-ouest, dans la direction du détroit de Banca, comprenant

fort bien que, pour le moment du moins, je ne pouvais pas songer à visiter les îles de l'est, mais trouvant que mon gros ami s'était un peu conduit comme le capitaine Pamphile, cette création charmante de mon cher maître et ami Dumas.

CHAPITRE XVIII

Le détroit de Banca. — Les pirates malais. — Singapour. — Un amiral siamois.

Le second soir de notre départ de Batavia, nous mouillâmes à l'entrée du détroit de Banca, passe étroite qui court comme un serpent entre l'île Banca et la présidence de Palembang. Notre navigation devint alors une véritable promenade à travers des jardins, mais à travers des jardins dont les allées étaient tant soit peu dangereuses pendant la nuit, à cause des pirates et à cause des bas-fonds. Non pas que ces différents obstacles fussent bien terribles pour le *Fire-Fly!* Nous avions tribord et bâbord de quoi répondre aux écumeurs de mer, et le contrebandier avait une quille assez solide pour ne pas craindre de s'échouer à la marée basse sur un fond de sable; mais sir John était prudent et, de plus, comme il était fort peu pressé, il avait pris la bonne habitude

de ne naviguer dans les détroits qu'en plein jour, ou pendant la nuit, avec une de ces lunes brillantes des tropiques comme il se contentait d'en désirer une pour soleil à sa brumeuse patrie.

Il faut avoir suivi les rives parfumées de ces îles qu'on nomme les Iles de la Sonde, pour comprendre ce que les soirées ont de charme et de poésie dans ces parages. La mer y est unie comme la surface d'un lac, la végétation envoie sa richesse jusque sur le sable d'or du rivage, les côtes se découpent à l'horizon en mille fantômes bizarres sous la réfraction de l'atmosphère embrumée. Le navire s'incline à peine sous la faible brise qui, franchissant la terre, ne gonfle que ses voiles hautes. Les frégates, les méduses, les gorgones, les alcyons, les hydres, tous ces zoophytes aux formes étranges, passent lentement le long du bord en ouvrant leurs voiles de pourpre et leurs longs bras rayonnants. L'oiseau moqueur et le perroquet à l'éclatant plumage franchissent d'un bond la largeur du détroit, en laissant tomber leurs cris perçants; les dorades argentées se jouent dans le sillage, et les grands bois des rives ouvrent leurs impénétrables abris aux panthères et aux jaguars, dont les échos de la lame redisent les rauques rugissements.

Puis, la nuit vient, brusquement, sans crépuscule, fraîche et parfumée, et l'on s'endort en rêvant, pour s'éveiller tout à coup, échoué parfois, le beaupré dans les branches des mimosas en fleurs.

Après une journée de promenade le long de la côte de Banca et après avoir dépassé les fameuses mines d'étain, nous vînmes mouiller à l'entrée de la petite rivière d'Ogan.

Le lendemain nous reprîmes notre course.

Nous dépassâmes rapidement avec une jolie brise d'est les Sept Iles, la pointe Jambi, et nous donnâmes dans le détroit de Brahalla, pour venir mouiller, au commencement de la nuit, sous la pointe Dato, dans les eaux bleues de la baie Amphitrite.

Nous étions là dans le meilleur abri de la côte est de Sumatra. La baie Amphitrite, creusée dans la demi-circonférence que décrit le rivage du royaume de Siak depuis la pointe Dato jusqu'aux îles qui encombrent l'embouchure de l'Indragiri, est abritée des vents du large par les îles Sinhap et Lingin; jamais les typhons n'y apportent leurs colères.

Depuis notre départ de Batavia, nous n'avions pas rencontré d'autres embarcations que celles de quelques malheureux pêcheurs; aussi, reçûmes-nous parfaitement les *proas* qui, le lendemain matin, nous accostèrent pour renouveler nos provisions de fruits. Les légers bâtiments étaient de véritables corbeilles flottantes au milieu desquelles disparaissaient leurs noirs nautonniers.

Nous eûmes bientôt à bord plus de bananes, d'ananas, de goyaves, de mangles, d'avocats ou de mangoustans, qu'il ne nous en fallait pour six mois; de plus nous apprîmes des marchands que le royaume

de Siak étaient en pleine révolution et que les insurgés occupaient la capitale.

Je fus un instant assez effrayé de cette nouvelle, car rien ne me disait qu'il n'allait pas prendre à mon aventureux commandant la grotesque fantaisie de prêter main-forte au pouvoir. Je le craignais d'autant plus que, le calme plat étant venu avec les premiers rayons du soleil, le *Fire-Fly* était peut-être sous la pointe Dato pour plusieurs jours et que je savais son capitaine fort peu amoureux du *far niente*.

Je finis heureusement par le convaincre qu'il était beaucoup plus naturel de laisser Sa Majesté Siakoise se tirer d'affaire comme elle le pourrait, et que, du reste, ses sujets ne cherchaient peut-être tout simplement qu'à se débarrasser d'un tyran.

Il se rendit en riant à mes observations, mais, aussitôt après le déjeuner, sans nous inquiéter d'un soleil embrasé dont les rayons, quoique nous fussions alors dans la saison des pluies, nous tombaient verticalement sur la tête, nous fîmes armer la yole, et, laissant le *Fire-Fly* aux soins de Morton, nous nous dirigeâmes, le fusil sur l'épaule, vers l'embouchure de l'Indragiri.

Nous nous échouâmes sur le sable fin de la petite île Amphitrite dont nous nous mîmes à suivre le rivage, en tirant çà et là quelques oiseaux.

Nous venions d'atteindre la passe étroite qui sépare l'île de la terre et nous cherchions un endroit conve-

nable pour nous reposer quelques instants, lorsque sir John m'attira brusquement derrière un gigantesque palmier, le long duquel montaient comme des serpents d'épaisses lianes.

— Que diable est-ce donc là-bas? me dit-il en me désignant un endroit du rivage opposé.

Au milieu des hautes herbes et des touffes de roseaux s'agitaient des masses noires que nous ne pouvions distinguer.

— Mais probablement quelques caïmans, répondis-je. Du reste nous pouvons nous en assurer.

J'épaulai ma carabine pour faire feu dans cette direction.

— Un instant! un instant! des caïmans auraient plongé depuis longtemps; ne tirez pas et attendons. Je crois bien que nos coups de fusil ont éveillé autre chose que les animaux.

Nous nous blottîmes derrière les lianes, en surveillant attentivement les roseaux. Bientôt nous pûmes nous rendre compte de ce qui s'y passait. Par les solutions de continuité que parfois ils laissaient entre eux, nous vîmes se glisser, nageant sans bruit, des *proas* au nombre de douze ou quinze, montés chacun par une dizaine d'hommes qui s'efforçaient de faire gagner à leurs embarcations l'entrée de la rivière, sans être vus. — C'était l'avant recourbé des bateaux qui inclinait ainsi les hautes herbes.

— Oh! oh! dit sir John en suivant toujours du regard les *proas* qui se perdaient dans les rizières en

remontant la rivière, ils sont au moins deux ou trois cents, les gredins !

— Qui donc ça? demandai-je.

— Parbleu, les pirates ! Ils surveillaient le *Fire-Fly*, nos coups de fusil les ont fait fuir, mais nous les reverrons ce soir, je le parierais bien.

— Oui, mais nous sommes prévenus.

— Heureusement! Prenons à travers la forêt pour rejoindre la yole, afin que les deux ou trois proas restés en vedette dans les roseaux ne puissent nous apercevoir. Ce soir, nous leur donnerons une leçon, à moins que la brise ne s'élève et qu'il nous soit possible de lever l'ancre, ce que j'aimerais mieux encore.

Nous nous glissâmes derrière les cocotiers jusqu'à la pointe de l'île. Là, nous nous mîmes à courir dans les herbes et sur le sable du rivage pour gagner notre embarcation.

Le contrebandier venait de sauter par dessus une touffe de bambous, j'allais le suivre, lorsque je l'entendis pousser un de ces vigoureux *goddem* qu'il accentuait si bien.

— Hào! très-cher, me criait-il, je dois avoir le pied sur quelque fort vilaine bête, j'ai la jambe serrée comme dans un cothurne romain, je n'ose bouger. Si je ne suis pas encore mordu, c'est que je suis tombé juste sur sa tête, et, comme je pèse un assez joli poids, elle ne peut remuer que la queue.

En effet, il était aussi immobile que s'il eût été de pierre.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à lui. Avec la baguette de mon fusil je couchai les hautes herbes qui lui montaient jusqu'aux genoux, et j'aperçus, sortant de dessous son talon, la tête plate et dilatée, d'une vipère *naja* dont les anneaux se tordaient convulsivement autour de sa jambe. Le terrible reptile usait ses crochets contre le cuir épais des chaussures de Canon. Elle avait au moins quatre pieds de longueur.

— Hào! répéta Canon en reconnaissant à quel animal il avait à faire, la jolie bête! Avez-vous un mouchoir de soie?

Je venais de tirer un poignard de ma poche et je me préparais à faire plusieurs morceaux de la *naja*.

— J'ai ma cravate, répondis-je en dénouant le foulard blanc que je portais au cou.

— Parfait! remettez alors votre poignard en place. Il nous faut la vipère vivante.

J'obéis en lui demandant du regard ce que je devais faire. Il pesait toujours de tout son poids sur le reptile, dont la colère avait fait gonfler la tête de plus de moitié.

— Agacez-la, me dit-il, en lui présentant à mordre le foulard, puis, seulement lorsqu'elle l'aura saisi pour la cinquième ou sixième fois, tirez rapidement à vous.

Je pris le mouchoir de soie par un des angles, et je me mis à en frapper la *naja* sur les yeux et sur la gueule.

Deux ou trois fois elle saisit l'étoffe entre ses mâchoires, mais la lâcha presque aussitôt. Enfin, elle la prit à belles dents ; je l'attirai violemment à moi. Je crus que le foulard allait se déchirer et que mon gros ami allait perdre l'équilibre, tant j'étais obligé d'employer de force. Je donnai une dernière secousse. Le foulard me vint à la main taché de sang, maculé d'une liqueur noirâtre et avec deux dents accérées et creuses qui le traversaient de part en part. Le reptile dénoua ses anneaux en laissant retomber sa queue dans les herbes. Avec ses crochets il venait de perdre toute sa force. Je lui donnai ma cravate à mordre encore à une ou deux reprises, afin d'enlever aux autres dents le venin qui pouvait y être resté ; sir John appuya une dernière fois de ses cent kilos sur la *naja*, mais en ayant l'air de trouver cette dernière précaution parfaitement inutile ; puis, il fit gracieusement un saut de côté avec un ouf ! de satisfaction d'avoir mené à bien cette opération assez délicate que nous venions de faire.

— Cher ami, me dit-il, ce n'est pas plus difficile que cela. Vous voilà de la force d'un psylle de Lybie. Vous voyez, la *naja* est raide comme un bâton. Maintenant, elle peut se réveiller et mordre, elle vous fera autant de mal qu'un *king's Charles* de six mois. Seulement, si j'avais été piqué par elle, vous auriez pu faire vos adieux à votre commandant. Pendant la saison des pluies surtout, sa morsure ne pardonne pas.

Je ne pus retenir un frisson. Nous roulâmes le serpent dans ma cravate, et, cinq minutes après, nous faisions force d'avirons pour retourner à bord.

La journée se passa sans qu'il vînt seulement assez de brise pour soulever les pennons. Nous n'avions plus qu'à prendre nos mesures pour repousser le soir les pirates.

Aussitôt après le dîner, nous chargeâmes toute notre artillerie à mitraille, nous ne laissâmes plus accoster aucun bateau pêcheur, nous distribuâmes des carabines à nos meilleurs tireurs, des haches d'abordage et des poignards aux autres matelots; et, à l'heure ordinaire du coucher de l'équipage, excepté un fanal de position à la corne, et la lampe de l'habitacle, toutes les lumières s'éteignirent à bord du contrebandier.

Nous pouvions compter être tranquilles jusqu'à onze heures, c'est-à-dire jusqu'au coucher de la lune.

Ses pâles rayons n'argentaient plus qu'une longue et étroite route blanche sur les flots, je me promenais sur la dunette avec Canon, lorsqu'il me sembla apercevoir, venant de l'arrière, un corps flottant que le courant entraînait vers nous. Nous pûmes bientôt distinguer que c'était un large tronc d'arbre encore chargé de feuilles, probablement arraché par la lame au rivage. Spilt était venu nous rejoindre au moment où l'objet flottant n'était plus qu'à une dizaine de mètres du bord, nous le lui désignâmes. A peine

l'eut-il aperçu, qu'il nous fit signe de baisser la tête en dessous des lisses.

— Regardez bien au milieu des branches, nous dit-il.

Nous nous baissâmes jusqu'à un sabord. Lorsque l'arbre fut par le travers, nous pûmes parfaitement distinguer, entre ses branches une tête dont les grands, yeux blancs examinaient attentivement le *Fire-Fly*.

— Imbéciles que nous sommes! murmura le contrebandier à voix basse; nous n'avons pas deviné que cette épave venait un peu trop vite pour n'être portée que par le courant. En voilà encore deux ou trois autres au large. C'est une patrouille de reconnaissance! Les gredins ne tarderont pas à venir. Je crois que nous allons passer un bon moment. Chacun est à son poste, Spilt?

— Oui, commandant, répondit le maître d'équipage. Je viens, par les ordres du second, de faire garnir les filets partout.

— Parfait! Quand ils voudront maintenant.

Morton nous rejoignit en se frottant les mains. Il venait de donner un dernier coup-d'œil aux préparatifs de défense, et était enchanté du bon tour qu'il allait jouer aux pirates malais, qui s'attendaient bien à nous trouver tous endormis.

— Allons prendre une tasse de thé, messieurs, dit Canon; Spilt va veiller, il nous préviendra.

Nous descendîmes dans la chambre comme si nous étions dans la position la plus naturelle du

monde, mais nous n'y étions pas depuis cinq minutes que le maître d'équipage nous annonçait par la claire-voie que, de tous les côtés, les pirates approchaient.

Nous ne fîmes qu'un bond jusque sur le pont.

— Les cartahuts des filets sont disposés? demanda sir John.

— Oui, capitaine, et les pièces amorcées, répondit Morton.

— Bien! attention alors!

La lune avait disparu derrière l'île Amphitrite; çà et là les eaux calmes de la rade reflétaient les plus brillantes des milliers d'étoiles du ciel. A l'arrière du *Fire-Fly*, venant de terre, se laissaient dériver une douzaine de grands arbres derrière lesquels se cachaient évidemment des *proas;* plus loin, avec les longues-vues de nuit, nous pouvions distinguer une vingtaine de sveltes embarcations qui pagayaient sans bruit en se dirigeant vers nous. Nous allions être attaqués de trois côtés à la fois. L'obscurité la plus complète environnait le *Fire-Fly*, le fanal de la corne même s'était éteint et n'avait pas été remplacé.

Bientôt les troncs d'arbres ne furent plus qu'à quelques mètres de nous. Les *proas* du large hâtèrent alors leur marche pour venir promptement donner main-forte aux premiers assaillants.

— Attention! répéta Canon, mais pas un coup de feu avant le commandement. Allez, me dit-il, donner

l'ordre aux chefs de pièces de suivre les embarcations du large et d'être prêts à tirer. Qu'on soit paré aux cartahuts des filets !

Les hommes pesèrent un peu sur les drisses de ces mailles serrées qui, en s'élevant brusquement des bastingages à mi-màts, devaient être un obstacle infranchissable pour les pirates, les chefs de pièces firent jouer le marteau de leurs caronades et s'accroupirent à la hauteur des points de mire, en conservant toujours le long de la volée les embarcations ennemies, et les matelots, cachés derrière les lisses et grimpés sur les rateliers, firent briller les lames aiguisées de leurs poignards.

On eût entendu dans le silence de la nuit les respirations de tous ces hommes.

Bientôt les arbres flottants dépassèrent la dunette du contrebandier. De chacun d'eux, un *proa* monté de quinze ou vingt Malais se détacha. Deux ou trois des embarcations se glissèrent sous la forme de l'arrière, les autres continuèrent leur route en s'échelonnant le long du bord.

Spilt suivait leurs mouvements, couché sur le gui dans les plis de la brigantine.

Tout à coup un cri sauvage sorti de cent poitrines se répercuta sur la rade : les pirates s'élançaient dans les chaînes des haubans, s'aidant des tireveilles, des échelles de l'arrière, des pistolets d'embarcations, de tout enfin pour bondir à bord.

— Hissez ! commanda sir John de cette voix puis-

sante qui dominait si bien, même les éclats de colère de la tempête.

Les filets d'abordage grimpèrent au-dessus des bastingages le long des haubans, et les Malais trouvèrent, en arrivant sur les plats-bords, et cet obstacle inattendu et vingt poignards qui firent vingt cadavres, sur lesquels, avec un bruit sourd, se refermèrent les eaux calmes de la baie.

Ce fut un hurlement de rage chez les pirates qui comprirent qu'ils avaient donné dans un piége, et un sauve-qui-peut général de ceux qui n'avaient pas été blessés et qui se jetèrent à l'eau pour regagner leurs embarcations.

Les *proas* du large, croyant toujours à la réussite de l'attaque, n'étaient plus qu'à une faible portée.

— Feu ! commanda Canon.

Trois coups de tonnerre traversèrent l'espace. Les pièces avaient été si bien pointées que nous crûmes d'abord qu'il ne restait pas un seul des *proas* des pirates, tant leur ligne de bataille avait été subitement rompue. Morton et moi fîmes feu des pierriers de tribord, et, au bout de cinq minutes, nous aperçûmes l'horizon parfaitement nettoyé des bandits.

Nous pouvions être tranquilles. La leçon était assez forte pour que les Malais ne songeassent plus à nous attaquer, du moins la nuit même. Au jour, nous comptions bien lever l'ancre avec la brise du large.

L'affaire n'avait pas duré plus d'une heure.

— Morton, faites donner double ration aux hom-

mes et posez les factionnaires, dit sir John lorsque le dernier *proa* eut disparu ; puis venez nous rejoindre, tout cela n'est pas une raison pour laisser perdre notre tasse de thé.

Dix minutes après la débâcle des pirates, tout le monde dormait à bord du contrebandier d'un sommeil aussi calme que s'il n'avait jamais été troublé.

Avant de rentrer chez lui, Canon me serra la main en me disant :

— Eh bien ! croyez-vous maintenant aux pressentiments ? J'étais convaincu que nous serions attaqués cette nuit.

Je ne répondis rien et j'allai me coucher, ravi que tout se fût aussi bien passé : pas un de nous n'avait reçu une égratignure.

Au lever du soleil, une jolie brise nous permit de quitter la baie Amphitrite.

Le lendemain soir nous vînmes rapidement sur tribord pour gagner le mouillage de Singapour, notre dernière station en Malaisie.

Singapour, vous le savez, chers lecteurs, est bâti sur le rivage sud d'une petite île qui s'appuie à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, et qui n'a guère que 25 milles de longueur sur 10 de largeur. C'est sa position qui fait son extrême importance. Cette ville est l'entrepôt des produits de l'Inde, de la Chine et des Moluques. On n'y comptait pas moins de 5,000 arrivées et départs de navires avant l'ouverture des ports chinois. On comprend qu'en présence de ces

immenses intérêts commerciaux, les ressources agricoles avaient été complètement oubliées. A toucher les dernières maisons de la ville s'élevaient encore, à cette époque où j'y abordai pour la première fois, des forêts impénétrables servant de refuge aux bêtes féroces qui, parfois, la nuit, descendaient jusque dans les rues. A peine rencontrait-on çà et là quelques plantations de gambiers et de poivriers, cultivées par les *Rabas* ou créoles chinois.

La rade offrait le plus extraordinaire coup-d'œil. Toutes les nations y étaient représentées, tous les pavillons y faisaient miroiter leurs éclatantes couleurs sous le souffle parfumé de la brise du détroit de Rhio. Plus de deux cents navires étaient à l'ancre. C'étaient des *clippers* américains avec leurs grandes voiles de lin, des *proas* malais avec leurs éperons recourbés et peints de mille couleurs, de gros bâtiments hollandais galipotés et vernis, des trois-mâts français et anglais avec leurs longues batteries blanches, des boutres arabes aux équipages bariolés, de lourdes jonques chinoises avec leurs voiles de jonc et leurs massives mâtures, et des embarcations siamoises, fines et longues comme des gigues anglaises.

Aucune cité n'a composé sa population avec des parties aussi hétérogènes que Singapour. De même que, dans la rade, tous les pavillons se déferlent, de même, dans les rues, toutes les nations se coudoient, rapprochées par cette attraction toute puissante de l'intérêt. Cependant, encore là se trouve la division

ordinaire en deux villes. L'Asie veut bien nous vendre ses étoffes et ses produits précieux, mais elle ne veut pas vivre dans la même atmosphère que l'Europe ; elle veut dormir seule. Lorsque le moment du labeur est passé, elle s'empresse de quitter sa compagne pour rentrer dans son calme et son immobilité.

Les deux villes sont séparées, à Singapour, par une rivière à l'entrée de laquelle est un petit port inutile à cause de la bonté de la rade, et dans lequel n'entrent que les bateaux pêcheurs.

Nous fîmes armer une embarcation, et, comme nous devions, dès le lendemain, faire voile pour Canton, nous nous empressâmes de descendre à terre.

Après avoir dépassé une jetée qui ferme le port, et à l'extrémité de laquelle gambadaient, nus comme des vers, une douzaine de négrillons dont tout le métier consistait à se jeter à l'eau pour rattrapper, avant qu'ils eussent atteint le fond, les *sapeks* que voulaient bien leur lancer les amateurs de ce tour d'adresse, nous vînmes accoster, à gauche de l'entrée, à un débarcadère qui n'est autre chose que les ruines d'une pagode. Il en reste les larges escaliers de pierre, qui servaient à conduire les fidèles dans l'eau pour y faire leurs ablutions, et deux massives colonnes monolithes qui soutiennent encore une espèce d'entablement.

Toute cette rive droite de la rivière est prise par

la ville noire. A part deux ou trois rues qui courent parallèlement à la mer et qui renferment quelques belles maisons arabes et arméniennes, ce ne sont que ruelles infectes et cases de bambous comme dans le *Peltah* de Calcutta.

Nous suivîmes une de ces rues qui faisait face au débarcadère ; elle nous conduisit sur le bord de la mer, auprès du temple de Sam-Kay. Il était fermé et nous dûmes, pour nous en faire ouvrir les portes, faire des offrandes de fleurs et de fruits au Dieu chinois des jardins.

Un bonze nous introduisit enfin dans l'enceinte, mais rien n'était digne de nous y retenir. La population bouddhiste de Singapour n'est guère composée que de Chinois assez misérables ou se souciant fort peu de leur divinité, de sorte qu'elle me parut un peu délaissée. La chose la plus curieuse de l'édifice était deux énormes lions de pierre, couchés de chaque côté de la porte. Leurs gueules étaient entr'ouvertes, et, à travers leurs dents, on pouvait voir et faire jouer à l'intérieur de la mâchoire deux grosses boules taillées dans le bloc même qui en remplissaient toute la cavité. Ce tour de force de sculpture nous prouvait assez l'origine chinoise des gardiens du temple.

Nous rejoignîmes la rivière par la même rue qui nous avait amenés, nous nous arrêtâmes quelques instants dans une espèce de *chop-house* tenu par un Polonais, dont je vous raconterai quelque jour la

curieuse histoire, mêlée d'événements inimaginables et de tempêtes qui l'avaient échoué aussi loin de la patrie, et nous gagnâmes la ville blanche par un pont de bois qui, presque tous les ans, est enlevé par le torrent.

La rive gauche offre naturellement un tout autre spectacle que la rive droite.

Nous suivîmes, en descendant la rivière, les murailles et les grilles des splendides jardins au fond desquels se cachaient quelques demeures princières, avant de faire notre entrée dans le parc qui précède et entoure l'hôtel de l'Europe. C'était l'heure du dîner. Plus de cent couverts étaient mis à une table immense, dans une salle à manger comme n'en ont pas les plus beaux hôtels de nos contrées. Si ce n'avait été la richesse du service, l'abondance des fruits tropicaux, et cette armée de domestiques noirs habillés de blanc, je me serais cru en France.

Tous les pays étaient représentés à cette table ; il eût fallu savoir toutes les langues du globe pour en comprendre toutes les conversations. J'avais à ma droite un capitaine portugais, sir John coudoyait un gros et gras Hollandais n'ouvrant guère la bouche que pour manger ; en face de nous, bavardaient des officiers français racontant leurs bonnes fortunes.

La table était chargée des mets et des vins les plus étonnés de se trouver côte à côte. Un *kari* à la sauce verte et pimentée faisait face à une poularde

truffée à faire honneur à Potel et Chabot; un plat de nids de salanganes mêlait son arôme à celui d'un quartier de daim; des choux palmistes se trouvaient auprès de petits pois, des ailerons de requins auprès d'un rosbeaf. Puis, des flacons de toutes les formes, depuis la fine bouteille de Bordeaux et la lourde bouteille de Champagne jusqu'aux plus grimaçantes fioles de Madère, du Rhin et de Constance, garnissaient les vides de la table, et remplissaient des diamants, des topazes et des rubis de leurs flots, les verres ciselés des convives.

Le dessert vint avec ses mille fruits inconnus à l'Europe, et, avec lui, les conversations plus bruyantes et plus animées, le café de Moka, les liqueurs de toutes les contrées, les cigares de tous les pays. Nous laissâmes à table les Anglais et les Hollandais, pour suivre, sous les frais ombrages du parc, tous ceux qui trouvaient, comme nous, qu'un repas de deux heures était déjà fort long.

Au milieu de la nuit, seulement, je retournai à bord, enchanté de ma course dans Singapour que je ne devais revoir que quelques années plus tard.

Le lendemain, au quart du jour, je m'occupais sur la dunette de la partie du service qui était mienne, lorsque j'aperçus, se dirigeant vers le *Fire-Fly*, une longue pirogue dont l'équipage noir se servait de pagaies, mais en les maniant comme des avirons. Un pavillon tricolore flottait à l'arrière, enveloppant dans ses éclatants replis un personnage tout chamarré

et les épaules couvertes de grosses épaulettes d'or. La brise déferlant complètement le pavillon, je reconnus qu'il était français et que, de plus, le blanc en était orné d'une étoile.

Je fis immédiatement prévenir sir John et je donnai l'ordre de mettre quatre hommes sur le bord, croyant à la visite d'un amiral de ma nation. J'avais parfaitement oublié que la France n'était représentée à Singapour que par quelques navires marchands de Bordeaux ou du Havre, dont les capitaines, si bons marins qu'ils fussent, étaient loin d'être amiraux.

Le contrebandier grimpa bien vite sur le pont; mais, à peine lui eus-je montré, en lui faisant part de mon appréciation, la pirogue qui allait accoster, qu'il éclata de rire, en poussant un cri de joie, et en se dirigeant vers la coupée pour recevoir l'illustre visiteur.

Je restai assez penaud et je me mis à examiner plus attentivement la pirogue. Le pavillon était bien français, en effet, mais ce n'était pas une étoile qui brillait dans la partie blanche, c'était un petit éléphant de la plus grotesque tournure. — Quant au personnage, caché qu'il était par les angles de son large chapeau galonné, je ne pouvais distinguer ses traits. Je reconnaissais parfaitement dans les matelots des marins Siamois.

L'étranger fut bientôt à bord. Il serra cordialement la main de sir John, et tous deux se dirigèrent vers moi qui étais resté à l'arrière.

— L'amiral Dupont, me dit mon gros ami en me présentant l'inconnu.

Je saluai respectueusement de la casquette, ne sachant trop quelle contenance prendre et me demandant quelle plaisanterie me faisait là mon commandant.

Il se tourna vers son hôte.

— Mon lieutenant, cher amiral, lui dit-il en me présentant à mon tour, en énumérant mes noms, prénoms et qualités, mais mon ami surtout.

— Alors ! le mien aussi, s'il le veut bien, reprit le singulier personnage en me tendant la main et en s'exprimant dans un français dont l'accent accusait les bords de la Garonne.

Je serrai la main qu'il m'offrait si gracieusement, mais mes regards disaient parfaitement qu'un petit supplément d'explication m'était indispensable. Ce langage, ce costume, cette physionomie bronzée, ces traits qui dénotaient un caractère d'une rare énergie, ce titre d'amiral, cette pirogue siamoise, ce pavillon français, ce petit éléphant, tout cela me semblait un assemblage par trop fantaisiste.

— L'amiral vous contera son histoire à table, mon cher ami, répondit Canon à l'interrogation muette de mon regard. Car j'espère bien que vous êtes venu me demander à déjeuner? ajouta-t-il en se tournant vers lui.

— Sans aucun doute, à condition que vous et votre lieutenant viendrez ce soir dîner à mon bord, répondit gracieusement le Franco-Siamois.

Je craignis un instant que le contrebandier refusât, puisque nous devions mettre à la voile dans la journée. Il n'en fut rien. Il accepta, pour lui et pour moi, en prenant le bras de son hôte pour descendre dans la dunette et se mettre à table.

A la fin du repas, l'amiral et moi nous étions les meilleurs amis du monde, et je savais son histoire que voici en quelques lignes.

Vous allez voir que l'amiral siamois était un digne frère de ces vaillants soldats de fortune, les Allard et les Ventura, et un véritable successeur du chevalier de Forbin. Seulement, il ne s'était pas dégoûté au bout de deux ans, ainsi que le compagnon de Jean Bart, de ses équipages noirs; il y avait, à cette époque, déjà plus de quinze années qu'il était au service de Sa Majesté siamoise.

Sa vie d'aventures commença sur la rade de Bourbon dans les premières années du règne de Louis-Philippe. Il était alors, tout simplement, matelot d'une frégate française d'où, une belle nuit, il s'esquiva à la nage pour échapper à une punition injuste et brutale qui devait lui être infligée le lendemain. Il chercha refuge sur un navire *lascar* dont le commandant fut frappé de son courage et de son énergie. Bientôt il fut le premier marin du bord. Après dix campagnes dans les mers de Chine, campagnes qu'il employa à s'instruire et à faire, par d'incroyables efforts de volonté, du matelot un officier accompli, il passa au service du roi de Siam, qui recrutait alors sa marine

partout où se trouvaient des hommes capables et de bonne volonté. Il eut rapidement un commandement important. Puis, lorsqu'il voulut se décider à adopter la religion du pays et à prendre plusieurs femmes, il vit la faveur le pousser aux plus hauts emplois, et il fit de la marine siamoise la première marine de ces contrées.

C'est dans cette situation que nous le trouvions : bouddhiste à peu près, amiral tout à fait, et, de plus, marié à trois femmes, de l'une desquelles il avait un fils. Sa vie n'était pas cependant toute de rose : la jalousie des seigneurs siamois avait crû en raison de sa faveur, aussi songeait-il à déloger un beau matin pour retourner en France, sans prévenir son auguste maître.

— Ma vie, nous dit-il, n'est qu'une lutte de tous les instants ; je ne fais pas un pas sans être épié ; dans mes matelots se cachent évidemment des espions et des traîtres ; je ne marche qu'armé jusqu'aux dents. Chacune des réformes que j'entreprends me fait un ennemi de plus. Sans la protection directe du roi qui s'étend sur moi, depuis longtemps je serais assassiné. Je n'obtiens le silence des bonzes qu'à force de cadeaux, car vous comprenez bien qu'excepté les jours de grande cérémonie je ne vais pas à la pagode. Quant à mes femmes, j'ai acheté deux d'entre elles, elles ne peuvent avoir pour moi aucune affection ; l'autre m'a été donnée par le roi, malgré les cris de la noble famille à laquelle elle appartient.

J'eus aussi, pendant ma première conversation avec ce charmant homme, l'explication de la présence de ce petit éléphant dans le blanc du pavillon français. L'amiral Dupont n'ayant pu oublier sa patrie, avait trouvé tout simple de ne faire qu'un des deux pavillons, celui de Siam étant un éléphant sur un fond blanc.

Le soir, nous allâmes à bord de son bâtiment. C'était une fort belle frégate de cinquante canons et de quatre cents hommes d'équipage, dont les emménagements étaient fidèlement copiés sur ceux d'un navire de guerre européen.

Nous fûmes reçus à la coupée par un officier portugais qui en était le second commandant, et nous trouvâmes notre ami sur la dunette, enveloppé dans un pagne de cachemire qui lui tombait jusqu'aux pieds et dans la ceinture duquel brillait le manche sculpté d'un large poignard.

Il nous présenta son fils, grotesque *bambino* de huit ans, jaune comme du safran, qui me sembla n'avoir que fort peu de sang français dans les veines. Il ne pouvait s'habituer au pantalon. A chaque instant on le retrouvait à l'avant, nu comme un ver et mangeant à même dans la gamelle des matelots qui l'adoraient.

Nous fîmes à bord un repas délicieux qui n'eut rien de siamois, et, après une charmante soirée sur la frégate, nous quittâmes fort tard l'amiral Dupont, dont le caractère est resté gravé dans ma mémoire

comme un de ces types romanesques et merveilleux qu'aiment à créer les plus vagabondes imaginations.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre et vînmes passer à une demi-encablure de sa batterie. L'amiral nous salua de deux coups de canon. Nous lui répondîmes, et le *Fire-Fly* s'inclina au milieu de son blanc nuage de fumée pour doubler la pointe Romania, et s'élancer de là sur les flots de la mer de Chine.

CHAPITRE XIX

Le fleuve des Perles. — De Macao à Canton. — Le Chop. — Le mouillage de Whampoa. — Les embarcations qui sont des maisons, et les bateaux qui sont tout autre chose que des embarcations.

— Saluez, cher ami, me dit Canon un matin qu'après un mois de mer nous étions tous les deux sur le pont ; voici la terre du Céleste-Empire, l'illustre royaume du cousin germain du soleil et de la lune.

Je m'inclinai respectueusement.

A l'avant du *Fire-Fly* se dessinaient sur le bleu de l'horizon, deux petits points noirs embrumés, c'étaient les sommets des îles Ladrones, que les Chinois nomment, eux, Yong-Ngao.

Les îles Saint-Jean (Schang-Tscheu-Schan) que nous avions à bâbord nous abritant en partie des rafales, nous pûmes forcer de toile. Laissant derrière nous alors Poulo-Babi, c'est-à-dire l'île aux porcs, nous nous rapprochâmes rapidement des La-

drones, dont les roches noires et crevassées furent bientôt visibles à l'œil nu.

Le nom portugais qu'à conservé ce groupe d'îles, indique suffisamment de quelle mauvaise réputation elles jouissent. Sentinelles avancées de la rivière de Canton, elles étaient encore, à l'époque où j'arrivais en Chine, le refuge des pirates chinois.

Nous dépassâmes rapidement ces îles. Le *Fire-Fly* était connu depuis trop longtemps de leurs habitants pour qu'ils ne s'écartassent pas à son approche.

Malgré le courant que nous commençâmes à sentir fortement par le travers d'Aponi (Ko-ho), nous franchîmes cependant assez vite les vingt-cinq milles qui séparent les Ladrones de Macao. Vers deux heures de l'après-midi, quittant les îles Tylo-Tschao, Tylock et Samlok à l'arrière, nous mîmes le cap sur la rade, où bientôt nous laissâmes tomber l'ancre, en face de la factorerie anglaise et du fort San-Pedro, au mât de signaux duquel flottait, en assez triste état, le pavillon portugais.

Comme nous devions, dès le soir même, continuer notre course vers Bocca Tigris, sir John et moi, laissant le service à Morton, nous sautâmes dans la yole.

Une demi-heure après, car nous étions mouillés fort loin de terre [1], je mettais le pied sur le sol du Céleste-Empire.

[1] Cette obligation où sont les bâtiments marchands de mouiller fort loin de terre et d'opérer leur déchargement lentement

Hélas! la colonie portugaise est bien loin de sa splendeur d'autrefois. Je fus tout surpris du silence qui régnait sur ce large quai s'étendant tout le long du rivage. Les grilles de presque toutes les maisons étaient fermées; les seuls personnages qui animaient un peu la solitude étaient une demi-douzaine de soldats portugais grotesquement accoutrés, qui, sur les bancs de pierre du poste du fort San-Pedro, dormaient ou fumaient.

Nous passâmes devant eux sans qu'ils daignassent faire attention à nous. Laissant à gauche alors le quartier chinois, nous montâmes droit devant nous une rue escarpée qui nous conduisit en face d'un grand bâtiment d'aspect sombre et triste, que mon compagnon m'apprit être le collége royal de Saint-Joseph.

Je plains fort, pour ma part, les élèves que les jésuites retiennent entre ces grands murs qui ont bien l'air d'être ceux d'une prison ou d'un couvent.

Du reste, les couvents ne manquent pas à Macao.

Dans notre promenade de quelques heures, j'en comptai une demi-douzaine dont le plus important

et seulement avec des embarcations du pays, a été une des principales causes de la décadence de la colonie portugaise. A Vittoria, l'heureuse rivale de Macao, les navires sont, au contraire, et parfaitement à l'abri et très-près du rivage. Aussi le premier comptoir européen sur les côtes de la Chine ne se compose-t-il plus que de maisons de second ordre, tandis qu'à Hong-Kong sont venus s'établir tous les riches négociants portugais et anglais.

est celui des Dominicains, tout au nord de la ville.

En suivant une route parallèle au rivage et en tournant le dos au collége Saint-Joseph, nous trouvâmes le cloître des Augustins, le Sénat en face duquel jaillissait une admirable fontaine de style mauresque, la chapelle de la Miséricorde, très-gracieux monument gothique, la cathédrale qui me parut un assez pauvre temple, l'église et encore l'hôpital de la Miséricorde, et nous sortîmes par la porte Saint-Lazare pour nous trouver, enfin, après avoir dépassé une chapelle du même nom, dans ces admirables jardins qui s'étendent au nord de Macao et qui étaient vraiment le but de notre promenade.

A notre droite, s'élevait le fort de Guia avec ses embrasures à moitié détruites et sa petite tourelle d'observation.

Une délicieuse allée plantée d'arbres nous conduisit jusqu'à la grotte de Camoëns, amas de rochers sur lesquels s'élève un petit kiosque chinois où nous montâmes pour jouir du charmant point de vue qu'offre, aux yeux, cette luxuriante végétation qui couvre, en s'étendant de l'un à l'autre rivage, toute cette partie de la presqu'île, depuis le fort Saint-Paul-del-Monte jusqu'au Shang-Miau, le temple chinois.

Un pilier naturel soutient la masse des rochers et forme l'entrée d'une grotte peu profonde et tapissée de mousse. Nous y prîmes place sur un petit banc de pierre où Camoëns composa peut-être ses *Lusiades*,

et, alors, dans ce calme et frais retrait, toute la vie du pauvre poète me revint à l'esprit.

Après un instant de repos, nous traversâmes le parc dans toute sa largeur pour rentrer en ville par la porte San-Antonio.

Nous rencontrâmes encore sur notre route deux ou trois chapelles et couvents, puis, traversant la place du bazar chinois sans nous y arrêter, nous redescendîmes sur le quai par de petites et tortueuses rues en face du fort San-Pedro.

Un demi-heure après nous étions de retour à bord du *Fire-Fly*.

En nous éloignant du mouillage, je pus juger de l'aspect général de Macao.

Hélas ! la gracieuse nymphe qui vint mêler sa voix aux instruments du festin de Gama, se voilerait le visage de honte, elle qui prédit de si grands destins aux Portugais, si elle pouvait voir la tristesse et la solitude de la colonie. — Des églises, des couvents, des forts, telle est la ville aujourd'hui !

La marée nous conduisit bientôt au-delà de Lintin, cette ancienne station des contrebandiers d'opium, au milieu de ce grand bassin extérieur que les Anglais ont nommé Outer-Waters, au nord duquel commence seulement le Si-Kiang.

Comme la contrebande d'opium était, à cette époque, tout particulièrement protégée et par les mandarins et par la révolte, le *Fire-Fly* ne songea guère à mouiller à Lintin. Bientôt nous donnâmes dans le

fameux passage de Bocca Tigris entre les îles Tycocktow et Chuenpee.

Le coup-d'œil que présente le fleuve à cet endroit est admirable. C'est bien là, avec d'autres artilleurs que les Chinois et une autre artillerie que l'artillerie chinoise, la position la plus formidable qui se puisse rencontrer.

Comme pour augmenter encore les facilités de la défense, les bancs de sable vous forcent à longer le rivage sur un bord ou sur l'autre.

De la pointe Chuenpee à la rade de Canton, il y a bien douze ou quinze cents pièces de canon sur les rives du fleuve des Perles, mais les forts où sont ces canons sont de si singulières constructions et les batteries sont si sottement disposées, que toute cette formidable artillerie lance des boulets de pierre et de marbre, d'une rive à l'autre, sans défendre le moins du monde le passage.

En doublant la pointe Keshen, j'aperçus de nombreuses trouées dans les murailles du fort d'Anunghoy. Il est probable qu'elles sont dues à la générosité et à la maladresse des artillleurs de la batterie ouest de Tycocktow qui, en voulant faire sombrer quelque contrebandier d'opium, n'ont réussi à rien de mieux qu'à bombarder leurs vis-à-vis.

Imaginez-vous des embrasures fermées par des portes en fer qui s'ouvrent à l'explosion des pièces pour permettre aux servants de charger, et qu'on a bien soin de refermer immédiatement. Quant au

pointage, il n'en est pas question, c'est à la grâce de Dieu! Et comme Dieu, à ce qu'il paraît, se soucie fort peu de l'artillerie chinoise, les boulets vont tout autre part qu'à leur destination.

Pour les murailles des forts, ce sont le plus souvent des enceintes de cinq ou six pieds de haut qui grimpent en grimaçant des zig-zags le long des collines, parfois jusqu'aux sommets, et qui ressemblent à s'y méprendre à ces murs non cimentés dont on entoure dans nos campagnes les vergers ou les vignes, uniquement pour que les pillards tombent sous l'application du Code pénal pour délit d'escalade ou bris de clôture.

Le soir de notre départ de Macao, nous laissâmes tomber l'ancre à peu de distance de la pointe Vyner. Le courant était trop violent pour que nous pussions, de nuit, continuer à remonter le fleuve.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, une jolie brise du sud-est chassait le *Fire-Fly* dans le haut du Si-Kiang, et lui faisait rapidement dépasser la pagode et le fort de la seconde barre et la pointe Ladrone.

J'étais appuyé sur le garde-corps de l'arrière et je suivais avec curiosité les découpures du rivage, en faisant cette réflexion que, dans un parcours d'une vingtaine de lieues, j'avais déjà vu plusieurs fois ce mot *ladrone* employé, lorsque j'entendis sir John qui m'appelait.

Je me retournai. Il avait une grande lettre à la main.

Le bâtiment venait sur bâbord ; à son avant se dessinait sur la rive droite du fleuve une petite maison rouge de la plus chinoise tournure.

— Faites armer la baleinière pour porter ce pli à un personnage habillé de jaune que vous trouverez dans cette maison, me dit-il en me la désignant du doigt. C'est le *chop-house*.

— Comment le *chop-house !* repris-je en riant : un restaurant où l'on trouve des côtelettes ?

Canon partit d'un éclat de rire.

Evidemment je venais de dire une grosse bêtise.

— Mon cher ami, reprit-il, vous êtes devenu d'une jolie force en anglais, je vous en fais mon sincère compliment ; mais si, sur les rives de la Tamise, *chop-house* veut dire restaurant où l'on trouve des côtelettes, en anglo-chinois, cela se traduit par petite maison rouge où l'on trouve un gros homme jaune auquel on remet un grand pli blanc, et qui vous rend en échange un *chop* ou permis de passage avec un large cachet vert.

Franchement, je pouvais bien ignorer cela.

Pendant l'explication du commandant, la yole avait été amenée et armée.

Après avoir reçu ses instructions, qui ne me recommandaient qu'une chose assez facile : de me taire et de ne donner que le moins d'explications possible, je me laissai glisser par une des échelles de l'arrière.

Le *Fire-Fly* mit en travers afin de m'attendre.

En vingt coups d'aviron, je franchis la distance qui le séparait de la petite maison rouge.

Je trouvai à un débarcadère en pierre, lance à la main, arc en bandoulière, chapeau pointu sur la tête, et au nez duquel j'eus bien de la peine à ne pas éclater de rire, un grotesque soldat chinois qui, gravement, me fit monter quelques marches et m'introduisit dans une petite salle où se trouvait le gros homme jaune en question.

C'était le premier personnage chinois devant lequel j'avais l'honneur de me présenter; j'eus bon besoin de la provision de gravité que j'avais faite, pour ne pas compromettre mes fonctions d'ambassadeur de sir John.

Très-poliment, du reste, il se leva à mon entrée, et, laissant sa petite pipe de cuivre, s'avança vers moi.

Imaginez-vous un gros corps informe revêtu d'une tunique de soie jaune boutonnant sur le côté, tenu en équilibre sur deux petites jambes englouties dans un large pantalon bleu, avançant sur des pieds chaussés de babouches avec des semelles d'un pouce d'épaisseur, et surmonté d'une petite tête coiffée d'un de ces chapeaux en feutre dont l'élasticité permet aux propriétaires de leur faire prendre toutes les formes.

Ajoutez à ce portrait général quelques détails : deux petits yeux brillants, à l'abri derrière un splendide pince-nez, des lèvres minces et pincées, une

magnifique queue de cheveux, coquettement terminée par une tresse de soie et tombant jusqu'aux jarrets, un teint que je n'avais vu jusqu'alors qu'aux bonshommes de pain d'épice de ma ville natale, un éventail à la ceinture, une plaque brodée sur la poitrine, et, sur le chapeau, surmontant tout ce grotesque édifice d'architecture éclectique, ainsi qu'un dôme sur une mosquée, une petite boule rouge au milieu d'une houppe de soie de même couleur, qui me disait que j'avais devant moi un *kouan* ou mandarin de troisième classe.

Je m'inclinai respectueusement en lui tendant la lettre de mon capitaine.

Il n'avait pas décacheté le pli, qu'il m'offrait un siége, une tasse de thé et une lilliputienne pipe en cuivre pareille à celle qu'il fumait à mon arrivée.

Le commandant du contrebandier d'opium était, à ce qu'il paraît, au mieux avec lui.

Je pris place sur une chaise en rotins où je me trouvai fort mal, je goûtai une espèce de légère décoction jaune qui n'était pas sucrée, et je bourrai le petit fourneau de la pipe de cuivre d'un tabac haché menu, couleur paille, d'un goût fade et des plus désagréables.

Je faisais là un assez triste apprentissage des us et coutumes du Céleste-Empire.

Lorsqu'il eut pris connaissance entière du pli, le *kouan*, directeur du *chop-house*, — traduisez toujours, maison où l'on délivre le permis de passage et

non pas restaurant où l'on trouve des côtelettes, — le *kouan* donc parut me dire les choses les plus gracieuses; je dis parut, parce que, grâce à son langage anglo-chinois-portugais, je ne compris pas grand'-chose à tout ce qu'il lui plut de me débiter. Il finit par me remettre une large pancarte chargée d'hiéroglyphes et ornée du cachet vert en question.

Je m'étais aussi promptement que possible débarrassé de la petite pipe de cuivre, et, me souvenant que sir John m'avait recommandé de me hâter, j'allais prendre congé du *kouan*, lorsque, tirant d'un des tiroirs de sa table un éventail en ivoire, il me l'offrit en me faisant comprendre que c'était un cadeau qu'il désirait me faire et qu'il me priait d'accepter.

Pour provenir d'un Chinois, le procédé n'en était pas moins délicat. Cependant, comme je ne croyais pas avoir fait quoi que ce fût qui l'autorisât, je refusai. Il insista, je refusai encore. Mais un coup-d'œil jeté furtivement sur l'objet offert me décida. En remerciant de mon mieux, je quittai alors le mandarin et je sortis de la petite maison rouge, à la porte de laquelle je retrouvai le même grotesque soldat, avec la même lance, le même arc et le même chapeau pointu, qui, aussi avec la même gravité, m'escorta jusqu'à mon embarcation.

Dix minutes après, j'étais de retour à bord du *Fire-Fly* qui fit aussitôt servir sa grand'voile pour continuer sa course vers le mouillage de Whampoa.

— Eh bien! me dit Canon, lorsqu'il eut reconnu que la pièce que je lui apportais était parfaitement en règle, que dites-vous de mon ami King-Ko?

Pour toute réponse, car vraiment je ne pouvais pas dire trop de mal de celui qui venait de se conduire si gracieusement à mon égard, je tirai l'éventail de ma poche.

C'était un délicieux bijoux d'ivoire, fouillé d'une admirable façon. Chacune de ses faces représentait des scènes de la vie chinoise, sculptées en relief sur les lames, et cela avec tant d'adresse que, quoiqu'elles fussent découpées à jour, aucun sujet ne se confondait avec un autre. C'était vraiment d'une finesse d'exécution inouïe.

— Bravo! reprit-il, je vois qu'il est toujours le même!

— Comment! ce n'est donc pas par faveur spéciale qu'il m'a fait ce cadeau? répliquai-je un peu désenchanté.

— Pas le moins du monde! Descendons nous mettre à table; je vais vous conter dans quels termes je suis avec King-Ko et pourquoi il vous a donné un éventail.

Je suivis le commandant du *Fire-Fly* dans la dunette, en me reprochant presque de n'avoir pas ri au nez du mandarin chinois, et de m'être donné tant de mal pour ne pas faire la grimace en fumant sa petite pipe de cuivre et en ingurgitant sa mauvaise tasse de thé sans sucre.

Sir John m'apprit, pendant le dîner, que King-Ko était un mandarin chargé spécialement de délivrer les permis de passage aux navires marchands et de faire poursuivre les contrebandiers d'opium, et que c'était pour cela même qu'il m'avait envoyé lui porter la liste de notre nombre de caisses.

Moyennant un prix fixé entre lui et le mandarin, le *Fire-Fly* pouvait tranquillement remonter le Si-Kiang jusqu'à Whampoa, comme s'il avait été sur lest.

Ce qui se passait, à cette époque en Chine, à propos de l'opium, était absolument copié sur ce qui a lieu depuis si longtemps sur certaines frontières d'Italie, où on ne laisse visiter ses malles qu'autant qu'elles ne renferment rien de soumis aux droits, et où, dans le cas contraire, on donne au chef du poste un léger cadeau pour qu'il ne les fasse pas ouvrir.

Je compris parfaitement alors l'aimable réception du *kouan* infidèle, et son cadeau en échange du bon profit dont j'étais venu lui apporter la nouvelle.

Pendant que nous étions à table, le *Fire-Fly* franchit la distance qui sépare la maison de la douane de l'île des Danois.

Morton vint prévenir Canon que nous faisions route vers le mouillage.

Nous montâmes sur la dunette.

Notre bâtiment doublait le cap Matheson de l'île des Danois; par-dessus la pointe Alceste, nous pouvions déjà apercevoir la mâture des bâtiments en rade.

Le peu de tirant d'eau du *Fire-Fly* lui permettait de choisir à son gré entre les nombreuses passes que forment les six îles de la première barre. Il prit sagement le chemin le plus court. Côtoyant l'île des Danois, puis venant brusquement à l'ouest en louvoyant au milieu des bâtiments anglais à l'ancre, il vint bientôt mouiller en dedans de l'île de Whampoa, c'est-à-dire en face du village et par le travers de la rivière des Français.

La rade de Whampoa, cet avant-port de Canton, est bien une des plus curieuses choses qu'il soit possible de voir. Chaque nation y a son mouillage : les Anglais entre l'île de Whampoa et celle des Danois, les Français entre cette même île des Danois et celle qui porte leur nom. Les Américains mouillent, eux, le long de l'île Honan. Ce mouillage représente assez bien une croix, dont le plus long côté, en séparant les îles d'Honan et de Whampoa, se dirige vers Canton en faisant face à la branche la plus courte où mouillent les Français, et dont les deux bras s'étendent en travers du fleuve.

Il était trop tard pour que je songeasse le jour même à descendre à terre, je me contentai d'examiner la rade et l'aspect général de Whampoa.

Le long du rivage, sur une longueur de trois cents à quatre cents mètres au plus, s'élevaient sur pilotis et en bambous de malheureuses cases qui, à la haute mer, semblaient sortir de l'eau. Chacune d'elles avait, amarrée au pied d'une échelle qui descendait de

l'intérieur, une petite embarcation pour conduire son propriétaire à bord des navires, mais ni portes ni fenêtres ne donnaient sur la rade. A l'extrémité nord du village, tenus au rivage par de fortes cordes, de grands bateaux surmontés de toits et des tentes renfermaient toute la population intéressante des blanchisseuses. A l'extrémité opposée, s'élevait un grand bâtiment de la plus misérable tournure qui pouvait bien être un temple.

Çà et là, le long du rivage, du côté du village, se balançaient sur les flots des constructions bizarres qui n'étaient ni des navires ni des maisons, ou plutôt qui étaient, en même temps, ces deux choses. J'appris que ces objets flottants étaient tout simplement des maisons de commerce.

Imaginez-vous des navires rasés, sur le pont desquels ont été construits des magasins, avec leurs rayons, leurs comptoirs, tout leur attirail de vente, enfin. De la porte d'entrée, — au-dessus de laquelle est écrit : *Roberson and Co ship, candlers; Morrisson, boot-maker*; ou *Peterson, tailor*, — partent des escaliers qui conduisent aux embarcations des acheteurs; puis tout autour du bateau-magasin brillent de petits pierriers qui imposent aux Chinois ce saint respect de la propriété qu'ils possèdent si peu. Le capitaine-propriétaire-marchand, bottier ou tailleur, peut ainsi, à sa volonté, grâce à cette invention tout anglaise, transporter ses pénates et son établissement en lieu de sûreté. Il ne s'agit pour cela que

de lever l'ancre et de se laisser aller au courant.

Ces précautions sont si nécessaires, qu'il n'existe pas à Whampoa un seul établissement européen qui ne soit dans ces conditions de sauvegarde. Un étranger n'oserait passer la nuit à terre.

Certains petits bateaux que je voyais louvoyer à l'arrière du *Fire-Fly*, contribuaient encore à augmenter le pittoresque de l'aspect de la rade.

L'un d'eux se hasarda jusque sous notre couronnement où j'étais appuyé.

Je reconnus les *sampañes*, dont m'avait parlé mon ami et commandant depuis déjà longtemps comme d'une institution toute particulière à la Chine.

Ce sont de petites embarcations montées ordinairement par deux femmes seules. Lorsque j'aurai ajouté à ce premier renseignement que la moitié du bateau est recouvert d'un rouf soigneusement clos avec des tentures, et tapissé de nattes fines et de coussins; lorsque, de plus, vous saurez que des deux femmes l'une est jeune et jolie, tandis que l'autre est laide et vieille, vous comprendrez facilement quel genre d'industrie exercent les matelots des *sampanes* sur la rade de Whampoa.

Ces pauvres filles, vendues le plus souvent à des misérables qui spéculent sur leur prostitution, sont parfois jolies et la finesse de leurs extrémités surtout est remarquable. Seulement, leurs immorales promenades sur le fleuve où, de navire en navire, elles

vont offrir leurs caresses, disent assez combien est grande leur misère.

Pendant que je faisais cette première inspection du mouillage, la nuit était venue, et, avec elle, pour nous, le travail.

A minuit, nous n'avions plus une caisse d'opium à bord.

A une heure, tout le monde dormait sur le *Fire-Fly*, sauf les factionnaires, fusils chargés, pour le défendre des voleurs de cuivre, ces habiles nageurs qui, pendant la nuit, traversent la rade entre deux eaux pour venir déclouer les feuilles du doublage des bâtiments à l'ancre. Bientôt tout fut calme autour de nous, et le silence de la nuit n'était troublé, à intervalles réguliers, que par le cri des hommes de veille : — Bon quart devant, bon quart derrière, — que répétaient les échos des rives dans toutes les langues du globe.

CHAPITRE XX

Un ami de sir John. — Un proverbe chinois. — Les boutiques de Whampoa. — La proclamation de Sa Majesté Chinoise.

Grâce aux moustiques, qui sont plus nombreux sur la rivière de Canton que partout où j'avais eu déjà le désagrément de les rencontrer, je montai sur la dunette au moment où la rade et les rives du fleuve s'éveillaient à peine.

La svelte pagode de l'île de Whampoa se devinait dans le feuillage encore enveloppé des brumes du matin.

Les navires à l'ancre commençaient leur toilette de chaque jour. Çà et là, dans le brouillard, s'esquissait un bateau mandarin courant déjà pour son service, ou un *sampane* s'éloignant du bâtiment près duquel il avait passé la nuit. Ces échelles qui descendent de l'intérieur des maisons sur le fleuve se garnissaient d'individus venant y faire leurs ablutions, les boutiques flottantes ouvraient

leurs portes aux acheteurs, les fournisseurs quittaient le rivage pour se rendre à bord, les postes-aux-choux [1] quittaient le bord pour se rendre au rivage. De larges radeaux chargés de canards, traversaient la rade pour transporter leurs bruyants passagers sur les îles voisines; les bateaux des blanchisseuses envoyaient déjà aux échos des rives les refrains de leurs chansons et le bruit de leurs battoirs de pierre.

Je m'étais appuyé sur le garde-corps de tribord, et je résistais énergiquement aux œillades pleines de promesses que m'envoyait de son *sampane* une fort jolie fille baignant ses pieds nus dans les eaux du fleuve, pendant que ses petites mains avaient peine à relever ses longues tresses de cheveux noirs dénoués par le sommeil, lorsqu'une pression amicale sur mon épaule me fit me retourner.

Sir John et un singulier petit personnage étaient derrière moi.

— Mon cher lieutenant, me dit le contrebandier, je vous présente un de mes meilleurs amis en Chine : Fo-hop, le fournisseur habituel du *Fire-Fly*, et, de plus, mon homme d'affaires.

Le Chinois me tendit la main que je serrai quoiqu'elle eût six doigts parfaitement distincts, qui me firent supposer tout d'abord qu'en gérant les affaires

[1] Nom que l'on donne aux canots qui chaque matin vont aux provisions.

du contrebandier, le sieur Fo-hop devait aussi parfaitement faire les siennes.

Il n'en était rien, et comme il est encore aujourd'hui l'un des plus importants négociants de Whampoa, je m'empresse de vous dire, chers lecteurs, que vous ne pourriez vous adresser à un plus charmant et plus honnête homme, si parfois votre destin ou votre curiosité vous entraînaient un jour jusque sur les rives du Tschou-Kiang.

Il avait, à l'époque dont je parle, une succursale à Whampoa et sa maison principale dans *Old-China's street* à Canton. C'était un homme petit, maigre, au regard vif et intelligent, au teint blanc, n'ayant vraiment rien de chinois dans sa tournure que sa veste de soie grise et tout son accoutrement un peu bizarre. Comme il parlait parfaitement l'anglais et même baragouinait quelques mots de français, nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Sir John l'avait invité à déjeuner.

L'heure de se mettre à table venue, nous descendîmes dans le carré. Pendant le repas, je pus m'apercevoir que, tout fidèle serviteur de Confucius que fût mon nouvel ami, il avait la plus grande affection pour la cuisine européenne.

Nous décidâmes, pendant le déjeuner, que le lendemain nous irions tous à Canton. J'étais si impatient de visiter une ville chinoise que j'aurais voulu que ce fût le jour même. Aussi, nous n'étions pas levés de table que j'avais demandé la yole pour me dédom-

mager au moins de ce retard par une promenade à Whampoa.

J'étais dans l'embarcation avec Fo-hop et prêt à donner l'ordre de pousser, lorsque Canon, que ses affaires retenaient à bord, me cria de la dunette :

— Ne perdez jamais l'occasion de faire comprendre à terre que vous êtes Français ; il existe certain proverbe dont j'ai oublié de vous parler, et dont la trop fréquente application rend cette petite précaution fort excusable.

— Lequel, donc ? criai-je, en faisant signe au brigadier de la yole de ne pas larguer la filière à l'aide de laquelle il retenait le long du bord l'embarcation que le courant voulait entraîner.

— Fo-hop vous le dira en route, répondit sir John en disparaissant derrière le bastingage.

J'ordonnai de pousser au large et je me tournai vers mon compagnon, qui s'empressa de me donner sur ce proverbe dont venait de parler mon gros ami et commandant les détails suivants.

Inutile de dire que si je ne le cite pas en chinois, c'est que d'abord il faudrait pour cela que je commençasse par apprendre à le prononcer, puis vous ne le comprendriez pas, et, de plus, mon éditeur n'a probablement dans les casiers de son imprimerie aucun des caractères dont auraient besoin ses compositeurs pour vous mettre sous les yeux les hiéroglyphes du Céleste-Empire.

En voici donc seulement la traduction :

« A tout Chinois mort de mort violente, il faut un Anglais, ou un Américain, ou un Français, ou un Hollandais. »

Ce proverbe n'est pas autre chose, vous le voyez, que l'échelle des affections chinoises pour les Européens.

Les Anglais viennent en première ligne dans leur inimitié; c'est tout d'abord un Anglais qu'on cherche à immoler aux mânes d'un Chinois assassiné. Si les exécuteurs n'ont pas sous la main un Anglais, ils se contentent d'un Américain; si l'Américain fait faute, un Français est immolé; mais c'est seulement alors que ni Anglais, ni Américain, ni Français, ne se trouvent à portée du poignard du vengeur, qu'un Hollandais est frappé. Depuis le long temps que ce dernier peuple est en rapport avec la Chine, il a su se conserver l'amitié de ses ombrageux voisins. Ni les Anglais ni nous n'en pourrions dire autant.

Comme, sur rade, se balançaient une douzaine de navires anglais et américains, je crus n'avoir vraiment rien à craindre de la vendetta chinoise, pour le moment du moins. Je gravai cependant le proverbe et ses conséquences dans mon esprit avec l'intention bien formelle de crier haut ma nationalité lorsque cela serait nécessaire, et même, à l'occasion, si cela pouvait être utile, de me faire passer un peu pour un descendant de la république batave.

Pendant ces intéressantes explications de Fo-hop, la yole avait traversé la rade et était venu faire tête

à un petit escalier qui, en se glissant entre deux cases, descendait de la rue jusque sur le fleuve.

Comme j'avais l'intention de rester longtemps à terre, je renvoyai mon embarcation; puis, je me mis à gravir, en suivant mon ami et *cicerone*, les quinze ou vingt marches vermoulues et branlantes de l'escalier de bois, en dessous duquel j'entendais, le long des pilotis, clapoter les vagues.

La dernière planche de ce glissant et peu commode débarcadère me renvoya dans la grande ou plutôt l'unique rue de Whampoa.

Je dus d'abord habituer mes yeux au demi-jour qui seul l'éclairait, grâce aux auvents des boutiques relevés horizontalement, et mes oreilles aux mille cris discordants qui se croisaient dans l'air.

C'était vraiment là, plutôt qu'une rue, une longue galerie de bois aux boutiques occupées par mille métiers et mille industries et regorgeant d'une foule hétéroclite, polyglotte et multicolore. Anglais, Français, Hollandais, Chinois, se croisaient affairés, pressés, se disputant, jurant et finissant toujours par s'entendre. Les *compradors* [1] couraient de magasin en magasin, les porteurs d'eau vous éclaboussaient en passant, les matelots buvaient et chantaient en attendant que leurs embarcations fussent chargées, les arrimeurs se précipitaient dans les bateaux pour aller continuer leur travail en rade, et, çà et là, un pétard vous partait dans les jambes, grâce à un mar-

[1] Nom que l'on donne aux fournisseurs des navires.

chand qui, en ouvrant sa boutique, n'oubliait pas ce salut au dieu protecteur de son commerce.

Après avoir louvoyé quelques instants au milieu de ces vagues humaines, nous parvînmes enfin à la porte de Fo-hop. J'entrai dans la maison de mon nouvel ami.

Son magasin n'était ni plus ni moins élégant que les magasins voisins : un comptoir dans le fond, et, derrière ce comptoir, une petite niche où une image assez grotesque représentait une divinité, devant laquelle brûlaient de petits morceaux de bois de sandal fichés dans des vases de fleurs ; l'indispensable théière, faisant déjà entendre son chant monotone et prête à verser son infusion dorée dans les lilliputiennes tasses bleues rangées sur un plateau de laque ; dans un coin, auprès de la porte, un banc de rotin pour recevoir les visiteurs qui voudraient se reposer quelques instants, et une douzaine de petites pipes de cuivre avec leurs bouts d'ambre. Puis des rayons chargés de foulards, de pièces de soie, d'ouvrages d'ivoire et de laque ; tels étaient les objets qui, tout d'abord, frappaient les yeux.

Derrière le magasin venait une petite salle dont la fenêtre donnait sur le côté du village opposé au fleuve et sur un ruisseau profond qui le longeait dans toute sa longueur, de sorte que vraiment Whampoa était parfaitement entouré d'eau. Des planches conduisaient des maisons sur la terre ferme, mais, au-delà du ruisseau, pas une case, pas un bâtiment. La

vie ne s'étendait pas hors de ces constructions sur pilotis qui étaient toute la ville. Du reste, comme les rives d'alentour sont chaque année couvertes par les inondations, aucun établissement plus important ne pourrait y être fondé, si ce n'est plus loin dans l'intérieur de l'île, c'est-à-dire moins à proximité de la rade.

Les cases de Whampoa sont si légèrement construites que, du magasin de Fo-hop, j'entendais, sans le comprendre il est vrai, mais enfin j'entendais tout ce qui se disait dans les maisons voisines.

En entrant chez le négociant chinois, j'avais aperçu, assis sur le banc et fumant gravement, deux ou trois individus qui, après avoir pris une tasse de thé, s'étaient retirés sans mot dire pour être remplacés bientôt par d'autres muets visiteurs, et aussi, près du comptoir, un vieillard qui lisait fort attentivement une longue pancarte ressemblant assez à une affiche.

J'avais pris d'abord les silencieux fumeurs pour des amis de Fo-hop. Il m'apprit qu'il n'en était rien, mais que la coutume veut que chaque négociant ait dans sa boutique un banc pour ceux qui sont fatigués et une tasse de thé pour celui qui a soif. Le premier venu entre, s'assied, fume, boit, puis se retire. Ce serait une grave infraction aux lois de l'hospitalité que de prononcer une parole.

Je crois que cet usage serait en Europe d'une application dangereuse.

Quant au vieillard, c'était le père de Fo-hop. Dès qu'il sut qui j'étais, il quitta son immobilité et leva les yeux de dessus cette énorme pancarte dont la lecture paraissait tant l'absorber. C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'un aspect grave et sévère, et dont la physionomie ne manquait pas d'une certaine dignité. De longues moustaches blanches — car en Chine les vieillards seuls portent de la barbe — tombaient sur sa poitrine, et sa natte de cheveux s'enroulait autour de sa tête chauve au lieu de descendre sur son dos.

La feuille de papier de riz qu'il lisait avec un aussi grand intérêt, méritait bien toute son attention. Ce n'était rien moins que la proclamation de Sa Majesté l'empereur de la Chine aux populations de la province de Kwang-tong, au sujet de la guerre contre les Anglais.

Lorsqu'il apprit que j'étais Français, il se mit à m'en traduire avec orgueil quelques lignes. Cela me parut en même temps si grotesque et si original que je ne pus toujours contenir mon envie de rire.

L'illustre souverain du *royaume du Milieu* animait ses innombrables sujets contre les étrangers, *les barbares*, à l'aide des raisonnements les plus extraordinaires. Après avoir donné le conseil de s'unir pour les chasser, il ne proposait rien moins à son peuple qu'une descente en Angleterre.

Il terminait en disant noblement :

« Montrons-nous forts, autrement nous nous expo-

sons à perdre notre puissance, notre influence, notre empire, et la Chine tomberait alors sous la pression de la supériorité des *barbares*. Evitons cette extrémité en faisant usage de toutes les ressources qui sont à la disposition du gouvernement. Si nous montrons le moindre scrupule d'encourir une dépense, n'oublions pas que nos pertes, notre honte et le numéraire qui sortira pour l'opium, excèderont de beaucoup les dépenses de la guerre .[1] »

Je ne crus pas nécessaire d'engager une polémique politique avec mon complaisant traducteur ; nous ne pouvions vraiment être du même avis. Je le priai seulement de me donner une traduction exacte et par écrit de cette proclamation, ce qu'il fit avec la plus grande complaisance, et je le quittai après l'avoir remercié pour rentrer dans les magasins, car je l'avais suivi dans une pièce voisine, afin d'écrire sous sa dictée.

Je trouvai Fo-hop en train de peser des débris de piastres et faisant glisser, sur leurs tringles, les petites boules de son sou-pan avec une merveilleuse agilité [2].

[1] Voir dans le *Moniteur* des 18, 19 juin, et 21 juillet 1858, les *Fragments du journal d'un voyageur en Chine*. On y trouvera la traduction de cette proclamation.

[2] Il ne se fabrique pas en Chine d'autre monnaie que des piastres fausses et une espèce de petite pièce de cuivre. L'argent et l'or circulent en lingots. Aussi, depuis leurs rapports avec les Européens, les négociants chinois ont-ils pris l'habitude de poinçonner chacune des pièces qui leur sont données

Je le laissai à ses opérations commerciales et je sortis de chez lui pour parcourir un peu Whampoa jusqu'au moment de retourner à bord.

en paiement, de sorte que ces pièces, après un certain temps de circulation, sont aplaties et percées, et ont, à ce point, perdu toute forme et toute valeur nominale, et qu'elles ne peuvent plus être prises qu'au poids. Le sou-pan, est un instrument avec lequel les marchands font très-rapidement les calculs les plus compliqués.

CHAPITRE XXI

De Whampoa à Canton. — Les rives du fleuve des Perles. — La capitale de la province de Kwang-Thong. — *Old* et *New China's-Streets*.

Aussitôt mon retour à bord du *Fire-Fly*, je fis part à mon honorable et un peu sceptique commandant du résultat de ma promenade à terre, en n'oubliant pas de lui donner des détails sur la proclamation de Sa Majesté Chinoise, ce qui ne laissa pas que de l'inquiéter un peu. Il craignait, avec raison, que la lutte ne recommençât bientôt contre les Anglais.

En conséquence, nous dûmes remettre de quelques jours notre visite à Canton. Fo-hop, lui aussi, craignait que quelque complot n'attendît qu'une occasion favorable et fût sur le point d'éclater.

En attendant, nous parcourions le voisinage de Whampoa.

Sir John, en Chine, était bien forcé de se contenter du peu dangereux gibier que lui offraient les îles du

Si-Kiang. Chaque jour, nous faisions, aux environs du mouillage, de longues chasses aux faisans, aux canards et aux pluviers dorés.

L'unanimité avec laquelle nous étions mal reçus dans les villages était remarquable. Quoique nous ne fussions presque toujours accompagnés que de mon domestique ou de celui de Canon, les portes se fermaient à notre approche, les enfants fuyaient, les femmes se sauvaient, les chiens aboyaient, les hommes criaient. Si vous ajoutez à ces différentes façons d'exprimer la sympathie que notre vue faisait naître, les voix éclatantes des coqs, les cris rauques des paons, la note insupportable des canards barbottant dans les mares, les grognements des porcs si gras et si courts sur pattes qu'ils roulaient en courant, vous aurez l'idée du concert qui, sans exception, saluait notre passage sous chacun de ces petits arcs de triomphe, ces *pay-léou* que l'on rencontre à l'entrée des villages, espèce d'ex-voto élevés à la mémoire d'un empereur, d'un général ou d'un mandarin bienfaiteur de l'endroit.

Une de nos courses dans les îles que forment la rade, nous conduisit un jour jusqu'au pied de la grande pagode de Whampoa. De la dunette du *Fire-Fly*, j'avais depuis longtemps admiré son toit brillant à travers les massifs de cocotiers, en me promettant de monter à l'étage supérieur pour jouir du délicieux coup-d'œil que devaient y offrir la rade et les rives du fleuve.

Il manquait au monument hexagone, pour me permettre de réaliser mon projet, deux choses vraiment indispensables : une porte et un escalier.

Il s'élevait bien à cent cinquante pieds de hauteur, et la largeur de ses six étages superposés et terminés chacun par un petit toit à angles relevés eût rendu très-facile l'établissement d'un escalier intérieur; mais les Chinois, fort peu amateurs, à ce qu'il paraît, des points de vue, ne l'avaient pas jugé nécessaire; la pagode était, comme beaucoup d'autres, pleine du premier étage au sommet.

Le rez-de-chaussée était pris par une petite salle où figurait Fo, avec son gros ventre et ses yeux en coulisse. A dix pas, s'élevait la demeure du bonze.

Vous pensez bien que la première fois que je revis Fo-hop après cette désillusion, je m'empressai de lui demander l'usage de ces monuments qui m'avaient l'air, à moi, de ne servir à rien.

Si j'ai bien compris, voilà pourquoi on les élevait çà et là dans les campagnes, parfois loin de toute habitation et surtout sur les collines.

Les Chen, ces génies qui, selon les Chinois, président aux éléments, aux substances, à tous les phénomènes de la matière, habitent l'intérieur de la terre et cherchent toujours pour en sortir et se répandre dans l'univers les endroits élevés, comme les collines et les montagnes. Les Chinois pensent alors leur être agréables par la construction de ces monuments, autour desquels ils croient qu'ils fixent leur

demeure en couvrant de leur protection les campagnes voisines.

Malgré toutes les nouvelles difficultés que faisait pressentir la proclamation impériale; un mois après notre arrivée, nous crûmes cependant un jour pouvoir faire une excursion jusqu'à Canton. Seulement, par mesure de prudence, nous résolûmes de franchir la distance qui sépare Whampoa de la ville dans une des embarcations du bord, au lieu de prendre, comme cela se fait le plus souvent, un bateau du pays. La connaissance parfaite qu'avaient Fo-hop et Canon de la route à suivre nous dispensait de nous faire accompagner d'un pilote. Du reste, ce n'était pas seulement une partie de plaisir qui nous conduisait à Canton. Le commandant du *Fire-Fly* avait à voir son consignataire, M. Hope, et voulait se rendre compte par lui-même de la disposition des esprits à l'égard des Européens.

Un matin donc que la rade dormait encore, nous fîmes armer la baleinière par six de nos meilleurs matelots, et, sir John et moi, en compagnie de notre ami Fo-hop, nous nous lançâmes dans le nord du fleuve.

Nous avions à peine dépassé les bâtiments à l'ancre et doublé la pointe Sulphur, pour prendre entre l'île de Whampoa et celle de Pedder, que nous nous trouvâmes au milieu de cette singulière population qui habite dans des bateaux le long des rives du fleuve. On évalue à plus de cent mille les familles qui vivent ainsi sur l'eau comme des parias, sans rapports avec

la terre, se nourrissant de la pêche, et du riz que produisent les rizières artificielles qui entourent ces demeures maritimes, foyers d'épidémie où grouillent des myriades d'enfants.

Lorsque le Si-Kiang couvre de son inondation les campagnes de ses rivages, c'est un singulier spectacle que celui qu'offrent aux yeux cette longue ville flottante, ces bateaux de toutes les tailles, de toutes les formes, surchargés de constructions bizarres élevées suivant l'accroissement de la famille et le besoin du propriétaire, et entourés de leur vert cordon de rizières. Ce n'est plus que dans cette misérable classe qu'on trouve encore des exemples de cette coutume barbare qui fait jeter à l'eau les enfants qui naissent avec des difformités.

Nous suivîmes le rivage de l'île de Whampoa jusqu'à la pointe Howqua, où, traversant le fleuve dans toute sa largeur, nous nous lançâmes sur la rive gauche, le courant y étant moins rapide. Nous donnâmes ensuite dans le passage entre l'île Kupper et la terre, et nous pûmes juger que nous approchions de Canton: Les bateaux mandarins se croisaient dans tous les sens, de lourdes jonques se laissaient aller au courant, la population flottante était plus nombreuse, une foule d'embarcations descendaient vers Whampoa. Bientôt, en effet, nous fûmes par le travers du fort French-Folly, c'est-à-dire à l'entrée de la rade, où le fleuve n'a pas moins de trois quarts de mille de largeur.

Nous avions mis à peu près trois heures pour remonter les huit milles qui séparent le mouillage européen de la capitale de la province du Milieu.

Aucune description ne saurait donner une idée de cette rade qui ne ressemble à aucune des rades du monde.

L'encombrement de la Tyne à Nort-Shield, ou de la Tamise à Greenwich, ne saurait se comparer au bruit, au mouvement qui se fait devant Canton.

Le long du rivage, de French-Folly aux chantiers de construction, se balançaient lourdement des centaines de jonques de guerre avec leurs mâts énormes surmontés de pavillons de mille couleurs. La muraille et les quais disparaissaient derrière elles. Sur l'autre rive, étaient amarrés les navires de commerce. En face de nous, la petite île, où a été construit ce fort qu'on nomme Dutch-Folly, sortait comme une corbeille fleurie du milieu des eaux. Les canons de ses embrasures se devinaient çà et là à travers le feuillage, au-dessus des bateaux de fleurs qui baignaient coquettement leurs avants dorés dans les flots et semblaient une rue de quelque ville magnifique.

Il nous fallut, pour traverser la rade dans toute sa longueur, nous frayer un passage au milieu de cette foule d'embarcations de toutes les formes, de toutes les constructions, qui, chargées à couler bas de caisses de thé, de cannelle et de sacs de riz, se dirigeaient vers le mouillage de Whampoa.

C'étaient des cris à rendre sourd, une animation et un mouvement à faire perdre la raison.

Là, un chaland mal dirigé venait faire tête sur l'avant d'une jonque; ici, un bateau mandarin traversant le Tschou-Kiang de l'élan de ses soixante avirons manquait de faire chavirer un *sampane* conduisant à leur domicile les folles filles de la cité flottante. Plus loin, de ces énormes jonques transformées en maisons à plusieurs étages et terminées par des terrasses et des jardins, sortaient mille cris, mille clameurs se croisant dans l'air et formant le plus étrange et le plus impossible concert. La vie se traduisait par tous les moyens, sous toutes les formes. J'eus vraiment besoin de quelques instants pour me faire à ce bruit qui remplaçait subitement le silence et le calme des rives que nous venions de parcourir.

Nous abordâmes enfin au débarcadère des factoreries européennes.

De l'autre côté de la rade, le Fort-Rouge, construit à l'extrémité de l'île Honan, laissait voir, à travers la forêt des mâtures, les briques de ses murailles et les bouches menaçantes de ses canons de cuivre.

Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes mettre pied à terre. Le rivage qui s'étend le long des factoreries étant le seul pourvu de quais, les embarcations y étaient plus nombreuses encore que partout ailleurs.

Sans Fo-hop, nous n'eussions pas manqué d'être

assaillis par une foule de fort complaisants *cicerone* qui, en Chine comme partout, guettent les étangers. Nous parvînmes à nous en débarrasser assez facilement, et, comme notre intention était de ne retourner à Whampoa que le lendemain, nous donnâmes à nos hommes des ordres en conséquence, puis nous nous dirigeâmes, en longeant le quai, vers *Old-China's street*, où demeurait notre ami.

Le faubourg où nous étions renferme sur le bord du fleuve les factoreries européennes; c'est le plus important de Canton, qui n'en a guère d'autre que celui qui s'étend de French-Folly à la porte Ching-tüng, c'est-à-dire le long des murailles du côté est de la ville. Le quartier où nous nous trouvions comprend, lui, tout un grand triangle dont le plus grand côté, partant de la porte Ching-se, s'arrête au fort Shameen, pendant que ses deux autres côtés courent, l'un en suivant le rivage, l'autre en s'appuyant sur la muraille du côté ouest.

Les rues vraiment importantes, commercialement parlant, de ce faubourg, sont: *New* et *Old-China's streets, Hog lane* et *Lanternen's street*.

Ce sont là les seuls endroits où, en dehors des factoreries, on rencontre des Européens.

Ces rues chinoises ont une physionomie impossible à rendre. D'abord, à proprement parler, *New* et *Old China's streets*, et *Hog lane* ne sont pas des rues, ce sont de longues galeries dallées auxquelles il ne manque qu'un toit en vitrage. Malheur à l'étranger

qui s'y hasarde seul; c'est un véritable assaut qu'il va supporter!

Chaque marchand se tient d'ordinaire sur le seuil de son magasin, fermé par une porte à hauteur d'appui et à jour, comme les grilles des chœurs de nos églises. De là il guette l'infortuné que la curiosité jette dans son parage. Dès qu'il paraît, chacun l'appelle, se précipite vers lui, le saisit, vantant sa marchandise, prônant ses ivoires, ses soieries, ses crêpes, ses laques. Le malheureux, tiré à droite et à gauche par les bras, par les jambes, par les basques de son vêtement, est bien obligé de céder et de se réfugier chez un des assaillants, qui, à peine en possession de sa proie, l'emporte, pour ainsi dire, au fond de son repaire, et en barricade les portes comme s'il craignait qu'on ne vînt le lui enlever.

Au moment où nous entrions dans *Old China's street*, un capitaine américain était l'objet de ce siége en règle. Malgré les nombreux achats qu'attestaient ses poches gonflées, le pauvre *Yankee* ne put échapper que par la fuite, en jetant un regard de jalousie vers nous que la compagnie de Fo-hop défendait, à peu près du moins.

Nous retrouvâmes à Canton, dans le *hong* [1] de notre ami, ce que nous avions déjà vu dans sa boutique de Whampoa : le petit autel avec sa grotesque image, les pipes de cuivre, l'indispensable banc le

[1] Magasin chinois.

long de la muraille et l'inévitable théière avec ses lilliputiennes tasses bleues. Aussi n'y fîmes-nous pas long séjour. Au risque d'affronter le siége des commerçants de *Old China's street*, nous nous décidâmes à nous diriger seuls vers la factorerie française pour rencontrer M. Hope.

J'avais eu à peine le temps de jeter un coup-d'œil sur les richesses que renfermait le magasin de Fo-hop. Il m'eût fallu plusieurs jours pour tout examiner.

Je me décidai cependant à m'arracher à toutes ces merveilles. Après avoir donné rendez-vous à Fo-hop pour le soir même, nous descendîmes la rue pour nous rendre sur le quai où se trouvait la factorerie française.

M. Hope, prévenu par le domestique de sir John, nous attendait en compagnie de deux de ses amis, les MM. Lauters, riches négociants suisses établis depuis deux années seulement à Canton.

Ils avaient eu, eux aussi, connaissance de la proclamation impériale. Les circonstances leur paraissaient assez graves pour que les Européens dussent se tenir sur leurs gardes. Suivant eux, une catastrophe était imminente et les étrangers n'étaient plus en sûreté à Canton.

CHAPITRE XXII

Les deux villes de Canton. — Les factoreries. — L'intérieur de la maison de notre ami Fo-hop. — Grandes raisons à propos des petits pieds des Chinoises. — L'armée et le camp des braves.

Malgré tout le danger qu'il pouvait y avoir à sortir à cette époque et dans les circonstances d'alors des quartiers où séjournent d'ordinaire les Européens, j'étais bien décidé à profiter de l'obligeance de mon ami Fo-hop pour faire au moins le tour de la ville. Un intrigant qui se prétendait descendant de la dynastie des Ming, venait de soulever la province de Kwang-si; son armée menaçait Canton; un camp de troupes impériales avait été formé au nord de la ville. Je trouvais qu'une visite aux soldats du Céleste-Empire méritait bien qu'on risquât quelque chose. Et puis Fo-hop m'avait promis de me faire visiter sa maison dans l'intérieur de la ville chinoise, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu

laisser échapper cette bonne occasion de satisfaire ma curiosité.

Lorsque sir John vit que j'étais bien décidé à ne pas me laisser convaincre par ses raisonnements, il finit par où il aurait pu commencer, c'est-à-dire par m'offrir de m'accompagner.

Seulement, ce n'était pas chose facile qu'une excursion hors du faubourg de l'ouest. Avec la déplorable manie qu'ont les Chinois de fermer, par de lourdes portes, les extrémités de chacune de leurs rues dès le coucher du soleil, nous devions nous attendre à ne pas rentrer facilement dans la factorerie.

Des deux MM. Lauters, l'aîné surtout paraissait fort inquiet de la tournure que prenaient les événements. Je compris toutes ses craintes lorsque Canon m'apprit que, malgré toute la sévérité de la défense chinoise, il avait introduit chez lui sa jeune femme. Il avait été décidé que, le lendemain, nous emmènerions madame Lauters avec nous pour la mettre en sûreté à Macao ou à Hong-Kong.

Sir John expédia à un mandarin de ses amis son domestique, qui revint avec un laissez-passer qui nous autorisait à visiter la ville chinoise. Nous envoyâmes alors notre embarcation à la pointe du fort French-Folly. Là, elle devait remonter le petit bras du fleuve qui longe la muraille est, pour venir nous attendre à la porte Chingtung. De cette manière, si nous ne pouvions traverser la ville pour venir aux

factoreries, il nous resterait au moins la possibilité d'une retraite par eau.

Tout cela bien convenu, Fo-hop nous ayant rejoint après le dîner, Canon et moi, le cigare aux lèvres, nous nous mîmes en route avec lui, en nous efforçant d'avoir l'air de fort honnêtes gens se promenant le plus innocemment du monde.

Nous remontâmes d'abord *Hog lane*, puis, prenant à droite, nous nous trouvâmes immédiatement en face de la porte Chuhlun et de la muraille d'enceinte de la ville chinoise. Je m'attendais à trouver quelque gigantesque fortification crénelée et casematée; hélas! je n'avais devant moi qu'un mur de sable et de briques d'une trentaine de pieds de hauteur, et défendu par un large fossé d'eau courante, qui fait le tour de la ville, bien mieux que par les quelques canons couchés sur son sommet. Je dis couchés, car j'aperçus quelques-unes de ces pièces à feu qui n'avaient même pas d'affûts. Il eût fallu pour être blessé par leurs boulets commencer par se hisser jusqu'à leur hauteur. Auprès d'elles, cependant, se promenaient gravement, non pas des artilleurs, — fi donc! qu'auraient-ils fait là? — mais des soldats impériaux armés d'arcs et de flèches.

Canton, que les cartes indigènes désignent sous le nom de Kwantong-Sang-Tsching, capitale de la province de Kwantong, et que les habitants nomment, eux, tout simplemement Sang-Tsching, ville provinciale, n'est pas aussi étendu qu'on le croit générale-

ment. Entouré d'un mur, il figure à peu près un carré qui au nord dévie de la ligne droite, et ce mur d'enceinte n'a pas plus de cinq ou six milles de développement. Une muraille très-haute et massive, allant de l'est à l'ouest, le divise en deux parties. Au nord, s'étend la ville vieille ou tartare, au sud la ville nouvelle ou chinoise.

C'est dans ce quartier de Canton que me semblait devoir nous conduire la porte Chuhlun, vers laquelle nous nous dirigions.

Fo-hop s'avança le premier. Comme aucun obstacle ne parut s'élever à notre passage, nous le suivîmes pour nous engouffrer sous une longue voûte qui passait sous le rempart. Il me parut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'épaisseur.

A peine avions-nous revu le jour que je m'aperçus que nous n'étions pas le moins du monde dans la ville; mais bien, tout simplement, dans le faubourg qui s'étend de la muraille extérieure jusqu'au bord du fleuve. Il nous fallut suivre les fortifications jusque par le travers de Dutch-Folly, pour trouver la porte Tsinghae, une des plus importantes ouvertures du sud du Canton chinois.

Nous étions là dans le plus affreux quartier des faubourgs. De malheureuses cabanes s'étendaient jusque sur le bord de l'eau; des ruelles étroites, malsaines, non pavées, où grouillaient ensemble, chiens, porcs et enfants, descendaient vers le fleuve en enveloppant dans leurs replis tortueux toute une popu-

lation misérable de pêcheurs et d'ouvriers de la rade.

Nous nous préparions à faire tranquillement notre entrée par la porte Tsinghae, lorsque, tout à coup, d'un des angles de la voûte, bondit un personnage armé d'une lance. Avec les plus effroyables grimaces, il nous barra le passage en nous faisant comprendre par une pantomime des plus expressives que nous ne pouvions aller plus loin.

Heureusement que la pointe de fer de l'arme du factionnaire chinois n'était pas des plus aiguisées, car elle s'était parbleu bien avancée jusque sur la poitrine de sir John, qui, il est vrai, d'un revers de la main, l'avait envoyée à dix pas plus loin, à la grande colère du tigre impérial.

Nous débutions assez mal dans notre promenade.

Un personnage, le chef du poste probablement, affublé d'une robe brodée de serpents et de dragons, et à la ceinture duquel pendait un véritable arsenal de sabres, en compagnie, au moins singulière, d'un éventail vert, s'avança alors gravement vers nous. Fo-hop tira de sa poche notre laissez-passer, que l'officier s'empressa de porter à son front en signe de respect et d'obéissance, en donnant à ses soldats l'ordre de nous ouvrir leurs rangs.

Un murmure accueillit, il est vrai, notre passage au milieu de la troupe, mais nous crûmes prudent de ne point avoir l'air d'entendre, et nous dépassâmes la muraille pour entrer, vraiment alors, dans la ville chinoise.

Nous trouvâmes presque immédiatement, à droite, une large rue qui nous conduisit sur une assez belle place, au milieu de laquelle s'élevait le palais du vice-roi. Nous apercevions, à l'extrémité de cette même rue, le massif monument du *hoppo*, cette bourse de Canton. Tout près de là, dans une grande artère qui part de la muraille du sud pour traverser les deux villes et ne s'arrêter qu'à l'extrémité nord, demeurait notre ami et guide.

Ce qui me frappa d'abord dans cette première visite à Canton, ce fut la propreté et l'extrême symétrie des rues. Qui a parcouru une rue chinoise en a parcouru cent. Presque toujours elles sont droites, tirées au cordeau, fort bien aérées à cause de leur largeur et du peu d'élévation des maisons, qui s'alignent de chaque côté comme des châteaux de cartes ou des joujoux de Nuremberg. La rue de Fo-hop était pavée avec de larges dalles de pierre ou de marbre, absolument comme cela se fait encore en Italie; son importance, comme voie de communication entre les deux villes, y rendait l'animation bien plus grande que dans les autres quartiers que nous venions de parcourir. Je dois avouer, du reste, que la foule nous voyait passer sans trop de murmures. Seulement, il m'arriva plus d'une fois d'être bousculé, poussé, pressé, pour être resté trop longtemps stationnaire à la même place. Le Chinois ne s'arrête pas dans la rue; il va droit son chemin, là où ses affaires l'appellent, et des soldats armés de fouets sont

chargés de maintenir toujours la circulation libre. Aussi, est-ce dans les rues importantes un mouvement incroyable.

Ici, c'était un prêtre de Fo avec sa grande robe grise se rendant gravement au *miao*, prononcez : pagode ; là des bonzesses, car les prêtres Tao-Sse sont mariés, revenant de la promenade et rentrant à leur couvent. Plus loin, avec une file de palanquins plus grands, mais aussi moins somptueux que ceux de l'Inde, se croisait une petite voiture à deux roues et non suspendue, qui transportait à son domicile un gros et gras personnage que le *ting-see* ou bouton d'or de son chapeau nous faisait reconnaître pour un lettré. Aussi la foule s'écartait-elle respectueusement devant lui.

Pour livrer passage à une troupe de soldats conduisant à coups de fouet un malheureux avec une large cangue sur les épaules, je m'étais réfugié le long de la boutique d'un pâtissier. Je considérais avec la plus grande attention de petits gâteaux jaunes qu'il voulait absolument me faire goûter, mais que je refusais obstinément sachant qu'ils étaient farcis de chair de rat, lorsque des psalmodies larmoyantes me firent jeter les yeux vers le milieu de la rue.

Deux ou trois malheureux demi-nus et s'administrant les plus rudes corrections passaient devant nous.

Fo-hop voulut bien m'expliquer que ces pénitents volontaires étaient des bonzes d'un couvent qui avait

l'autorisation d'envoyer par la ville quelques-uns de ses membres, qui parcouraient ainsi les rues pour quêter et se frapper publiquement, afin de racheter les péchés des hommes.

Par humilité et après avoir fait un rapide examen de conscience, je crus devoir ajouter mon offrande à celles de la foule; puis, pour échapper à mon marchand de gâteaux de rat, je disparus dans la maison de notre ami, à la porte duquel nous étions enfin arrivés.

La demeure de Fo-hop était, comme toutes les maisons chinoises, de la plus grande simplicité. Les lois somptuaires sont telles en Chine que les plus riches négociants ne peuvent dépenser autant qu'ils le voudraient pour le luxe de leur intérieur. Du reste, les palais des premiers mandarins sont eux-mêmes rarement meublés avec richesse. Il faut entrer chez les princes de la famille impériale pour voir à quel degré d'ornementation la fantaisie pousse les architectes chinois.

Toutes ces maisons chinoises sont, à l'intérieur, du plus charmant aspect. Comme elles n'ont presque toujours qu'un étage et souvent même qu'un rez-de-chaussée, elles s'étendent sur un assez grand espace. Ces légères constructions, où ne sont guère employés que le bois et la brique, sont reliées entre elles par des galeries découpées à jour et soutenues par d'innombrables petites colonnes, tantôt cylindriques et sans diminutions, tantôt polygonales. Elles sont parfois couvertes d'incrustations de cuivre doré, d'i-

voire et de nacre de perle, mais toujours peintes de mille couleurs.

La galerie qui traversait le jardin de la maison de notre hôte, pour relier son appartement à celui de sa femme, était fermée par des stores de rotin ne laissant pénétrer à l'intérieur qu'un demi-jour des plus agréables. Elle se composait d'une douzaine de petits portiques découpés, soutenus par de sveltes colonnes posées sur des piédestaux de marbre noir et sans chapiteaux. Ceux-ci étaient remplacés par des consoles percées à jour, faisant fonction de liens assemblés, l'un dans l'entait, vers l'intérieur de la galerie, l'autre dans ce même entait, dépassant d'un pied à peu près sa colonne et soutenant la toiture. Cette toiture, comme celle de la maison, était faite de tuiles plates et carrées, dont les côtés latéraux, relevés, étaient recouverts par d'autres tuiles demi-cylindriques renversées, rouges, bleues ou vertes, qui prenaient sous les rayons du soleil les plus vifs éclats.

Les nattes qui couvraient le sol laissaient çà et là apercevoir des carreaux noirs et blancs vernissés et fort peu commodes pour nos chaussures, mais fort bien appropriés aux besoins de ces maisons humides et un peu ouvertes à tous les vents.

Quant aux meubles, presque tous étaient de bambous et de rotins et affectaient des formes charmantes. Tables, sièges, lits, paravents, tout cela était d'une légèreté inouïe. Il eût vraiment été dangereux de laisser les fenêtres ouvertes par un grand vent, c'était à craindre que tout s'envolât.

Lorque je vous aurai ajouté à ces détails que les fenêtres étaient fermées par des grillages couverts de coquilles nacrées, au lieu de vitres que les ouragans empêchent d'employer, vous connaîtrez, tout aussi bien que moi, l'intérieur d'une maison chinoise, dont la demeure de notre ami Fo-hop était un élégant échantillon.

Il ne nous restait plus à voir chez lui que la chose la plus intéressante pour nous, c'est-à-dire sa femme. Notre obligeant ami paraissait assez embarrassé, et peut-être, par discrétion, allions-nous renoncer à notre projet, lorsqu'elle parut dans le jardin, planté surtout d'admirables marguerites et de roses pâles. Nous étions, nous, dans la galerie, cachés par des *mou-tans* en fleurs : la jeune femme venait sans défiance de notre côté. Elle n'était plus qu'à quelques pas quand elle nous aperçut. Jetant alors un petit cri d'oiseau effarouché, elle voulut fuir dans son appartement; mais la course était défendue à ses petits pieds brisés. Malgré le parasol sur lequel elle s'appuyait pour hâter sa marche, son mari l'eut rejointe avant qu'elle eût fait dix pas.

Nous les laissâmes un instant causer ensemble, puis, Fo-hop nous ayant fait signe qu'elle était préparée à nous recevoir, nous nous approchâmes.

Elle s'était laissée tomber sur un banc et paraissait fort embarrassée d'être ainsi en présence d'étrangers. Nous étions les premiers Européens qu'elle voyait d'aussi près. Si je n'avais pas été tout occupé à l'examiner, j'aurais certainement bien ri de la

physionomie de sir John qui, le lorgnon dans le coin de l'œil, s'efforçait, évidemment, par ses poses pleines de fatuité et de gentillesse, de prouver à la Chinoise qu'elle avait devant elle un assez convenable échantillon de la race blanche.

Elle avait attiré près d'elle son fils, assez joli petit bambin pour un Chinois, qui n'avait pas l'air d'avoir peur de nous. Pour se donner une contenance, elle continuait une délicate broderie qu'elle avait apportée avec elle dans le jardin ; travail qui nous permettait d'admirer ses petites mains qui eussent été vraiment parfaites sans les ongles démesurément longs qui les terminaient. Celui du petit doigt de la main gauche avait au moins deux pouces de longueur, et, comme ses confrères, il était teint en rose vif.

C'était, somme toute, une mignonne et délicate créature, avec les plus beaux cheveux du monde, relevés en échafaudage gigantesque sur sa petite tête. Je doute fort que le célèbre Léonard ait été capable de construire rien de semblable. Une foule de grandes et de petites épingles d'or et d'argent les maintenaient. Son cou et ses bras étaient ornés de fort jolis bracelets de perles. Son costume consistait en deux robes de soie, celle de dessus plus courte que celle de dessous et ne serrant point à la taille. Ainsi que toutes les Chinoises, elle faisait un usage immodéré du fard. Ses sourcils étaient un véritable coup de pinceau et son menton était trop rose pour que ce fût la sa couleur naturelle. Elle me paraissait admirablement faite. Ses bras, que l'ampleur de ses manches nous

laissait voir jusqu'au-dessus des coudes, étaient vraiment des chefs-d'œuvre de moulure. Je n'ai jamais vu d'aussi fines attaches que celles qui retenaient ses mains. Du reste, la plupart des femmes chinoises que j'ai rencontrées étaient ainsi construites : mignonnes, et si bien faites dans leur petite taille que c'était à leur appliquer le vers de Musset.

On eût pu dire de la femme de Fo-hop, que sa mère avait engendré son enfant avec amour,

Et l'avait fait petit pour le faire avec soin.

Seulement, elle avait contracté l'habitude de mâcher du bétel, et sa petite bouche, aux lèvres d'un rouge vif comme un bouton de grenade, était singulièrement déparée par des dents d'un noir d'ébène.

Pendant que nous prenions notre part d'une collation que nous avait fait servir notre hôte, collation qui me prouva que si les Chinois sont les plus mauvais pâtissiers du monde, ils en sont au moins les meilleurs confiseurs, je ne perdis pas l'occasion de lui demander des renseignements sur cet usage barbare qui leur fait ainsi estropier les femmes.

J'avais eu déjà l'occasion de remarquer chez les blanchisseuses de Whampoa et les femmes des *sampanes* qu'elles étaient privées de cette souffrance; intérieurement, je leur en avais fait mon compliment sincère. Cette difformité des pieds donne à ces malheureuses une démarche si ridicule, que je ne crois pas que la plus jolie Chinoise, dans ces conditions de

locomotion, puisse faire naître un véritable désir. Allez donc dire : « Je vous aime », ce mot charmant dans toutes les langues, même en chinois, à une pauvre femme qui s'appuie sur votre bras parce que ses pieds ne peuvent pas la soutenir, et qui, à chaque instant, au lieu d'un soupir d'amour, pousse un gémissement de douleur.

Voici ce que m'apprit Fo-hop à ce sujet.

Lorsque les réformateurs politiques et religieux firent invasion dans le Céleste-Empire, les femmes, comme dans les autres contrées de l'Orient, y étaient soigneusement renfermées. Ils prêchèrent la liberté du sexe faible : les maris furent obligés de se soumettre. Mais, comme cela ne faisait pas les affaires de leur jalousie, ils imaginèrent alors, pour restreindre de beaucoup la liberté que les réformes accordaient à leurs femmes, ce moyen barbare, qui a pour résultat de ne leur permettre de sortir de chez elles qu'accompagnées de suivantes, moins malheureuses que leurs maîtresses, sur lesquelles elles s'appuient et sans le secours desquelles elles ne pourraient faire un pas.

Je souhaite sincèrement aux Chinoises une seconde réforme. Elle ne saurait avoir de plus tristes conséquences que la première.

Comme la conversation languissait singulièrement entre nous et la femme de notre ami, nous nous décidâmes à la débarrasser promptement de notre présence. La nuit était venue, du reste, pendant notre halte dans la maison de Fo-hop, et il nous res-

tait à faire la partie la plus intéressante de notre excursion.

Nous prîmes une dernière tasse de *you-tsien*, thé d'une délicatesse extrême qui se récolte avant les pluies, afin de faire disparaître le goût de ces bonbons au gimgembre que nous avions eu l'imprudence de trouver délicieux, et nous donnâmes le signal de la retraite.

Très-galamment, en vrai *gentleman* qui ne perd jamais une bonne occasion, sir John baisa un des ongles roses de la jeune femme ; je m'inclinai devant elle, et nous sortîmes de chez notre hôte, enchantés de notre visite et remplis de reconnaissance pour cette grave infraction qu'il venait de faire, en notre faveur, aux us et coutumes du Céleste-Empire, en nous introduisant au milieu de sa famille.

En remontant la rue de Fo-hop, nous trouvâmes presque immédiatement cette muraille de pierre qui sépare les deux villes. Je m'aperçus qu'elle était, comme le mur extérieur, défendue par un large fossé plein d'eau.

La porte qui était en face de nous était la porte Tacnan. Ainsi que toutes les autres ouvertures des fortifications, c'était une longue voûte fort mal éclairée par une petite lanterne qu'un factionnaire portait au bout de sa lance. Comme nous comptions beaucoup plus sur la ruse que sur le laissez-passer du mandarin, nous attendîmes un moment favorable en nous dissimulant, autant que cela nous était possible, dans les rangs de la foule qui se dirigeait dans

le nord de la ville, et, pendant qu'un flot s'engouffrait sous la voûte, nous nous laissâmes emporter par lui.

Cinq cents pas plus loin nous tombions dans une longue et large rue qui traverse la ville tartare dans toute sa largeur, de la porte Ching-Se à la porte Ching-tung. Nous prîmes à droite en nous dirigeant vers cette porte. Avant d'y arriver nous rencontrâmes, faisant face à une des ouvertures du nord, celle de Seaupih, un superbe boulevard planté d'arbres et éclairé d'une façon féerique par des milliers de lanternes de toutes couleurs.

Ces éclats de lumière rouges, verts ou jaunes, se promenant sur la foule bigarrée des soldats, des mandarins et des marchands, que la curiosité entraînait vers le camp, faisaient le plus singulier effet et donnaient au large boulevard un aspect impossible à décrire. Nous laissions le milieu de la chaussée aux Chinois pour nous glisser le plus modestement possible dans les ténèbres des arbres, longeant, nous, les maisons, et Fo-hop marchant au large, mais ne pouvant vraiment, avec sa petite taille, nous cacher qu'en bien faible partie. Cependant, tout se passa assez bien. Sans de trop grandes difficultés, nous arrivâmes à la porte Seaupih.

Laissant alors les flots de la foule se répandre dans le chemin de gauche, nous prîmes celui de droite qui devait nous conduire sur un des côtés du camp, en traversant des jardins à faire honte à nos plus habiles horticulteurs.

Nous fûmes bientôt auprès du camp qu'un fossé et un rideau d'arbustes entouraient, et dans lequel une foule innombrable allait et venait avec un sans-gêne et un désordre qui n'avaient rien de militaire. De petites tentes, pouvant donner asile à deux ou trois hommes, s'élevaient le long du fossé. Je m'étonnais qu'à pareille heure le silence n'y régnât pas, lorsque des bruits épouvantables de gongs, de cymbales, de *ta-tongs*, de *sam-sious* nous apprirent qu'un grand personnage arrivait. C'était le commissaire Lin, lui-même, qui venait faire une revue de nuit des troupes qu'il comptait opposer à l'armée des rebelles.

L'attention de chacun était si complètement absorbée par ce singulier spectacle d'une inspection aux lanternes, que nous pûmes nous glisser au milieu des soldats, qui, au lieu de nous faire mauvais visage, semblaient au contraire nous montrer avec orgueil leurs grotesques accoutrements. Un d'eux tira de son fourreau,—qu'il portait la pointe en avant, ainsi que cela se fait pendant la guerre, — une lame rouillée qui n'en put sortir qu'avec peine, et qui me donna la mesure de l'état dans lequel devaient se trouver les armes des guerriers du Céleste-Empire. Ils étaient presque tous habillés de tuniques bleues bordées de rouge, et portaient sur la poitrine des dessins bizarres de serpents et de dragons.

A l'extrémité du camp, s'élevaient de grandes et imposantes constructions dont je m'approchai. Elles étaient en toile et en carton badigeonnés de façon à

représenter des forts en terre et en briques. Elles n'avaient pas été élevées dans d'autre but que d'habituer les braves à la vue des obstacles qu'ils pourraient avoir à renverser.

Soudain, l'espace occupé par les guerriers s'éclaira subitement et présenta le plus singulier coup-d'œil: chacun des hommes des premiers rangs avait allumé une petite lanterne qu'il tenait suspendue à l'extrémité du canon de son arquebuse. Vous comprenez tout ce qu'avaient de comique ces soldats ainsi éclairés. Des officiers, reconnaissables à leur anneau de jade au pouce de la main droite, parcouraient les rangs en payant la solde de campagne, car un militaire chinois n'est tenu de se battre que lorsqu'il a reçu cette solde d'à-compte, qui est ordinairement de vingt-cinq francs de notre monnaie. D'autres personnages, qui me parurent des bonzes, distribuaient, en les faisant payer, de petits morceaux de papier.

Fo-hop s'en procura un: c'était tout simplement un chiffon de lettre anglaise. Les Chinois accordent, à ce qu'il paraît, à l'écriture anglaise toute la puissance d'un talisman contre les armes à feu. Il s'en faisait une vente si considérable sous nos yeux que c'était à nous donner l'envie d'user séance tenante de cette assez grotesque source de revenus.

Munis de leurs petits morceaux de papier, leur solde dans leur poche, les braves s'en vont alors bravement à la guerre; mais l'ordre ne règne pas longtemps dans les rangs.

Après une première décharge, souvent il ne reste plus personne sur le lieu du combat. Toute leur tactique est dans la démonstration et dans la frayeur qu'ils s'efforcent d'inspirer à leurs adversaires. Aussi, les batailles entre Chinois ne sont pas meurtrières. Il est rare que les fusils soient chargés plus de deux fois. Ce que l'on rencontre sur le champ de bataille, ce ne sont pas des cadavres, mais des armes jetées bien vite à terre pour permettre à leurs propriétaires de fuir plus rapidement.

Les mandarins officiers montrent cependant souvent du courage. Il arrive fréquemment qu'un chef de corps, dont les soldats viennent de se débander, échappe à l'ennemi par le suicide plutôt que de s'enfuir.

Quant à l'artillerie et à la cavalerie, je n'en vis pas les moindres traces.

Notre promenade s'était jusqu'alors accomplie le plus tranquillement du monde, et nous devions espérer que tout se terminerait à notre satisfaction, lorsque nous nous aperçûmes tout à coup que nous étions suivis. Fo-hop attrapait çà et là au vol, sur notre passage, des paroles prononcées à voix basse qui étaient pour nous du plus mauvais augure. Nous songeâmes alors à battre prudemment en retraite. Sans avoir l'air de fuir cependant, nous nous dirigeâmes vers une des portes latérales du camp ; puis, au moment où s'y attendaient le moins les Chinois qui nous surveillaient, nous franchîmes d'un bond le fossé, et, criant à Fo-hop de nous rejoindre à la

porte Ching-tung, nous prîmes notre course à travers les jardins.

Une demi-douzaine de soldats essayèrent bien de nous suivre, mais, soit que nous fussions meilleurs coureurs que les sujets du Céleste-Empire, soit qu'ils ne se trouvassent pas en troupe assez nombreuse pour venir affronter la colère de nos *revolvers* que nous ne leurs avions pas cachés, nous n'entendîmes bientôt plus rien derrière nous, et nous pûmes gagner doucement la route qui devait nous conduire au ruisseau où nous attendait notre embarcation.

CHAPITRE XXIII

La rade de Canton dans la nuit. — Les bateaux de fleurs du fleuve des Perles.

Nous trouvâmes, à la porte Ching-tung, Fo-hop déjà installé dans la yole dont les hommes, grâce à l'obscurité, n'avaient pas été inquiétés. Nous descendîmes alors, en évitant de nous servir de nos avirons, le fossé qui courait le long de la muraille ; puis, glissant sous le pont de la porte Yug-gan sans éveiller l'attention du factionnaire, cinq minutes après, nous doublions le fort French-Folly pour retomber au nord de la rade, c'est-à-dire à peu près en lieu de sûreté.

Il fallait maintenant nous diriger à travers ce dédale flottant. Si vous vous rappelez, chers lecteurs, la description que je vous en ai faite dans un précédent chapitre, vous avouerez avec moi que ce n'était pas chose facile au milieu de la nuit.

Pendant plus d'une heure nous louvoyâmes inuti-

lement. Nous commencions à craindre sérieusement de ne jamais arriver aux factoreries, lorsque, tout à coup, en poussant au large d'une énorme jonque contre laquelle nous avait jetés le courant, nous aperçûmes des milliers de lumières se reflétant dans l'eau. La brise nous apporta presque aussitôt des sons joyeux d'instruments se croisant dans l'air chargé de parfums âcres et pénétrants.

Nous étions à vingt coups d'aviron des bateaux de fleurs, ces temples flottants consacrés tout à la fois au jeu, à l'opium et à Vénus. Une amende de quarante piastres, un peu plus de deux cents francs, s'il vous plaît, nous défendait de monter à bord. Il est vrai que nous étions, sir John et moi, parfaitement décidés à violer la défense et à ne pas payer l'amende ; seulement, il fallait, pour arriver à ces deux bons résultats, éviter les bateaux mandarins et les *policemen* chinois.

Le commandant du *Fire-Fly* n'eût point été un véritable contrebandier d'opium, s'il n'avait pas connu quelque peu les bateaux de fleurs, où se consommait, en se consumant, une si grande quantité du cher poison dont il apportait sa bonne part du Bengale; notre ami Fo-hop n'eût point été Chinois s'il n'avait pas eu un peu la passion du jeu.

Sir John crut néanmoins devoir me prévenir, tout en faisant diriger notre yole vers la ville flottante, que l'amende n'était pas le seul danger à courir dans notre visite aux Laïs chinoises : nous avions encore à nous défier d'un coup de couteau ou d'un

bain, ou même d'un coup de couteau et d'un bain dans les flots du fleuve des Perles. Mais, gâté par le succès de notre excursion dans la ville tartare et au camp, je fis signe qu'il fallait bien, pour voir, risquer quelque chose. Cependant, je crus prudent de m'assurer qu'à ma ceinture était toujours mon revolver et, dans ma poche, certain petit poignard qui ne me quittait pas dès que je restais à terre.

Bientôt nous fûmes à la tête de cette curieuse et brillante rue que formaient les bateaux sur la rive gauche du fleuve, un peu en avant de la petite île de Dutch-Folly.

Ils étaient alignés bord à bord, les uns contre les autres. Leurs avants, longs de deux mètres à peu près, s'avançaient, sur les flots sombres, comme de larges trottoirs qui permettaient de se promener sur une assez grande longueur. Leurs façades dorées et les mille lanternes de couleur qui se balançaient à leurs terrasses chargées de fleurs, en faisaient vraiment des habitations féeriques et d'une inimaginable originalité. C'était à se croire dans quelque ville fantastique des *Mille et une nuits*. De tous ces lieux de plaisir, s'échappaient des éclats joyeux que répétaient les échos du fleuve, et de brusques et vives lueurs qui dansaient comme des feux follets sur les lames, en allant, dans les masses sombres des bâtiments à l'ancre, découper des ombres bizarres et gigantesques. Des bouffées de parfums s'envolaient avec la fumée de l'opium de ces petites fenêtres entr'ouvertes, où, comme dans des cadres sculptés

par la fantaisie, se montraient çà et là une des déesses du Si-Kiang, poursuivie par quelque grotesque amoureux au ventre rebondi.

Nous lançâmes notre embarcation, et, son avant effilé lui ouvrant un passage au milieu des petits bateaux amarrés pêle-mêle derrière cette rue flottante, nous vînmes accoster à l'arrière de l'un de ces palais dorés où Fo-hop était, à ce qu'il paraît, fort connu.

Notre ami, après nous avoir dit de l'attendre, s'introduisit dans le bateau par une petite échelle et disparut dans l'intérieur. Il revint bientôt, accompagné d'un gros et gras personnage, le directeur, capitaine ou tout autre chose de l'établissement, qui, en nous apercevant, poussa un grand cri accompagné de gestes de refus.

Je ne pus vraiment m'empêcher de rire en regardant sir John. Nous avions l'air de deux écoliers, se cachant des gardiens de la morale publique pour pénétrer dans quelque mauvais lieu.

Voyant que tous les arguments de notre introducteur ne réussissaient pas le moins du monde à nous introduire, nous nous décidâmes à employer ce moyen sans réplique auprès d'un Chinois, trois fois Chinois comme l'individu que nous avions devant nous, c'est-à-dire la corruption. Nous fîmes briller à ses petits yeux avides une demi-douzaine de piastres que nous lui promîmes comme récompense de sa condescendance.

La vue de l'argent fit rapidement pencher la ba-

lance en notre faveur, — ce diable d'argent est si souvent l'épée de Brennus, — et le gros et gras personnage disparut dans son bateau, soit pour en chasser ses visiteurs sous le prétexte plausible qu'un mandarin à bouton d'or désirait l'occuper seul, soit pour faire accepter notre compagnie à ceux dont il ne pourrait se débarrasser.

Ce résultat obtenu, il revint nous faire signe que nous pouvions monter à bord. Gravissant alors l'échelle aérienne qui avait été le chemin de Fo-hop, nous mîmes enfin le pied sur le bateau de fleurs ; ce dont, chers lecteurs, je vous fais mes très-humbles excuses, en vous autorisant, si votre moralité vous défendait de nous suivre, à rester dans la yole où dorment nos hommes en nous attendant, ce que vous allez bien vous garder de faire, j'en suis sûr.

La singulière maison flottante était, comme toutes ses voisines, longue de quarante à cinquante pieds à peu près, et divisée au rez-de-chaussée en deux parties : à l'arrière une salle de jeu, à l'avant une plus grande salle pour les fumeurs d'opium.

Nous autres, nous fumons en ne faisant de ce plaisir qu'un supplément à d'autres plaisirs; nous fumons en travaillant, en lisant, en nous promenant ou en jouant. Il n'en est point ainsi dans le Céleste-Empire. Le Chinois qui fume, fume et ne fait pas autre chose. Il donne à cette grave occupation toute son attention, tout son soin, ne cause même pas et ferme les yeux pour ne pas être distrait. On pourrait alors lui enlever sa femme ou le dévaliser sans qu'il y

prît garde, bercé qu'il est par les doux rêves que lui donne l'opium.

Un escalier pratiqué entre ces deux salles conduit au premier étage, occupé d'ordinaire par deux courtisanes seulement, et divisé, comme le rez-de-chaussée, en deux pièces meublées, avec le plus grand luxe, de divans, et ornées de force lanternes et stores coloriés.

Nous pénétrâmes d'abord dans la salle de jeu où une demi-douzaine de joueurs, que notre arrivée ne dérangea en aucune façon, étaient réunis autour d'une table sur laquelle un croupier faisait rouler des dés. Je compris qu'il jouait seul contre la galerie. Je doute que la société du 113 ait jamais offert, à l'observation, de plus curieux types que ceux que nous avions devant les yeux dans le tripot du Céleste-Empire.

Les enjeux étaient de petits morceaux de lingots d'or et d'argent et des piastres américaines, même des pièces françaises de cinq francs, assez dépaysées, trouées à force d'avoir été poinçonnées et rognées, et souvent en si mauvais état qu'elles étaient enveloppées dans du papier. Les petits yeux fendus des joueurs avaient des éclairs inouïs d'avidité et d'amour du gain; mais c'était là tout ce qui perçait à l'extérieur de leur émotion : ils étaient calmes, paisibles, parlaient à peine et jouaient vraiment comme des hommes de bon ton.

Nous n'avions en aucune façon le désir de tenter la chance, — nous savions depuis longtemps les Chinois

beaucoup trop adroits pour nous — mais notre ami Fo-hop ne se décida à nous suivre dans la salle des fumeurs que lorsqu'il eut perdu quelques piastres.

Dans cette première salle, que des stores en rotins séparaient de l'avant du bateau, stores qu'ont avait soigneusement baissés en notre honneur, se tenaient accroupis le long des parois les quelques fumeurs qui n'avaient pas craint notre visite. C'étaient tous de bons, gros et gras négociants de *Old* et *New China's streets* venant se reposer des fatigues d'une journée honnêtement remplie, et si parfaitement absorbés qu'ils eurent à peine l'air de nous voir.

J'eus l'occasion alors de remarquer quels effets différents produit l'opium suivant les tempéraments, et combien peu la crainte de l'ivresse est la vraie raison de sa prohibition dans le Céleste Empire[1].

Ce n'étaient plus les fumeurs abrutis et furieux de Mysteer que nous avions devant les yeux, c'étaient de fort braves gens se laissant aller aux doux songes du narcotique et sachant parfaitement retrouver, dès que l'heure du départ était arrivée, leurs jambes et leur sang-froid. Je voulus essayer, moi aussi, de ces suprêmes jouissances, mais, à peine eus-je aspiré la

[1] Si le gouvernement chinois défend l'introduction de l'opium, c'est bien plutôt pour ne pas laisser sortir son numéraire que par souci pour la santé des sujets du Céleste Empire. Les Anglais, du reste, n'ont, eux, songé qu'à une chose, en inventant ce commerce : c'est à livrer aux Chinois autre chose que de l'argent en échange des produits de leur industrie. Une statistique très-curieuse prouva dernièrement que, sans l'opium, tout l'argent monnayé de l'Angleterre, maintenant, irait en Chine, pour n'en plus sortir.

première bouffée de la fumée que laissait échapper la petite pâte noirâtre que je me crus empoisonné, tant la saveur âcre de l'opium me prit subitement à la gorge. Il paraît que des goûts, ainsi que des couleurs, il faut décidément ne pas discuter, car notre ami Fo-hop, accroupi sur une natte et aussi immobile qu'un dieu Therme, semblait ravi et enchanté.

La prudence nous disait de ne pas séjourner trop longtemps dans le bateau de fleurs, aussi arrachâmes-nous impitoyablement notre compagnon à son extase pour en faire notre introducteur au premier étage qui nous restait à visiter. Inutile de dire que ce cher sir John, pendant qu'il gravissait l'escalier qui devait nous conduire auprès des Laïs chinoises, ne fut occupé qu'à donner à ses larges favoris ce pli gracieux dont ils entouraient si bien son bon et franc visage.

Arrivés en haut de l'escalier, nous poussâmes la porte, mais, mettant tout amour-propre de côté, je dois vous avouer, chers lecteurs, qu'à la honte des préparatifs de conquête du commandant du *Fire-Fly*, la plus mauvaise réception nous fut faite tout d'abord. Ce fut un cri d'effroi et d'horreur qui s'échappa de deux petites masses multicolores étendues sur des coussins ; puis, les deux petites masses en question s'agitèrent et tentèrent en trébuchant un mouvement de retraite vers la porte, mouvement de retraite qu'arrêta le contrebandier d'opium en étendant les bras, espérant peut-être qu'elles allaient s'y précipiter. Il n'en fut rien, mais faisant contre fortune bon

cœur, elles se décidèrent à reprendre leurs places sur les coussins et leurs pipes de cuivre. Nous parlementâmes alors par l'organe de Fo-hop, qui plaida si bien notre cause que, cinq minutes après, sir John put recommencer ses effets de favoris et de regards séducteurs.

Je viens d'appeler « petites masses multicolores » les deux femmes qui occupaient le premier étage du bateau de fleurs, et cela peut sembler peu galant, mais toute autre expression serait impropre à rendre ma pensée.

Imaginez-vous deux petites femmes toutes rondelettes, roses, noires et blanches, comme si elles s'étaient débarbouillées avec la palette de Watteau, et plâtrées comme des tableaux de Diaz. On eût dit des pastels vivants.

Je n'ai jamais assisté à la toilette d'une courtisane chinoise, ou si cela est, si intimement que nous causions ensemble, je ne puis vraiment vous l'avouer, mais je suis convaincu que le *maquillage*, — mille pardons de me servir de cette expression du monde *interlope*, je n'en connais pas d'autre pour bien rendre la chose, — je suis convaincu, dis-je, que le *maquillage* d'une Chinoise doit employer plusieurs heures. Il est évident pour moi que l'artiste chargé de cette œuvre d'art, — car il est impossible qu'une femme opère elle-même sur son propre visage, — procède par une première couche blanche qui est le fond du tableau. Sur cette première couche, il dessine des yeux en les prolongeant le plus possible

par une ligne noire qui remonte gracieusement vers les tempes. Il a bien soin de les entourer de ce cercle bleuâtre chanté par Nadaud, et de les couronner d'un étroit coup de pinceau en demi-cercle. Il découpe ensuite une petite bouche d'un rose vif et un menton bien rond de la même couleur. Puis, il jette avec générosité un peu d'ombre ici, un peu de blanc plus loin. Avec un éventail il fait tout sécher, et le visage est fait, jusqu'au lendemain, car l'usage du fard est si fréquent que la peau d'une femme de vingt ans est déjà ridée et qu'il faut recommencer chaque jour la même opération.

Quant au soin que les Chinoises ont de leurs mains, c'est à ne pas y croire. Les onguents dont elles se servent pour les conserver blanches et douces, pour en garder les ongles fermes et roses, feraient la fortune de Piver et de Guerlain. Ces ongles, que le suprême bon ton ordonne de porter aussi longs qu'il est possible, sont chaque soir enduits d'une pâte qui les amollit. Il sont ensuite précieusement roulés et renfermés dans de petits dés en ivoire pour ne se redresser que le lendemain.

Quant aux pieds, je vous ai dit chez Fo-hop tout ce que je savais à ce sujet. Les deux habitantes du bateau de fleurs avaient subi dès leur enfance le supplice de la compression avec des bandelettes. Elles lui devaient de petits moignons informes, de quatre pouces de longueur, qu'elles nous montraient orgueilleusement chaussés de souliers brodés de perles. Le contenant valait mieux que le contenu !

Elles avaient, comme la femme légitime de notre ami, les cheveux relevés sur la tête. J'appris qu'il en était ainsi de toutes les Chinoises mariées, ou qui pourraient l'être. Les jeunes filles seules portent leur longue chevelure noire divisée en deux nattes descendant sur les reins, absolument comme les Alsaciennes. Mais les cheveux d'ébène des femmes du Céleste-Empire sont infiniment plus beaux, je dois l'avouer, que ceux des blondes filles de la patrie des petits balais.

Les peintures sur papier de riz donnent une trop exacte copie du costume chinois pour que j'en entreprenne ici une nouvelle description. De la soie, et toujours de la soie; puis, du rouge, du bleu, du vert, du vert, du bleu et du rouge!

Il y avait déjà une heure au moins que nous étions dans le salon du premier étage du bateau de fleurs, lorsqu'à deux ou trois reprises nous entendîmes un bateau mandarin passer et repasser sur l'avant.

L'officier qui le commandait pouvait s'étonner que les stores du salon où nous étions fussent baissés aussi soigneusement qu'ils l'étaient, et, de cet étonnement, pouvait résulter pour nous une amende de quarante piastres ou une explication dangereuse. Fo-hop donna prudemment le signal de la retraite.

Je jetai un dernier coup-d'œil sur les Laïs chinoises, sir John leur envoya un dernier regard vainqueur; en passant dans la salle de jeu, où, toujours à la même table, se tenaient les mêmes joueurs, Fo-hop perdit une dernière piastre, et, par la petite

échelle qui nous avait servi d'escalier, nous nous laissâmes glisser dans notre embarcation, où je retrouve pour retourner aux factoreries, ceux de vous, chers lecteurs, qui n'ont pas voulu nous suivre sur les bateaux dorés du fleuve des Perles.

CHAPITRE XXIV

De Canton à Whampoa par le passage Eliot.—Le drame après la comédie. — Les sociétés secrètes. — Une embarcation du Lys d'eau.

Comme si nous venions tout simplement du bas de la rade, nous fîmes le tour de Dutch-Folly, en passant devant les jonques de guerre.

Les lanternes des bateaux de fleurs envoyaient jusqu'à nous leurs lueurs tremblantes; les arrières dorés des grands bâtiments guerriers du Céleste-Empire s'élevaient çà et là autour de nous, comme des poupes de vaisseaux hollandais du XVIIe siècle, avec leurs sculptures et leurs dessins bizarres.

Ces jonques me parurent mieux ou plutôt moins mal construites que les jonques de commerce. Elles étaient moins hautes sur l'eau, le pont y était au moins débarrassé de ce toit de paille qui l'encombre sur ces dernières, les mâts démesurément gros me parurent faits d'une seule pièce. Je comptai sur quelques-unes d'entre elles six canons de 4 à chaque

bord, et deux pièces allongées de 6 à l'avant. Leur armement était complété par quelques fusils de rempart de deux pouces de diamètre, tournant sur des pivots fixés sur les bastingages. Tout cela, animé par deux ou trois cents hommes armés de fusils, de lances et de flèches, faisait encore d'assez tristes navires de guerre, dont les batteries inférieures pouvaient recevoir une trentaine d'avirons pour venir en aide à la voilure.

Laissant toutes ces singulières constructions derrière nous, nous longeâmes le quai des factoreries pour venir accoster à la douane. Il pouvait être alors deux heures de la nuit.

Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes à la factorerie anglaise, où demeurait M. Hope. A chaque angle de rue, nous trouvâmes des portes soigneusement fermées que nous dûmes faire ouvrir grâce à notre laissez-passer. M. Hope et MM. Lauters nous attendaient, non sans inquiétude. Les renseignements qu'ils avaient eus, depuis notre départ, leur avaient appris que la situation allait devenir fort grave. Plusieurs Européens, déjà, avaient abandonné le soir même les factoreries pour se réfugier à Whampoa sur les bâtiments en rade ; il nous restait à savoir s'ils n'avaient pas rencontré les embarcations du *Lys d'eau* et de la *Triade*.

Fo-hop était un Chinois que ses affections et ses intérêts conduisaient à aimer et à être utile aux Européens ; il avait, de plus, une très-grande amitié pour sir John, et il nous donna le conseil de ne pas

rejoindre la rade en prenant par le bras du fleuve qui nous avait amenés à Canton, mais bien, au contraire, en suivant la côte sud de l'île Honan. Nous devions être moins exposés à trouver des pirates dans ce passage peu fréquenté. La compagnie de madame Lauters, que nous allions emmener, nous commandait d'éviter avec soin toute rencontre fâcheuse.

Ces sociétés secrètes, dont on nous faisait si grande frayeur, sont, en effet, des plus redoutables. Organisées sur une très-grande échelle, étendant leurs ramifications du nord au sud de l'empire, ayant à leur tête des chefs hardis, elles sont l'effroi des populations paisibles. Le but politique qu'elles semblent poursuivre, but qui n'est qu'un voile derrière lequel elles cachent les assassinats et les vols, les met à l'abri de la colère de la plus grande partie des mandarins, toujours mécontents du régime actuel. La *Triade*, le *Lys d'eau* et la *Sainte-Mère* sont les plus terribles de ces franc-maçonneries chinoises. Elles semblent combattre pour le rétablissement de la dynastie des Ming. Naturellement, le soulèvement de la province de Kwang-Si et le voisinage d'une armée de rebelles, avaient augmenté la hardiesse de ceux de leurs membres qui habitaient les rives du fleuve des Perles. Leur apparition était toujours, pour les Européens, le signe de quelque prochaine catastrophe.

Il fut donc décidé que nous suivrions le conseil de Fo-hop, et que M. Hope, ainsi que lui, viendraient nous rejoindre à Whampoa avec le plus jeune des

MM. Lauters, notre yole ne pouvant contenir plus de quatre passagers.

Nous prîmes à peine quelques heures de repos. Avant le lever du soleil, nous éveillâmes madame Lauters pour quitter au plus tôt Canton, où pendant toute ma promenade je n'avais pas aperçu un monument qui méritât une description, et dont le séjour devenait vraiment dangereux.

Heureusement, nous n'eûmes à traverser, pour gagner notre embarcation, que des quartiers déserts, car la pauvre femme, quoiqu'elle eût revêtu des habillements d'homme, trahissait à chaque instant son sexe par des mouvements de frayeur.

En arrivant sur le quai de la douane, nous eûmes tous un moment de terreur véritable: un bateau mandarin y était amarré; il nous fallait, pour descendre dans l'embarcation, passer devant son équipage occupé à embarquer des poudres.

Si un des officiers chinois, reconnaissait une femme dans notre compagnon, nous étions perdus.

Je pris, sous le mien, son bras tremblant, et, son mari et sir Canon nous flanquant sur les deux ailes, nous pûmes, grâce au demi-jour qui luisait à peine, échapper à l'inspection dangereuse qui nous menaçait, et nous embarquer enfin dans la yole, que dix coups d'aviron lancèrent bien vite au milieu du fleuve.

Nous couchâmes sous la tente madame Lauters presque évanouie, puis, chacun de nous doublant les avirons de nos hommes, nous dirigeâmes l'embarcation vers la pointe de l'île de Gough, en ayant

soin de nous tenir au large du fort Rouge et des batteries du camp de Howqua. Bientôt nous donnâmes dans le passage de Macao qui devait, ainsi que nous l'avait dit Fo-hop, nous faire gagner le mouillage de Whampoa en suivant le rivage de l'île Honan.

La navigation, dans ces mille bras du fleuve, est des plus difficiles et des plus dangereuses. Toute cette partie de la Chine est vraiment semblable à un grand lac parsemé d'îles; à chaque instant, les embarcations rencontrent des barrages sur lesquels elles s'échouent lorsque les passes sont inconnues à ceux qui les dirigent. Nous n'avions pour guide que sir John qui, deux ou trois fois, il est vrai, avait suivi cette même route; mais il y avait si longtemps, qu'il lui fallait tout son tact de marin consommé pour ne pas nous perdre dans les innombrables petits bras du fleuve, que nous rencontrions, pour ainsi dire, à chaque coup d'aviron.

M. Lauters donnait à sa jeune femme tous les soins dont elle avait besoin; Canon et moi, nous remplacions de temps en temps nos rameurs. Le commandant du *Fire-Fly* était étrangement préoccupé; un air de tristesse s'était répandue sur tout son visage ordinairement si gai. Sombre et taciturne, il interrogeait attentivement du regard les rives silencieuses, et encore dans le brouillard du matin.

— Je ne sais ce que j'ai, me dit-il tout à coup en se penchant hors de l'embarcation pour que notre compagne ne pût entendre ses paroles, j'ai fait un

rêve affreux cette nuit, j'ai peur que la journée ne finisse mal pour nous.

— Qu'avez-vous donc rêvé? repris-je en me moquant un peu de ses pressentiments, mais tout étonné de voir ce caractère si ferme et si résolu ému d'un songe.

— C'est à ne pas croire, reprit-il après un instant de silence. Imaginez-vous que tout ce drame affreux des *thugs* s'est déroulé de nouveau devant moi. J'ai revu ces misérables, j'ai entendu le cri de douleur de Roumi, je me suis éveillé au coup de poignard que je recevais d'un Indien dont la figure m'est dejà apparue deux ou trois fois en rêve.

Je fus tout surpris de ne pas entendre mon ami prononcer le nom de la bayadère. Il n'osait pas en parler, mais c'était son souvenir surtout qui occupait sa pensée. Je m'étais déjà aperçu plusieurs fois, à de longs intervalles, du chagrin profond qu'avait laissé sa mort dans son esprit, mais j'avais toujours évité avec soin de lui rappeler cet événement, sachant combien sa nature droite et loyale lui ordonnait le remords au sujet de l'empoisonement de la pauvre enfant.

— C'est inimaginable, n'est-ce pas? me dit-il, lorsqu'il vit que, suivant le cours de mes pensées, je ne lui répondais pas. Ce souvenir me suit comme celui d'une mauvaise action; j'ai beau faire ce que je puis pour le chasser, il revient toujours, surtout lors qu'un malheur me menace.

Je haussai les épaules en souriant et en lui faisan-

signe d'admirer comme moi l'effet charmant que produisait, en élevant comme des curieux leurs têtes feuillues au-dessus de la brume, les masses de palmiers qui couvraient la petite île de Nias, vers laquelle, en doublant le fort Macao, descendait rapidement la yole.

— Vous ne me croyez pas? continua-t-il; cela est cependant. Vous vous rappelez le coup de vent que nous avons eu par le travers de la pagode de Jaggernaut?

Je fis signe que je me souvenais parfaitement.

— Il y avait déjà plus d'un grand mois que ces tristes événements avaient eu lieu; eh bien! tout à coup, au milieu de la tempête, il m'a semblé revoir tous ces fantômes et j'ai, pour ainsi dire, eu peur, moi! Lorsque vous êtes parti pour Chandernagor, vous étiez à peine au bout de la rade que, saisi brusquement d'un sinistre pressentiment, j'ai voulu vous rappeler. C'est certainement bien par miracle que vous êtes revenu à bord, et, pendant votre absence, j'ai failli moi-même être assassiné. Ne vous ai-je pas prédit, à une heure près, l'attaque des pirates de Banca? Si nous n'avions pas aussi bien pris toutes nos mesures, nous ne leur eussions pas échappé. J'ai fait tout mon possible pour vous dissuader de venir à Canton, que va-t-il nous arriver? Tout cela est bien étrange! Je ne me reconnais plus moi-même.

— Allons, allons! mon cher commandant, interrompis-je en lui prenant la main, je crois que

l'opium de cette nuit vous brouille un peu la cervelle. Contentons-nous décidément d'en apporter à ces braves gens qui en font un si bon usage, mais, nous, n'en fumons pas. J'ai moi-même la tête d'une pesanteur inouïe. Si j'y mettais quelque bonne volonté, je me laisserais, comme vous, aller à des rêves. Tenez, madame Lauters dort, allumons un cigare; l'air se parfume de la brise de terre, le rivage est charmant de poésie, notre yole, dans deux ou trois heures, nous mettra à bord, c'est, il me semble, bien peu le moment de nous laisser aller à de sombres pensées que rien ne justifie.

Sir John avait cela de bon que ses tristesses disparaissaient promptement, ou par suite de son caractère naturellement léger, insouciant et gai, ou peut-être aussi grâce à son admirable empire sur lui-même. Au bout d'un instant, nous parlions de mille autres choses, en admirant le sublime aspect que présente le fleuve par le travers de l'île Seapoys dont nous suivions la rive sud.

Laissant sa femme sous la tente ou elle reposait toujours, M. Lauters s'était assis auprès de nous, et, quoique familiarisé depuis longtemps avec toute cette belle nature, il admirait comme nous.

Nous avions abandonné la rive gauche afin de passer au large des habitations qui couvrent le rivage sud de l'île Honan, depuis la pointe de Young jusqu'à celle de Mac-Grégor, et nous étions à peu près par le travers du chenal d'Adams qui sépare les îles Barrows et Haddington, lorsque nous aper-

çûmes, débouchant du passage qui est entre l'île Seapoys et celle d'Honan, une longue embarcation qui descendait de notre côté de toute la force de ses six avirons.

Canon monta sur un banc pour mieux voir si c'était vraiment vers nous qu'elle se dirigeait : il crut distinguer, debout sur l'avant, un homme qui nous faisait, avec quelque chose de blanc, signe d'attendre.

Sans désarmer, mais simplement en faisant lever les rames, afin d'être prêts à marcher en avant si nous nous étions trompés, nous ralentîmes alors notre course en nous laissant dériver.

Le changement de mouvement avait éveillé madame Lauters qui avait passé sa jolie tête blonde entre les rideaux de la tente, croyant peut-être que déjà nous étions arrivés à Whampoa.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que nous pouvions distinguer l'embarcation qui venait derrière nous

C'était un long bateau poussé seulement par six avirons que maniaient assez maladroitement des Chinois, auxquels notre yole nous eût permis d'échapper bien facilement, si nous avions eu quelque chose à craindre. A son avant s'agitait un grand gaillard dans le costume d'un ouvrier du port, c'est-à-dire demi-nu, et une lettre à la main.

Probablement M. Hope, aussitôt après notre départ, avait eu quelque chose d'important à communiquer à sir John, et il avait expédié ce canot à notre pour-

suite. Cela nous sembla si naturel que nous mîmes en travers et fîmes scier nos nageurs, pour permettre de nous rejoindre à la longue embarcation qui, à mesure quelle s'approchait, me sembla mieux faite qu'aucune autre de celles que j'avais vues jusqu'alors.

Entraînés par le courant, nous venions de doubler la pointe Tufnell, lorsque le bateau chinois, d'un vigoureux coup d'aviron, entra dans nos eaux.

M. Lauters, afin d'éviter un abordage inutile, s'était élancé sur l'avant de la yole. Il se disposait à prendre au vol la lettre du Chinois, lorsque son embarcation, poussée par les avirons, dépasserait la nôtre que le courant seul entraînait.

La pirogue chinoise descendait rapidement dans une direction à doubler l'avant de notre yole à la portée de la main, j'avais fait rentrer les avirons de bâbord pour qu'elle ne les brisât pas en passant, lorsque, brusquement, le pilote qui la dirigeait mit toute sa barre à bâbord, imprimant ainsi à son bateau un mouvement violent sur tribord qui le jetait sur nous. En maudissant sa maladresse, je m'élançai sur le gouvernail que je poussai rapidement à bâbord, pour lancer la yole dans une ligne parallèle à celle de l'embarcation chinoise et éviter l'abordage, pendant que M. Lauters étendait la main pour saisir la lettre que l'homme, toujours debout à l'avant de la pirogue, allait pouvoir lui donner.

La yole commençait son abattée lorsque, malgré la rapidité de ma manœuvre, les deux embarcations

s'abordèrent par l'avant avec une secousse terrible. M. Lauters poussa aussitôt un grand cri en se renversant en arrière.

Au moment où il allait saisir la lettre, un coup de lance l'avait frappé en pleine poitrine, et, tout à coup, dix hommes s'étaient dressés du fond de l'embarcation chinoise, où ils étaient restés couchés jusqu'alors, cachés par la hauteur des lisses.

Nous étions en face de vingt membres du *Lys d'eau* armés de flèches et de lances, et au milieu du passage étroit et désert qui sépare l'île Narrow de celle d'Haddington, c'est-à-dire sans espoir d'aucun secours.

— Oh! mon rêve, mon rêve! s'écria Canon en poussant un rugissement de colère, et en faisant feu de sa carabine sur la masse des pirates.

Le choc de la pirogue avait fait reprendre à notre yole la direction du courant. L'assassin de M. Lauters, en voulant sauter à bord était tombé dans le fleuve. Je m'aperçus à temps qu'il s'accrochait à notre gouvernail afin de le démonter. J'en saisis la barre, et, d'un vigoureux coup de sa poignée de cuivre sur la tête du misérable, je lui fis lâcher prise.

L'avant de la pirogue touchait notre arrière, sir John venait d'être blessé au bras d'une flèche acérée. Madame Lauters s'était élancée sur l'avant en poussant des cris de désespoir, et elle cherchait à étancher le sang qui s'échappait à longs flots de la poitrine de son mari.

— En avant donc, misérables, en avant! gronda le commandant du *Fire-Fly* en menaçant nos hommes de son revolver qu'il tenait de la main gauche, et nous, feu sur les bandits!

Quatre ou cinq balles s'échappèrent de nos armes et allèrent porter la mort chez les pirates, qui soudain poussèrent un cri de fureur, en nous envoyant une grêle de flèches dont plusieurs blessèrent nos rameurs. Leur embarcation venait de s'arrêter brusquement en se penchant sur le côté, pendant que la nôtre, après une secousse dont nous ne nous étions pas rendu compte, continuait sa course en suivant le courant. Elle avait rencontré un barrage que notre yole, grâce à son moindre tirant d'eau, avait franchi. Plus d'un quart-d'heure était nécessaire aux pirates pour la dégager.

— Aux avirons, mon ami, aux avirons! me dit Canon, en saisissant, malgré ses souffrances, celui d'un de nos hommes blessés, ou nous sommes perdus. Ils ne doivent pas être seuls.

Nos matelots, en voyant l'échouage de l'embarcation des pirates, avaient repris un peu courage; vingt coups d'avirons nous menèrent jusque par le travers de la pointe Dundas sans que nous fussions suivis. Si nous pouvions atteindre le passage Elliot, entre l'île des Français et l'île Honan, nous avions quelques chances d'échapper aux assassins, qui peut-être, en admettant qu'ils pussent remettre leur pirogue à flot, n'oseraient nous poursuivre aussi près du mouillage de Whampoa.

Je restai à un des avirons de l'arrière pour encourager nos hommes; sir John, escaladant les bancs, s'approcha de son malheureux ami qui ne donnait plus signe de vie. Le fer de la lance avait pénétré entre la quatrième et la cinquième côte et avait causé de graves désordres à l'intérieur. La malheureuse madame Lauters était folle de douleur. Sans pouvoir prononcer une parole, sans qu'une larme s'échappât de ses yeux, elle tenait sur ses genoux la tête pâle de son mari. Le contrebandier fit comme il put un bandage avec des mouchoirs, mais il me fit signe qu'il n'y avait plus d'espoir, à moins d'un miracle.

Je lançai la yole à travers le fleuve afin de gagner la rive gauche.

Ce fut alors une course affreuse de tristesse et d'angoisses, sur les eaux blanches du Si-Kiang que le soleil, en s'élevant à l'horizon, dégageait des brumes du matin. Le silence de la mort régnait autour de nous; aux murmures des flots que chassaient nos avirons, se mêlaient seulement le bruit de la respiration haletante des rameurs, qui sentaient que, dans leur énergie, était leur salut et le nôtre.

Les rivages verdoyants de l'île des Français sortaient peu à peu du brouillard, tous ces bouquets luxuriants qui bordent, dans ces parages, les rives du Si-Kiang, étalaient coquettement leurs richesses autour de nous; par moment des volées joyeuses d'oiseaux passaient sur nos têtes; tout enfin semblait saluer la nature et la vie, comme pour faire un con-

traste plus saisissant encore avec la situation terrible où nous nous trouvions.

Nous jetions à chaque instant des regards en arrière, nous attendant à voir reparaître les pirates.

Dans ces alternatives de craintes et d'espérance, nous gagnâmes enfin, brisés de fatigue, le petit village de Dorfer, sur la côte nord de l'île des Français.

Nous hésitâmes un moment pour y faire halte, mais après avoir réfléchi à ce qu'avait d'indispensable pour les blessés, et surtout pour madame Lauters, notre prompt retour à bord, nous continuâmes notre course afin de franchir au plus vite les trois milles qui nous séparaient encore du *Fire-Fly*.

Le courant nous portait si rapidement que je quittai mon aviron pour aider sir John à transporter sous la tente notre malheureux ami déjà glacé par la mort. Ce fut une lutte affreuse qu'il nous fallut subir. Sa malheureuse jeune femme, qui, jusqu'alors, était restée sans mouvement, sans prononcer une parole, ses yeux hagards et sans larmes fixés sur les traits contractés de son mari, revint tout à coup à elle. Poussant de grands cris, elle se mit à défendre ce corps inanimé et à se jeter sur lui en l'entourant de ses bras. Elle imprimait de si violents mouvements à la yole que nous dûmes, pour ainsi dire, lui arracher le cadavre, que le commandant du *Fire-Fly* transporta à l'arrière pendant que je la maintenais. Elle retomba bientôt dans une atonie complète. Nous pûmes alors la porter, elle aussi, sous la tente dont nous baissâmes les rideaux, afin que les pêcheurs,

que nous commencions à rencontrer, ne pussent voir de quel affreux drame notre embarcation avait été le théâtre.

Je ne connais rien de navrant comme ces profondes douleurs des hommes d'énergie et de courage. On dirait qu'ils souffrent plus encore que les natures faibles, et que le malheur, voulant se venger de leur résistance, pèse sur eux d'un poids plus impitoyable. Sir John ne se souvenait pas de sa blessure, ne savait pas s'il avait échappé à un danger; il ne voyait qu'une chose, la mort de son ami, le désespoir de la pauvre veuve, et des larmes, qu'il ne cherchait pas à cacher, s'échappaient silencieusement de ses yeux qui ne quittaient pas la tente.

J'évitai de lui adresser la parole. Dans un état de tristesse impossible à rendre, nous doublâmes la pointe Bernard, où commence la rade des Américains.

Dix minutes après, nous étions à bord. Sir John envoya demander un médecin à un des navires en rade et donna des ordres pour l'appareillage. Nous ne devions attendre, pour descendre le fleuve, que M. Hope et le frère de la malheureuse victime des pirates.

Le major du *Britannia* ne vint à bord que pour nous affirmer ce dont nous étions trop certains. Le coup qu'avait reçu M. Lauters avait été si violent que la mort avait dû être instantanée. Quant à la pauvre jeune femme, elle était folle!

CHAPITRE XXV

Sinistres présages. — Les îles Wantong. — Une vengeance indienne

La rade de Whampoa présentait une agitation inaccoutumée, les mauvaises nouvelles de Canton s'y était promptement répandues. Ceux des bâtiments qui étaient chargés, hâtaient leurs préparatifs de départ. Les *compradors* allaient et venaient de la terre aux navires, empressés à faire régler leurs comptes et profitant du moment de trouble pour voler encore un peu plus que de coutume. Les habitantes des *sampanes* semblaient consternées. Déjà, les magasins flottants s'étaient laissés dériver jusqu'à la pointe Alceste afin d'être prêts, au premier signal, à descendre le fleuve. Dès le jour, à ce qu'il paraît, de nombreux bateaux mandarins chargés de troupes avaient traversé le mouillage, semblant se diriger vers les forts. La population, d'obséquieuse qu'elle était la veille, était devenue brutale et insolente; tous les équipages avaient été consignés à bord. Un parfum de révolte enfin parcourait l'atmos-

phère. Lorsque l'attaque dont un de nous avait été victime fut connue sur la rade, ce fut un cri d'indignation qui s'éleva contre les Chinois.

Le soir, M. Hope et M. Lauters arrivèrent sans avoir été inquiétés. Je ne saurais vous peindre la douleur de ce frère, ne trouvant plus qu'un mort et une pauvre folle, des deux êtres pleins de vie et d'amour qu'il avait quittés il y avait quelques heures à peine. Ce fut une scène affreuse que l'entrevue de cette femme sans raison, fredonnant à voix basse, en face d'un cadavre, un refrain de la montagne, et de cet homme atteint dans sa plus chère affection, mais calme et résigné, comprenant qu'il devait conserver force et courage pour veiller sur la veuve, que cinq mille lieues séparaient de la patrie et qui n'avait plus que lui pour soutien.

Pendant la nuit, le charpentier du bord fit une bière et deux hommes creusèrent une fosse dans le petit cimetière européen de l'île des Danois. Avant le jour, assistés d'un ministre protestant, nous conduisîmes à sa dernière demeure notre malheureux ami, que son frère, malgré nos prières, n'avait pas voulu quitter d'un instant.

Cette cérémonie lugubre, escortée de quelques hommes armés, faite au milieu des brouillards du matin sur un rivage hostile où en nous cachant nous ensevelîmes ce cadavre, m'est restée dans la mémoire comme un des plus poignants souvenirs de voyage que je puisse évoquer.

Fo-hop avait apporté de mauvaises nouvelles de

Canton : l'armée des rebelles approchait. Sans aucun doute, on allait profiter de l'occasion pour sévir contre les Européens, surtout contre les contrebandiers d'opium. Le *Fire-Fly* avait été signalé aux bateaux mandarins ; il était extraordinaire qu'une visite n'eût pas eu lieu à bord pendant l'absence de son commandant. Tout cela nous engageait encore à lever l'ancre le plus tôt possible, afin de descendre à Hong-Kong pour y mettre à terre M. Hope, M. Lauters et sa malheureuse belle-sœur. Aussi, dès notre retour du cimetière, commençâmes-nous nos préparatifs d'appareillage. Le soleil ne dorait pas encore de ses premiers rayons le sommet de la pagode de Whampoa, que nous sortions déjà de la rade, poussés par une jolie brise de nord-ouest.

Je ne fus pas peu étonné de voir appareiller en même temps que le *Fire-Fly* une longue pirogue à demi pontée, qui, la veille au soir, était venue mouiller à une portée de pistolet de notre arrière, et qui, depuis son arrivée sur rade, n'avait pas ouvert les rideaux de la tente qui la couvrait dans toute sa longueur. En examinant plus attentivement cette mystérieuse embarcation, je me rappelai l'avoir déjà vue plusieurs fois. Il me sembla même que nous l'avions croisée sur la rade de Canton. Comme, après tout, elle pouvait bien ne renfermer qu'une famille chinoise fuyant devant la révolte, je ne crus pas devoir faire part de mes observations à sir John, mais je me promis de la surveiller si elle continuait de nous suivre.

Elle prit, comme nous, la passe entre la première et la deuxième Barre, mais la brise fraîchit un peu, et, malgré les vingt avirons qu'elle avait armés, nous la perdîmes de vue après une heure de marche à peine, c'est-à-dire par le travers de la pointe Ladrone.

Nous étions tous à bord d'une tristesse inouïe. Canon n'était monté sur le pont que pour veiller à la manœuvre. La poignée de main qu'il m'avait donnée, en me laissant le service, m'en avait dit plus que toutes les paroles. M. Lauters restait auprès de sa belle-sœur, M. Hope s'était enfermé chez lui pour régler les comptes du bâtiment, les matelots semblaient comprendre et respecter la douleur commune en exécutant presque sans bruit les ordres que le maître d'équipage ne donnait qu'à demi-voix. J'étais donc seul sur la dunette avec Morton, faisant manœuvrer suivant les indications du *hochang* [1], lorsqu'à la pointe Malcol le calme nous prit subitement, masqués que nous étions par les grandes terres de la rive droite du fleuve.

Il était à peu près midi, tout l'équipage reposait sous les tentes de l'avant, je venais de faire venir sur bâbord pour longer l'île du Tigre, la brise commençait à fraîchir, lorsque j'aperçus, débouchant de la pointe Keshen de l'île d'Anunghoy, quatre grands bateaux mandarins qui faisaient force d'avirons pour gagner le milieu du Tigre. Je reconnus, en même

[1] Pilote.

temps, se dirigeant vers les embarcations chinoises, la pirogue pontée que j'avais perdue dans le nord du fleuve. Elle avait pu, grâce à ses avirons, nous rattraper pendant que nous étions en calme, son faible tirant d'eau lui ayant permis de prendre, à tribord des petites îles, une route plus courte que celle que nous avions suivie.

Je fis part de mes observations à Canon. Cette réunion des bateaux mandarins et de la pirogue qui avait semblé nous suivre et nous surveiller était trop extraordinaire pour ne pas mériter toute notre attention, surtout dans les circonstances difficiles où nous nous trouvions.

Après un court examen à la longue-vue, nous reconnûmes que les embarcations chinoises étaient armées en guerre. Nous pouvions même distinguer les artilleurs groupés autour de la longue pièce sur pivot que toutes avaient à l'avant, et les costumes bigarrés des nombreux soldats qui les montaient.

— Que pensez-vous de tout cela? demandai-je à sir John.

— Rien de bon! Nous allons les rencontrer dans vingt minutes, et ils vont me demander un *chop* que je n'ai pas. Nos pièces sont-elles chargées?

— J'ai fait renouveler les gargousses ce matin même, répondit Morton.

— Eh bien! faites-les détaper, je crois qu'elles vont nous servir. Faites aussi charger les pierriers à mitraille et prendre les carabines à nos meilleurs tireurs.

On appela Spilt. Au bout de cinq minutes, nos dispositions étaient prises pour recevoir les Chinois. Nous avions fait comprendre à M. Lauters qu'il ne devait pas quitter sa belle-sœur. Quant à M. Hope, armé d'une carabine à deux coups, il était venu nous rejoindre sur le pont, avec l'intention de venger son malheureux ami, si, comme cela était probable, les Chinois nous attaquaient.

Deux des bateaux mandarins s'étaient tenus au milieu du fleuve, par le travers de la pointe Keshen, en nageant contre le courant ; les deux autres s'étaient laissés dériver jusqu'à la plus nord des deux îles Wantong, où le chenal, appelé Bocca-Tigris, n'a pas plus d'un demi-mille de largeur et est défendu par les fameux forts d'Anunghoy. La mystérieuse pirogue les avait suivis, après avoir accosté un de ceux qui étaient restés en tête.

Nous fûmes bientôt à une portée de fusil des embarcations chinoises. Comme nous nous y attendions, toutes deux en même temps nous firent signe de mettre en travers afin de nous laisser visiter.

Sir John répondit à cet ordre en hissant ses focs et en courant de toutes ses voiles, pour passer à l'arrière de celle qui était à tribord, c'est-à-dire entre nous et la terre.

Dès que le mandarin qui commandait s'aperçut de notre manœuvre, il voulut virer de bord, mais son bateau n'avait pas encore accompli la moitié de son évolution que nous passions à quelques mètres de lui, assez en arrière pour rendre sa pièce inutile.

Nous nous attendions à une décharge de la mousqueterie. Ne voulant pas commencer les premiers, nous nous étions contentés de braquer sur eux les pierriers de la dunette afin de riposter immédiatement.

Je surveillais les mouvements des soldats amassés sous le toit de jonc, lorsqu'il me sembla distinguer, auprès du *to-kung* [1] du bateau chinois, un grand gaillard dont la figure basanée était trop bien présente à ma mémoire pour que, même à une longue distance, je ne le reconnusse pas. Sans laisser rien voir de mon impression de terreur, je regardai plus attentivement, n'en pouvant vraiment croire mes yeux. Il venait de s'emparer d'une carabine qu'il pointait dans notre direction. Avant que j'aie pu prononcer un mot, tant ma surprise avait été grande, sa balle venait fracasser l'épaule de notre *hochung*, en n'obéissant probablement pas à sa volonté.

Les rêves de sir John avaient raison : cet homme était le Malabar de Tanjore ; je ne pouvais pas douter que cette pirogue qui nous suivait depuis Whampoa fût la sienne. Le misérable n'avait pas oublié les rives du Panoor. Comme nous l'avait prédit Wilson, sa vengeance nous poursuivait même au-delà de sa patrie.

Son coup de feu fut le signal d'une mousqueterie générale à laquelle vint se joindre la pièce de l'autre bateau mandarin, pointée si maladroitement que, quoique nous ne fussions qu'à une faible portée, le

[1] Timonier.

boulet passa à cinquante mètres au-dessus de notre mâture. Nous répondîmes par une décharge de nos pierriers sur l'arrière de l'embarcation chinoise qui était près de nous. La mitraille y fit un tel ravage que, malgré les cris et les ordres de leur commandant, nous pûmes nous apercevoir que ses rameurs faisaient tout leur possible pour ne pas nous rejoindre. J'espérai un instant que le Malabar avait été atteint par un des projectiles, mais ma longue-vue me le montra animant toujours les hommes et semblant se désespérer du mauvais succès de son attaque.

Si les Chinois avaient été de bons artilleurs, grâce à leur canon à pivot, ils eussent pu nous faire le plus grand mal puisque nous n'avions pas de pièce de retraite, mais nous ne vîmes même pas rebondir sur l'eau les deux ou trois boulets qu'ils lancèrent dans notre direction.

Nous nous attendions à être attaqués pas les deux autres bateaux mandarins qui louvoyaient un peu plus bas et dont nous approchions rapidement. Nos dispositions étaient prises; cette fois nous étions bien décidés à faire feu les premiers. Nos chefs de pièces avaient ordre de tirer dès qu'ils auraient les deux embarcations chinoises par le travers. A notre grand étonnement, elles quittèrent tout à coup le milieu du chenal pour aller se réfugier derrière les îlots de la pointe de l'île Wantong, en nous laissant le chemin parfaitement libre.

Une demi-heure après, nous doublions, sans avoir été inquiétés de nouveau, la pointe Chuenpee, c'est-à-

dire l'extrémité sud de la rivière de Canton, pour donner, toutes voiles dehors, grâce à la fraîche brise que nous avions trouvée en sortant de Bocca-Tigris, dans le grand bassin extérieur du fleuve. Cinquante milles à peu près nous séparaient encore de Hong-Kong.

Si le commandant du *Fire-Fly* ne m'avait pas paru dans d'aussi tristes dispositions d'esprit, je lui eusse, sans aucun doute, fait part de l'inimaginable et triste reconnaissance que j'avais faite à bord du bateau mandarin; mais, en outre que je devais me garder de raviver en lui les tristes souvenirs du passé, j'avais tout lieu d'espérer que le vengeur de la bayadère ne nous poursuivrait pas en dehors du fleuve, ou que, s'il s'y hasardait, nous aurions quitté Hong-Kong avant son arrivée. Nous n'avions rien autre chose à faire dans la colonie anglaise que d'y débarquer nos amis; il était convenu que nous n'irions même pas mouiller sur la rade.

Nous employâmes toute notre après-midi à faire nos dispositions pour prendre la mer. Les embarcations furent embarquées, les dromes saisies, les panneaux condamnés, les voiles de rechange préparées. Grâce à la parfaite connaissance qu'avait sir John des courants du bassin extérieur, et à la brise que nous avions trouvée plus forte au fur et à mesure que nous nous étions éloignés de Bocca-Tigris, nous vînmes mouiller, avant la nuit, à deux ou trois milles de la rade de Victoria, sous la petite île Grenn, d'où nous pouvions facilement appareiller pour prendre le large.

Nous avions trouvé, dès notre entrée dans l'archipel de Lonato, la mer assez mauvaise. Une fois au mouillage, nous nous aperçûmes que nous ne pouvions songer à envoyer nos passagers à terre le soir même.

En reconnaissant cette impossibilité, et en donnant l'ordre de hisser le canot que j'avais fait amener, je fus pris, moi aussi, d'un pressentiment et saisi de cette conviction que ce retard de vingt-quatre heures nous serait fatal. Je fis doubler les hommes de bossoir avec ordre de tirer impitoyablement sur toute embarcation qui passerait à portée de la voix sans répondre au qui-vive, et je ne dormis pas de la nuit, pendant le deuxième quart de laquelle nous fûmes obligés de mouiller une seconde ancre à cause de la force du vent. Ce mauvais temps nous mettait, du reste, à l'abri de toute surprise. La nuit s'écoula sans que rien ne vînt justifier mes craintes.

Au point du jour, la mer était encore tellement mauvaise, quoique le temps se fût éclairci, que MM. Hope et Lauters purent seuls aller à terre. Nous convînmes que, pendant qu'ils feraient préparer un logement pour la pauvre veuve, sir John et moi profiterions d'une embellie pour la conduire à Victoria, que je voulais voir au moins encore une fois avant de partir.

La colonie anglaise s'enrichissait à cette époque des dépouilles de Macao. C'était, avec ses maisons blanches couronnées de terrasses et ses splendides jardins, comme un coin du Devonshire échoué sur les rives du fleuve des Perles.

CHAPITRE XXVI

Sur les rochers de Hong-Kong. — Incendie du *Fire-Fly*. — Le Malabar de Tanjore

La journée se passa sans que nous ayons pu envoyer madame Lauters à terre. Vers le soir seulement, la mer devint moins mauvaise et nous nous décidâmes à tenter la traversée. Nous avions vu avec plaisir deux petits avisos à vapeur anglais sortir de la rade de Hong-Kong, en se dirigeant vers le nord, sans aucun doute pour aller protéger les bâtiments mouillés à Whampoa. Nous étions, nous, trop près de Victoria pour craindre les pirates. Je fis donc armer un canot, et, recommandant la plus grande surveillance à Morton et à Spilt, nous nous embarquâmes, sir John et moi, avec la pauvre jeune femme qui se laissa descendre dans l'embarcation sans prononcer une parole et sans reconnaître aucun de nous.

Au moment où nous quittions le *Fire-Fly*, la nuit commençait à tomber; le haut du pic de Lonato

envoyait jusqu'à nous son ombre gigantesque. Nous hésitâmes un instant à poursuivre notre route, la brise fraîchissait rapidement; mais, comme nous marchions à la voile, nous espérions trouver meilleur temps après avoir doublé l'île Green. Soudain, au moment où nous allions donner dans le chenal qui court entre cette petite île et Hong-Kong, une rafale de vent debout nous saisit si violemment, que les matelots ne purent amener la voile, et que le faible mât du canot se brisât en deux morceaux en nous faisant incliner sur tribord.

Je crus que nous allions chavirer.

Le danger était sérieux : le courant portait très-rapidement sur les rochers de Hong-Kong; la mer, tourmentée par les bas-fonds sur lesquels nous nous trouvions, étaitcourte et vraiment mauvaise, et nous n'avions plus de voile pour nous relever de la côte. Pour comble de malheur et par une fatalité inexplicable, l'armement de l'embarcation était incomplet : six avirons seulement pouvaient être bordés, lorsque le double au moins nous eût été nécessaire.

Nos rameurs faisaient des efforts surhumains : nous crûmes un instant qu'ils allaient être couronnés de succès. Mais l'un des avirons de bâbord se rompit brusquement, et le canot, inégalement poussé en avant, tourna sur lui-même en culant du côté des récifs.

— Nous sommes perdus! s'écria sir John en quittant la poignée du gouvernail qu'un rocher à fleur d'eau venait de démonter. Laissez-moi cette

femme, je la sauverai ; tâchez, vous, de nager jusqu'à terre.

Je n'eus pas le temps de répondre. Le canot donna immédiatement deux ou trois coups de talon, et, avant que j'aie pu voir à quelle distance nous étions du rivage, il s'entrouvrit au milieu des brisants qui nous entouraient. J'entendis, avant d'être couvert par la lame, les cris de désespoir de nos hommes, et je vis le contrebandier saisir dans ses bras musculeux madame Lauters dont le visage à l'approche de la mort qui la menaçait, n'avait rien perdu de son calme et de son insouciance. La pauvre créature ne pouvait plus souffrir.

Je me débattais depuis quelques instants contre les vagues, me déchirant les jambes aux rochers et ne sachant pas, tant la nuit était noire, de quel côté je devais me diriger, lorsque je sentis que je mettais le pied sur le sable. En me soulevant, je m'assurai que je n'avais de l'eau que jusqu'à la ceinture, et je distinguai, à vingt pas de moi, sur le rivage, Canon tenant toujours dans ses bras la jeune femme.

Dix secondes après, j'étais auprès de lui.

Deux de nos hommes seulement avaient abordé du même côté que nous, mais nous savions les autres trop bons nageurs pour ne pas espérer qu'ils avaient pu, eux aussi, gagner la terre. Nous devions donc nous estimer fort heureux de n'avoir pas de plus grand malheur à déplorer que la perte de notre embarcation.

L'endroit où nous avions trouvé refuge était un

petit promontoire de sable s'avançant de huit à dix pieds dans la mer et complètement entouré des trois autres côtés par les hautes falaises du rivage; falaises dont les flots, dans leurs colères, avaient fouillé le pied, et qui présentaient çà et là de larges crevasses et des rochers, semblant, sous les efforts du vent, prêts à se détacher de la montagne de granit pour nous écraser sous leur poids. La nuit s'était faite tantôt claire, tantôt sombre, ainsi que cela arrive dans les temps à grains. Par instants, de gros nuages noirs jetaient autour de nous d'épaisses ombres ; par moments, au contraire, le ciel, resplendissant d'étoiles, se déroulait dans toute sa splendeur au dessus de nos têtes. Il nous sembla à plusieurs reprises distinguer, à deux milles de nous à peine, la mâture du *Fire-Fly* se balançant sur la lame.

Soudain, au milieu des mugissements des vagues qui se brisaient à nos pieds et qui nous couvraient d'écume, nous crûmes entendre des coups de fusil. Le même sentiment d'effroi s'empara de chacun de nous, car, en même temps que nous prêtions attentivement l'oreille, nos regards se rencontrèrent.

La mousqueterie se fit bientôt plus rapide, plus précipitée ; puis un bruit sec, éclatant, précédé d'éclairs qui traversaient l'espace, vint la dominer par intervalles. Le doute ne nous était plus permis. Le *Fire-Fly* se défendait contre une attaque des pirates ou des bateaux mandarins, et nous ne pouvions retourner à bord.

Sir John était atterré ; le sentiment de son impuissance l'accablait.

Je crus un moment qu'il allait se jeter dans les flots pour tenter au moins de gagner son bâtiment à la nage, mais un sourire amer se dessina sur ses lèvres en reconnaissant la folie d'une semblable tentative, et il se laissa tomber sans force sur un rocher en murmurant des mots sans suite. Un de nos matelots, qui avait voulu escalader la falaise qui se dressait à pic derrière nous, avait roulé au milieu des brisants et n'avait pas reparu ; l'autre, avec cette insouciance de l'Indien fataliste, s'était accroupi sur le sable et semblait n'être plus qu'un témoin pétrifié du drame qui se passait sous ses yeux. Je ne quittais pas, moi, madame Lauters qui, déjà deux fois, avait failli être entraînée par les vagues. Comme mon ami, je sentais qu'il y avait contre nous un enchaînement fatal à la marche duquel toute résistance était inutile. Nous ne pouvions quitter ce coin de plage auquel nous devions la vie que lorsqu'une embarcation viendrait nous prendre. D'abord, viendrait-elle ? puis n'arriverait-elle pas trop tard? la marée ne couvrait-elle pas à la haute mer, le banc de sable où nous étions? Il nous semblait à chaque instant que l'espace se resserrait autour de nous.

Nous ne nous communiquions même pas nos pensées, nous suivions avec angoisse le bruit du feu qui s'éteignait parfois pour reprendre ensuite avec plus de force.

Il y avait peut-être une heure que nous suppor-

tions ce supplice affreux de l'inaction et de l'incertitude, lorsque Canon se leva brusquement en poussant de grands cris. Il venait d'entendre sur notre droite, répétés à intervalles, des bruits réguliers qui ne pouvaient être que ceux des avirons d'un canot passant au large.

— A nous, à nous ! cria-t-il de sa voix puissante qui dominait le bruit des lames.

Je joignis mes cris aux siens sans quitter madame Lauters, qui s'était attachée à moi comme si l'instinct de la conservation lui fût subitement revenu.

Nous vîmes bientôt l'embarcation doubler la pointe à une portée de pistolet. C'était une petite pirogue montée seulement par cinq hommes que l'obscurité nous empêchait de distinguer, mais ces hommes étaient pour nous des sauveurs. Nous redoublâmes nos cris. Nous reconnûmes bientôt que nous avions été aperçus, car, venant brusquement sur bâbord, elle manœuvrait pour passer entre les récifs et le banc de sable.

Le contrebandier, dans l'eau jusqu'à la ceinture, indiquait les dangers et les endroits où elle pouvait s'engager. Grâce à sa légèreté et à son peu de tirant d'eau, elle avait heureusement franchi les premiers récifs. Encore dix coups d'avirons et elle pourrait nous recevoir !

Sir John animait les rameurs et me faisait signe de prendre madame Lauters dans mes bras si elle ne voulait pas marcher. La pirogue, debout à la lame, se laissait culer en ne nageant que de façon à

ne pas s'échouer sur le sable. Deux longueurs de bras seulement la séparaient encore de nous. Le commandant du *Fire-Fly* allait la saisir par l'arrière, afin de la maintenir au large et nous permettre d'embarquer, lorsque, tout à coup, il poussa un cri de rage et de désespoir, en se jetant brusquement à terre pour éviter un coup de feu dont j'entendis la détonation.

L'homme qui tenait la barre de la pirogue venait de lui tirer à bout portant un coup de pistolet, dont la balle, comme par miracle, ne l'avait pas atteint. Croyant l'avoir frappé à mort, il s'efforçait de pousser au large en criant :

— Tu vois, chien! comment se venge un Indien; souviens-toi des rives du Panoor!

Je compris que nous étions perdus : le Malabar nous avait rejoints.

Il mettait une seconde fois en joue mon malheureux ami qui s'était relevé en murmurant : lui, lui, toujours lui! lorsque la pirogue, qui commençait à se détacher du sable, vira brusquement, puis, venant en travers à la lame, chavira malgré les efforts de ses rameurs pour la redresser. Notre matelot, que nous avions oublié pendant cette scène affreuse, s'était glissé le long de l'embarcation sans être vu du Malabar tout entier à sa vengeance, et, se cramponnant aux avirons d'un bord, il lui avait imprimé ce mouvement de rotation qui l'avait livrée à la merci des vagues, qui l'eurent bientôt couverte et engloutie.

Il avait, lui aussi, une vengeance à exercer : il était le frère de Roumi.

Ce fut un moment d'inexprimable angoisse. Sir John avait saisi un banc d'embarcation jeté par la mer sur le sable; l'œil fixé sur l'abîme, le bras levé, il se préparait à briser le crâne du premier ennemi qui se présenterait. Madame Lauters se cramponnait à moi avec des cris perçants. Toute sa raison semblait lui être revenue; je ne pouvais me débarrasser d'elle, et je sentais que mon ami allait peut-être avoir à lutter contre deux ou trois hommes. La lune, comme pour éclairer les moindres détails de cette terrible scène, venait de percer les nuages et irisait la crête des vagues. Dans la direction du *Fire-Fly*, le bruit du combat ne cessait pas.

Deux ou trois têtes parurent en même temps au milieu des brisants. Je m'étais armé d'un morceau d'aviron, et, traînant la pauvre femme après moi, je m'étais aussi approché du gouffre. Le bras du contrebandier retomba, nous entendîmes un gémissement étouffé dans les flots, mais les deux autres corps prirent pied à l'extrémité opposée du banc où nous avions trouvé asile. Avant que nous eussions pu nous y opposer, ils s'étaient élancés jusqu'à la falaise et s'étaient adossés contre un rocher, prêts à faire une résistance désespérée.

Le Malabar était l'un de ces deux hommes, l'autre était un des matelots de sa pirogue. Le frère de Roumi n'avait pas survécu à sa vengeance; les flots s'étaient refermés sur son cadavre.

— Oh ! tu ne m'échapperas pas cette fois, misérable ! s'écria sir John en s'élançant vers son assassin, et en le menaçant de la formidable masse que brandissait son bras.

Un éclat de rire de démon lui répondit.

Le flot, en montant, avait envahi une partie de la plate-forme de sable ; une crevasse profonde et large, infranchissable dans l'obscurité, nous séparait des Indiens, et le Malabar, la main armée d'un long poignard malais, se préparait à fondre sur son ennemi s'il eût tenté de la franchir.

— Malédiction ! dit le commandant du *Fire-Fly* en se retournant vers moi et en laissant tomber avec découragement son arme à ses pieds, la mer même est contre nous. Qu'ai-je donc fait au ciel ?

Tout à coup une lueur rouge et brillante éclaira l'horizon où nous n'avions cessé d'entendre des coups de feu. Le contrebandier poussa un gémissement de rage : la flamme découpait, au milieu des ténèbres épaisses qui entouraient l'île Green, la mâture du *Fire-Fly* qu'elle dévorait.

Le Malabar laissa échapper un cri de joie sauvage.

— Mon rêve, mon rêve ! murmurait sir John à demi fou de désespoir et se couvrant le visage de ses deux mains.

Madame Lauters s'était brusquement levée à un jet de flamme qui l'avait frappée au visage. Les yeux hagards, elle suivait toute joyeuse les progrès de l'élément destructeur en étendant sa main pâle et

brûlante vers les salamandres fantastiques qui grimpaient en crépitant le long des mâts.

C'était horrible. La main sur le front, je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un songe.

— Ah! vous pleurez comme des femmes, lâches! nous cria l'Indien en voyant notre abattement, ma vengeance est complète! Vous êtes sans courage devant la mort, vous ne savez que fuir et vous cacher Merci, Kâli, tu me les livres! Dussé-je mourir avec eux, Goolab-Soohbee sera vengée! Sois louée, sanglante épouse de Mahadéva, sois louée!

Sir John releva la tête.

— Tu vois ces hommes, ajoutait le misérable en se penchant vers l'abîme et en désignant à son compagnon le groupe que nous formions à quelque pas de lui, tu vois ces hommes! — il riait de son rire de damné, — ils sont venus dans ma patrie, ils m'ont enlevé celle dont la vue était tout pour moi, et ont été la cause de sa mort. Ils ont souillé les temples de nos dieux, puis ils se sont enfuis! Je les ai suivis pendant quatre mois; pendant quatre mois ils ont échappé à ma vengeance. Schiba m'avait abandonné, Wischnou semblait les avoir pris sous sa protection! J'ai marché pas à pas sur leurs traces. Vingt fois, j'ai fait planer la mort sur leurs têtes sans qu'elle voulût les frapper. J'ai envoyé contre eux les *thugs* de, la Nerbudda et ceux du nord, ils ont échappé à leurs mouchoirs. J'ai soulevé inutilement contre eux les pirates de Banca; je les ai dénoncés aux mandarins. A Boçca-Tigris, comme sur les bateaux de fleurs, les

embarcations de guerre les ont laissés fuir ! Mais les bandits des Ladrones les attendaient au bas du fleuve. Aujourd'hui Kàli me les livre, ils vont mourir ! Dans une heure, les flots couvriront tout autour de nous, ils mourront, les lâches! en pleurant comme des femmes !

— Oh! misérable! tu mens, s'écria sir John en se redressant de toute sa haute taille et en reprenant, en présence d'une mort inévitable, toute son énergie et son inébranlable courage. Tu n'es qu'un assassin! C'est toi qui as tué Goolab-Soohbee et tu viens encore ici tuer une femme. Tu ne sais employer que le poison et la ruse comme tous les frères.

— Tant mieux ! si tu aimes cette femme, tu sauras alors tout ce que j'ai souffert.

— Infâme ! murmurait le contrebandier, infâme! Et ne pouvoir rien que mourir! Mais mourir bravement au moins, n'est-ce pas, ami ? ajouta-t-il en se tournant vers moi et en me tendant la main. Nous prouverons à l'Indien que la mort ne saurait nous effrayer. Que Dieu me pardonne de vous avoir ainsi entraîné! Pauvre femme ! ajouta-t-il en se rapprochant de madame Lauters, qui souriait aux jeux de la flamme sur l'écume des lames.

Je ne répondis à sir John que par un serrement de main. Cependant je ne voulais pas croire encore que tout espoir fût perdu, je m'efforçais de chasser de mon esprit les tristes pensées qui s'en emparaient, afin de pouvoir, moi aussi, faire bravement le sacrifice de ma vie si cela était nécessaire, et protéger

jusqu'au dernier moment la pauvre folle qui se cramponnait à moi en se traînant sur le sable.

La mer montait lentement comme si elle eût voulu retarder encore notre supplice. La mousqueterie avait recommencé plus bruyant du côté du *Fire-Fly*, dont l'équipage devait faire une résistance désespérée et dont la mâture était toujours la proie des flammes.

Soudain, le contrebandier me serra le bras avec force en me faisant signe d'écouter comme lui. Je prêtai l'oreille, puis je poussai un cri de joie. De nombreux coups d'avirons, dont la régularité nous indiquait des embarcations européennes, se faisaient entendre à l'extrémité de la pointe.

Le Malabar, lui aussi, avait entendu et reconnu ce bruit malgré le fracas des lames, car un blasphème s'était échappé de ses lèvres.

Nos voix furent bientôt entendues des canots. L'un d'eux, quittant les autres, qui continuaient leur route vers le large en volant vers le *Fire-Fly*, auquel ils portaient secours, se dirigea de notre côté.

Il étaient trop habilement monté pour donner sur les récifs que la marée, du reste, avait couverts en partie. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il avait doublé la pointe, que nous entendions les voix de MM. Hope et Lauters, qui nous avaient reconnus, nous crier : « Courage, courage ! » et que nous distinguions nos deux amis animant leurs rameurs et manœuvrant pour accoster.

Le canot n'avait plus qu'un obstacle à franchir.

J'étais, moi, à l'une des extrémités de la plate-forme, m'efforçant de retenir madame Lauters; sir John, lui, sondait l'autre extrémité pour y indiquer, au milieu des roches à fleur d'eau, l'endroit où nos sauveurs pouvaient accoster, lorsque, soudain, derrière lui, se dressa le Malabar, son poignard levé.

Le misérable, par un bond de tigre, avait franchi la crevasse qui le séparait de nous.

Je jetai un cri à demi étouffé par la terreur, et, repoussant impitoyablement la pauvre folle, je m'élançai au secours de mon ami, le bras armé d'une poignée d'aviron. Une balle partit du canot et vint frapper l'assassin à la tête, mais trop tard ! Son bras était retombé, et son arme avait disparu dans la poitrine du contrebandier qu'il tenait embrassé dans une dernière étreinte en murmurant :

— Que Kâli soit louée, Goolab-Soohbee est vengée!

A travers les brouillards qui s'étendirent subitement sur mes yeux, il me sembla voir un rire de démon crisper ses traits, en même temps que je crus sentir une pression de main de mon malheureux ami, auprès duquel je tombai anéanti et brisé, renversé par les vagues qui entraînaient le cadavre du vengeur de la folle fille de Tanjore.

CHAPITRE XXVII

La fin de toute chose. — Conclusion

Je ne sais ce qui se passa jusqu'au jour.

Après une nuit affreuse, pleine de fantômes et de rêves horribles où les événements de la veille se déroulèrent de nouveau devant mes yeux, où je revis dans une épouvantable danse macabre que semblait diriger le Malabar de Tanjore les spectres encore sanglants de Roumi et du *houkabadar*, les lèvres bleues de Goolab-Soobhee, les ombres menaçantes des étrangleurs et la figure résignée de sir John, je m'éveillai la tête brûlante, les membres brisés, presque fou de désespoir, mais voulant douter encore.

J'étais étendu sur un lit, où, en proie au délire, on m'avait placé la veille. Auprès de moi, étaient M. Hope et un médecin anglais de l'armée de Hong-Kong.

Je me soulevai, en passant la main sur mon front pour en chasser ces lugubres pensées que je ne

voulais croire enfantées que par un songe, et mes regards interrogèrent tout autour de moi.

M. Hope me prit une main dans la sienne: je levai les yeux vers lui. Il avait vieilli de dix ans depuis la veille. Ses yeux rouges encore des larmes qu'il avait versées, et son triste sourire me rendirent la mémoire. Je me souvins et je me laissai retomber sur mon lit en fondant en sanglots

— Il est sauvé dit le médecin anglais à son ami, je craignais que sa raison ne survécût pas à ces affreux événements. Laissez-le pleurer, les larmes sont souvent le meilleur des calmants.

. . . .

. . . .

Deux mois après ce terrible drame, ne résistant plus au désir de revoir la France, ayant pris subitement en haine ces pays où j'avais perdu celui qui était devenu pour moi un frère, je quittai M. Hope, Hong-Kong et le fleuve des Perles sur la frégate anglaise la *Némésis*, qui retournait en Europe.

Je m'étais chargé d'aller porter à la famille de sir John sa dernière pensée, mais je n'avais même pas voulu passer un jour à bord du *Fire-Fly*, qui, réparé et repeint, attendait dans le port de Victoria, sous la garde de Morton, un nouveau capitaine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

10,559. — Abbeville, imp. Housse, rue Saint.Gilles, 106.

Collection Hetzel à 3 fr. 50 le volume

LA MORALE UNIVERSELLE.
Esprit des Anglais . . . . 1 v.
Esprit des Italiens . . . . 1 v.
Esprit des Allemands . . . . . . 1 v.
Esprit des Espagnols . . . . . . 1 v.
Esprit des Français modernes. . 1 v.
Esprit des Orientaux . . . . . . 1 v.
Esprit des Grecs . . . . 1 v.
Esprit des Latins. . . . . 1 v.
LA VIE DES ANIMAUX. — Histoire naturelle biographique et anecdotique, par le docteur Jonathan Franklin, trad. par Esquiros . . . . 6 v.
L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE, par Alp. Esquiros . . . . 2 v.
MACAULAY. — Hist. et crit . . 1 v.
HISTOIRE DE LA TURQUIE, par Théophile Lavallée, jusqu'en 1856 . . 2 v.
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE, par George Sand . . . . 1 v.
LES DAMES VERTES (Sand). . . 1 v.
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ, par George Sand. . . . . 2 v.
FLAVIE, par George Sand. . . 1 v.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES (J. Janin) 1 v.
CRITIQUE, PORTRAITS et CARACTÈRES CONTEMPORAINS, par J. Janin. . 1 v.
LES DERNIERS SAUVAGES, par Max Radiguet . . . . 1 v.
LES NOUVELLES GASCONNES, par Ducom . . . . 1 v.
GASTON, par Laurent-Pichat. . 1 v.
DÉCOUVERTE DE PARIS PAR UNE FAMILLE ANGLAISE, par Ruffini . . 1 v.
LES CONTEMPLATIONS, par Victor Hugo . . . . 2 v.
LA VIE DES COMÉDIENS, par E. Deschanel . . . . 1 v.
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ, par P.-J. Stahl. . . . . 1 v.
VOYAGE D'UN ETUDIANT — DE PARIS A BADEN, — par P.-J. Stahl . . 1 v.
LES CAUSES GAIES (Colombey). 1 v.
L'ESPRIT AU THÉATRE, par Em. Colombey. . . . . 1 v.
LES GUÊPES GAULOISES, par Claude Sauvage . . . . 1 v.
LES GENTILSHOMMES PAUVRES, par le comte F. de Gramont . . . . 1 v.
LES GENTILSHOMMES RICHES, par le même. . . . . 1 v.
LES ENFANTS, par V. Hugo . . 1 v.
LOUISE MEUNIER (E. Bosquet). 1 v.
PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION, par Rozan . . . . 1 v.
LE NOUVEAU ROMAN COMIQUE, par Adrien Robert . . . . 1 v.

En préparation :

ANTONIELLA, par Lamartine. . 1 v.
LES BONNES FORTUNES DE PLUSIEURS PARISIENS, par P.-J. Stahl . . 1 v.

Série à 3 fr. le volume

CONSTANCE VERRIER (Sand). 1 v.
THÉATRE COMPLET. (Sand). 3 v.
AUTOUR D'UNE TABLE. (Sand). 1 v.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES (Sand). 1 v.
M. et Mme FERNEL (L. Ulbach). 1 v.
HISTOIRE DE LAW, par Thiers. 1 v.
CHAMFORT (édition Stahl) . . 1 v.
ADRIENNE, par P. Deltuf . . . 1 v.
JACQUELINE VOISIN, par Paul Deltuf . . . . 1 v.
HISTOIRE DE SAINT-CYR, par Théophile Lavallée . . . . 1 v.
MON VILLAGE (J. Lamber) . . 1 v.
CONTES DE LA MONTAGNE, par Erckmann-Chatrian . . . . 1 v.
LA BLONDE LISBETH, par Immermann, — préface de Nefftzer . . 1 v.
BLANCHE MORTIMER, par Adrien Paul . . . . 1 vol.
HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR, par Aurélien Scholl. . . . . 1 v.
Mlle DU PLESSÉ (P. Perret) . . 1 v.
JEAN-SANS-PEUR (T. Lavallée) 1 v.
HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL, par Colombey. . . . . 1 v.
GARIBALDI, CONQUÊTE DES DEUX-SICILES, par Marc Monnier. . . . 1 v.
JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE, par Arnould Fremy . . . . . . 1 v.
LE FAUBOURG MYSTÉRIEUX, par Léon Gozlan . . . . 1 v.
JEANNE DE MAUGUET, par Claude Vignon . . . . 1 v.
RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par le même. . . . . 1 v.

En préparation :

UN ROMAN BOURGEOIS, par Champfleury. . . . . 1 v.
MAXIMES ET PENSÉES OU LA SAGESSE DE M. PRUDHOMME, par Henry Monnier. . . . . 1 v.

10,559 — ABBEVILLE, IMP. R. HOUSSE.